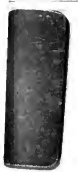
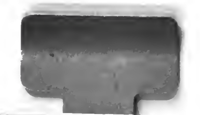

BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE
2





HISTOIRE ROMAINE

PAR

GUILLAUME WÆGNER

TRADUIT LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR ALBERT PAUMIER

TOME DEUXIÈME

AVEC 47 GRAVURES DANS LE TEXTE ET 4 GRAVURES HORS TEXTE



PARIS
VEUVE BERGER-LEVRAULT & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5
MÊME MAISON A STRASBOURG
1870

HISTOIRE ROMAINE

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT.



GÉNÉRAL ENTRANT EN TRIOMPHE DANS ROME.

HISTOIRE ROMAINE

PAR

GUILLAUME WÆGNER

TRADUIT LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR ALBERT PAUMIER

TOME DEUXIÈME

AVEC 47 GRAVURES DANS LE TEXTE ET 4 GRAVURES HORS TEXTE



PARIS
VEUVE BERGER-LEVRAULT & FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5
MÊME MAISON A STRASBOURG
1870



Mont Gaurus.

CINQUIÈME SECTION.

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

JUSQU'AUX GUERRES PUNIQUES, 390-264.

Est-ce ici le courage et la force de l'homme,
qui se déroulent à nos regards surpris?
Ah! c'est Dieu seul, qui veut tout, accomplit tout,
Dieu seul qui l'a décrété dans ses plans éternels.

I.

GUERRES CONTRE LES PEUPLES VOISINS.

Le sénat prit la direction des affaires avec autant d'énergie que de prudence. La jeunesse, avide de la liberté et de la gloire, se sacrifia avec enthousiasme à la grandeur de la patrie romaine dans les luttes

contre les pays voisins, mais il est manifeste que, dans plusieurs circonstances et surtout lors de l'invasion gauloise, ce ne fut pas la force du bras de l'homme, mais la volonté divine, dont les voies sont insondables, qui sauva Rome. Si les Gaulois avaient pris d'assaut le Capitole aussitôt après leur victoire de l'Allia, c'en était fait de Rome, du sénat et du peuple. Ni les fugitifs de Véies, ni même le courage de Camille n'auraient pu changer la marche des événements. Comme les Gaulois hésitèrent longtemps, et se contentèrent d'un riche butin, il devint possible à l'État, grâce à son organisation puissante, de renaître de ses cendres, et de reprendre le premier rang sur la scène du monde. Du reste, l'état des choses était singulièrement modifié par l'invasion.

Quand un torrent, débordant à l'improviste, inonde une contrée fertile, il la recouvre de sable, de gravier, efface toutes les anciennes limites. Les Gaulois avaient porté dans le territoire romain et le Latium la ruine et l'incendie, tout détruit et tout transformé. Quand les eaux se sont retirées, le laboureur industrieux retourne à ses champs désolés, et remettant courageusement la main à l'œuvre, purifie, fouille et laboure. Le sénat, lui aussi, travailla à reconstituer l'édifice social et politique presque anéanti. Bien des villes et des villages n'étaient plus que des décombres informes, leur population avait été détruite ou emmenée en esclavage; on ne pouvait plus songer à les rétablir. La confédération latine n'existait presque plus que de nom. Quelques villes, au contraire, que leurs épaisses murailles avaient garanties contre le flot des Barbares, s'étaient rapidement développées et par là consolidées. Préneste devint la métropole de huit cités voisines, quelques autres se groupèrent autour de Tibur, qui les avait défendues au jour du danger. Les Èques, réduits à l'impuissanee par les hordes celtes que l'amour des aventures et du pillage entraînait en Apulie, cessèrent de jouer un rôle politique en Italie. Les Volsques, qui avaient

moins souffert, purent tenir tête comme par le passé aux légions romaines. On comprend dès lors que Rome ne pouvait prétendre à occuper une place importante en Italie, qu'après des luttes longues et difficiles. Aussi devons-nous, avant d'étudier la réorganisation des institutions politiques de Rome, tracer un tableau rapide de ces luttes extérieures, dont son avenir dépendait.

La tradition, qui raconte la fuite de l'armée romaine dans une circonstance si peu grave, montre combien était tombé bas le pouvoir de Rome. Les citoyens de Fidènes et de Ficulée, deux bourgs insignifiants, prirent les armes contre Rome à peine sortie de ses ruines, et leur apparition subite jeta dans les rangs romains une telle panique, que les soldats s'enfuirent précipitamment jusque sur le Forum. Les ennemis firent proclamer par un héraut qu'ils n'aspiraient qu'aux prérogatives de citoyen et au droit d'alliance, et réclamaient un certain nombre de jeunes filles des grandes familles comme otages ou comme épouses. Une esclave, Tutula, conseilla au sénat de la livrer à l'ennemi ainsi qu'un certain nombre de ses compagnes, revêtues de riches parures. Dans le silence de la nuit, alors que le camp ennemi serait plongé dans le sommeil, elle donnerait aux Romains le signal de l'attaque. Son conseil fut suivi, la tradition a soin d'ajouter que l'ennemi fut taillé en pièces. Camille fut l'égide tutélaire de Rome dans la crise redoutable qu'elle eut à traverser. Il ne se contenta pas en effet d'électriser, dans la mêlée, les soldats par son courage, mais il sut aussi opérer dans l'armement et la tactique des réformes qui leur assurèrent une supériorité marquée sur tous les peuples voisins.

Réforme opérée dans la tactique, et ses conséquences.

Les Gaulois, quand ils se précipitaient en rangs serrés à l'attaque, avaient l'habitude, après avoir au début lancé sur l'ennemi leurs

javelots légers, de l'aborder de près, en frappant d'estoc avec leurs longues épées. Mais leurs armes, d'un fer léger et flexible, se pliaient souvent sur les boucliers et les casques ennemis, et devaient être redressées au plus fort du combat. Aussi Camille conserva-t-il la courte épée romaine, battue au marteau, dure et tranchante. Les troupes légères reçurent pour arme le javelot gaulois, dont la pointe aiguë et flexible pénétrait facilement dans la blessure, mais qui, presque aussitôt brisé par la violence du choc, ne pouvait plus être employé par l'ennemi. Camille donna aux soldats pesamment armés de la seconde et de la troisième ligne le *pilum*, arme propre aux Romains, lancée de toutes ses forces par le soldat contre l'ennemi à une distance de dix à vingt pas. C'était une javeline composée d'une tige en bois léger de quatre pieds, et d'un fer quadrangulaire pesant, d'une longueur de trois pieds. Le bois de cette lance, quadrangulaire ou quelquefois aussi rond, était assez fort pour que le soldat pût en frapper de près l'ennemi. Chaque fantassin portait deux de ces lances, et grâce à de fréquents exercices et à une longue habitude, pouvait les lancer coup sur coup sur l'ennemi, ou en garder une pour le combat de près. Leur effet était redoutable, souvent décisif, quand la ligne tout entière faisant usage de cette arme en envoyait immédiatement une seconde décharge, qui tombait comme la grêle sur l'ennemi, en perçant boucliers et cuirasses, et tirant aussitôt l'épée du fourreau, le chargeait avec impétuosité, en poussant son cri de guerre. L'armure fut aussi modifiée, en particulier le bouclier, primitivement rond et étroit, et qui, dès lors quadrangulaire (*scutum*), compta quatre pieds de haut et trois de large, et se composa de lames artistement ajustées, recouvertes de cuir, protégées par une bande et un renflement central de fer forgé.

La tactique subit une transformation plus importante encore, l'armée fut partagée en manipules, ou compagnies distinctes. Cette disposition nouvelle reçut le nom de quinconce, de la forme du

V romain qu'elle semblait reproduire. Ces manipules, composés de 10 hommes de front sur 6 de profondeur, étaient séparés l'un de l'autre par des intervalles égaux. La première ligne se composait de 15 manipules et 14 intervalles, de 30 manipules et 29 intervalles si l'on se représente deux légions en bataille. Les manipules de la seconde et de la troisième ligne, tout en étant disposés de même, comblaient en face de l'ennemi les vides du premier rang. Les troupes légères, rangées en quatrième et en cinquième ligne, après avoir passé, au commencement de l'action, par les vides des trois premières pour escarmoucher avec l'ennemi, suivaient, quand le combat était engagé, et que les trompettes les rappelaient, le même chemin, pour reprendre leurs positions premières. Cette disposition nouvelle affaiblissait l'élan et le choc des attaques par masses serrées, mais laissait plus de liberté au courage individuel. Les combats à l'arme blanche étaient désormais plus faciles, car la tactique nouvelle accordait à chaque soldat deux fois plus d'espace qu'autrefois, c'est-à-dire six pieds. Les généraux remettaient à sa bravoure et à sa prudence le soin de ne pas laisser pénétrer l'ennemi dans les rangs. Avec d'autres soldats, c'eût été jouer gros jeu que de laisser à l'ennemi assez d'espace pour pénétrer jusqu'au cœur de l'armée; mais le soldat romain, fier de ses victoires, jaloux de maintenir intact l'honneur de la patrie, justifia toujours cette confiance.

On voit du premier coup d'œil que ces changements se proposaient d'arrêter net le premier élan de la phalange gauloise, et d'affaiblir le redoutable choc de ses longues épées. Quand les Barbares avaient réussi à forcer la première ligne, ils se voyaient promptement repoussés par les soldats de la seconde et de la troisième ligne, et mis dans l'impossibilité de faire usage de leurs longs sabres, tombaient sous les coups de ces courtes épées romaines, dont leurs imparfaites armures ne pouvaient les garantir.

389. Les Romains employèrent pour la première fois leur nouvelle tactique dans leurs luttes contre les nations voisines. Les Volsques s'avancèrent en forces considérables contre la ville de Lanuvium, située sur un des contre-forts sud de la chaîne d'Albe. Rome, éprouvée par ses récents désastres, ne put envoyer au secours de la ville assiégée qu'une légion incapable de tenir la campagne, et qui se fortifia sur le mont Næcius, où elle fut bientôt entourée par l'ennemi et bloquée étroitement.

La nouvelle de ce revers contraignit le sénat à désigner un dictateur. Le choix tomba sur l'illustre Camille, qui appela aux armes toutes les forces disponibles de la république. Son seul nom, joint à l'annonce de son approche, jeta l'épouvante dans les rangs ennemis, et les Volsques cherchèrent à leur tour un refuge derrière les palissades d'un camp retranché. Le dictateur y fit mettre le feu, et, pendant que le vent chassait les flammes et la fumée dans la direction du camp, les légions y pénétrèrent et taillèrent en pièces l'ennemi. Le général vainqueur, suivant aussitôt les contre-forts sud de la chaîne d'Albe, vola au secours de Bolæ menacée par les Èques. Ceux-ci se dispersèrent à son approche et lui permirent de tourner toutes ses forces contre l'Étrurie, dont les armées avaient déjà emporté d'assaut Sutrium et Népète, sur la lisière de la forêt Ciminienne. Après avoir surpris, dans la première de ces villes, les vainqueurs enivrés par leur triomphe, le dictateur se rendit maître de la seconde sans combat. Après son entrée triomphale dans Rome, il ordonna l'envoi de colonies dans ces deux villes, qui devaient être désormais pour Rome deux avant-postes fortifiés. Trois ans plus tard, 386, Camille eut à combattre, comme tribun consulaire, les Volsques d'Antium unis à des bandes herniques et latines. Ils avaient pris d'assaut Sutrium, clef du territoire de Pomptinum, et les légions étaient effrayées de leur résolution et de leur nombre. L'héroïque Camille, saisissant un étendard au plus fort de la mêlée, entraîna

à sa suite les plus timides, électrisés par ce trait d'audace. Partout où son casque était visible, les ennemis reculaient en désordre, et la victoire penchait pour Rome. Mais, si l'aile droite de l'armée était victorieuse, l'aile gauche commençait à plier; Camille, saisissant le bouclier d'un soldat, vole au secours de sa gauche menacée. Les rangs se reforment, et ses troupes s'élancent pleines d'ardeur sur l'ennemi, en poussant un redoutable cri de guerre. Dans l'ardeur de la lutte, les deux partis n'ont pas remarqué les nuages épais qui s'amoncellent sur leurs têtes. Bientôt l'ouragan qui soulève des nuages de poussière, et les roulements sourds du tonnerre dominent le cliquetis des armes, les cris de guerre, le commandement des chefs, et les deux partis épuisés cèdent tous deux à la fureur des éléments. La pluie qui ruisselle de toutes parts, transforme le champ de bataille en un lac; aveuglées par le fracas de la tempête et par la pluie qui fouette leurs visages, les deux armées battent en retraite. En fait, les Volsques se regardèrent comme vaincus et se réfugièrent derrière les épaisses murailles de Satricum, pendant que les Herniques et les Latins, sans perdre un moment, regagnaient leurs foyers. Camille ne permit pas aux Volsques de se reconnaître et de se fortifier, et força les remparts de Satricum. Une colonie romaine devait rendre cette conquête définitive, séparer désormais Lanuvium d'Antium et porter aux ennemis de Rome un coup funeste. Une victoire, remportée par le dictateur Aulus Cornélius Cossus l'année suivante, fit naître l'espoir que les environs de Rome seraient tranquilles à l'avenir; cette espérance fut promptement déçue. Lanuvium et Antium, se voyant menacées, gagnèrent à leur cause Velletri et la puissante Préneste, et conclurent une alliance intime contre cette Rome à peine sortie de ses ruines, et qui menaçait déjà de tout envahir. Après avoir lutté avec avantage contre les légions romaines, les armées coalisées s'emparèrent de Satricum et en massacrèrent sans pitié tous les colons romains. En ce pressant

péril, le sénat eut encore recours à l'illustre défenseur de Rome. Camille était malade, accablé par les années; il ne voulut pas cependant refuser un dernier service à la patrie menacée. Il entra en campagne en qualité de tribun militaire avec son jeune et bouillant collègue, Lucius Furius Medullinus. Reconnaissant la supériorité de l'ennemi, le vieux général voulait temporiser, mais les progrès de sa maladie le contraignirent de céder le commandement à Furius, qui engagea l'action sur-le-champ. Le combat tourna bientôt au désavantage des Romains; au moment où ils se réfugiaient en désordre dans le camp, l'héroïque vieillard, dominant sa faiblesse par un dernier effort, rallia quelques cohortes, arrêta les fuyards et jeta l'épouvante dans les rangs ennemis, qui bientôt battirent à leur tour en retraite. L'armée romaine se mit en marche contre Tusculum, dont les forces s'étaient jointes aux troupes ennemies. Elle trouva les portes ouvertes, les citoyens occupés à leurs affaires et l'hospitalité des anciens jours. Touché de ces dispositions bienveillantes, qui semblaient montrer que l'antique amitié entre les deux villes n'avait jamais été troublée, Camille ne put se résoudre à exercer les dures représailles de la guerre, et détermina par son influence le sénat à accorder le droit de bourgeoisie aux citoyens de Tusculum.

380. Dans la campagne suivante, des bandes armées sorties de Préneste envahirent les campagnes romaines, en signalant leur approche par le pillage et l'incendie, et s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome, en proie à des dissensions intestines, qui avaient rendu l'enrôlement impossible. Le sénat eut recours au seul moyen efficace d'apaiser le désordre, à la nomination d'un dictateur; son choix tomba sur Titus Quinctius, descendant de l'illustre Cincinnatus. La levée se fit sans opposition, et l'armée romaine trouva l'ennemi disposé en ligne de bataille sur le terrain néfaste de l'Allia. Le dictateur n'hésita pas à engager l'action sur un terrain de si funeste augure, et sa victoire

fut si décisive qu'il put, sans opposition de la part de l'ennemi decouragé, s'emparer en neuf jours de neuf des villes tributaires de Préneste. Il rentra en triomphe dans Rome, vingt jours après son entrée en charge, et déposa sur l'autel principal du Capitole une couronne d'or pesant 2 livres et demie, antique trophée, qui y fut conservé jusqu'aux derniers jours de la république. Sur une tablette de marbre encastrée dans la muraille était gravée cette inscription en vers saturnins :

Jupiter et les dieux immortels ont permis
Que Titus Quinctius, dictateur de Rome,
S'emparât de neuf villes en neuf jours.

Préneste se soumit elle-même à une paix humiliante qu'elle rompit dès l'année suivante aussitôt qu'elle vit Rome exposée à de nouveaux périls.

Les Volsques avaient pris encore une fois les armes, attiré les Romains dans une embuscade et enlevé d'assaut le camp. Quelques cohortes seules échappèrent au désastre et, couvertes de blessures et leurs armes brisées, coururent l'annoncer à Rome. Les historiens romains ajoutent (et sur ce point l'on a peine à les croire quand on songe à la grandeur même du désastre), que les Volsques n'osèrent pas pénétrer plus avant sur le territoire de la république. Ils s'unirent peu après, en 377, contre Rome aux Prénestins et à des bandes de mercenaires latins. Les légions, armées à la hâte et commandées par des tribuns militaires, livrèrent aux confédérés la sanglante bataille de Satricum. Le premier jour un violent orage sépara les combattants; le second jour une charge heureuse de la cavalerie romaine décida la victoire en sa faveur. Les vaincus, après une première halte à Satricum, se réfugièrent à Antium. Le désordre régna bientôt parmi les fugitifs; les Antiates voulaient la paix, les Latins une guerre à outrance. Ces derniers regagnèrent Satricum; mais, désespérant de la

pouvoir défendre, mirent le feu à ses temples et à ses palais, et continuèrent leur marche. Ayant pénétré à l'improviste dans Tusculum, ils se virent surpris par les Romains pendant qu'ils donnaient l'assaut à la citadelle. La guerre se prolongea pendant plusieurs années autour de Velletri; mais bien que les dissensions intérieures ne permissent pas aux Romains de mettre toutes leurs forces en campagne, Velletri, Préneste et Antium se virent contraintes de leur payer un tribut.

Les historiens parlent aussi d'une nouvelle incursion des Gaulois. Selon eux, Camille aurait, dans cette circonstance, tiré une dernière fois l'épée du fourreau pour le salut de la patrie, une dernière fois ceint des lauriers du triomphe sa tête blanchie par les années. Cette tradition paraît controuvée, et comme elle reproduit tous les épisodes rapportés à une autre invasion de Gaulois, qui eut lieu vingt années plus tard, on doit la reléguer au rang des fables et n'y voir que le désir de la poésie de glorifier dans sa vieillesse le héros national de Rome, et d'entourer ses derniers jours des ardentes clartés du soleil couchant, pour perpétuer sa mémoire et en graver l'impérissable souvenir dans les cœurs. L'histoire a proclamé la gloire plus pure et plus durable du héros, qui, après avoir assuré par son épée la sûreté de l'État, eut l'honneur dans sa vieillesse de planter l'olivier de la paix après de longues dissensions intestines, le rare privilége de concilier et d'unir les deux ordres jusqu'alors ennemis implacables, enfin, la modération bien rare de ne point abuser de son influence pour usurper le rang suprême.

II.

LUTTES DES DEUX ORDRES

AU SUJET DE L'ÉGALITÉ POLITIQUE.

Les désastres de l'invasion gauloise s'étendirent sur les classes moyennes, qui eurent autant à souffrir que les prolétaires des dettes et des privations accumulées par de longues années de misère. Avant l'invasion, les progrès de la prospérité publique avaient été sensibles et rapides; les campagnes, garanties contre les incursions ennemies, rendaient d'abondantes récoltes, des guerres heureuses remplissaient les caisses du trésor public et mettaient aussi, comme nous l'avons vu, les héroïques défenseurs de la république à l'abri du besoin. Les citoyens pauvres allaient au loin fonder des colonies nouvelles et obtenaient de l'État des terres et des avances. Aussi les lois des douze Tables, se trouvant moins souvent appliquées, semblaient par cela même avoir perdu de leur antique rigueur. L'incendie de Rome par les Gaulois bouleversa de fond en comble cet état de choses. Les habitations réduites en cendres durent être reconstruites, les champs en friche cultivés à nouveau. Les citoyens manquaient de matériaux, de semences, de provisions de toute espèce. Les riches avaient proportionnellement plus souffert que toutes les autres classes réunies, car ils ne pouvaient emporter avec eux dans leur fuite leur immense capital de cuivre, mais ils avaient toujours la ressource d'un crédit assuré à l'étranger, de l'exploitation des terres publiques, de clients nombreux et empressés. Ils se relevèrent même si promptement, qu'ils purent fournir à l'État les riches et somptueux ornements d'or, les bijoux né-

cessaires à l'ornementation des temples et les matériaux immenses indispensables pour la reconstruction du Capitole. Ils cultivaient leurs terres au moyen de nombreux esclaves, mais les citoyens pauvres appelés sous les armes devaient, eux, laisser leurs champs en friche. Ils étaient privés de toutes ces immenses ressources et ne pouvaient subvenir ni au payement des impôts, ni à l'acquittement de leurs charges nouvelles. Aussi se virent-ils réduits à recourir à des capitaux étrangers, et, conséquence naturelle, les redoutables lois sur les dettes furent bientôt remises en vigueur dans toute leur sévérité première. Elles reposaient, avons-nous dit, sur le principe que le citoyen, en contractant une dette, engageait sa propre personne. Il conservait sans doute tous ses droits politiques, était libre de cultiver ses champs comme par le passé, mais tous les profits d'un travail opiniâtre étaient bientôt engloutis par le taux immense de la dette contractée. Comme les capitaux manquaient, il se présenta des financiers étrangers qui fournirent des sommes considérables aux citoyens sous le nom et par le crédit de patriciens influents; les intérêts supérieurs, que les besoins pressants de l'État le forcèrent de substituer au taux fixé par les douze Tables, s'ajoutaient, au jour de l'échéance, au capital lui-même; bientôt arrivait la crise forcée et inévitable; bientôt les échos des prisons des riches palais patriciens répétaient le bruit des coups infligés par les bourreaux, et les gémissements des prolétaires opprimés. La situation ne tarda pas à être aussi tendue et aussi déplorable qu'avant la retraite du peuple sur le mont Sacré.

Parmi les membres de la noblesse, un surtout attirait sur lui tous les regards dans ces jours de misère et de détresse: c'était. Titus Manlius Capitolinus, le sauveur du Capitole. Dès sa jeunesse, il avait conquis sur le champ de bataille deux dépouilles opimes; une couronne murale, six couronnes civiques avaient été les justes récompenses des exploits de l'homme fait. Il avait été nommé consul avant l'invasion

gauloise. Sûr de lui-même, il aspirait après l'occasion d'accomplir de plus grandes choses, et de mériter de plus grands honneurs; mais il se voyait toujours rejeté dans l'ombre par l'envie. Jamais il n'avait réussi dans ses candidatures et n'avait pu obtenir ni le consulat ni le tribunat militaire; tout était réservé à son ennemi personnel, l'illustre Camille, au héros accablé d'honneurs et de lauriers. Se voyant lui-même dédaigné, méconnu, il jetait autour de lui des regards irrités et pleins de révolte. Son orgueil blessé lui permit de remarquer beaucoup de ses compagnons d'armes plébéiens accablés par leurs dettes, brisés par les mauvais traitements de créanciers impitoyables. Ayant vu un jour un brave centurion frappé de verges par son créancier, il fut indigné des mauvais traitements infligés à un héroïque soldat, et acquitta lui-même toute sa dette. La foule enthousiaste joignit bientôt ses acclamations et ses louanges aux remercîments que le centurion reconnaissant adressait à son généreux bienfaiteur. Élevé au-dessus de lui-même par ces louanges, Manlius vendit sur-le-champ un de ses biens les plus considérables, jurant que tant qu'il posséderait un as, aucun citoyen ne serait réduit en esclavage pour dettes. Tous les citoyens s'accordèrent dès lors à le proclamer le patron du peuple, chaque jour la foule se groupait autour de sa maison du Capitole, beaucoup par admiration, des centaines, qu'il avait rachetés de l'esclavage, par reconnaissance. Dans ces réunions populaires, Manlius ne dissimulait pas son irritation contre les classes privilégiées; il blâmait surtout avec énergie la perception d'un impôt destiné à remplacer l'argent enlevé au temple de Jupiter pour acquitter la rançon de Rome promise aux Gaulois. L'irritation fut portée à son comble quand on apprit par une rumeur vague que les patriciens avaient détourné pour leur compte la plus grande partie de l'impôt.

Manlius ne pouvait se contenter longtemps de plaintes sans portée;

il chercha à apporter un remède efficace aux maux dont les classes pauvres avaient journellement à souffrir. Il proposa l'abolition de tous les titres de créance et la vente de terres publiques, pour acquitter toutes les dettes aux frais de l'État. Comme les curies repoussèrent ces projets de lois, le mécontentement menaça de se tourner en révolte ouverte. Cinq ans s'étaient écoulés depuis la retraite de Brennus. Le dictateur Aulus Cornélius Cossus, qui rentrait dans Rome victorieux des Volsques, crut devoir, en présence des dangers que courait l'État, faire usage de sa puissance souveraine, et fit conduire en prison Manlius comme accusé d'avoir calomnié le sénat et tramé des complots séditieux. Les plébéiens en masse faisaient le guet autour de la prison de leur unique défenseur. Le sénat, pour apaiser la révolte, décréta l'envoi d'une colonie à Satricum, mais l'insignifiance des terres concédées et les dangers que couraient les colons en plein pays ennemi ne firent qu'accroître le mécontentement, et le peuple accusa ouvertement les patriciens de trahison. Il osa répéter sur le Forum que l'aristocratie avait voulu livrer le peuple à l'ennemi, et l'événement confirma ses reproches, car la colonie disparut bientôt tout entière dans une surprise. Les multitudes groupées autour de la prison de Manlius ne faisaient que grandir, et leur vigilance ne se relâchait ni jour ni nuit; aussi le sénat, qui ne pouvait fournir devant les tribunaux aucune preuve légale à l'appui de ses accusations, se vit-il bientôt contraint de le relâcher.

Fier de cette victoire éclatante remportée sur la noblesse, Manlius persévéra dans l'accomplissement de l'œuvre qu'il avait entreprise, d'améliorer la condition des classes populaires. Chaque nuit il avait dans sa maison des conciliabules secrets avec ses nombreux partisans; il réunit même un nombre d'armes considérable. Deux tribuns du peuple, gagnés sans doute par le parti de la noblesse, l'accusèrent de haute trahison. Peut-être ne réclamaient-ils que le bannissement

d'un homme dont les desseins coupables et révolutionnaires n'attendaient pour éclater qu'une occasion favorable. Aussi, sans le faire conduire en prison, comme ils en avaient le droit, se contentèrent-ils de le citer à comparaître devant les centuries au champ de Mars. L'accusé se trouvait isolé de sa famille, de ses clients, de ses frères même, mais il avait sous les yeux cette citadelle, que son bras avait défendue contre les Gaulois. Il invoqua le témoignage de ces centaines de citoyens dont il avait sauvé, au prix de sa propre fortune, l'honneur et la liberté, de ses compagnons d'armes que son bras avait garantis dans la mêlée. Trente dépouilles opimes recueillies sur le champ de bataille, quarante couronnes d'honneur accordées à ses exploits furent étalées par lui devant les citoyens. D'une main il découvrit sa poitrine couverte d'honorables blessures, et de l'autre il montra ce Capitole qu'il avait sauvé, conjurant les dieux immortels, dont il avait préservé les sanctuaires des derniers outrages, de ne point l'abandonner, quand bien même les hommes seraient assez ingrats pour oublier ses bienfaits. Le peuple ne put résister à ces paroles éloquentes, à ces témoignages éclatants; Manlius fut acquitté et reconduit en triomphe par ses partisans. D'après d'autres documents, le prononcé de la sentence fut retardé; sans doute les magistrats, prévoyant un acquittement, renvoyèrent l'assemblée, sans l'appeler à voter.

Il est incontestable que Manlius démasqua de plus en plus ses menées, et aspira ouvertement au rang suprême. Il eut sous ses ordres au Capitole une milice armée, il gagna à sa cause des hommes sans aveu, qui avaient tout à espérer d'une révolution; mais il s'aliéna la partie la plus nombreuse et la plus saine des classes plébéiennes. Son ennemi mortel, Camille, venait d'être investi de la pourpre dictatoriale. Les questeurs des peines capitales, assurés de son appui, renouvelèrent leur accusation de haute trahison devant l'assemblée des

curies, parce que la réunion n'avait pas lieu sur le champ de Mars, mais devant la porte Nomentane, dans le bois Pœtelin. L'accusé n'était plus soutenu par les plébéiens, qu'il avait sauvés, les collines cachaient la vue du Capitole, aucun cœur dans cette assemblée hautaine ne battait à l'unisson de l'ami du peuple; la loi outragée, l'aristocratie blessée dans ses droits et ses priviléges étaient seules appelées à prononcer le jugement. Les curies, violant les dispositions des douze Tables, prononcèrent la peine de mort.

384. Le dictateur réussit dans toutes les mesures qu'il avait prises, aucun bras ne se leva pour la défense de Manlius; les plébéiens n'osèrent point briser les portes de sa prison, et abandonné, seul et sans défense, à ses ennemis mortels, il fut précipité de la roche Tarpéienne. D'après une autre tradition, qui présente les faits sous un jour tout différent, il fut précipité du haut de la montagne par un traître, au moment où il se préparait à opposer une résistance désespérée. Quoi qu'il en soit, aucune tache n'a souillé le nom de Camille dans ces tristes circonstances, il accomplit son devoir, en préservant la république d'une catastrophe imminente, et laissa à la justice un libre cours. Seules les curies violèrent la justice, en rendant une sentence contraire aux dispositions des douze Tables. Après la mort de cette triste victime de l'ambition, sa maison fut rasée, et il fut désormais interdit aux patriciens, comme il l'avait été jusqu'alors aux plébéiens, de posséder une maison sur le Capitole.

Caius Licinius Stolon et Lucius Sextius.

Les patriciens vainqueurs surent mettre à profit la profonde impression que le supplice de Manlius avait faite sur le peuple. Ils se réservèrent les nominations aux charges les plus importantes; les plébéiens ne purent plus parvenir au tribunat militaire qu'à de très-rares

intervalles. Les censeurs perdirent le droit de contrôler les titres des créances et de tracer un nouveau tableau des propriétés imposables. L'aristocratie se montra de plus en plus implacable dans l'application des lois sur les dettes, et chercha, par une accumulation savante des dettes, à rendre tous les plébéiens esclaves de ses caprices. Quelles que fussent au dehors les conquêtes de la république, elle possédait dans son sein un ver rongeur qui devait amener la ruine de ses institutions et, par là, de sa puissance même. Elle n'y échappa que grâce au génie pratique et au sens politique de ses membres, qui, au milieu des orages et des dangers, travaillèrent avec une inflexible persévérance au développement progressif et légal de ses institutions.

Deux hommes avaient reconnu le danger auquel l'État était exposé, tous deux travaillèrent à le prévenir par des réformes sages et nécessaires. Caius Licinius Stolon et Lucius Sextius, tous deux plébéiens, mais appartenant à des familles riches et influentes, pensèrent avec raison que la grandeur durable et la puissance de Rome au dedans et au dehors dépendaient de l'égalité des citoyens, et de la possibilité, pour tous les Romains, à quelque classe qu'ils appartinssent, d'occuper les plus hautes charges de l'État. Sans doute, l'orgueil était le principal mobile de leurs actions, mais aussi était-il purifié par le noble désir d'assurer dans l'avenir la grandeur de la république; Alexandre, lui aussi, fut poussé à la conquête du monde par l'ambition et par la gloire, mais il nourrissait aussi dans son vaste génie de grands et sublimes desseins, l'introduction de la civilisation grecque dans l'extrême Orient, la fusion durable et féconde de deux races et de deux civilisations. Résolus à braver et à vaincre les dangers qu'avait courus Manlius, et soutenus par la persévérance et la fermeté inhérentes au génie romain, ils voulurent réaliser légalement leurs vastes plans de réforme, sans se laisser arrêter par aucun obstacle. Nous possédons, il est vrai, sur les origines de ces transformations

politiques, une tradition qui leur assigne comme point de départ la vanité féminine, et méconnaît l'esprit du réformateur, mais c'est une invention manifeste, qui ne présente aucun caractère de vérité historique. Elle rapporte que Marcus Fabius Ambustus, chef de l'une des plus antiques familles de Rome, et investi même une fois de la dignité de tribun consulaire, avait marié l'une de ses filles au patricien Servius Sulpicius, l'autre à un riche plébéien Caius Licinius Stolon. La matrone plébéienne, se trouvant un jour chez sa sœur, fut effrayée, en entendant frapper douze fois avec violence contre la porte d'entrée. C'étaient les licteurs, qui annonçaient à toute la maison l'arrivée de son chef, alors tribun militaire. La patricienne se moqua de l'épouvante de sa sœur, et ajouta, en souriant, qu'elle trahissait par là son humble position sociale, et l'abaissement qui était résulté pour elle de son mariage avec un plébéien. La plébéienne, blessée dans son orgueil, n'oublia jamais cet affront; elle ne laissa ni trêve, ni repos à son père et à son époux, et mit en œuvre les séductions, les artifices, et les ruses d'une femme adorée pour communiquer à son mari ses vues ambitieuses. L'époux passionné, le tendre père ne purent pas résister aux prières de l'orgueilleuse, ils lui promirent de la satisfaire, et tinrent parole. La tradition n'oublie qu'un détail, qui fait crouler toute la fable; la fille d'un tribun consulaire ne pouvait pas ignorer cette coutume connue de tous, et dont elle avait dû être plus d'une fois témoin.

Licinius agit avec une sage vigueur dès le début de sa carrière politique. Il trouva en Lucius Sextius un collègue dévoué et fidèle. Tous deux ils briguèrent le tribunat populaire, en 376, et furent nommés grâce à leur influence et leurs immenses richesses. Ils présentèrent aussitôt trois projets de loi à l'assemblée. La première loi décrétait pour l'avenir que les consuls seuls, et non plus les tribuns militaires, seraient investis du pouvoir suprême, que l'un des nou-

veaux consuls serait toujours un patricien, l'autre tiré, sans exception et d'une manière absolue, des rangs du peuple. Le second projet traitait de la célèbre loi agraire, connue plus tard sous le nom de loi Licinienne, et renfermait une clause formelle qui interdisait à tout citoyen de posséder plus de cinq cents arpents de terres publiques, et de faire paître sur les prairies de l'État plus de seize têtes de gros et cent têtes de menu bétail. Si quelqu'un enfreignait cette loi, les édiles devaient le citer devant l'assemblée du peuple comme coupable de prise illégale de possession, et le condamner à une amende proportionnée au délit. Toute propriété qui ne dépassait pas les limites assignées par la loi, et qui n'avait pas été usurpée ou louée sous un faux nom, avait droit à la protection de l'État. Tout citoyen devait être autorisé à occuper pour son propre compte une portion de terres nouvellement acquises par l'État, et ne dépassant pas les limites assignées par la loi. Les possesseurs de biens publics seraient tenus de payer au trésor une redevance fixée par la loi à un dixième des céréales, un cinquième des fruits, une somme déterminée pour chaque tête de bétail. Les censeurs devaient adjuger la levée de ces impôts à des fermiers de l'État, dont les versements annuels au trésor serviraient à payer la solde des troupes. Le projet demandait, en outre, que chaque possesseur de terres publiques fût astreint à employer un certain nombre de travailleurs libres, enfin que toutes les terres inoccupées fussent distribuées aux plébéiens par lots de sept arpents. Il est évident que cette loi agraire était légitime et répondait aux droits et aux besoins les plus pressants des plébéiens; elle ne touchait en rien aux propriétés particulières qui devaient déjà à cette époque être très-considérables, à en juger par la limite de cinq cents arpents fixée par le nouveau projet. Les classes pauvres, de leur côté, devaient se déclarer satisfaites.

La troisième loi Licinienne sur les dettes était encore plus popu-

laire. On devait de tous les capitaux empruntés par les plébéiens aux capitalistes et aux patriciens déduire les intérêts déjà payés, et acquitter toutes les dettes, capital et intérêt, dans un délai de trois ans. Cette loi portait atteinte à la légalité et privait le créancier d'une partie de son capital; mais, en réalité, elle ne frappait que les usuriers, qui avaient, de leur côté, dépassé arbitrairement le taux légal de l'intérêt. Le délai fixé pour le payement des sommes empruntées était un grand bienfait pour les classes pauvres, car les délais accordés par les créanciers étaient à courte échéance, et les intérêts accumulés dépassaient bientôt de beaucoup le capital lui-même, tandis qu'avec la nouvelle loi, un débiteur courageux et actif pouvait en trois ans acquitter sa dette. Les tribuns présentèrent leurs projets de loi à l'assemblée. Tout le camp patricien fut bientôt en rumeur, et résolut de recourir à ses antiques manœuvres, pour en entraver la mise à exécution. Ils achetèrent les huit collègues des deux tribuns, qui opposèrent leur veto à la première lecture. Un secrétaire spécial avait pour mission de lire les projets de loi avant leur votation; mais en présence du veto de huit tribuns, il ne pouvait que se taire, car quiconque agissait contrairement au veto d'un tribun était punissable de mort. L'assemblée fut donc réduite au silence, et les citoyens, secouant la tête d'un air plein de mystère, s'éloignèrent surpris, trompés dans leur attente, exposés au mépris et aux railleries des patriciens, qui croyaient avoir pour jamais écarté de leur chemin cette pierre d'achoppement. L'année s'écoula, sans que les tribuns essayassent de renouveler leur tentative avortée; mais, quand fut venu le jour de choisir les tribuns consulaires, ils firent à leur tour usage du droit de veto. Le sénat dut nommer un interroi, qui légua bientôt aux nouveaux magistrats élus ses pouvoirs éphémères.

Ces courageux défenseurs des droits du peuple furent élus cinq années de suite, par l'assemblée des centuries, pendant cinq années

les patriciens réussirent à faire entrer leurs créatures dans le collége des tribuns. Licinius et Sextius n'en poursuivirent pas moins avec modération leur œuvre commencée avec énergie; jamais ils n'opposèrent leur veto à la nomination des tribuns militaires, quand l'ennemi menaça le territoire de la république. Cette fermeté, cette persévérance encouragèrent les plus timides poussés au désespoir par la cruauté des patriciens, devenus leurs créanciers impitoyables. Dans son troisième tribunat, 368, Licinius ne comptait plus dans son collége que cinq opposants; il obtint bientôt l'unanimité. Au début de l'année, les tribuns renouvelèrent leurs propositions. L'assemblée se réunit en masse. Le secrétaire donna lecture; la votation même, dont les résultats ne pouvaient être douteux, commença. En ce moment parut Camille, précédé de vingt-quatre licteurs, escorté de toute la jeunesse patricienne, dans la pompe et l'éclat de la dictature. Le vieillard héroïque et respecté en imposait encore à la foule par les exploits et les vertus d'une longue carrière, et était pour elle comme un ancêtre ou comme un demi-dieu. Le sénat avait eu recours à ce moyen suprême, et Camille chercha à ne point tromper son attente. En vertu de ses pleins pouvoirs, il enjoignit à la foule d'évacuer le Forum, et ordonna aux licteurs d'arrêter tous ceux qui chercheraient à résister. Les tribuns impassibles osèrent le braver; ils déclarèrent que, si le dictateur persévérait dans ses desseins, ils feraient condamner, à l'expiration de sa charge, le simple citoyen Camille, à une amende de 500,000 as, pour avoir illégalement entravé les délibérations de l'assemblée. Cette résistance, les murmures de la foule semblèrent au vieux général plus redoutables que l'épée de l'ennemi; il abdiqua aussitôt. Un second dictateur, Publius Manlius, ne fut pas plus heureux; il semble, du reste, qu'il n'était pas animé de sentiments hostiles à l'égard des plébéiens.

Le sénat n'avait pas encore épuisé tous ses moyens de résistance.

La votation de l'assemblée ne pouvait plus être entravée, et les trois projets de loi, ayant passé à une majorité considérable, durent être soumis à la ratification de l'assemblée curiale. Celle-ci sut comprendre que les lois sur les terres publiques et sur les dettes n'attaquaient pas les priviléges de la noblesse, et leur donna force de loi. La loi sur le consulat, qui rabaissait les patriciens au niveau des citoyens les plus obscurs, fut, au contraire, repoussée à l'unanimité. La masse était, en général, satisfaite de ces résultats; que lui importaient les charges et les dignités, dès qu'elle obtenait des terres et que les dettes ne la menaçaient plus d'une ruine certaine, et pouvaient être acquittées, sans qu'il lui en coûtât sa liberté? Mais les tribuns, décidés à ne faire aucune concession, déclarèrent qu'ils ne pouvaient accepter le vote partiel des curies, et qu'ils voulaient l'adoption entière et sans réserve des trois lois proposées. Les négociations traînèrent en longueur; plusieurs assemblées eurent lieu, sans qu'on pût parvenir à s'entendre; l'année approchait de sa fin. L'assemblée des centuries remporta pourtant un avantage; il fut décrété par une loi que le nombre des gardiens des livres sibyllins serait porté de deux à dix, dont la moitié choisis parmi les plébéiens. Ceux-ci obtinrent ainsi le droit de veiller sur le culte public et acquirent une grande influence; car, dans les crises difficiles, le sénat avait toujours recours aux livres sacrés. Les antiques charges des aruspices et des tabellions restèrent, par contre, longtemps encore la prérogative exclusive des classes privilégiées.

367. L'année suivante, Licinius et Sextius n'acceptèrent le tribunat qu'à la condition que leurs trois projets de loi seraient soumis à un vote décisif et d'ensemble. Cette prétention donna naissance à de nouvelles dissensions intestines, et le Forum fut fréquemment le théâtre de tumultes et de luttes quelquefois sanglantes. Mais les législateurs, sans se laisser ébranler un moment et sans perdre de vue le but qu'ils se proposaient d'atteindre, conduisaient d'une main sûre, au milieu

de troubles sans cesse renaissants, la marche des affaires. Les lois, votées ensemble par l'assemblée des centuries, furent une fois encore soumises à la ratification des curies. Les sénateurs, de leur côté, persistant dans leur résistance, nommèrent encore une fois dictateur Camille, qui ordonna aussitôt un enrôlement en masse. Les citoyens, refusant d'obéir, prirent les armes et occupèrent l'Aventin. La guerre civile était sur le point d'éclater, la ruine de Rome semblait inévitable. Camille ne put en supporter la pensée : aspirant, après tant de services rendus à l'État, à jouir en paix de ses dernières années, il travailla à réconcilier les deux ordres, et à ramener la paix intérieure dans la république. Les lois Liciniennes passèrent, mais en compensation les patriciens obtinrent une nouvelle magistrature, exclusivement réservée à leur ordre : la préture, à laquelle furent spécialement attribuées les fonctions judiciaires, exercées jusqu'alors par les consuls et, en leur absence, par le gouverneur de la ville. Le préteur était l'égal en dignité des consuls, bien que ceux-ci pussent, dans certaines circonstances, réformer les jugements prononcés par lui. Il avait une escorte de six licteurs, et droit à la chaise curule. En l'honneur de l'heureuse réussite de ses négociations, Camille éleva à la Concorde un sanctuaire sur une éminence au pied du Capitole. L'auguste vieillard rendit grâces aux dieux pour cette paix féconde en bénédictions, qu'ils avaient accordée à la république, et exprima hautement l'espérance que la patrie toujours glorieuse serait désormais calme et unie, appuyée sur l'amour de ses enfants, travaillant tous de concert à l'affermissement de sa grandeur. Il abdiqua aussitôt ses fonctions, et alla deux années après rejoindre ses pères. Pendant soixante ans, il avait servi l'État avec honneur, et couronné sa glorieuse carrière par l'affermissement de la paix intérieure et la réconciliation des deux ordres.

En mémoire de la concorde assurée après tant d'années de luttes

intestines, un quatrième jour fut ajouté aux grands jeux romains. Comme les sommes votées par l'État ne pouvaient plus désormais suffire, les édiles plébéiens auxquels était confié le trésor public, refusaient de ratifier le décret du sénat; mais les jeunes patriciens se chargèrent d'acquitter entre eux et avec leurs propres ressources cet excédant de dépenses. Pour reconnaître ce dévouement patriotique, le sénat créa une troisième magistrature, l'édilité curule, exclusivement réservée à l'origine aux patriciens, et chargée, outre la présidence des jeux, des fonctions de la haute police, de la voirie, de la surveillance des marchés et de certaines attributions judiciaires. Les édiles curules devaient, à la place des questeurs réduits aux fonctions de trésorier, présider les affaires criminelles qui pouvaient entraîner la peine capitale, et remplissaient les fonctions d'accusateurs publics dans les cas d'appel au peuple. Toutefois comme les édiles plébéiens n'eurent jamais le droit de présider les jeux du cirque réservés aux curies, il est manifeste que l'histoire des origines de l'édilité curule appartient à la fable, et que cette magistrature se rattache plutôt étroitement aux lois Liciniennes. Dès la seconde année, elle fut accessible aux plébéiens, et deux années de suite on vit deux patriciens, puis deux plébéiens l'occuper.

Les Romains, épuisés par de longues années de luttes intestines et de guerres extérieures, purent enfin goûter quelques moments de repos. Une sécheresse accompagnée d'une peste affreuse fit de nombreuses victimes, et emporta un grand nombre de hauts personnages, entre autres Camille. Les plébéiens voulurent jouir du triomphe éclatant qu'ils avaient remporté sur l'aristocratie, et l'énergique défenseur de leurs droits, Lucius Sextius, fut le premier consul de leur ordre. Licinius Stolon, dont l'orgueil de sa patricienne épouse avait, dit la tradition, inspiré la conduite, fut exclu de cette haute dignité, et, dégoûté de l'ambition, consacra tous ses soins à l'accroissement

de ses richesses et à la culture de ses immenses propriétés. Il possédait une portion considérable des terres publiques, et se trouvait exposé aux conséquences de la loi qu'il avait fait voter, son intérêt lui conseillait d'avoir recours à la ruse, il déclara son fils majeur, le fit enregistrer dans la liste des citoyens, et reporta sur sa tête la moitié des mille arpents qu'il possédait. Mais les magistrats ne se laissaient pas abuser par de semblables manœuvres; ils furent sévères et condamnèrent Licinius à une amende de dix mille as.

Les sénateurs triomphèrent de la condamnation d'un homme qui avait porté un coup si funeste à leurs prérogatives et à leur orgueil, mais ils n'osèrent pas renouveler la lutte et essayer de rentrer en possession de leurs droits perdus; bien au contraire, ils se virent contraints de faire de nouvelles concessions à l'assemblée du peuple. Les centuries obtinrent, entre autres priviléges, le droit de nommer seize des vingt-quatre tribuns, tous élus à l'origine par le général en chef, ce qui rendit moins facile, pour les grands, l'exclusion des charges de citoyens honorables et méritants. La même année (362), le consul plébéien Genucius tomba dans une embuscade des Herniques, et périt avec l'élite de l'armée après une héroïque résistance. Les sénateurs, déplorant en public et avec affectation l'incapacité des plébéiens et le courroux des dieux, se hâtèrent de nommer un dictateur, et eurent recours, plusieurs années de suite, à cette mesure suprême. Cette conduite arbitraire avait fini par exciter un soulèvement populaire qui menaçait de devenir redoutable. Le consul Marcus Popilius, interrompant un sacrifice qu'il offrait aux dieux, se hâta d'accourir et sut calmer l'effervescence par ses paroles conciliantes et modérées.

Les lois Liciniennes sur les terres et sur les dettes ne réalisèrent pas entièrement le but qu'elles avaient en vue. Il n'est pas possible, en effet, de prévenir par des lois l'appauvrissement des citoyens, l'accroissement des dettes, et avec elles de l'usure. On mit des bornes

à l'envahissement du domaine public, mais on le souffrit dans les limites de la loi, au lieu de diviser toutes les terres de l'État en portions égales. On exigea le remboursement des dettes dans un délai de trois ans, mais il ne put être réalisé que par de nouveaux emprunts à des conditions plus dures encore. Les exigences des créanciers étaient redevenues intolérables, les anciennes lois contre l'usure furent remises en vigueur (357); le taux ne put jamais dépasser 8 et demi p. 100 ou plutôt 10 p. 100.

356. L'année suivante, une victoire des Étrusques nécessita la nomination d'un dictateur. Le consul plébéien, chargé de la nomination, osa, malgré les murmures et l'énergique protestation des patriciens, désigner un plébéien influent et distingué, Caius Marcus Rutilus. L'assemblée approuva ce choix avec empressement; le nouvel élu justifia, par ses exploits, les espérances que l'on avait fait reposer sur lui. Les patriciens, sans craindre de fouler aux pieds les lois, mirent en jeu toute leur influence, pour raffermir leur autorité menacée, et résister au nouvel élu; ils en vinrent à nommer des interrois tirés de leur sein (355). Le onzième de ces interrois, sans tenir compte des candidats plébéiens et des suffrages qu'ils avaient obtenus, eut l'audace d'investir du consulat deux patriciens, qui avaient obtenu la majorité par ces manœuvres illégales, et, comme pour ajouter l'insulte à l'insolence, il s'appuya sur une loi des douze Tables d'après laquelle le décret le plus récent d'une assemblée populaire annulait tous les précédents (354); il en fut de même l'année suivante, une partie de l'assemblée, indignée de cette violation flagrante des lois, se retira du champ de Mars. Sans tenir compte de cette protestation silencieuse, les sénateurs conclurent l'élection avec l'appui de leurs clients et de la lie du peuple, et deux noms patriciens sortirent de l'urne. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises le parti aristocratique enfreignit ouvertement la Constitution. Deux ans avant la nomination du

premier dictateur plébéien, le tribun Pœtilius présenta un projet de loi contre la captation et la brigue. Une loi plus importante qui défendait à tout citoyen d'être investi deux fois du consulat dans une période de dix années, ou d'exercer à la fois plusieurs charges curules, fut promulguée plus tard. Quelques hommes influents par leur famille, leur position, leurs talents, avaient été à plusieurs reprises réélus, pendant plusieurs années successives, à la dignité consulaire; souvent même ils avaient exercé en même temps les fonctions prétoriales et consulaires. Désormais les charges devinrent accessibles à tous les citoyens, quiconque se distinguait par ses talents put aspirer aux plus hautes magistratures de la république, dont cette émulation devait assurer la grandeur et la gloire. A partir de 343 les patriciens ne purent plus éluder ou anéantir les dispositions de la loi Licinienne, et tous les ans un plébéien se vit investi de la dignité consulaire. Dès 350, Caius Marcus Rutilus, le premier dictateur plébéien, nommé censeur, avait rendu cette magistrature accessible à son ordre. Quintus Publilius Philon se distingua aussi de bonne heure par la pureté de ses mœurs et par ses hautes capacités; il fut en 339 collègue du patricien Titus Æmilius Mamercus, et nommé par lui dictateur avec l'approbation du sénat. Il fit voter en cette qualité trois lois, qui devaient mettre un terme aux difficultés nombreuses qui venaient entraver encore la marche des affaires. La première de ces lois, renouvelant les dispositions d'une loi antérieure tombée en désuétude, accordait la sanction légale aux décisions de l'assemblée des tribus. La seconde reconnaissait le même droit à l'assemblée des centuries. Pour conserver à l'assemblée des curies une ombre de son ancienne influence, il fut décidé qu'elle devait approuver les délibérations des centuries. La troisième loi accordait à l'avance aux plébéiens une des deux places de censeurs. Les patriciens, grâce à leur influence, transformèrent en une lettre morte ces dispositions nouvelles, mais il se

trouva toujours dans les rangs plébéiens des politiques habiles, qui surent aussi à plusieurs reprises les faire appliquer dans toute leur vigueur. Le tribun Caius Mænius rappela les dispositions de la loi sur les comices des centuries. Le dictateur Quintus Hortensius renouvela en 286 la réglementation de la loi sur les décrets des tribus.

La victoire la plus importante pour les plébéiens, et qui leur assura des avantages permanents, fut l'abolition de l'esclavage pour dettes décrétée en 313 par le dictateur Caius Pœtélius. Un jeune homme que l'on menait en prison à la place de son vieux père, parvint à échapper aux traitements barbares d'un impitoyable créancier, parut sur le Forum, et déclara en pleurant que son maître l'avait par la violence contraint à une action honteuse. La foule irritée allait se porter aux dernières extrémités, on ne put la calmer que par la promesse de mesures promptes et énergiques. De concert avec le sénat, Pœtélius présenta une loi qui abolissait l'esclavage pour dettes, et offrait aux créanciers des garanties assurées par des hypothèques sur les biens mobiliers et immobiliers du débiteur. Si la garantie était insuffisante, et si ce dernier devait se déclarer en banqueroute, il était chassé des tribus et déclaré indigne d'exercer ses droits électoraux. Ces dispositions nouvelles adoucirent les dispositions barbares des antiques lois romaines sur les dettes qui avaient provoqué avant les lois Mænia et Hortensia une révolte sérieuse, et une troisième retraite du peuple sur le mont Sacré. Les plébéiens, une fois les premières difficultés vaincues, travaillèrent avec énergie à réaliser l'égalité entre les deux ordres, sans jamais se laisser décourager par leurs échecs, ou éblouir par leurs victoires. Quintus Publilius Philon fut le premier plébéien investi de la préture, et après bien des fluctuations et des incertitudes, cette dignité (337) fut accessible aux deux ordres. La connaissance des lois, que les sénateurs s'étaient jusqu'alors réservée comme une initiation mystérieuse et secrète, tomba désormais dans le

droit commun. Cnéius Flavius, secrétaire d'État, assura la publicité des jours d'audience des tribunaux. Il était notaire d'Appius Claudius, descendant de l'illustre et orgueilleuse maison Appia, et avait dressé avec son patron un tableau exact et minutieux des jours d'audience. A l'origine, tant que l'année de dix mois resta en vigueur, on avait compté 38 jours de marché et d'audience. Quand l'année solaire de douze mois fut introduite, le nombre des jours de marché fut augmenté, mais on maintint par principe religieux les anciens jours d'audience. Tantôt les tribunaux siégeaient des jours entiers, tantôt ils n'étaient ouverts qu'une demi-journée, quelquefois on ne regardait comme propices et légales que quelques heures seulement. Aussi les gens de la campagne, obligés de consulter à chaque instant les prêtres, perdaient-ils un temps précieux en courses inutiles. Flavius publia plusieurs tableaux, qui indiquaient avec précision les jours et les heures d'audience. Cette mesure le rendit populaire, et il osa, bien que membre d'une corporation, se mettre sur les rangs pour l'édilité. Le magistrat qui présidait l'assemblée ne voulait pas admettre sa candidature, mais Flavius jura de donner, s'il était nommé, sa démission de secrétaire. Devenu édile et faisant un jour visite à son collègue, dont il avait blessé l'orgueil, il le trouva en société de plusieurs jeunes patriciens qui ne se levèrent pas à son entrée dans l'atrium, et ne lui offrirent pas même un siége. Mais lui, se faisant par ironie apporter sa chaise curule, s'assit en face d'eux avec la gravité d'un magistrat en fonctions.

Pas plus que les lois et le droit, les rites du culte, les auspices, les formules employées dans les sacrifices, ne furent désormais un mystère pour les plébéiens. Les fonctions sacerdotales, cette dernière prérogative exclusive des patriciens, devaient enfin leur être ouvertes à leur tour. Les tribuns du peuple Quintus et Cnéius Ogulinus attaquèrent (en 300) avec énergie ce dernier retranchement de l'orgueil

aristocratique. Ils demandèrent qu'on ajoutât aux cinq pontifes patriciens quatre plébéiens, aux quatre augures cinq nouveaux aruspices. Ce fut vainement que la noblesse chercha à conjurer ce dernier outrage; l'assemblée des centuries vota la loi, approuvée auparavant par les curies. L'organisation de la république était enfin achevée; la rivalité des deux ordres, si funeste à la grandeur publique, coupée à la racine même, la carrière des honneurs ouverte à tous les citoyens, la domination de Rome sur l'univers pouvait suivre sa marche envahissante et réaliser sans obstacle intérieur les rêves les plus inespérés de l'ambition humaine. Le peuple, réuni en assemblées législatives, votait ses lois sans entraves; ses membres les plus influents et les plus distingués voyaient, après plusieurs magistratures éclatantes, s'ouvrir pour eux à deux battants les portes du sénat. Leurs talents ne leur assuraient pas, comme à Athènes, une influence despotique sur leurs concitoyens, mais le droit de devenir membres de l'assemblée suprême de la république, chargés, à ce titre, de conduire d'une main ferme les affaires extérieures, d'éclairer et d'instruire le peuple. Le sénat constituait ainsi un conseil de sages et d'hommes d'État, qui semblait aux ambassadeurs étrangers aussi imposant qu'un conseil de rois. Appuyée sur cet ensemble harmonieux d'institutions civiles, sociales et militaires, la république, après avoir achevé l'élaboration de sa constitution intérieure et affermi ses frontières, put entreprendre la conquête du monde. Aucun peuple ne saurait lui être comparé pour les talents et le patriotisme de ses citoyens, l'organisation savante et admirable de ses institutions politiques et sociales. Les preuves abondent; ce ne sont pas seulement les campagnes hardies, les victoires éclatantes, les exploits héroïques de ses soldats qui confirment cette vérité, mais encore et surtout l'assimilation rapide et remarquable des peuples vaincus, aussi bien que l'union prompte et inébranlable des éléments les plus hétérogènes et les plus hostiles. Ce

principe, suivi déjà du temps des rois, reposait sur la confédération et la colonisation, mais il fut plus tard modifié et systématisé, suivant les circonstances. Les peuples non encore domptés, mais contraints à signer une paix désavantageuse, une fois admis dans la confédération romaine, conservaient leurs lois et leur organisation nationale, mais devaient par contre, en temps de paix, aussi bien qu'en temps de guerre, recevoir l'impulsion de Rome et lui obéir. Les populations hostiles se virent désagrégées; leurs villes obtinrent le droit de bourgeoisie, mais ne purent voter dans les assemblées. Ces villes, appelées municipes, ou conservaient leurs propres magistrats, ou devaient obéir à des fonctionnaires venus de Rome, suivant leur docilité plus ou moins grande, mais toutes étaient soumises au droit romain, et supportaient une part proportionnelle des charges de la république, tout en étant privées des prérogatives et des avantages possédés par les anciens citoyens. Ces nuances dans le traitement, les droits, les avantages et les charges rattachaient d'autant plus fortement les divers États à la métropole, qu'ils étaient plus ou moins divisés entre eux et jaloux de se concilier les bonnes grâces des vainqueurs, dont partout se faisait sentir l'influence aussi prompte qu'inévitable.

Les Romains fondèrent aussi des colonies chargées de défendre les frontières, de contenir les populations vaincues, mais encore frémissantes, d'assurer partout et d'affermir la prépondérance des armes romaines. Les colons, organisés en cité romaine, pouvaient résister à une attaque et se défendre jusqu'à l'arrivée de secours. Mais souvent, établis dans une ville ennemie, dont ils occupaient les terres aux dépens des vaincus, ils succombaient victimes de leur haine. Ces massacres permettaient à Rome de tirer une éclatante vengeance et d'étendre ses conquêtes à titre de légitimes représailles. Chaque citoyen, armé de toutes pièces, aimant la guerre, habitué à vaincre, fier de son titre de Romain, l'âme remplie de desseins audacieux,

avide de gloire, était prêt à mourir pour la grandeur de la patrie. Aux petites républiques italiennes désunies, faibles, énervées, la ville aux sept collines pouvait opposer son unité, fruit de ses légitimes efforts; nous la verrons bientôt, à l'étroit dans la Péninsule conquise, attaquer les Grecs et les Barbares et répandre dans toute l'Europe, l'Asie et l'Afrique la gloire et la terreur du nom romain.

Strasbourg, Imprimerie de Veuve Berger-Levrault.

PRISE DE VÉIES.



Mort héroïque de Marcus Curtius.

III.

GUERRE CONTRE LES GAULOIS, LES SAMNITES ET LES LATINS.

Rome en lutte contre les Gaulois et les peuples voisins.

Les dissensions intestines et les luttes politiques des deux ordres n'avaient en rien compromis l'antique simplicité des mœurs. Les riches et les grands conservaient encore la frugalité et la modération de

leurs ancêtres. Les plus nobles et les plus puissants ne dédaignaient pas de manier le hoyau et de conduire la charrue; c'était pour eux un titre de gloire que de passer pour de bons agriculteurs. Les chefs de maison maintenaient une discipline austère dans leur famille et dans leur intérieur; les fils, qui devaient plus tard devenir des généraux habiles et des magistrats distingués, apprenaient à obéir dans la maison paternelle avant de commander les armées. L'histoire de Titus Manlius est un exemple frappant de l'obéissance filiale dans ces premiers temps. A la suite d'une épidémie qui fit d'affreux ravages, l'usage et la religion réclamaient l'accomplissement d'une antique cérémonie en vertu de laquelle, dans des temps de danger et de crise, un clou devait être enfoncé dans la muraille du temple de Jupiter. C'était le dernier vestige de la coutume tombée en désuétude de compter au moyen de ces clous les années écoulées. Lucius Manlius Imperiosus fut nommé dictateur uniquement en vue de cette cérémonie. Après l'avoir accomplie en grande pompe, il refusa d'abdiquer, ordonna une levée en masse, et fit frapper de verges par les licteurs tous ceux qui refusèrent d'obéir. L'année suivante, 362, il fut sommé par un tribun de rendre compte de sa conduite, et accusé en même temps d'avoir traité son fils comme un esclave et de l'avoir séquestré dans une de ses propriétés, pour le punir de ne point avoir reçu du ciel en partage une parole élégante et facile. Le jour même du jugement, le tribun, encore plongé dans le sommeil, fut réveillé en sursaut par l'entrée du jeune Titus Manlius, qui, lui plaçant un poignard sous la gorge, le contraignit, sous peine de mort, de jurer qu'il renoncerait à toute poursuite. Le tribun fut fidèle à sa parole et fit connaître à l'assemblée la cause de son désistement. Le peuple, plein d'admiration pour la piété filiale et la grandeur d'âme du jeune Manlius, lui conféra le grade d'officier malgré son obscurité et sa jeunesse.

Dans cette même année, la ville tout entière fut jetée dans l'épou-

vante par un prodige étrange. On vit tout à coup s'entr'ouvrir, au milieu du Forum, un gouffre insondable (conséquence naturelle d'un tremblement de terre). L'imagination populaire, subitement frappée, en vit sortir des spectres et des fantômes et crut y reconnaître un signe redoutable de la colère des divinités souterraines, qui sans doute complotaient au sein des abîmes la ruine de Rome. Un devin révéla la volonté céleste, et déclara que si Rome consacrait à l'abîme son bien le plus précieux, elle le verrait se refermer aussitôt, gage et symbole de l'éternelle durée de Rome. Le sénat réuni en assemblée solennelle et le peuple divisé en centuries délibéraient sur le sens de l'oracle, sans pouvoir parvenir à résoudre l'énigme redoutable et à découvrir par quel moyen apaiser le courroux des dieux. Tout à coup apparut sur le Forum, monté sur son cheval de bataille et recouvert de sa plus belle armure, un jeune chevalier connu par son courage, Marcus Curtius. En présence des citoyens surpris et du sénat rempli d'admiration, il s'écria avec enthousiasme: "Notre patrie a-t-elle quelque chose de plus précieux que des armes et du courage? Voici, je veux me consacrer aux dieux souterrains.„ Puis, stimulant du geste et de la voix son coursier frémissant, il se précipita dans l'abîme, qui se referma aussitôt sur la victime expiatoire. Tout en appartenant au domaine de la fiction et de la poésie, cette tradition peint bien l'héroïsme du caractère romain, et le dévouement qu'elle raconte a trouvé aux diverses époques de la république plus d'un illustre imitateur.

Les Romains eurent, du reste, besoin de tout leur courage et de toute leur énergie pour pouvoir résister aux Herniques, qui, longtemps leurs alliés fidèles, avaient, depuis l'invasion gauloise, soutenu par les armes leur propre indépendance. Le premier consul plébéien, Lucius Genucius, désireux de faire briller la gloire de son ordre, s'avança hardiment sur le territoire ennemi, mais se laissa surprendre dans une embuscade et fut taillé en pièces avec l'élite de son

armée. Les sénateurs, jaloux des avantages politiques remportés par les plébéiens, se réjouirent de l'échec de leur premier consul, tout en travaillant à conjurer les conséquences de sa défaite, et choisirent comme dictateur Appius Claudius, général aussi distingué, mais aussi arrogant que ses ancêtres. Le nouvel élu attaqua sur-le-champ les Herniques, qui tinrent pied avec l'énergie du désespoir. Huit cohortes, élite de l'armée ennemie, groupées en phalange serrée, repoussaient chaque fois le choc impétueux des Romains et relevaient par leur héroïsme le moral de l'armée tout entière, qui finit même par jeter le désordre dans les légions. Ce fut en vain que la réserve du dictateur entra en lutte, en vain que la cavalerie chercha par des charges répétées à rompre cette forêt de lances. Cavaliers et chevaux venaient se briser contre ce rempart inébranlable et rouler à terre mortellement blessés. L'armée du dictateur commençait à perdre du terrain. A cette vue, les chevaliers mirent pied à terre et se serrèrent à leur tour en masse pour résister à l'ennemi presque vainqueur. L'énergie romaine finit par l'emporter. Après une lutte héroïque et acharnée, les Herniques, mollement poursuivis par les légions affaiblies, battirent en retraite et se réfugièrent dans leur camp qu'ils évacuèrent pendant la nuit. Leur pays fut livré au pillage et Ferentinum, leur capitale, prise d'assaut.

361. La puissante ville de Tibur, métropole d'une confédération importante, montra des dispositions aussi hostiles, mais le sénat qui se voyait menacé par l'invasion de hordes nombreuses de Gaulois, ne pouvait encore songer à la punir. Un dictateur fut nommé contre ces ennemis toujours redoutables; il ne put s'avancer que jusqu'à l'Anio, dont les Barbares occupaient la rive opposée. Le fleuve, qui coulait dans la direction du Tibre entre deux rives profondément encaissées, séparait les combattants; un pont de bois, resté debout, ne livrait passage qu'à quelques fantassins. Sur ce pont apparut un Celte gigan-

tesque, qui provoqua le plus brave des Romains à un combat singulier. Sa chevelure longue et hérissée flottait sur ses larges épaules, une vaste tunique enveloppait son corps; ses armes, couvertes d'ornements d'or pur, étincelaient au soleil. Son aspect était redoutable, et les Romains étaient frappés de stupeur en le voyant se livrer avec frénésie aux mouvements bruyants et bizarres de la danse guerrière de son pays. Les chevaliers romains contemplaient en silence cet étrange spectacle, aucun d'eux n'osait engager le combat corps à corps avec l'insolent guerrier. Le jeune Titus Manlius, qui avait naguère défendu avec tant d'énergie son père contre les accusations du tribun, sortit enfin des rangs et demanda au dictateur la permission de soutenir l'honneur des armes romaines. Le dictateur y ayant consenti, il s'avança seul, calme, impassible vers le lieu du combat, recouvert d'une armure simple mais solide. Les épées s'entre-choquent, la longue épée gauloise se croise avec la courte épée romaine. Les coups redoublés du Gaulois tombent comme la grêle sur la cuirasse de Manlius; mais le jeune homme, fort, souple, l'œil au guet, les pare avec son bouclier, et, saisissant le moment favorable, surprend son adversaire par une feinte et le frappe plusieurs fois de son épée, après avoir relevé son bouclier épais et découvert son corps mal garanti par une légère armure. Rendant hommage à la bravoure de son ennemi vaincu, le jeune héros lui laissa son épée et ses armes, et, ne prenant que sa chaîne d'or ensanglantée, regagna le camp romain, où il reçut de ses compagnons d'armes, qui l'acclamaient avec enthousiasme, le beau surnom de Torquatus (celui qui porte le collier). Les Gaulois furent tellement découragés par la défaite et la mort de leur héroïque champion, qu'ils battirent en retraite; laissant derrière leurs hordes sauvages la ruine et l'incendie, ils passèrent près de Tibur, où sans doute ils reçurent une solde et de brillantes promesses pour l'avenir, et se jetèrent sur les plaines fécondes de la

Campanie. Ils reparurent dès l'année suivante (360) et osèrent porter leurs ravages jusqu'à la porte Colline, pendant que le consul campait près de Tibur. Un dictateur, nommé en toute hâte, conduisit à l'ennemi tous les citoyens capables de porter les armes. Après une affreuse mêlée, les Gaulois cherchèrent à gagner l'asile hospitalier de Tibur et furent taillés en pièces par le consul. Les Romains furent aussi heureux dans leur lutte contre les Herniques, et l'année suivante contre Tibur. Les troupes de cette ville avaient eu l'insolence de menacer Rome d'un siége, mais leur témérité reçut un châtiment exemplaire et décisif. Sans se laisser pourtant décourager, elles continuèrent la lutte de concert avec les Herniques et la ville étrusque de Tarquinies. Vers la même époque une horde immense de Celtes, ayant franchi à l'est les montagnes, apparut en Italie (358) et mit le siége devant Pedum, dans l'ancien pays èque. Le dictateur Sulpicius se hâta de les rejoindre par une marche forcée. La confédération latine, elle aussi, désireuse de conjurer sa ruine totale, envoya, malgré sa faiblesse, de nombreux renforts au dictateur. Habitué à la tactique gauloise et redoutant surtout le premier choc, Sulpicius établit son camp sur des hauteurs et derrière des retranchements improvisés. Après de longues temporisations, il dut céder aux vœux de son armée et descendre dans la plaine, mais avant qu'il eût eu le temps de disposer ses troupes en bataille, il se vit assailli par la phalange serrée des Gaulois, et le premier choc sembla devoir décider de l'action. En un instant l'aile gauche des Romains fut rompue; elle aurait cherché son salut dans une fuite honteuse, si le dictateur ne s'était précipité au premier rang et n'avait ranimé par ses paroles et par son exemple le courage abattu de ses soldats. Bientôt les Romains passèrent de la défense à l'attaque, grâce au secours des *accensi* ou auxiliaires, qui apparurent tout à coup sur le champ de bataille, après avoir descendu la colline au pas de course, rejetèrent l'aile

gauche des Gaulois sur leur droite et les forcèrent à se réfugier dans les montagnes. Le camp, qui regorgeait de butin, fut le prix de la victoire. Du reste, l'armée celte n'était nullement anéantie, mais elle avait fait une assez cruelle expérience du courage des Romains, et elle regagna la Campanie.

Les Herniques furent aussi vaincus; mais, par contre, les Étrusques de Tarquinies remportèrent un éclatant succès, et leurs prêtres sacrifièrent trois cents prisonniers romains sur les autels de leurs sombres divinités (358). Cette barbarie donna à la guerre un caractère exceptionnel d'acharnement et d'animosité. Dans un des nombreux engagements entre les deux partis, les Romains virent avec surprise les prêtres étrusques se précipiter avec furie à leur rencontre, agiter devant leurs rangs des torches enflammées et leur jeter des serpents chargés de sombres imprécations, qui frappèrent d'épouvante leurs âmes superstitieuses. Seule leur discipline les préserva d'une défaite, mais ils ne purent empêcher l'ennemi de ravager les terres situées sur la rive droite du Tibre. Caius Marcus Rutilus, le premier dictateur plébéien, se maintint sur la rive gauche du fleuve, tout en poussant de fréquentes excursions sur l'autre rive, fatigua l'ennemi par des escarmouches incessantes, et lui fit même en une fois huit mille prisonniers. La guerre contre Tibur fut plus décisive. Les légions prirent d'assaut Empolum, Sassula, et forcèrent à se rendre Tibur, que nous voyons toutefois reparaître plus tard dans la ligue latine. Les Étrusques furent vaincus à leur tour en 354; trois cents prisonniers périrent sur le Forum sous la hache du bourreau, en représailles des Romains massacrés par les prêtres de Tarquinies. Trois ans plus tard, une paix temporaire fut signée entre ces ennemis implacables.

Il était grand temps pour Rome d'être libre et de pouvoir disposer de toutes ses forces, car elle était en même temps menacée par une nouvelle invasion de Gaulois, et voyait ses côtes ravagées par des

pirates grecs. C'étaient sans doute des bandes de mercenaires et de pillards sans foi ni loi. Les historiens romains parlent d'une victoire remportée à cette date sur les Gaulois. Toujours est-il que ces derniers campèrent pendant tout l'hiver sur la montagne d'Albe, et purent ravager sans obstacle les campagnes romaines et latines. Au printemps de 349, le consul Lucius Furius Camillus, fils de l'illustre Camille, conduisit quatre légions contre les Barbares, qui semblaient assez disposés à fonder un établissement permanent. Les Romains, qui n'avaient pas encore su s'habituer à l'impétuosité gauloise, se fortifièrent dans un camp. Comme en 361, un Gaulois gigantesque défia les Romains en combat singulier, et le tribun Marcus Valérius s'empressa d'accepter le défi. Les dieux, rapporte la légende, témoignèrent par un prodige manifeste leur bienveillance à l'héroïque tribun. Un corbeau, descendant du haut des airs, se plaça sur le casque de Valérius, et chercha à crever, à coups de bec, les yeux du Gaulois, en l'épouvantant par ses cris et ses battements d'ailes. La victoire de Valérius fut prompte et facile; il passa, après quelques instants de lutte, son épée à travers le corps de son ennemi à moitié aveuglé, et le dépouilla de ses armes; sur le cadavre s'engagea une mêlée sanglante, dont le résultat fut favorable aux Romains. Les débris des bandes gauloises parcoururent en maraudeurs le pays des Volsques, la Campanie et la lointaine Apulie. La terreur gauloise avait pris fin. Les Romains, après avoir tremblé un moment devant les longues épées celtes, endurcis désormais par la lutte, n'avaient plus à redouter aucun peuple de l'univers. Leur nom était déjà connu en Grèce et en Asie Mineure, et le grand philosophe Aristote a parlé dans ses écrits des luttes héroïques de Camille contre les Gaulois.

Luttes de Rome contre le Samnium et le Latium.

La soumission successive des Herniques, des Volsques et des Aurunques, amena les légions sur les frontières du peuple belliqueux des Samnites. Cette nation, d'origine sabellienne, occupait, avons-nous vu, les régions montagneuses centrales de la basse Italie, et confinait, vers l'est, à la mer Adriatique. Elle se divisait en quatre tribus : les Caudiens, les Hirpins, les Pentres et les Férentins. Ces peuplades cultivaient leurs champs et menaient une vie pastorale et simple. L'air pur et vivifiant des montagnes entretenait chez eux l'austérité des mœurs et l'amour de la liberté. Braves, amoureux d'indépendance, comme tous les montagnards, ils ne se contentèrent pas de défendre leurs foyers contre les incursions des populations voisines, et, en particulier, des Gaulois, mais devinrent bientôt redoutables à leurs voisins, dont un climat fertile avait tout à la fois développé la fortune et amolli le caractère. Ils occupèrent la partie orientale de l'Apulie, parcoururent en armes le sud de la péninsule, et s'y établirent, après avoir vaincu dans plusieurs rencontres les indigènes et même les colons grecs de la côte. Dans ces territoires conquis, ils prirent le nom de Lucaniens, et à l'extrémité sud celui de Bruttiens. Cette population était, du reste, très-mélangée. A l'origine, ils vivaient indépendants dans leurs montagnes, et impatients de toute autorité, n'étaient rattachés entre eux, comme les Grecs, que par les liens relâchés d'une confédération libre et sans unité sérieuse. Les jardins riants et gracieux de la fertile Campanie offraient à ces belliqueux montagnards d'irrésistibles séductions. Ils l'envahirent en 420, et après avoir triomphé facilement des populations étrusques et hellènes, s'établirent dans leurs villes et dans leurs campagnes, dans Cumes, cité jadis célèbre de la Nouvelle-Grèce, dans Capoue, centre important de la puis-

sance étrusque, renommée pour son luxe et pour le relâchement de ses mœurs. Ces bergers et ces laboureurs farouches et incultes ne surent pas résister au climat enchanteur de leur conquête et à la civilisation raffinée des vaincus; ils furent conquis à leur tour et efféminés par leurs nouveaux sujets.

Les Samnites avaient pris un accroissement si rapide qu'il leur aurait été facile de se rendre maîtres de la péninsule Italique, si une main ferme avait su concentrer leurs ressources et remédier à leur défaut d'unité. Mais les émigrants samnites, établis dans leurs riches conquêtes, devinrent bientôt complétement étrangers à leur mère-patrie. Quatre-vingts ans après la première conquête, vers 340, la jeunesse belliqueuse du Samnium descendit à son tour dans la plaine, auprès de ses compatriotes déjà dégénérés, et s'établit dans le voisinage de la ville Ausonienne de Sidicinum, où ces bandes indisciplinées vécurent dans l'abondance. Les Sidiciniens, serrés de près, reçurent des renforts de Capoue, mais éprouvèrent un échec grave. Les Samnites, acharnés à la poursuite des fuyards, établirent un camp retranché au nord-est de Capoue, sur la montagne Tifata, qui dominait la cité florissante et ses belles campagnes. Leurs troupes de maraudeurs parcoururent ces contrées fertiles et vécurent de pillage. Les Capouans, lassés de ce dangereux voisinage, et désireux de réparer leurs pertes, prirent les armes, et vaincus encore une fois, se virent menacés dans Capoue même, et exposés à toutes les horreurs de la maladie et de la faim. Désormais incapables de résister en plaine à un ennemi belliqueux, ils songèrent enfin à recourir à l'appui de la ville de Rome, qui seule semblait capable de leur fournir une assistance efficace. Quand les ambassadeurs de Capoue eurent présenté leur humble requête, les sénateurs tinrent longtemps conseil, sans savoir à quel parti s'arrêter. La situation était grave, car une réponse favorable pouvait entraîner des conséquences incalculables. Rome avait

jadis conclu un traité d'alliance avec le Samnium; si elle se montrait disposée à secourir les Capouans, elle attirait sur sa tête avec le courroux des dieux vengeurs de la foi jurée l'indignation et la colère d'une nation redoutable. L'idée séduisante de devenir maîtresse d'une ville riche et considérable était irrésistible; elle fit pencher la balance en faveur d'une intervention et étouffa tous les scrupules; la raison politique sut découvrir d'ailleurs un terme moyen. Une ambassade solennelle fut envoyée aux Samnites, pour exposer avec franchise et condescendance que Capoue était devenue l'alliée de Rome, et ne devait plus, dès lors, être exposée, de la part des Samnites, amis du sénat, à des excursions hostiles. La réponse négative du conseil samnite fut le signal d'une guerre longue et implacable, dont les résultats eurent une influence décisive sur les destinées du monde.

Deux armées romaines entrèrent en campagne (313), l'une pour secourir Capoue, la seconde pour menacer les frontières du Samnium. Le consul Marcus Valérius Corvus ne retrouva pas les ennemis devant Capoue. Il paraît que ceux-ci s'étaient retirés dans la direction de Néapolis, ville grecque, bien disposée à leur égard. Trompé ou menacé par eux, le consul se vit contraint de camper au pied du mont Gaurus, qui s'élève entre la mer Tyrrhénienne et le golfe de Naples. L'interruption de ses communications avec Capoue le mit bientôt dans une situation difficile, dont une victoire seule pouvait le faire sortir. Valérius se sentait assuré du succès, car sa bienveillance lui avait concilié le cœur de ses soldats, et son exemple suffisait pour électriser les plus timides. Dans les jeux et les passes d'armes, il devenait leur égal, leur émule et savait trouver un mot affectueux, une bonne parole pour chacun, qu'il fût le vainqueur ou le vaincu dans ces luttes inoffensives. Aussi toute l'armée l'adorait-elle et était-elle prête à mourir pour lui et avec lui. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Les Samnites, reconnaissant la position difficile de leur nouvel ennemi, s'avan-

cèrent contre le camp du Gaurus. Pendant quelques jours les deux armées s'essayèrent dans des escarmouches, bientôt la lutte devint sérieuse et générale. Les armes brillaient sous les rayons ardents d'un soleil du sud, les bannières flottaient au vent, et le son éclatant des cors et des trompettes électrisait les combattants et leur rappelait que leur passé, leur gloire, l'honneur de la patrie étaient l'enjeu de la journée. La cavalerie romaine, après avoir essayé en vain de briser les rangs ennemis par des charges réitérées, se replia sur les deux ailes; les légions, Valérius à leur tête, gardèrent leurs rangs, mais ne purent pourtant parvenir à enfoncer les rangs serrés des Samnites. Au moment où le soleil allait disparaître, les Romains, appuyés au dernier moment par la réserve des triaires, tentèrent un dernier effort et finirent dans une furieuse charge par pénétrer dans les rangs ennemis. Les Samnites, ne voulant plus résister davantage, regagnèrent leur camp, l'évacuèrent pendant la nuit, et se retirèrent tranquillement à Suessula par la route qui conduit de Capoue à Nole, protégés dans leur retraite par des bois touffus et des fossés profonds. Au même moment l'autre consul, Aulus Cornélius Cossus, pénétrait dans les montagnes abruptes du Samnium. Il s'avança, sans rencontrer d'ennemi, le long des hauteurs garnies d'épaisses forêts, à travers des plaines encaissées, dans la direction des vallées riches et fertiles de Bénévent. L'armée samnite, qui connaissait mieux le pays, occupa tout à coup les cimes boisées qui dominaient l'étroite vallée par laquelle passaient les légions. Elles se trouvaient également arrêtées en avant et en arrière; leur perte semblait inévitable. Le tribun Publius Décius découvrit cependant une cime qui avait échappé à l'ennemi et qui dominait ses positions. Il offrit de l'occuper avec 1,600 soldats d'élite et de la défendre jusqu'à la mort. Ce coup d'audace réussit; caché par les broussailles et les arbres séculaires, il atteignit le sommet, et les Samnites virent avec terreur les aigles romaines se dresser au-dessus de leurs têtes.

Ne sachant à quoi se résoudre, ils perdirent un temps précieux pendant lequel le consul put sauver l'armée. Ils tentèrent vainement de s'emparer de la position occupée par l'héroïque troupe de Décius; l'obscurité les força de s'arrêter au pied de la position, et ils campèrent en désordre, comptant exterminer les téméraires au point du jour. Vers minuit Décius chercha à opérer sa retraite, rendue possible par la nature accidentée et boisée du terrain. Le camp samnite fut trop tard en éveil, le tribun héroïque leur échappa par une marche heureuse et rentra au matin dans le camp romain comme un triomphateur, mais la joie des Romains fut un peu refroidie par le conseil qu'il leur donna d'engager aussitôt l'action contre un ennemi surpris et abattu; seul le consul goûta son avis, et une victoire décisive récompensa les Romains de leur énergique persévérance. Décius, le héros de la journée, reçut du général deux simples couronnes de gazon pour avoir conservé la troupe qui lui avait été confiée, et pour avoir sauvé l'armée tout entière, un taureau aux cornes dorées et cent brebis. Décius offrit le taureau en sacrifice solennel aux dieux qui récompensent le courage; il fit don du reste à ses soldats qui, de leur côté, reçurent en récompense double ration de farine pendant toute la campagne et, en outre, une livre de blé et une mesure de vin par tête.

Il ne semble pas, du reste, que le consul ait osé pénétrer plus avant dans les défilés dangereux des montagnes samnites, car il avait à redouter l'attaque d'une nouvelle armée. De son côté, le consul Valérius remporta une victoire éclatante près de Suessula, mais se contenta de camper en face de l'ennemi, sans pousser plus loin ses avantages. L'historien romain parle d'un trophée de 40,000 boucliers samnites enlevés aux ennemis tombés sur le champ de bataille et aux fuyards; l'exagération est visible, car les héroïques montagnards n'abandonnèrent nullement la Campanie aux Romains, et l'histoire ne

dit pas que ces premières victoires des consuls aient eu des conséquences immédiates.

342. Les soldats romains s'établirent en quartiers permanents à Capoue pour défendre la Campanie contre les incursions des Samnites. Les viandes savoureuses, le vin ardent de Falerne étaient tout à fait de leur goût; ils comparaient à cette vie heureuse et facile leur existence laborieuse et agitée, sans cesse menacée par des créanciers impitoyables. Aussi l'idée de se rendre maîtres de Capoue se présenta-t-elle de bonne heure à leur esprit. Aux braves appartient le monde, telle était la devise des Gaulois; les légionnaires, se l'appliquant, voulurent la faire passer de la théorie dans la pratique. Le consul Marcus Rutilus n'ignorait pas les dispositions de l'armée. Il congédia peu à peu et sous divers prétextes les différents fauteurs de la conspiration et s'assura l'appui de nombreux renforts envoyés en toute hâte de Rome sur sa demande. Mais les mutins tournèrent cette mesure à leur avantage, prirent position dans les défilés de Lautulæ, au-dessous de Terracine, cherchèrent à séduire les troupes nouvellement arrivées, et s'assurèrent par leurs brillantes promesses le concours de nombreux déserteurs. Se voyant en force et ayant agrandi l'horizon de leurs desseins, ils résolurent de se tourner contre leur propre patrie et d'y assurer par la force l'organisation d'une constitution plus démocratique, conforme à leurs visées ambitieuses. S'avançant lentement, non plus avec l'austère discipline romaine, mais comme d'indignes maraudeurs, ils arrivèrent à la colline couverte par les ruines de l'illustre Albe la Longue, s'emparèrent de Titus Quinctius, vieillard affaibli par de nombreuses blessures, le contraignirent à se mettre à leur tête, et se dirigèrent aussitôt contre Rome. Une armée levée à la hâte s'avança contre eux; mais arrivés en présence, les deux partis eurent honte de verser dans une lutte fratricide le sang de compatriotes et d'amis; les soldats, rompant leurs rangs et jetant leurs

armes, se confondirent; les chefs conclurent une paix garantie par l'abaissement du taux de l'intérêt et quelques concessions habiles. S'il faut en croire d'autres documents, l'émeute pénétra dans Rome et contraignit le sénat à une prompte conclusion de la paix. Sans doute les lois de Publilius Philon, sur la validité des décrets du peuple et la censure, qui furent discutées et votées pendant cette période, se rattachent à ces troubles et en furent la conséquence.

Si les Romains, absorbés par leurs dissensions intestines, laissaient languir les hostilités, les Latins, de leur côté, déployèrent une bien plus grande énergie et ravagèrent le territoire des Péligniens, alliés du Samnium, dont ils osèrent franchir les frontières. Nous ne pouvons qu'attribuer à une jalousie mesquine le silence gardé par les historiens romains sur cette campagne. Après l'incendie de Rome par Brennus, ils s'étaient entièrement affranchis de l'autorité du sénat; mais les incursions réitérées des Celtes les avaient bientôt contraints de rechercher de nouveau son alliance, alliance conclue cette fois entre peuples égaux en puissance et en force et non plus entre tributaires et suzerains. De leur côté, les Romains cherchèrent à reconstituer leur ancienne suzeraineté, et ne firent que ranimer le patriotisme des Latins et leur amour de l'indépendance. La guerre devait bientôt décider entre deux prétentions rivales; le sénat reconnut cette conséquence inévitable des événements et conclut avec un tact politique admirable une paix honorable avec les Samnites (341). Les Romains conservèrent la Campanie et rendirent aux Samnites la riche ville de Sidicinum; l'alliance conclue avant les hostilités fut remise en vigueur.

Les Sidiciniens, privés du secours de Rome, implorèrent l'assistance de la confédération latine, qui envoya à leur aide des forces considérables. Les Latins entrèrent dans le territoire de Sidicinum par le pays des Volsques, s'unirent aux Capouans et aux Campaniens, et, après avoir défait les Péligniens en plusieurs rencontres, pénétrèrent

jusque dans le cœur du Samnium. Le sénat romain somma les préteurs latins de justifier leur conduite. L'un d'eux, Lucius Annius, déclara énergiquement en plein sénat, au nom de la confédération latine, que le Latium exigeait comme son droit l'égalité absolue avec la république romaine, l'une des deux magistratures consulaires, ainsi que le droit pour tout citoyen latin de voter dans les assemblées des centuries. La paix et la concorde étaient à ce prix. Le consul Titus Manlius Torquatus s'éleva avec énergie contre ces prétentions arrogantes; il ajouta avec une sombre énergie que si le sénat accédait à ces exigences, il entrerait dans la curie en tenue de guerre et étendrait mort à ses pieds tout Latin qui oserait y paraître. Le sénat se rangea à son opinion et invoqua le secours de Jupiter, qui punit et châtie la foi violée. Annius répondit avec ironie que le Jupiter latin serait bien capable de résister au Jupiter romain, et plein de courroux, quitta l'assemblée plongée dans la confusion; un coup de foudre l'atteignit sur le seuil et le précipita du haut des degrés, et le dieu puissant de Rome vengea par la mort de l'impie sa majesté outragée. Telle est la fable que l'orgueil romain a consacrée dans ses annales.

Nous ne devons pas dissimuler à nos lecteurs que l'illustre historien Mommsen rejette sans restriction comme non historiques les événements des dernières années, que nous venons de rapporter, et les premiers épisodes de la guerre contre le Latium, tant à cause des critères internes que du silence de l'ancien historien Diodore. Pour nous, nous pensons que ses doutes l'entraînent trop loin; bien des détails appartiennent à la fable; la tradition, s'appuyant sur les chants composés dans chaque famille en l'honneur des ancêtres, a embelli les faits, grossi et amplifié les victoires de Rome, mais n'a fait, en réalité, que broder sur un fond vraiment historique. Assurément la première campagne des Romains contre le Latium ne saurait, sous sa forme actuelle, être envisagée comme vraiment historique, mais nous

ne saurions adopter la critique de Niebuhr, et envisageons comme vrais les traits généraux et les plus en saillie. C'est cette esquisse que nous allons nous efforcer de retracer à grands traits.

Le sénat, prévoyant une guerre longue et difficile, avait investi du consulat les deux hommes les plus distingués de la république, Titus Manlius Torquatus, le vainqueur du combat singulier au pont de l'Anio, et Publius Décius Mus, qui avait assuré le salut des légions dans la première guerre samnite où il avait le grade de tribun. On devait s'attendre à ce que les Latins et les Romains, nations jadis alliées et limitrophes, engageassent l'action sur leurs frontières mêmes; il en fut tout autrement; chaque peuple avait intérêt à réveiller le zèle de ses anciens alliés, à s'en concilier de nouveaux, et à se rendre maître des riches plaines de la Campanie, et c'est aussi de ce côté que se tournèrent toutes les fureurs de la guerre. L'une des deux armées consulaires s'avança à travers le pays hostile des Volsques, où un passage lui était assuré, grâce à la fidélité de Fundi et de Formiæ; l'autre armée inclina vers l'est, dans la direction du lac Fucin. Cette dernière, renforcée par les troupes auxiliaires des Péligniens et des Herniques, entra aussitôt en campagne. L'armée latine, soutenue par les Volsques, les Campaniens et les troupes de Sidicinum, vint camper en face de l'armée romaine. L'issue de la lutte était impossible à prévoir; des deux côtés c'étaient mêmes armes, même tactique, même courage. Les deux armées avaient souvent répandu leur sang dans la même cause, et appris depuis bien des années à se connaître et à s'apprécier, mais les divisions survenues depuis avaient rempli leurs cœurs d'une haine fratricide. Les consuls défendirent aux soldats sous les peines les plus graves de répondre aux provocations des adversaires et d'accepter leurs défis. Les deux armées restaient en présence, cherchant toutes deux à saisir le premier avantage et à surprendre l'ennemi. La cavalerie, déployée en tirailleurs, surveillait

les moindres mouvements de l'adversaire. Un des détachements de la cavalerie romaine était commandé par le jeune et ardent Titus Manlius, un des fils du consul. Dans une de ces excursions d'avant-garde il se trouva tout à coup en face d'un escadron de Tusculum, dont le chef lui était bien connu. Se voyant insulté par lui en présence de ses soldats et accusé de lâcheté, il ne sut pas contenir sa colère, lança son cheval contre son insolent adversaire et l'étendit à ses pieds frappé d'un coup de lance. Plein de joie, il vint offrir à son père la brillante armure conquise par lui au champ d'honneur; mais le consul, Romain austère, nourri dans l'antique discipline, qui seule pouvait assurer la grandeur de cette patrie, au service de laquelle il avait vieilli, détourna froidement son visage. A la pensée de la révolte de l'armée de Capoue, il conçut en son cœur une pensée si sauvage et si horrible, qu'elle fit trembler des cœurs endurcis par vingt ans de campagne et par le sentiment du devoir. Les hérauts rassemblèrent en conseil les centuries; le consul parut devant elles, entouré de ses officiers et des tribuns, revêtu des insignes de sa dignité. Il renouvela la défense qu'il avait naguère décrétée, déclara d'une voix ferme qu'un jeune chevalier, Titus Manlius, coupable d'en avoir violé les clauses, tombait sous le coup de la loi et devait être livré aux licteurs. Il exhorta son fils, dont il loua hautement le courage, à se soumettre à cette discipline, qui coûtait à son cœur de père un si cruel sacrifice, et enjoignit au licteur d'accomplir son devoir. La tête du jeune héros roula dans la poussière, sous les yeux des légionnaires épouvantés, qui maudissaient ce consul meurtrier, ce père, qui avait pu étouffer les sentiments les plus légitimes. Les jeunes chevaliers, relevant avec respect le corps de Titus Manlius, le recouvrirent de l'armure qu'il avait conquise sur le champ de bataille au prix de sa vie et lui firent de splendides funérailles, telles que l'État n'en accordait que rarement de semblables aux généraux les plus illustres tués devant l'ennemi.

En présence d'une discipline si sévère et exécutée avec une telle rigueur, aucun soldat n'eut l'audace de désobéir, mais partout où il paraissait, le consul était accueilli par un silence sinistre et significatif; les soldats, les centurions vieillis sous le harnais ne s'approchaient plus de lui qu'avec répugnance, et l'envisageaient comme un être mystérieux et n'appartenant plus à l'humanité. La bataille depuis si longtemps attendue semblait ne devoir plus être livrée, les généraux cherchaient dans un pays accidenté à se surprendre par des marches et des contre-marches savantes. Les deux armées, pénétrant toujours plus avant en Campanie, se trouvèrent enfin en présence au pied du Vésuve, dont le volcan n'avait pas fait irruption encore, et dont la cime s'élançait hardie et escarpée dans les airs. De gigantesques blocs de rocher, semés çà et là de vignobles, en couvraient les premières pentes; la plaine unie et peu accidentée s'étendait à l'horizon bleuâtre jusqu'à Naples. Cette plaine allait être le théâtre d'une bataille décisive, qui devait assurer au vainqueur la possession de la Campanie et de tout le sud de la Péninsule, c'est-à-dire de l'un des pays de l'ancien monde les plus riches et les plus favorisés du ciel. La nuit étendit encore une fois ses ombres propices sur les deux armées; elles purent s'abandonner encore une fois, avant le combat suprême, aux douceurs du sommeil sous un ciel pur et sans nuages. Les consuls, eux aussi, accablés par les fatigues d'une longue marche et par les soucis de leur responsabilité, prirent quelques moments de repos. Ils virent tout à coup leur apparaître, dans le silence de la nuit, un fantôme gigantesque et qui semblait ne pas appartenir à l'humanité. Révélateur des volontés du ciel, il leur déclara que le général en chef de l'une des armées et l'armée ennemie tout entière étaient voués aux divinités infernales, et devaient succomber en sacrifice agréable aux dieux de la mort et de la terre, mère des humains. Les deux consuls, réveillés en sursaut, délibérèrent et résolurent que celui d'entre eux dont

l'aile fléchirait irait chercher dans les rangs ennemis une mort expiatoire. Les auspices leur révélèrent par avance auquel des deux le destin avait réservé la gloire du sacrifice ou l'honneur du triomphe. Décius ne reçut du ciel que des signes défavorables, et marcha au-devant de sa destinée avec l'héroïsme d'un Romain.

Les deux armées étaient en présence; les trompettes donnèrent le signal de l'action, les troupes engagèrent la lutte en poussant le cri de guerre, et bientôt les traits volèrent en grêle serrée sur les armures et sur les casques, les lances portèrent au loin la mort, et les épées étincelèrent au soleil. Les hastates latins ne tardèrent pas à serrer de près l'aile gauche des Romains et la rejetèrent sur la ligne des *principes*. A la nouvelle des progrès de l'ennemi, Décius comprit qu'il était temps de sacrifier aux dieux la victime que réclamait leur justice. Obéissant à son appel, le souverain pontife apparut, revêtu des insignes de sa dignité; lui-même, enveloppé dans sa toge de pourpre et levant son bras droit vers le ciel, répéta les paroles prononcées par le prêtre : „Janus, s'écria-t-il, Jupiter, Mars notre père, Quirinus, et vous Lares, vous les neuf dieux immortels, vous les mânes des ancêtres, ô vous qui régnez sur nous et sur les ennemis, divinités souterraines, je vous prie, je vous invoque, je vous conjure d'accorder au peuple romain la force et la victoire, d'inspirer à l'ennemi les terreurs et l'angoisse de la mort. Et de même que j'ai prononcé ces paroles solennelles, de même aussi je me consacre pour mes légions et pour les alliés du peuple romain, et je voue les légions et les alliés de l'ennemi aux dieux souterrains et à la terre notre mère.“

Après avoir prononcé cette pieuse prière, le héros, recouvert de son voile funéraire, monta son cheval de bataille et se précipita au plus épais des rangs ennemis. Devant lui s'abaissaient les lances et les épées, car une terreur superstitieuse jetait le trouble dans l'âme des soldats latins, partout où se présentait cette victime auguste qui

semblait déjà un spectre échappé aux enfers. Son cheval, frappé d'un coup de lance, s'abattit, et lui-même, au moment où il se préparait



Mort de Décius Mus.

à se relever pour recommencer la lutte, reçut une blessure mortelle. La mêlée devint épouvantable, et les Latins s'efforcèrent par une résistance désespérée d'arrêter l'impétueux élan des légions romaines.

Le consul Manlius, dès qu'il eut appris la mort de son collègue,

prit le commandement de l'armée. Cependant l'ennemi faisait des progrès de plus en plus rapides; les Samnites, qui avaient accompagné comme auxiliaires les légions romaines, restaient immobiles et neutres sur le penchant de la colline. Rien ne leur était plus agréable et plus avantageux que de voir deux nations redoutables s'épuiser dans une lutte fratricide. Leur inaction permit aux Latins de faire entrer en ligne une partie des troupes qui leur avaient été opposées, et le consul, de son côté, pour faire face à ce nouveau danger, engagea comme ressource suprême la réserve des *accensi.* Trompé par cette manœuvre, le préteur latin, qui avait cru reconnaître la troisième ligne romaine, donna à ses triaires le signal de donner. La lutte continua longtemps indécise, grâce à l'ardeur guerrière que la mort héroïque de Décius avait fait naître chez les *accensi.* Au moment décisif retentit le commandement du consul : „*Surgite,* levez-vous!“ Les triaires qui, jusqu'alors, étaient restés immobiles, le genou droit en terre, garantis par leurs boucliers, s'élancèrent, passèrent entre les manipules et renversèrent tout sur leur passage. Ils continuaient à s'avancer à travers les cadavres, couverts de sang, calmes, impassibles, redoutables comme le destin. La victoire s'était encore prononcée pour Rome, et, au coucher du soleil, les légions étaient maîtresses du camp latin.

Il n'y eut pas de poursuite; les pertes étaient trop considérables, et les soldats, accablés de fatigue, avaient impérieusement besoin de repos; aussi l'ennemi put-il reprendre des forces et continuer sa retraite sans être inquiété. Passant rapidement devant Capoue, après avoir franchi le Vulturne, il longea les hauteurs boisées du Massicus, et, gagnant les rives abritées du Liris, dans le pays allié des Aurunques, région marécageuse et boisée, qui s'étend jusqu'à la mer, il établit son camp près de Vescia et y reçut des renforts. Le préteur latin, cherchant à relever le courage de ses soldats, leur montra les

Romains incapables de poursuivre leurs avantages, épuisés et affaiblis, éloignés de tout secours. Quand enfin le consul arriva avec ses troupes victorieuses, mais fatiguées et sans ardeur, et chercha à franchir le Liris non loin de son embouchure, le préteur se campa fièrement en face de lui à Trifanum. Mais, hélas! les soldats d'élite du Latium étaient tombés au pied du Vésuve; les nouvelles recrues, nombreuses, mais inexpérimentées, prirent la fuite devant les troupes disciplinées de Rome, et le désastre sembla irrémédiable. Comme la confédération latine n'avait ni centre, ni unité, chaque ville chercha à traiter séparément avec le vainqueur et à obtenir les conditions les moins désavantageuses. D'après le droit romain en vigueur, on doit penser que de nombreuses victimes succombèrent; mais l'histoire ne parle que de l'annexion aux possessions de la république d'une portion considérable du territoire latin et campanien, entre autres des champs de Privernum, dans le Latium, et des vignobles déjà célèbres de Falerne, en Campanie, jusqu'au Vulturne. Chaque soldat romain reçut de l'État deux ou trois arpents des terres conquises. Le sénat ne fit grâce qu'aux citoyens de Laurentum et aux chevaliers campaniens restés neutres. Ces derniers reçurent même des villes campaniennes une solde forcée de 450 deniers par tête.

Le consul, à son entrée triomphale dans la ville éternelle, après d'aussi glorieux exploits, ne vit venir à sa rencontre que les sénateurs et les consulaires; la jeunesse, qui avait présente à la mémoire l'image du jeune Manlius frappé par le licteur, ne put lui pardonner sa rigueur sauvage.

Seule la ville d'Antium, célèbre par ses richesses et ses nombreux navires, osa tenir tête à Rome, et telle était la faiblesse de la république qu'un dictateur ne put pas mettre fin à une guerre en apparence si peu sérieuse. Cette résistance énergique d'Antium rendit aux Latins leur antique courage; désespérés des pertes qu'ils avaient su-

bies, ils résolurent de tenter encore une fois le sort des armes. L'ancienne confédération, anéantie lors de l'invasion gauloise, avait fait place à des ligues indépendantes assez semblables aux petites républiques italiennes du moyen âge. Seul l'héroïque désespoir d'une nationalité menacée pouvait suppléer aux ressources épuisées d'une grandeur disparue. Le consul Quintus Publilius Philo, ce législateur si libéral et si populaire, fut vainqueur dans une sanglante bataille, mais ne put s'emparer de Pédum, garantie par ses puissantes murailles et défendue par les troupes auxiliaires de Tibur, de Préneste et de Velletri.

En 338, le consul Lucius Furius Camille, digne rejeton d'une illustre famille, prit d'assaut Pédum après une nouvelle victoire, et son collègue ne fut pas moins heureux dans une rencontre sur les bords du ruisseau d'Astura. Ces divers avantages permirent aux consuls de parcourir sans obstacles les campagnes du Latium, d'en soumettre les villes les plus importantes les unes après les autres et de consolider les récentes conquêtes par une organisation savamment combinée. Fidèles à l'antique politique romaine, ils traitèrent très-inégalement les différentes villes conquises. Les unes, comme Lanuvium et Tusculum, obtinrent le droit de cité avec toutes ses prérogatives; un petit nombre conservèrent leur ancienne organisation; les plus rebelles, et en particulier Velletri, virent leurs murailles renversées et leur population tout entière transportée de l'autre côté du Tibre. Une partie du territoire d'Antium fut concédée à des colons romains, et il fut interdit d'y fabriquer désormais des armes. Les éperons de six galères, coulées en vue du port, servirent à l'ornement de la tribune aux harangues située entre les comices et le Forum. C'était une plate-forme étroite, élevée de dix pieds au-dessus du sol, et sur laquelle l'orateur pouvait circuler librement. Elle reçut, depuis ce moment, le nom de *Rostra* (éperons) et fut, pour la postérité la plus reculée, un monu-

ment durable et vivant des exploits des ancêtres. La Campanie, partageant les destinées du Latium, devint tributaire et perdit une grande partie de ses priviléges. En effet, soumise aux volontés suprêmes du sénat et du peuple romain, elle était contrainte à joindre, sur un ordre venu de Rome, ses troupes auxiliaires aux légions de la république.



Aruspice envoyé par les dieux à Papirius Cursor.

IV.

DEUXIÈME GUERRE CONTRE LE SAMNIUM ET SES ALLIÉS.

Les Samnites voyaient d'un œil jaloux les progrès rapides et menaçants de la ville baignée par le Tibre. Ce sentiment est naturel et rend plus inexplicable encore l'imprévoyance de populations, qui ne surent pas mettre à profit les blessures sanglantes que la guerre acharnée contre le Latium avait infligées à leur implacable rivale. Du reste, les Samnites se trouvaient absorbés par une guerre difficile et sérieuse. Une de leurs tribus les plus belliqueuses et les plus remuantes, celle des Apuliens, avait attaqué la ville de Tarente,

célèbre par son commerce et par ses richesses, et qui, parmi les colonies grecques de la basse Italie, avait seule résisté jusqu'alors avec succès aux populations indigènes. Les marchands, amollis par la prospérité, et plus exercés à manier l'or que l'épée, séduisirent par de riches promesses Alexandre d'Épire, oncle du grand Alexandre, et s'assurèrent son concours moyennant des sommes considérables. A la tête de mercenaires épirotes, celui-ci défit les forces confédérées des Latins et des Samnites et parcourut en vainqueur le pays entre les deux mers. Mais il succomba bientôt au passage d'un gué, après avoir été acculé aux extrémités du pays des Bruttiens, et sa mort permit aux Samnites (327) de concentrer tous leurs efforts contre la république romaine qui, depuis la décomposition de la ligue latine, ne dissimulait plus que faiblement ses vues ambitieuses sur le Samnium.

Pour s'assurer un passage facile à travers les défilés des montagnes, les Romains s'emparèrent de Calès, au nord du Vulturne, et y établirent 2,500 colons. Privernum et Fundi, situées toutes deux sur la route du Samnium et de la Campanie, subirent le même sort. Les conquérants, sans s'arrêter à ces brillants succès, s'assurèrent un nouveau chemin plus facile par l'occupation de Fabratéria dans les montagnes volsques, qu'ils admirent au nombre de leurs alliés, et par la reconstruction de Frégelles, que les Samnites avaient conquise et anéantie. Ces nouvelles menées de la république irritèrent les Samnites, les ambassades réciproquement envoyées ne purent rien décider; on dut en appeler au jugement de l'épée. Rome n'avait pas encore atteint le point culminant de sa grandeur. Une ligue sérieuse et résolue des populations environnantes pouvait faire rentrer dans la poussière la ville orgueilleuse, et renverser le pénible et incertain échafaudage de sa prospérité; mais où trouver le génie capable de gagner à une cause commune des populations si hétérogènes et sans unité? Comment concilier des intérêts si divers et si multiples? Les villes

grecques de la côte voyaient avec joie le danger que couraient leurs ennemis acharnés, et leur abaissement était pour elles la garantie de leur repos, le plus sûr rempart de leur indépendance. Les jouissances égoïstes du présent ne leur permettaient pas de comprendre que dans un avenir plus ou moins lointain elles-mêmes seraient la proie assurée d'un insolent vainqueur. Les Lucaniens et les Apuliens, souvent exposés aux rapines des habitants des hautes terres, étaient, eux aussi, en proie à des divisions intestines[1]. Quelques tribus sabelliennes peu importantes semblaient disposées à soutenir leurs frères du Samnium. Mais les confédérés montagnards attendaient leur victoire et leur salut de l'Étrurie mécontente et disposée à la révolte. S'ils pouvaient parvenir à faire cause commune avec eux, à transporter le théâtre des hostilités sur le territoire des Volsques, des Herniques, enfin à irriter contre Rome les Latins, auxquels le joug semblait peser, il leur était permis, après avoir ainsi entouré l'insolente Rome d'un cercle infranchissable de soldats, de compter sur un succès définitif. Pendant les négociations, les Romains cherchèrent à se rendre maîtres des villes grecques de Paléopolis et de Néapolis, mais ils se virent prévenus par les Samnites qui jetèrent une garnison dans la première de ces villes. Bientôt apparurent les légions romaines; la trahison leur ouvrit, au bout de quelques jours de siége, les portes de Paléopolis qu'ils incendièrent; Néapolis consternée leur ouvrit ses portes sans résistance. Toutefois les Romains ne furent pas toujours aussi heureux. Les Lucaniens avaient conclu avec eux une alliance parricide contre leur propre patrie; mais divisés par des dissensions intestines, soumis promptement par les Samnites, ils durent leur livrer en otage

1. Les mêmes causes assurèrent le triomphe de l'Angleterre en Écosse, et presque toujours, même en présence d'un danger commun, des passions mesquines et locales divisèrent et désunirent les Lowlanders et les Highlanders. (*Le Traducteur.*)

l'élite de la jeunesse. Encouragés par ce premier succès, les Samnites cherchèrent à s'emparer de l'Apulie, dont la complicité permettrait aux Romains de pénétrer sans obstacle au cœur du Samnium. Le sénat sentit l'imminence du péril et fit aussitôt entrer en campagne deux armées, dont la première menaça le Samnium en suivant la route la plus directe pour gagner ses frontières, tandis que la seconde s'avançait vers l'est du côté de l'Adriatique, à travers le pays habité par les tribus sabelliennes. Seuls les Vestins opposèrent une héroïque résistance et ne se soumirent à l'un des consuls qu'à des conditions honorables et avantageuses. L'autre consul, réduit à l'immobilité par la maladie, nomma avec l'assentiment du sénat un dictateur. Son choix tomba sur l'un des citoyens les plus distingués et les plus héroïques de la république.

Lucius Papirius Cursor et Fabius Maximus Rullianus.

(324 av. J.-C.)

Le nouveau dictateur, Lucius Papirius Cursor, appartenait à une famille honorable et respectée. C'était un homme de la vieille roche, de formes athlétiques, de mœurs simples et pures, un général aussi heureux qu'expérimenté. La grandeur de Rome était son unique pensée, le cercle habituel de ses méditations. Déjà, après avoir pris possession de sa charge, il se disposait à donner le signal du départ, quand apparut le gardien des coqs sacrés, lui annonçant avec désespoir que les oiseaux prophétiques refusaient le grain qui leur était offert, et révélaient par ce signe manifeste, que les auspices auxquels on avait procédé lors de sa nomination, n'avaient pas été régulièrement observés. Les sénateurs et le peuple réglaient sur l'appétit des animaux sacrés la marche des événements, et le dictateur avait une foi trop grande dans les antiques usages, pour négliger un avis

aussi manifeste de la volonté des dieux. Aussi se prépara-t-il à rentrer dans Rome pour prendre de nouveaux auspices. Comme l'armée devait être encore campée dans le pays des Èques, la distance n'était pas considérable. Avant son départ, et à cause du voisinage des forces ennemies, le dictateur enjoignit à son maître de la cavalerie, Quintus Fabius Maximus Rullianus, de ne point sortir des limites du camp et de ne point engager l'action avec l'ennemi. Mais à peine s'était-il éloigné, que les légions virent briller au soleil les lances et les casques samnites, et l'armée confédérée se disposer en bataille dans la plaine pour les provoquer à l'action. Le maître de la cavalerie appartenait à l'illustre gens Fabia : à la vue de l'ennemi, l'esprit héroïque de ses aïeux prit possession de son âme, et il ne sut pas résister au généreux désir d'ajouter un nouveau trophée à la gloire de sa maison. Sur son ordre les troupes romaines sortirent du camp retranché, et virent avec enthousiasme leur général s'élancer au plus fort de la mêlée, monté sur son cheval de bataille, affronter la mort sans hésitation, et étonner les plus braves par son courage. L'ennemi battu de toutes parts et repoussé jusqu'au pied de ses propres retranchements, laissa un riche butin entre les mains du vainqueur. Exaltés par le triomphe, les soldats célébraient hautement la gloire de leur général; mais, après le premier enivrement, revenu à des pensées plus calmes, le maître de la cavalerie, qui connaissait le caractère indomptable du dictateur et qui ne pouvait songer sans frémir au sort qui l'attendait, se hâta de prévenir le sénat de sa victoire. On le vit, recouvert des vêtements de deuil du suppliant, parcourir les rangs de ses compagnons d'armes, les conjurant avec larmes de le garantir contre les fureurs d'un juge impitoyable et courroucé.

Papirius venait d'offrir aux dieux un sacrifice solennel; consultés par l'aruspice, ils avaient donné une réponse favorable, et la joie éclatait sur tous les visages, quand il apprend ce qui s'était passé

dans le camp en son absence. Il quitte Rome sur-le-champ, et bientôt, assis au prétoire, entouré de ses lieutenants, des tribuns et des vingt-quatre licteurs, il somme le maître de la cavalerie de comparaître devant l'assemblée des centuries convoquées en toute hâte. Dans une harangue concise et énergique, il rappelle les pouvoirs absolus dont il est investi, les ordres qu'il a donnés, la désobéissance d'un inférieur, et, faisant signe au licteur, il lui enjoint de saisir le coupable et d'accomplir son devoir. Le malheureux Fabius ne put se résigner à son affreuse destinée; il avait vu la mort face à face dans le tumulte de l'action et n'avait point pâli, il l'avait mille fois bravée; mais comme le déclare, avec raison, le poëte :

Il ne craint pas la mort, le fils des héros,
Riche de gloire et d'honneurs;
Mais la mort honteuse, sort du traître,
Fait pâlir les joues du plus brave.

A l'imagination égarée de Fabius se présentèrent vivants d'affreuse réalité la hache étincelante qui devait le frapper, le billot froid et fatal, le juge impassible sur son siége curule. En proie à une émotion inconnue, les membres glacés de terreur, il s'enfuit et cherche un refuge dans les rangs épais des soldats surpris et indignés, qui, murmurant contre le dictateur et disposés à la révolte, opposaient aux licteurs une barrière infranchissable. Protégé par cette résistance amie, le condamné, monté sur un cheval rapide, eut le temps de s'enfuir à toute bride vers Rome. Le sénat, assemblé sur la proposition de Marcus Fabius, désapprouva hautement la conduite du dictateur et se disposa à convoquer l'assemblée populaire. Pendant qu'on prenait les mesures nécessaires, apparurent tout à coup au milieu du tumulte croissant les licteurs, et bientôt le dictateur lui-même entra dans la curie, sombre, implacable, suivi d'une nombreuse es-

corte, et renouvela l'ordre de saisir le coupable. Les supplications des plus augustes personnages de Rome ne purent le fléchir; mais il n'était pas en son pouvoir d'entraver la réunion de l'assemblée.

Les tribus avaient occupé les places qui leur étaient assignées et pris connaissance de l'objet de leur convocation. Bientôt apparurent les Fabius accompagnés par le sénat tout entier et les citoyens les plus respectables; Papirius, de son côté, s'avança revêtu des insignes de la dignité souveraine et donna l'ordre aux licteurs d'arracher le coupable des mains de ses défenseurs. Sans se laisser arrêter par les murmures de la foule indignée, il ne craignit pas d'ordonner au bourreau d'accomplir son office. Aussitôt les Fabius protestèrent avec l'énergie du désespoir; la victoire remportée par l'illustre rejeton de leur maison était son meilleur avocat, et sa voix ne pouvait pas être étouffée! Osait-on récompenser par la hache du bourreau les services les plus glorieux rendus à la république? Les provocations passionnées et ardentes remplissaient le Forum de désordre et de bruit, étouffant la voix des orateurs. Quand enfin la lassitude sembla ramener le calme et le silence, le dictateur s'éleva avec énergie contre l'esprit séditieux des citoyens. „Jusqu'ici, s'écria-t-il, le dictateur a été obéi et respecté à l'égal des dieux immortels. Mais il voit son autorité méprisée et ses ordres enfreints impunément; quel sera dans les périls imminents le sort de la république, privée du secours toujours efficace et rapide d'une magistrature désormais méprisée? Les citoyens ne doivent-ils pas songer à l'immense responsabilité qu'ils assument vis-à-vis de la postérité, vis-à-vis de cette république si puissante dont ils ne craignent pas d'ébranler les plus sûrs fondements!“ Ces arguments apaisèrent les esprits, et le juge inflexible put impunément prononcer la sentence redoutable. Le sénat, les tribuns, le peuple tout entier se précipitèrent à ses pieds, invoquant sa clémence en faveur de l'auguste victime, et le dictateur, satisfait d'avoir assuré force de loi à ses ordres et con-

servé le prestige de la dictature, accorda aux prières la grâce qu'il avait refusée aux menaces, et conserva à la république l'un de ses plus héroïques enfants.

Le dictateur rentra dans le camp après avoir choisi un nouveau maître de la cavalerie, et trouva les légions indisciplinées et hostiles à son égard. Aussi, malgré ses talents et sa bravoure, la première rencontre avec l'ennemi resta-t-elle indécise; toutefois, le dictateur sut, par ses paroles bienveillantes et les soins qu'il prodigua aux blessés, ramener le calme et la confiance dans les esprits, et remporta une victoire décisive. Chargé de butin, grâce à d'heureuses razzias dans les villages de la montagne, il rentra dans Rome en triomphe et accorda, avant d'abdiquer sa charge, une trêve d'une année aux Samnites, moyennant des conditions avantageuses pour la république.

Nous ne possédons sur les campagnes qui suivirent la dictature de Papirius que des renseignements incomplets et contradictoires. Il semblerait qu'une armée consulaire courut les plus grands dangers aux extrémités de l'Apulie; que, d'un autre côté, les villages les plus difficiles d'abord et les plus alpestres du Samnium ne surent pas toujours échapper aux audacieuses incursions des Romains, qui virent pourtant les Samnites pénétrer en vainqueurs dans le Latium et provoquer à la révolte Tusculum, Velletri, Privernum et quelques autres villes. Rome même sembla menacée par une invasion imminente; une terreur panique se répandit dans son enceinte, et la foule éperdue se crut déjà livrée sans défense à l'ennemi. La tradition ajoute que les Samnites poussèrent l'audace jusqu'à s'avancer au pied des murailles du camp romain, et qu'ils se préparaient à donner l'assaut, quand le consul, surpris par la cavalerie ennemie dans une sortie de nuit, fut contraint de livrer bataille. Après cinq heures d'une lutte indécise et sanglante, il aurait enfin remporté la victoire, grâce au courage de la cavalerie, qui rompit facilement les

rangs des Samnites, absorbés et affaiblis par le pillage du camp romain.

Quintus Fabius, dont la tête avait couru de si grands dangers sous la dictature de Papirius, conduisit en Apulie la guerre avec une vigueur irrésistible, détruisit quatre-vingt-un villages de la montagne et prit d'assaut la place forte de Lucérie sur les frontières du Samnium. Ces échecs irréparables, joints à leurs pertes immenses en soldats, en richesses et en troupeaux, finirent par abattre ces intrépides montagnards. Seul le général en chef de la ligue, Papius Brutulus, guerrier souvent heureux, toujours héroïque, et dont l'amour de la liberté et de la patrie étaient les seuls mobiles, s'opposa aux vœux de la foule. Ses exploits, sa lutte désespérée contre le destin, le noble désespoir de son âme attristée, quand il vit ses plus chères espérances anéanties par la fatalité, ne nous ont pas été conservés dans les annales de l'histoire. Elle n'a de place que pour les heureux du monde; les chants héroïques et les luttes d'un peuple opprimé, d'une nationalité vaincue ne sont pas son affaire; elle n'a eu que de l'encens pour les illustres Romains, et l'historien, qui assiste avec tristesse à la décadence de ces populations libres et héroïques, ne peut que consigner leur défaite, sans pouvoir raconter leurs exploits. Il est probable que Papius Brutulus mourut de sa propre main.

Une ambassade porta à Rome le cadavre de l'homme que l'on envisageait comme le principal auteur de la guerre, et chercha à confirner par cette ignominie les dispositions pacifiques des Samnites. Elle accepta toutes les conditions imposées par le sénat; mais, comme elle refusait de reconnaître la majesté du peuple romain et de proclamer par cet aveu l'entier assujettissement de sa nation, elle dut se retirer sans avoir pu rien conclure. Les deux peuples devaient en appeler encore une fois au sort des armes. Autrefois ils combattaient pour l'honneur et la victoire; de plus grands intérêts, l'indépendance, la

nationalité même, étaient aujourd'hui en jeu. Les Samnites comprenaient toute la gravité de la situation; ils avaient été vainqueurs et vaincus; ils avaient vu leur territoire envahi, leur jeunesse emmenée en esclavage; mais les frontières de Rome avaient, elles aussi, subi le même outrage, et si, par faiblesse ou par découragement, ils laissaient les Romains s'emparer de l'Apulie et des plaines campaniennes, le Samnium se trouvait menacé de trois côtés, et exposé à une ruine certaine. La patrie était en danger; seuls les dieux pouvaient la défendre, seuls les mânes apaisés de l'héroïque Papius Brutulus pouvaient veiller encore sur elle, et inspirer à ses guerriers son dévouement et son courage. Tarente, les tribus sabelliennes, les nations plus ou moins menacées par Rome, devaient être ralliées à la cause sacrée de l'indépendance nationale.



Humiliation des Romains aux Fourches caudines.

Les Fourches caudines.

Les Samnites avaient compris l'imminence du péril; ils agirent en conséquence. Toutes les forces disponibles furent appelées sous les armes et le commandement en chef confié à l'illustre Caius Pontius, qui avait déployé autant d'expérience que de courage dans la guerre des montagnes. De leur côté, les deux consuls entrèrent en campagne; leurs troupes, composées de quatre légions et des forces alliées, s'élevaient à environ 40,000 hommes.

De Capoue, où elles étaient campées, les légions s'avancèrent dans la direction de Calatia. Informées là par plusieurs espions que l'ennemi serrait de près la ville de Lucérie en Apulie, centre de leurs

armements, et pleines de mépris pour les escarmouches de montagnes, elles prirent la route directe de Bénévent en plein pays ennemi, puis, laissant sur leur droite la ville de Caudium, située plus au nord, elles ne craignirent pas de s'engager en pleine forêt, dans un chemin étroit de montagnes, qui les conduisit à des bas-fonds marécageux, connus sous le nom de Fourches caudines et dominés de tous côtés par des chaînes abruptes. L'ennemi avait jeté sur la route des troncs d'arbres et d'énormes blocs de rochers. Les légionnaires voyaient briller au-dessus de leurs têtes les armes des soldats samnites, prêts à faire rouler sur les envahisseurs des pierres amoncelées, dont une chute effroyable décuplait la force. Les Romains s'arrêtèrent; mais la retraite leur était coupée, et la mort semblait les envelopper de toutes parts. Les consuls durent enfin reconnaître que leurs guides les avaient égarés et conduits en présence du gros de l'armée ennemie. Vainement cherchèrent-ils une issue, vainement donnèrent-ils le signal d'attaques désespérées; les montagnards les repoussèrent chaque fois, après leur avoir fait essuyer des pertes considérables, et resserrèrent toujours plus le cercle de fer infranchissable.

Cette lutte inégale se prolongea, selon Niebuhr, pendant plusieurs jours; les privations, les blessures, le désespoir éclaircissaient chaque jour davantage les rangs des Romains. Les consuls entrèrent en négociations, après avoir échoué dans toutes leurs tentatives. La tradition rapporte que Pontius reçut de son père Caius Hérennius, renommé pour sa prudence, le conseil de renvoyer l'armée vaincue avec les honneurs de la guerre, ou de l'anéantir jusqu'au dernier homme, pour se concilier l'amitié et la reconnaissance des Romains, ou les réduire pour longtemps à l'impuissance. Il eût été plus simple de retenir les légions prisonnières. Pontius suivit le mode usité dans toute l'antiquité, et conclut avec les consuls un traité d'après lequel les Romains devaient évacuer le Samnium, rappeler leurs colons

établis en Apulie, et livrer comme otages six cents chevaliers. Tous les officiers restés debout, et parmi eux douze tribuns seulement (car tous les autres avaient succombé dans l'action), signèrent ces clauses humiliantes.

Aussitôt les légions déposèrent leurs armes et passèrent sous le joug, au milieu des insultes et des railleries des vainqueurs. Abattus et découragés, couverts de honte, les Romains se réfugièrent à Capoue, dont les habitants comblèrent de soins ces malheureux affamés. Puis continuant leur lamentable et pénible voyage, ils regagnèrent le territoire de Rome. Les campagnards allèrent cacher leur honte dans leurs petites propriétés, tandis que les citadins se glissaient humblement dans leurs demeures à la faveur de la nuit. La ville était plongée dans le deuil et la honte. Le sénat avait ordonné l'armement des réserves, la fermeture des tribunaux, la cessation des affaires; les riches, les nobles, les femmes, renonçant à toutes leurs parures, parcouraient en silence et le visage abattu les rues de Rome. Combien de mères furent privées de leurs fils en ce jour de deuil! combien de vierges pleurèrent leurs fiancés, de femmes leurs époux, d'enfants leurs pères restés sur le champ de bataille! Le sénat délibérait sur les clauses du traité conclu entre les Samnites et les consuls. Spurius Postumius, l'une des victimes des Fourches caudines et qui déjà avait été remplacé par un dictateur, prenant la parole, déclara que le traité était sans valeur tant qu'il n'avait pas été ratifié par le sénat et par le peuple; seuls les consuls étaient coupables d'avoir dépassé leurs pouvoirs. En les livrant à l'ennemi, le sénat se déliait de tout engagement ultérieur. Ce conseil fut approuvé de tous; les sénateurs s'accordèrent à louer la grandeur d'âme et le patriotisme du consul malheureux; seuls quelques tribuns du peuple eurent le courage de s'élever contre une pareille violation de la foi jurée; mais les diplomates romains ne restèrent pas à court de raisons pour masquer leur perfidie.

Les féciaux conduisirent dans le camp de Pontius les signataires du traité des Fourches caudines couverts de chaînes, et lui firent connaître le décret du peuple romain et la satisfaction que le sénat avait voulu lui accorder par l'extradition des coupables. A la fin de ce discours, Postumius donna à l'orateur un coup de pied, déclarant qu'il était désormais devenu un Samnite et avait, en maltraitant un prêtre et un ambassadeur, outrageusement violé le droit des gens. Plein de mépris pour une conduite aussi infâme et pour une jonglerie indigne d'hommes de cœur, Pontius invoqua la colère des dieux immortels contre la perfidie et le parjure, exigea que les Romains lui livrassent les légions désarmées aux Fourches caudines, et renvoya avec outrage les prisonniers et les féciaux.

Nous ne connaissons la marche des événements que d'après les annales romaines, et celles-ci parlent de nombreuses victoires du sénat, et surtout d'une éclatante défaite infligée aux Samnites dans ces mêmes défilés de Caudium. Si nous possédions les récits samnites, sans doute la lutte héroïque de cette population de montagnards fiers et belliqueux, menacés dans leur liberté et leur indépendance, nous apparaîtrait sous de tout autres couleurs que dans le tableau monotone qu'en retracent leurs ennemis mortels. La résistance désespérée des Messéniens et des héros de leurs montagnes nous a été retracée par les chants sympathiques et enthousiastes de la Grèce; la race samnite a disparu avec ses légendes et ses traditions, sans laisser aucun monument de ses exploits. Toutefois, en dépit de leur partialité, les historiens romains ne peuvent pas entièrement dissimuler les conséquences désastreuses pour Rome de quelques-unes de ces rencontres inégales. La honteuse capitulation des Fourches caudines ne laissa pas que de porter ses fruits. Les troupes samnites envahirent de toutes parts le territoire ennemi, s'emparèrent de Frégelles, sur la route principale des armées belligérantes; de Satricum, dans le

pays des Volsques; de Lucérie, en Apulie, sans parler de conquêtes moins importantes. Les Romains, de leur côté, après le premier moment de découragement, firent entrer en campagne de nouvelles forces, confiées aux généraux les plus distingués de la république, Papirius Cursor et Publilius Philo. Le premier, appelé à marcher contre Lucérie, n'osa pas s'engager dans les montagnes et suivit les bords de l'Adriatique, ne rencontrant sur son passage aucune résistance sérieuse. Il établit un camp fortifié devant la ville, mais se trouva assiégé à son tour par l'armée samnite et bientôt réduit à la dernière extrémité. Il eut toutefois le temps d'appeler son collègue à son secours et de donner avec son concours l'assaut au camp ennemi, dont il se rendit maître. La ville se vit dès lors contrainte de se rendre, et les Férentins, abandonnés à leurs propres ressources, ne tardèrent pas à se soumettre.

Le consul Papirius, encouragé par ce premier succès, vola au secours des Volsques et des Osques, attaqués par les Samnites. Se surpassant lui-même dans ces guerres difficiles, il ne s'épargnait pas plus que ses soldats; souvent il marchait à pied à leur tête; il l'emportait par sa force et son audace sur les plus robustes et les plus braves, et sa légèreté lui valut le nom de Cursor. Sa frugalité était proverbiale. Sa conduite à l'égard de Fabius nous révèle la dureté de son indomptable caractère. Il ne reculait devant aucun moyen pour atteindre plus promptement le but qu'il se proposait et versait à flots le sang de ses soldats, sans aucune considération d'humanité. Il infligea au préteur de Préneste, qui avait cédé à la peur dans le combat, la torture et les angoisses du supplice, ordonna au licteur de disposer sa hache et, après s'être rassasié de la vue des angoisses du condamné, lui enjoignit d'abattre une branche qui obstruait le passage. Il semblait qu'il se plût à se jouer de la vie humaine. Dans les circonstances les plus futiles, au milieu de la gaîté des festins, il aimait à

exercer son esprit caustique et sanglant. Les chevaliers, au retour d'une heureuse escarmouche avec l'ennemi, lui demandèrent comme unique récompense de se départir des exigences d'un service pénible; le consul fit droit à leur requête d'un air gracieux et prévenant. Après une délibération sérieuse, il les dispensa de bouchonner leurs chevaux. Papirius contraignit par son activité les Samnites à se retirer dans leurs montagnes; enfin il se rendit maître de Satricum après un siége opiniâtre, et reçut à Rome les honneurs du triomphe.

Un armistice, conclu en 318, accorda aux Samnites quelques moments de répit, mais les Romains surent en retirer de plus grands avantages, puisqu'ils soumirent pendant ce temps toute l'Apulie. La confédération samnite reprit aussitôt les armes, ne voulant pas assister impassible aux progrès rapides de ses ennemis mortels et succomber sans défense, après avoir vu tomber un à un les derniers remparts de son indépendance. La guerre devenait chaque année plus cruelle et plus implacable. Les Samnites s'emparèrent de Plistia et de Sora, dans le pays des Volsques, et cherchèrent à dégager la ville importante de Saticula, voisine de Capoue, qui se voyait réduite par les Romains à la dernière extrémité. Ils voulurent interdire aux légions l'abord des routes de la Campanie et du Samnium, intercepter enfin l'armée consulaire tout entière, établie en Apulie. Le danger sembla si pressant, que le sénat nomma un dictateur; celui-ci, abordé avec fureur par l'ennemi sur la route qui conduit de Terracine à Fundi par la montagne, subit des pertes considérables et vit périr son maître de la cavalerie, Quintus Aulius, dans la tentative infructueuse d'arrêter les fuyards.

Les chefs confédérés semblaient sur le point de réaliser le projet audacieux que leur patriotisme avait conçu. A leur voix, les Volsques, les villes ausoniennes, la Campanie se soulevaient en masse contre Rome. Capoue penchait vers la défection, et le Latium commençait à s'agiter. Une nouvelle défaite des légions armait contre Rome l'Italie

méridionale tout entière. Mais la prospérité vint pour ainsi dire annuler leur énergie, semer la division dans leurs rangs, et les laisser désunis et incertains en présence des mesures énergiques du sénat, exécutées par des généraux qu'aucun échec ne pouvait décourager, aucun triomphe étourdir. Plusieurs victoires décisives assurèrent la soumission des Ausoniens, dont le sang coula à flots; Frégelles, Calatia, dans le pays des Osques, Nola, riche cité campanienne, durent ouvrir leurs portes aux légions. Pour consolider ces conquêtes et en vue d'assurer l'entier assujettissement du Samnium, le sénat résolut de l'entourer d'une enceinte de forteresses et de colonies; il fit creuser en face de Circéi, dans une île importante, le port de Pontia, refuge de la flottille romaine dans les cas de tempête violente ou de danger pressant.

Le Samnium continuait à se défendre contre son redoutable adversaire; tel un athlète, épuisé de fatigue, qui, précipité violemment à terre par un champion plus heureux, se relève et recommence une lutte chaque fois plus inégale encore et dont l'issue doit lui être fatale. Incapable de tenir seul la campagne, il trouva des auxiliaires en Étrurie. Les Étrusques, fidèles à la parole jurée, n'avaient jusqu'alors joué que le rôle de spectateurs intéressés et attentifs. Les quarante années de trêve étaient écoulées et leur laissaient désormais toute liberté d'action. Les envoyés samnites surent, sans doute, leur faire comprendre le danger que courait l'Italie tout entière, ainsi que la nécessité de s'unir dans une lutte suprême pour l'indépendance nationale (312). Les Étrusques se disposèrent aussitôt à entrer en campagne.

Les Romains possédaient la place forte de Sutrium, qui avait souvent arrêté, dans les guerres précédentes, les progrès des Étrusques. Sutrium vit s'engager sous ses murs (311) la première bataille entre les légions et les renforts étrusques. Le consul dut reconnaître qu'il avait affaire à des troupes aguerries par leurs luttes fréquentes contre

les Gaulois, et jusqu'à midi les deux armées se tinrent en présence. La lutte s'engagea enfin, et demeura indécise jusqu'au soir, grâce à l'énergie des triaires, qui arrêtèrent les progrès de l'ennemi; la nuit vint mettre un terme à la mêlée, et ce premier combat se termina sans résultat sérieux pour aucun parti.

La lutte s'était aussi ranimée du côté du Samnium. Les Romains envahirent toutes les frontières, signalant leur passage par le meurtre, l'incendie et le pillage, et se rendirent maîtres des villages les plus reculés de la montagne, malgré une résistance désespérée. Ils pénétrèrent même jusqu'à la ville de Bovianum, capitale des Pentri, sans pouvoir néanmoins se maintenir pendant les rigueurs de l'hiver dans leurs éphémères conquêtes. Ils eurent aussi à subir des pertes imprévues et répétées dans les gorges et les défilés du Samnium, mais ils surent toujours se frayer, l'épée à la main, un passage dans les situations les plus difficiles. Pendant un assaut qu'ils durent un jour livrer aux paysans réfugiés avec leurs troupeaux sur une colline escarpée, ils se virent cernés de toutes parts; mais leur habile général, Caius Junius, sut profiter de tous les accidents de terrain, et, grâce à son audace, qui ne tenait aucun compte de la grêle de traits qui éclaircissait les rangs de ses soldats, remporta une victoire décisive et consacra, à la tête de ses troupes, un sanctuaire à la divinité dont il avait invoqué l'appui dans la mêlée.

Nous devons signaler ici un trait remarquable du génie romain qui, au milieu des dangers d'un présent incertain, posa avec assurance les bases de sa grandeur future. Au plus fort de la guerre contre le Samnium, le sénat consacra tous ses soins au développement de la marine. La fondation de la colonie de Pontia avait été déjà le point de départ de la formation d'une flotte, capable de lutter avec avantage contre la puissante Tarente. Une flottille composée, sans doute, de trirèmes, navires à trois rangs de rames, était à l'ancre non loin de Pompéi,

au pied du Vésuve. Les marins, se croyant en pays ami, se répandirent dans les campagnes pour se livrer à la maraude; mais à leur retour, alourdis par le vin et par leur butin, ils laissèrent plusieurs des leurs entre les mains des paysans furieux, et se réfugièrent en toute hâte sur leurs navires.

Dans la même année, les Samnites cherchèrent à s'établir en Apulie d'une manière durable; le consul, de son côté, pénétra au cœur du Samnium. Surpris dans sa marche envahissante par des forces supérieures, il subit un échec sanglant et courut les plus grands dangers. Toutes ses communications avec Rome se trouvaient interceptées; le sénat, qui redoutait la destruction de l'armée tout entière, nomma dictateur l'illustre Papirius Cursor. Mais qui pouvait investir le héros de la dignité suprême ? Seuls les consuls avaient légalement le privilége de présider à son entrée en charge; l'un d'eux, cerné par l'ennemi, ne pouvait recevoir aucun messager, le second était Quintus Fabius Maximus Rullianus, qui naguère avait manqué périr victime de l'inflexible justice du dictateur. Jamais il ne s'était réconcilié avec son ennemi et, maintenant qu'il venait de couvrir de nouveaux lauriers cette tête autrefois vouée à la hache du bourreau, on n'était pas en droit d'attendre de sa magnanimité un aussi complet sacrifice. Et pourtant il fallait obéir à la loi; le sénat chargea plusieurs vénérables consulaires de communiquer au héros le vœu de la patrie et de le conjurer d'ajouter à la gloire d'avoir porté la terreur au sein de l'Étrurie, la gloire plus pure encore de sacrifier son orgueil au bien public.

Abandonnant pour un moment le consul, serré de près dans les défilés du Samnium, précédons par la pensée dans leur marche rapide les ambassadeurs du sénat, et, nous transportant au delà des cimes hardies de la montagne, laissons derrière nous les eaux jaunâtres du Tibre, approchons-nous des hauteurs isolées du Soracte, qui dominent

la plaine ondulée et verdoyante. A droite et à gauche brillent aux rayons d'un soleil ardent les eaux des lacs volcaniques; des cimes boisées forment le premier plan : nous sommes en pleine forêt ciminienne. Nous pouvons suivre les traces de l'audacieux Fabius; la route qu'ont prise les légions victorieuses est marquée par des ruines, des milliers d'ennemis reposent dans les champs voisins de Pérouse.

Fabius avait marché contre Sutrium à la tête de deux légions et des troupes auxiliaires. Une portion considérable des forces ennemies voulut lui barrer le passage; confiants en leur supériorité numérique, et voyant les Romains reculer et se réfugier sur une hauteur, les Étrusques, assurés du triomphe, donnèrent l'assaut. Mais les légions, se formant rapidement en ordre de bataille, accablèrent de traits et de pierres l'ennemi qui s'avançait en désordre, et décidèrent sa défaite par une brusque attaque à l'arme blanche. La cavalerie, débordant sur les deux ailes, coupa aux fuyards le chemin de leur camp et le fit tomber, ainsi qu'un riche butin, entre les mains du consul. Malgré cet échec grave, le gros de l'armée étrusque continuait le siége de Sutrium, et pouvait tenir tête à la garnison et à l'armée de renfort. Le consul échoua dans toutes ses tentatives de ravitaillement, et conçut dès lors l'audacieux projet de tourner le dos à l'ennemi et d'envahir l'Étrurie. Son frère connaissait à fond les divers dialectes étrusques : il se procura par son entremise tous les renseignements nécessaires et se mit en mesure de réaliser ses plans. Il aurait pu suivre le chemin ordinaire, mais il s'exposait ainsi aux plus grands dangers et mettait l'ennemi en éveil. Comme tous les grands généraux, il choisit l'inattendu, car les entreprises que le vulgaire envisage comme extravagantes et impossibles, sont menées à bonne fin par le génie, qui dispose de toutes ses ressources et sait déployer ses facultés les plus brillantes.

Fabius fit dans le plus grand secret filer ses bagages et ses troupes

sur les derrières de l'ennemi, pendant que, à la tête de sa nombreuse cavalerie, il caracolait sur le front du camp étrusque. Vers le soir, lui-même suivit ses troupes à marches forcées, et bientôt les héroïques aventuriers gagnèrent le sommet des collines boisées, sombres et ténébreuses, qui, dans le clair-obscur du crépuscule, jetaient dans l'âme un vague frisson de terreur religieuse. Depuis quarante ans, la forêt ciminienne était envisagée comme la frontière des deux pays; jamais l'homme n'avait porté avec la hache la lumière et la vie dans ces sombres profondeurs; seuls quelques pauvres marchands avaient de temps en temps laissé des traces, bientôt effacées, de leur passage. Autour des troncs séculaires poussaient en désordre de jeunes et vigoureux rejetons. Des buissons épineux, des chutes d'eau rapides, des rochers gigantesques rendaient à chaque pas la route dangereuse et incertaine. Les soldats se sentaient en proie à une crainte mystérieuse à la vue de cette forêt insondable et obscure; mais le courage de leur général, ranimant leur antique énergie, leur fit braver avec élan ces dangers sans cesse renaissants. Après bien des fatigues, le consul atteignit, sans perdre un seul homme, la lisière opposée du bois. L'Étrurie, éclairée par les rayons joyeux du soleil levant, étalait sous ses yeux ses riantes et fertiles campagnes; les légions pénétrèrent sans obstacles dans ce riche pays, car les paysans surpris n'avaient pas eu le temps de mettre leurs troupeaux en lieu sûr. Le butin fut immense, et le moindre soldat se trouva amplement récompensé de ses fatigues. A la nouvelle de cette invasion désastreuse, la réserve étrusque avait pris les armes; mais incapable de résister à une armée d'élite, elle fut promptement dispersée. Fabius s'avança dans sa course victorieuse de maraude et de pillage jusqu'à Pérouse, ville située entre le lac Trasimène et la mer, dans le but d'éloigner de Sutrium l'armée confédérée. Nous ne savons s'il réussit; la bataille, en tous cas, fut sanglante et chèrement disputée, mais la victoire décisive des

Romains amena la reddition de Pérouse et de plusieurs autres villes à des conditions avantageuses pour les vainqueurs.

L'excursion aventureuse du consul avait excité les plus vives alarmes dans Rome. Les ambassadeurs du sénat, envoyés en toute hâte pour arrêter Fabius dans sa pointe téméraire en pays ennemi, arrivèrent trop tard; déjà Fabius voyait se déployer sous ses yeux le plus glorieux avenir. Vainqueur en pleine Étrurie, il apprenait avec indignation que le sénat avait nommé Papirius Cursor dictateur, et qu'il était appelé, lui Fabius, à confirmer ce choix humiliant. La nuit était déjà avancée; caché dans une demi-obscurité, Fabius écouta impassible le message du sénat et se retira en silence, laissant les envoyés plongés dans la plus pénible incertitude. Seul, dans le silence de la nuit, l'âme agitée par le conflit de passions contradictoires, le héros roulait dans son esprit les plus sombres pensées. La haine irréconciliable que lui inspirait un odieux rival, et rendue plus cuisante par d'amers souvenirs, le sentiment de ses mérites, la conscience de ses exploits, enfin la joie indicible de tenir entre ses mains l'honneur d'un ennemi mortel, partageaient et divisaient son âme comme autant de puissances infernales. Il croyait voir défiler devant ses yeux le cortége long et sinistre des scènes passées, la hache étincelante, le juge implacable assis sur son tribunal, le sénat, le peuple cherchant vainement à le fléchir, et ces images saisissantes et sinistres semblaient devoir étouffer dans son cœur la grandeur austère du génie romain. Mais voici, une autre image, saisissante elle aussi, se présente à sa vue; il voit la patrie en deuil, les légions menacées d'une ruine certaine, et le bien remporte la victoire, car l'amour de la patrie est encore l'unique passion du Romain et sait lui inspirer les plus nobles sacrifices. Au matin, Fabius parut en tenue d'apparat devant les messagers du sénat, proclama Papirius dictateur, et s'éloigna silencieux et sombre, en les congédiant d'un geste.

Assurément l'abdication de ses intérêts égoïstes est pour l'âme généreuse une source abondante d'amertume et de douleur, quand votre ennemi, méconnaissant votre générosité, n'a pas la grandeur d'âme de vous exprimer à son tour sa reconnaissance. Fabius fit cette cruelle expérience et chercha à étouffer ses regrets par un redoublement d'ardeur en volant, à la tête de ses légions victorieuses, au secours de Sutrium. Il remporta un succès éclatant, et défit successivement les bandes étrusques ainsi que les nouvelles levées, au pied des collines volcaniques qui enserrent les eaux lourdes et immobiles du lac Vadimon (308). Son œuvre était en grande partie achevée; les villes étrusques s'empressèrent, l'une après l'autre, de signer des trêves humiliantes au prix d'un impôt énorme et de dures contributions de guerre. L'Ombrie se décida trop tard à se lever en masse pour tenter une marche audacieuse sur Rome et couper la retraite à l'armée consulaire. Le sénat vigilant fut informé de la conspiration et rappela contre ces ennemis téméraires Fabius, qui faisait alors la guerre dans le Samnium. Leur défaite fut rapide et leur châtiment exemplaire; une colonie romaine établie à Nequinum en pleine montagne suffit pour contenir les tribus indisciplinées de l'Ombrie. Cette nouvelle forteresse reçut le nom de Narnia.

Le sénat avait à plusieurs reprises prorogé sous divers prétextes les pouvoirs de Fabius. Il les lui continua encore, en lui donnant le titre de proconsul, charge qui, dans les cas de guerre prolongée, évitait les changements de généraux, si préjudiciables à la discipline. Il fit aussi en sa faveur une exception à la loi qui interdisait à tout citoyen investi d'une magistrature curule d'en exercer une nouvelle dans l'espace de dix années. Le héros entra plusieurs fois dans Rome en triomphe. Papirius Cursor se montrait, lui aussi, digne de son antique renommée. Il s'était avancé, avons-nous vu, à la tête de forces considérables, au secours du consul assiégé. Les ennemis battirent en

retraite à son approche. Placé à la tête de deux armées, il vit le Samnium tout entier prendre les armes contre lui. La noblesse samnite organisa des troupes d'élite, distinguées par leurs armes et assez semblables aux *principes* romains. L'armement était souple et léger, comme il convient pour une guerre de montagne : le bouclier, dont la partie supérieure était évasée dans le but de protéger la poitrine et les bras, se rétrécissait vers le bas. Des brassards et des jambières en fer protégeaient les parties saillantes du corps, le casque était surmonté de crinières flottantes et guerrières, la cuirasse consistait en un tissu épais et serré, formé des fibres de l'éponge marine, destiné à amortir les coups les plus violents. La moitié de la légion portait une tunique de pourpre chatoyante, et des lames d'or plaquées sur le bouclier; l'autre moitié des vêtements de lin, d'une éclatante blancheur, recouverts d'ornements d'argent. L'élite de la nation était sous les armes; tous espéraient relever par la défaite des armées romaines la gloire défaillante de la patrie. Aussi cherchaient-ils avec impatience une bataille, que le dictateur se montra, de son côté, disposé à accepter. La mêlée fut sanglante et meurtrière; le maître de la cavalerie réussit pourtant à enfoncer l'aile droite; le dictateur acheva par ses manœuvres une victoire que la cavalerie légère des Romains transforma pour l'ennemi en une déroute affreuse. Dans l'entrée triomphale du dictateur à Rome, ses soldats portèrent devant lui des bijoux, des vases précieux en argent et en or ciselé, et le sénat décréta que dans les triomphes les armes enlevées à l'ennemi, et choisies entre les plus riches, seraient disposées en trophées sur le Forum, devant les boutiques des changeurs.



Bataille de Sentinum.

V.

TROISIÈME GUERRE CONTRE LES SAMNITES
ET LEURS ALLIÉS.

Les Samnites, soutenus par leur héroïque patriotisme, remportèrent plus d'une victoire à la suite de cet échec éclatant de leurs

armes, mais le destin leur était, en général, contraire, et les armées romaines, parcourant le pays en vainqueurs impitoyables, ne laissèrent sur leur passage que des ruines fumantes, des citadelles démantelées, des solitudes incultes et sauvages. Un moment le ciel sembla s'éclaircir pour le malheureux Samnium et lui offrir une dernière chance de salut. Les peuples sabelliens, les Marses, les Péligniens, les Marrucins, les Herniques et les Èques prirent encore une fois les armes contre leur redoutable rivale. Mais toutes ces tentatives étaient trop tardives, isolées, sans unité et sans lien. Le sénat, âme de la république, surveillait les moindres mouvements de l'ennemi; les forces vives de l'État, toujours heureuses et triomphantes, entraient toutes ensemble en action au premier signal et se concentraient sur un point unique, grâce au génie des généraux et au patriotisme des citoyens. Le Samnium dut céder à la nécessité (304), renoncer à toutes ses alliances, en particulier avec l'Apulie et la Campanie, abdiquer toute action indépendante, et souffrir l'établissement de forteresses romaines sur toutes ses frontières.

Après avoir conquis, grâce à de nombreuses victoires, quelques moments de répit, le sénat romain travailla à consolider ses frontières, à établir sur des bases plus durables sa prépondérance, et à préparer sa domination sur la péninsule tout entière. Une colonie importante fut établie à Albe, près des montagnes voisines du lac Fucin, patrie des Marses belliqueux; Sora, située sur le cours supérieur du Liris, devint une place d'armes, destinée à contenir les Volsques d'un côté, et de l'autre les Samnites. Elle reçut 4,000 colons romains et fut fortifiée avec soin. Carséoli fut fondée dans le pays des Èques, toujours promptement soumis et toujours prêts à secouer le joug. Leur dernière tentative d'indépendance fut si sévèrement châtiée qu'ils ne purent jamais s'en relever. Quarante de leurs villes et villages furent réduits en cendres et leur population à peu près anéantie.

Rome n'était pas encore assez puissante pour pouvoir prétendre à la conquête de la riche et lointaine ville grecque de Tarente, dont les troupes auxiliaires et les flottes assuraient la prépondérance sur un vaste territoire. Exposée aux fréquentes attaques des Lucaniens, ses rivaux du côté de l'ouest, et victime de leurs maraudes, elle prit à sa solde un chef spartiate, Cléonyme, dont les bandes étaient toujours au service du plus riche enchérisseur. Renforcé par des troupes auxiliaires et par les milices de Tarente, il se trouva bientôt à la tête de troupes considérables, contraignit les Lucaniens à signer un traité de paix, prit d'assaut et détruisit Métaponte. Encouragé par le succès, il osa même s'immiscer dans les querelles intestines de la Sicile, partagée entre les Grecs et les Carthaginois, et exposée au despotisme d'Agathocle, tyran de Syracuse, l'audacieux fils d'un potier. Les Tarentins, pacifiques négociants, étaient peu enclins à soutenir les vues de l'ambitieux condottiere, qui offrit ses services à la ville de Corcyre. Il reparut encore une fois sur les côtes d'Apulie et de Lucanie, et s'empara de la ville de Thurii, qu'il s'empressa toutefois d'évacuer à l'approche des forces romaines. La fortune l'abandonna enfin dans une expédition qu'il dirigea plus tard contre les Vénètes de la haute Italie. Tarente conclut vers la même époque avec Rome un traité, qui assurait à celle-ci la liberté du commerce, tout en interdisant à ses vaisseaux de guerre de paraître dans le golfe de Tarente. Cette clause atteste l'indépendance et la prospérité de la colonie grecque.

Les Samnites, blessés dans leur amour de conquête et leur esprit d'indépendance, ne supportaient qu'avec peine les conditions que Rome leur avait imposées. Ils aimèrent mieux mourir glorieusement sur le champ de bataille que continuer à souffrir sous le joug d'un insolent vainqueur, et ce sentiment fut assez fort pour effacer et pour vaincre le souvenir sanglant de leurs villes ruinées, de leurs récoltes perdues, de l'élite de leur jeunesse massacrée ou réduite en esclavage, de

leurs femmes victimes des plus odieux traitements. Les hommes les plus influents et les plus entreprenants travaillèrent à raviver les haines et à donner une nouvelle impulsion aux passions populaires. Déjà la ligue étrusque avait pris les armes; il semblait facile de s'assurer le concours des hordes celtiques établies sur l'Adriatique, et de provoquer une nouvelle invasion aussi redoutable que celle de Brennus. Soutenus par l'héroïsme du désespoir et un inébranlable amour de la patrie, les Samnites pouvaient encore compter sur la victoire.

La confédération samnite (298), pour essayer ses forces et pour braver Rome, se mêla des affaires de la Lucanie, et assura dans une rapide campagne le triomphe de la faction qu'elle avait soutenue. Les vaincus s'empressèrent d'invoquer le secours de Rome. Les féciaux députés par le sénat pour protester contre la conduite des Samnites et demander satisfaction, furent invités par les autorités de la frontière à ne pas pénétrer dans l'intérieur du pays, parce qu'on ne pouvait pas répondre de leur sûreté.

Une armée envahit aussitôt le Samnium sous les ordres du consul Fulvius, et répandit la ruine et la désolation dans ces campagnes qui s'étaient déjà recouvertes de riches moissons et de riants villages. Les Romains, bien que harcelés de front et sur les flancs, et ne pouvant poursuivre leur marche sans essuyer des pertes considérables, n'en continuèrent pourtant pas moins avec succès la lutte, grâce à la savante tactique de leur général. Voyant un jour son arrière-garde compromise, il l'appela au premier rang, paraissant ainsi sacrifier à sa sûreté ses approvisionnements et ses bagages. Quand il vit l'ennemi oublier toute discipline et perdre un temps précieux dans le pillage, il tomba sur lui à l'improviste, et le mit en fuite, après en avoir fait un horrible carnage. Il remporta un autre avantage plus décisif encore au passage d'un torrent impétueux, grâce à une embuscade habilement disposée.

Rome, en dépit du dévouement de ses légions et du talent de ses généraux, se trouvait exposée au plus grand péril, par les efforts redoublés des Étrusques et des Samnites, et l'unité de leurs opérations. Elle chercha son salut dans le génie de son héros, Quintus Fabius, qui commençait pourtant à sentir le poids des années (297). Nommé consul, il obtint pour collègue son compagnon d'armes et son ami, Publius Décius Mus, fils de ce Décius mort à la bataille du mont Vésuve pour le salut de la patrie. Les deux héros avaient exercé tous deux avec éclat les fonctions difficiles de censeurs; ils rivalisèrent d'héroïsme sur le champ de bataille. Fabius eut la prudence de ne pas s'engager dans un défilé qui aurait exposé l'armée au désastre des Fourches caudines, suivit le chemin de la plaine et remporta près du Tiferne une éclatante victoire. Décius, non moins heureux, noya dans le sang la révolte des Apuliens. Pendant cinq mois les généraux vainqueurs sillonnèrent en tous sens le pays ennemi, pour le contraindre à se soumettre. L'année suivante, les Étrusques prirent une part énergique à la guerre offensive, qui menaçait de devenir une guerre d'extermination. Les généraux samnites, et en particulier l'illustre Gellius Egnatius, songèrent sérieusement à organiser une émigration en masse, et à se diriger, après avoir quitté le sol natal pour toujours, vers l'Étrurie, pour y frapper un coup décisif de concert avec les insurgés. Ils espéraient gagner à leur cause par ce trait éclatant les populations ombriennes et les hordes celtiques, comme au début de la guerre. L'hiver se passa dans le Samnium et l'Étrurie en préparatifs de guerre gigantesques; les Gaulois de l'Adriatique eux-mêmes prirent les armes et invoquèrent le secours de leurs concitoyens d'au delà des monts.

Bien que serré de près par les légions, Gellius Egnatius réussit un moment à tromper les généraux romains, suivit le chemin des montagnes dans la direction du nord, et, après avoir triomphé de dangers

sans cesse renaissants, parut en Étrurie, plaçant par cette manœuvre hardie le consul Appius Claudius dans la situation la plus périlleuse. Ce dernier se défendit avec la plus grande difficulté dans l'enceinte de son propre camp, et vit plusieurs de ses avant-postes surpris sans qu'il pût leur porter secours. Le consul Volumnius, pour prévenir un désastre imminent, s'avança à marches forcées contre les Samnites. Les deux armées consulaires réunies battirent les confédérés en bataille rangée, mais ne purent retirer de leur victoire aucun avantage décisif. En effet, la réserve des populations montagnardes, après avoir remonté le Liris jusque dans la partie supérieure de son cours, attaquait, de son côté, à l'improviste, les Volsques, les Campaniens et quelques autres tribus alliées des Romains, et pouvait espérer de rallier à la cause commune de l'indépendance italienne des populations jusqu'alors indécises. Volumnius, sans accorder aucun repos à ses soldats, rejoignit à marches forcées l'ennemi, qui s'était déjà retiré sur le Vulturne et regagnait ses montagnes, chargé de butin. La lutte fut de courte durée et se termina par l'éclatante victoire des Romains.

Ces succès décisifs avaient au moins amorti les plus vives inquiétudes du sénat; mais ses regards prévoyants se portaient plus loin encore, au delà des monts, dans ces riches campagnes de la Gaule, dont les populations aventureuses constituaient un danger permanent pour la république. Sous ce ciel béni des dieux, dans ce beau pays aux villages florissants, aux campagnes fertiles, vivait une population belliqueuse, entreprenante, avide d'aventures, prête à se mettre en marche au premier appel des Étrusques. La terreur gauloise s'empara encore une fois de Rome tout entière. Un seul homme, l'illustre Quintus Fabius Rullianus, qui unissait encore l'activité de la jeunesse aux talents et à l'expérience de l'âge mûr, semblait capable de conjurer le péril. Le sénat le désigna comme son candidat préféré (295),

et l'assemblée populaire fut unanime à ratifier le choix des pères conscrits. Fabius s'excusa avec modestie, en alléguant ses fatigues et son grand âge. Cédant enfin, comme en 297, aux instances de ses concitoyens, il demanda d'avoir pour collègue son ami Décius Mus. Le sénat, sans recourir au sort, avait assigné à Fabius le poste le plus difficile, mais aussi le plus glorieux : le commandement de l'armée envoyée contre les Étrusques ; oubliant les liens sacrés d'une vieille amitié, Décius indigné s'éleva contre cette violation flagrante de la loi, et les anciens amis ne rougirent pas d'étaler devant le peuple leur rivalité et leurs ressentiments. La majorité se déclara néanmoins pour le héros, que désignaient à ses suffrages ses services, son âge et ses exploits. Soumis aux lois et leur sacrifiant ses rancunes, Décius s'empressa d'obéir. Les deux consuls s'appliquèrent d'un commun accord à conjurer par leur énergie les dangers dont la république était menacée de toutes parts. L'événement montra bientôt combien ces querelles étaient aussi vaines que funestes. Le sénat, jugeant nécessaire de diriger contre l'Étrurie les deux armées consulaires, confia à des subalternes les autres postes moins menacés et aussi moins importants.

Jamais la république n'avait mis en campagne des forces aussi considérables. Elles s'élevaient, y compris les troupes auxiliaires, à près de 90,000 combattants, commandés par Fabius, Décius, Appius Claudius, Volumnius, Lucius Scipion, Fulvius et Postumius. Quatre légions avaient tenu la campagne pendant l'hiver ; les consuls les renforcèrent au printemps de toutes les troupes disponibles. Plus tard Volumnius fut aussi rappelé du Samnium, pour repousser une incursion rapide des montagnards, qui avaient remonté le Liris et menaçaient Formies. Rattachés par une série de postes fortifiés aux armées consulaires, quelques détachements, campés dans les environs de Faléries, défendaient les têtes des ponts jetés sur le Tibre, dans la

direction de l'Ombrie; d'autres, postés sur la colline du Vatican, couvraient les abords de la ville éternelle. La cavalerie était nombreuse; ses escadrons devaient battre la campagne et arrêter le premier élan des hordes celtiques, qui semblaient, dans l'opinion générale, devoir franchir les montagnes après la première fonte des neiges. Une légion campée près de Camérinum[1] avait pour mission de surveiller leurs mouvements et de donner l'alarme. Elle n'était pas encore arrivée au pied des montagnes que déjà les Gaulois, descendant des hauteurs en masses profondes comme une avalanche, la surprenaient, et, après lui avoir coupé la retraite, l'exterminaient jusqu'au dernier homme. L'avant-garde de cavalerie des Barbares vint caracoler en signe de défi autour du camp romain et montrer avec dérision aux soldats épouvantés les têtes de leurs compagnons d'armes, suspendues pâles et sanglantes à la selle de leurs chevaux, et révéla la première aux consuls cet échec inattendu de leurs armes.

Toutes les forces coalisées de l'ennemi, armée immense composée d'Étrusques, de Samnites, d'Ombriens et de Celtes, que le pays ne pouvait plus nourrir, avaient envahi les abords du camp romain, et semblaient menacer l'armée consulaire d'un épouvantable désastre. Mais ces masses confuses et indisciplinées n'avaient pas à leur tête un homme de génie, chef unique et respecté. Leurs discordes intestines, en les affaiblissant, ôtaient toute valeur à leur nombre, et le transformaient pour elles en une véritable cause d'affaiblissement. Les Romains, au contraire, soumis à une discipline austère, unis par un commun amour de la patrie, n'avaient à leur tête que deux généraux habiles, assurés de leur dévouement et de leur obéissance; Décius lui-même, oubliant, en présence du danger, ses griefs et ses prétentions,

---

1. Camérinum, ville située en Ombrie, entre Pérouse et Ancône, avant-poste des Romains contre les Senons établis en Vénétie, sur les bords de l'Adriatique.

s'empressait de se soumettre à l'héroïque Fabius, âme de cette armée immense et qui pouvait d'un seul mot la mettre en mouvement. Sur son ordre, les légions de vétérans se portèrent au secours de Falériès; Fulvius reçut la mission d'attaquer Clusium, et les villes étrusques menacées rappelèrent chacune leurs soldats pour la défense de leurs foyers. Confiant en son talent militaire, lui-même se mit audacieusement en marche, et, abandonnant les postes fortifiés de la montagne, envahit les plaines de l'Ombrie. Après avoir tourné l'armée ennemie par cette savante manœuvre, il la menaça tout ensemble sur ses derrières, et put en même temps envahir au premier signal favorable les villes et les villages des Senons. Sentinum devint le centre des opérations de la campagne, le champ de bataille sur lequel devaient se décider les destinées de l'Italie.

Egnatius avait trop de génie militaire pour ne point admirer les évolutions savantes du général romain, et saisir du premier coup d'œil le but qu'il se proposait; aussi conseillait-il aux confédérés de temporiser, de lui intercepter, au moyen de l'immense cavalerie dont ils disposaient, ses communications; de le contraindre, enfin, à accepter la bataille dans une position désavantageuse, ou de l'exterminer en détail. Le courage impétueux des Barbares ne put ni comprendre sa tactique, ni entendre parler de délais. Egnatius dut céder à leur impatience et accepter la bataille que les Romains lui avaient proposée à trois reprises. Il prit lui-même le commandement de l'aile droite, composée des Samnites, des Ombriens et des Étrusques, dont les troupes devaient attaquer séparément et prendre d'assaut le camp romain. Les hordes innombrables des Gaulois occupèrent le poste d'honneur à l'aile droite. Décius, soutenu par les nombreux escadrons campaniens et romains, dont le courage et l'habileté avaient acquis dans toute l'Italie une célébrité méritée, leur faisait face. Fabius conduisit contre les Samnites ses légions disposées par compagnies. Les mon-

tagnards supportèrent sans broncher le premier choc des légions, et, prenant promptement l'offensive, firent plier les hastates et les *principes.* La présence d'un général aimé, son courage, son énergie, ses paroles incisives, son exemple purent seuls contenir les troupes serrées de près. Un soleil ardent inondait de ses rayons les combattants accablés de fatigue; la lutte continua indécise; les triaires, appuyés sur le genou et la lance en arrêt, prêts à se lever au premier signal, attendaient le moment favorable pour donner.

La bataille se présentait sous un tout autre aspect à l'aile gauche. Un loup surgit à travers les rangs des Romains et fut acclamé par eux avec enthousiasme, comme un gage assuré de victoire, envoyé par le dieu Mars. Un cerf, qui s'était jeté éperdu au milieu des Celtes, fut égorgé par eux, crime horrible que la grande déesse Diane devait leur faire cruellement expier. Décius déploya tout son génie pour transformer ces présages favorables en une réalité éclatante. La mêlée s'engagea bientôt ardente, confuse, passionnée. Les ennemis, s'avançant en colonnes serrées, cherchèrent à rompre les rangs des Romains. Les hurlements des Barbares, le son retentissant des cors, le cliquetis des armes remplissaient l'air; les légions n'avaient pas cédé un pouce de terrain. Les escadrons gaulois se précipitèrent à deux reprises sur les Romains et furent à deux reprises ramenés à leur tour par la cavalerie romaine. Tout à coup les Romains surpris voient fondre sur eux les chariots de guerre; saisis d'épouvante, criblés de traits, broyés sous les pieds des chevaux et sous les roues pesantes des chars, ils commencèrent à reculer. Dans cette heure suprême de honte et de désespoir, Décius se souvint de son père et se disposa à imiter son sacrifice. Couvert d'un voile épais, il se présenta devant le prêtre, qui prononça la formule de consécration, et, après l'avoir répétée, suivant les rites sacrés, il s'écria : „ Que devant moi volent la terreur, la fuite, le carnage et la déroute! Puissent le courroux des dieux

immortels, les malédictions des enfers se répandre sur les soldats, les armes, les étendards des ennemis!" Aussitôt, se précipitant au milieu des rangs ennemis, il tomba percé de mille traits, et ses soldats, saisis d'un saint enthousiasme, recommencèrent la lutte avec l'énergie du désespoir. Une réserve, envoyée par Fabius, accabla de traits les Gaulois presque vainqueurs et jeta le découragement dans leurs rangs. Ils résistaient cependant encore, quand la cavalerie campanienne, les attaquant à l'improviste par derrière, acheva leur déroute.

La victoire fut décidée par l'aile droite, sous les ordres de Fabius. Saisissant un moment opportun, celui-ci donna le signal aux triaires; les Samnites ne purent résister au choc impétueux de réserves fraîches et de troupes d'élite, et, perdant à chaque minute quelques-uns de leurs avantages, ils ne furent un moment contenus à la porte de leur camp que par l'énergie indomptable de l'héroïque Egnatius. Arrêtant avec l'élite de ses guerriers les progrès des légions, à ce moment suprême, il jeta un regard inquiet sur le champ de bataille, dans l'espérance de voir arriver à son secours les Étrusques victorieux; mais, hélas! de toutes parts s'avançaient contre lui les cohortes victorieuses des Romains. Ils étaient trop pour son courage; il tomba bientôt lui-même frappé d'un coup mortel, et les dieux lui épargnèrent la douleur de survivre à la ruine de ses plus chères espérances. Le soleil se couchait derrière des nuages de pourpre et d'or, et sur ce champ funeste expirait la grandeur samnite avec l'élite de ses enfants.

Les débris des troupes samnites se retirèrent en bon ordre, sans être inquiétés par les Romains accablés de lassitude. Grâce à des marches savantes et après de nombreuses escarmouches, ils purent regagner en paix leurs montagnes. Fabius franchit par une marche en arrière les Apennins, à la tête de son armée victorieuse, envahit le territoire des villes de Pérouse et de Clusium, et, après une nou-

velle victoire sur les Étrusques, conclut un armistice avec quelques-unes de leurs villes, et se hâta d'aller célébrer à Rome un triomphe bien mérité. Quelques bandes samnites, qui avaient osé se livrer à la maraude dans les plaines de la Campanie, se hâtèrent de battre en retraite, et subirent plusieurs échecs avant d'avoir regagné leurs foyers.

Nous ne saurions admettre que les pertes des Samnites, à la bataille de Sentinum, aient été aussi considérables que le prétendent les écrivains romains. Nous les voyons, en effet, opposer aux légions trois armées pendant les années suivantes. Ils surprirent à leurs frontières le camp d'un des consuls pendant un brouillard épais, et ne furent repoussés par les légions qu'après leur avoir infligé des pertes sérieuses. Près de Lucérie ils livrèrent aux Romains une bataille indécise; peut-être même furent-ils vainqueurs; néanmoins ils furent incapables de tenir tête aux légions et durent abandonner leurs campagnes sans défense au pillage de leurs vainqueurs. En 293, nous les voyons tenter encore un énergique effort et réunir près d'Aquilonia une armée de 40,000 hommes, qui comptait dans ses rangs 16,000 soldats d'élite revêtus de vêtements blancs comme la neige, d'armures précieuses, et unis par un serment inviolable et sacré de rester maîtres du champ de bataille ou de mourir sans reculer. Vain sacrifice! Papirius Cursor, fils du célèbre dictateur, déploya tant de génie et de prudence qu'il mit en déroute l'armée tout entière en dépit de ses serments, et s'empara d'Aquilonia le soir même de la bataille.

On a peine à comprendre comment les montagnards purent se relever de ce dernier désastre. Nous les voyons l'année suivante, sous le commandement du héros des Fourches caudines, le vieux Pontius, réduire à une fuite honteuse le consul Quintus Fabius Gurgès, fils de Rullianus. Le sénat devait nommer un dictateur : l'illustre vainqueur de Sentinum offrit de servir sous les ordres de son fils malheureux. Par des manœuvres habiles, il contraignit l'ennemi à accepter la bataille,

et quand déjà les premiers rangs commençaient à plier, et que le consul, menacé de toutes parts, se voyait sur le point de périr, Rullianus, à la tête de la cavalerie et de la réserve, assura la victoire aux Romains par une charge désespérée. La grandeur samnite était anéantie, son général prisonnier. Combien le cœur du père dut battre de joie et d'orgueil, quand il vit son fils gravir en vainqueur le Capitole! Pour nous, notre regard s'abaisse triste et mélancolique sur l'illustre Pontius, qui marche, chargé de chaînes, à la suite de son vainqueur, pleurant la patrie opprimée et sa gloire ternie, destiné à voir sa tête tomber, d'après les sauvages coutumes de Rome, sous la hache du bourreau, dans la cellule obscure d'une prison.

La dernière bataille était si décisive que les Samnites n'osèrent plus, désormais, accepter de bataille rangée, et se contentèrent d'arrêter les progrès du vainqueur par la petite guerre et les escarmouches incessantes des montagnes. Ce n'est qu'en 290 que le consul Marcus Curius Dentatus conclut un traité de paix qui rétablissait entre Rome et le Samnium les relations sur le pied d'avant la guerre, en accentuant d'une manière plus directe et plus précise la dépendance des Samnites. Le même consul força les Sabins dans les riches et fertiles vallées de Reate et d'Amiternum, et leur fit cruellement expier de longues années de paix et de prospérité. Les villes vaincues envoyèrent au consul une ambassade pour le conjurer de leur accorder la paix. Ils apportaient avec eux de riches présents pour se concilier leur vainqueur. En pénétrant dans la tente du général, ils virent cet homme simple et austère, les regards tournés vers son foyer et surveillant avec attention la cuisson d'un plat de navets. Il contempla avec un sourire ironique l'or que les députés lui présentaient en suppliants, déclara que Rome aimait mieux régner sur des peuples riches qu'être riche elle-même, renvoya les ambassadeurs au sénat, et continua à dévaster leur pays dans une guerre sans pitié. Les soldats ne

montrèrent pas autant de modération et de simplicité que lui, et rentrèrent dans Rome gorgés de butin. Aussi put-on dire que de ce jour seulement les Romains apprirent à connaître la valeur de l'or. Les villes conquises obtinrent le droit de cité, à l'exclusion du droit de vote, privilége connu sous le nom de Cæréen, de Cæré, qui la première reçut de Rome ce genre de faveur. Outre un trésor considérable, le sénat put disposer de vastes étendues de terrain, dont chaque citoyen romain reçut sept, et le consul vainqueur cinquante arpents. Dans cette circonstance, le consul sut encore déployer l'énergie et l'antique simplicité de son caractère. Digne imitateur des ancêtres, comme eux content du nécessaire, il dédaignait le superflu; il voulut être traité comme le plus humble de ses soldats, et n'accepta, pour unique récompense de ses exploits, que sept arpents.

La guerre avait été conduite avec mollesse en Étrurie. Les villes de l'ouest s'étaient en grande partie soumises à Rome, qu'elles redoutaient moins encore que les hordes farouches des Gaulois; les villes maritimes nourrissaient, de leur côté, contre elle une haine aussi vivace que dans le passé. Elles surent communiquer leurs sentiments à ceux de leurs compatriotes qui avaient accepté un joug odieux. Elles ravagèrent le territoire de la riche ville d'Arretium, et ne craignirent pas d'invoquer le secours des farouches Senons, leurs redoutables voisins. Les Gaulois se montrèrent favorables à une proposition qui répondait si bien à leur amour d'aventures; le préteur Métellus s'avança, de son côté, à marches forcées, au secours de la ville alliée, sans se laisser arrêter par l'approche des Barbares, à qui la bataille de Sentinum avait appris à connaître la pesanteur du bras romain. Mais les Celtes rompirent en quelques instants, par une charge impétueuse, les rangs savamment disposés des Romains, frappèrent de leurs longues épées tous ceux qui opposaient quelque résistance, et emmenèrent dans leur pays, au delà de l'Apennin, des

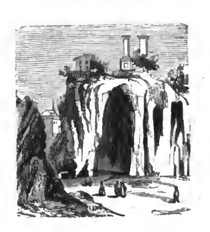
milliers de captifs et un butin immense. Les pertes des Romains (283) furent si grandes que le sénat, étouffant toute honte, envoya aux Senons une ambassade solennelle de prêtres pour traiter du rachat des captifs. Ivres de joie et de gloire, étourdis, hors d'eux-mêmes, les Senons, sans tenir compte des vêtements sacrés des féciaux, les égorgèrent et mirent en pièces leurs cadavres. La vengeance suivit de près le crime et fut implacable. Une armée romaine, levée à la hâte, pénétra dans la Gaule senonaise, parcourut en tous sens le pays, livrant les villages aux flammes et égorgeant sans pitié les femmes et les enfants. Les Gaulois senonais furent à peu près anéantis.

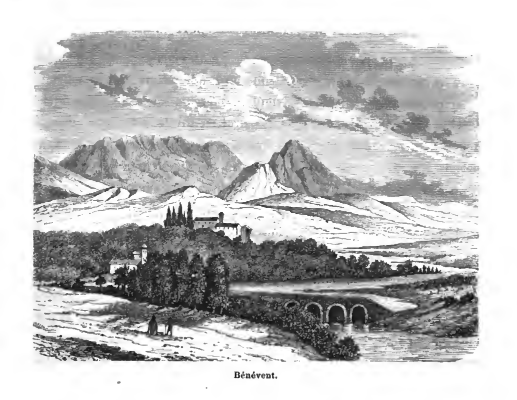
Ayant appris cet épouvantable désastre de leurs frères, les Boïens, établis entre le Pô et l'Apennin, renforcés par les débris des Senons et recueillant sur leur passage des hordes étrusques avides de vengeance, s'avancèrent en flots serrés contre Rome, après avoir juré de la réduire en cendres. Attaqués par les légions dans les contrées volcaniques, dont le cratère éteint est comblé par les eaux du lac Vadimon, ils furent exterminés après une sanglante mêlée. Il était facile de prévoir que désormais les Étrusques seraient incapables d'opposer à Rome une résistance sérieuse. Après la défaite d'une nouvelle armée de Boïens et d'Étrusques près de Populonia, la confédération étrusque demanda à traiter avec Rome (280) et obtint la paix à des conditions très-douces, grâce aux dangers sérieux que faisait courir dans le sud à la république un illustre et redoutable adversaire, le roi d'Épire, Pyrrhus. Volsinii, Vulci, et quelques autres villes, qui avaient déployé le plus d'acharnement, furent traitées avec rigueur; quelques autres, privées du *droit des Cérites*, durent se soumettre à l'autorité des préfets romains; la plupart, cependant, conservèrent leur administration nationale, et, au prix de quelques conditions peu onéreuses, virent leur antique prospérité refleurir en peu d'années à l'ombre de la puissante Rome.

Le sénat établit par prudence des garnisons dans quelques places fortes de l'Étrurie. Des colonies plus considérables prirent possession de Séna Gallica, dans le pays dévasté des Senons, et de Vénusia en Apulie; cette dernière, destinée à surveiller Tarente et le Samnium, s'éleva à 20,000 hommes. Le sénat n'osait pas encore s'aventurer au cœur du Samnium.

Pendant que les citoyens romains assuraient, au prix de leur sang répandu sur de nombreux champs de bataille, la domination de la république en Italie, la ville était en proie à des dissensions intestines, qui avaient pris naissance entre les matrones patriciennes et les simples bourgeoises. Il existait de toute antiquité à Rome un sanctuaire consacré à la déesse de la pudeur et dans lequel chaque année, à des époques déterminées, les femmes de la plus haute noblesse, revêtues de leurs costumes de cérémonie, accomplissaient à frais communs un sacrifice solennel. La patricienne Virginie, femme de l'illustre consul plébéien Volumnius, s'étant jointe au cortége, se vit repoussée avec mépris à la porte du temple. Le même traitement fut infligé à de riches plébéiennes, et l'on vit bientôt s'élever, au sein de l'assemblée féminine, une discussion ardente et passionnée pendant laquelle les nobles dames se renvoyaient l'une à l'autre des paroles pleines d'insulte et d'amertume. Virginie invoqua en vain sa conduite exemplaire, le haut rang, la gloire de son époux; on la traita de concubine, et ses paroles furent étouffées par le flux incessant d'injures des femmes de la noblesse. Rouge de colère et de honte, elle dut s'éloigner, suivie dans sa retraite précipitée des railleries et des traits d'esprit de ses nobles compagnes. On aurait pu croire que l'ennemi était dans Rome, et les clameurs féminines étouffaient tous les bruits du Forum. Aucun tribun n'opposa son veto à cette conduite illégale; et Virginie, déterminée à se venger, fit élever à ses frais un sanctuaire à la déesse de la pudeur bourgeoise et y célébra chaque année

avec les matrones plébéiennes la fête de la chasteté. Rome eut, par suite de cette singulière querelle, deux déesses protectrices de la pudeur féminine. Ce n'était pas trop assurément, car les mœurs avaient perdu beaucoup de leur antique simplicité, et une enquête sévère amena le châtiment de plusieurs empoisonneuses.





Bénévent.

VI.

PYRRHUS.

De la terre lointaine
S'avance le héros.
Snr les rives d'Hespérie
Il dresse sa tête;
Il veut, par un coup hardi,
Se concilier la fortune amie.
Ne risques-tu pas trop?
Le jen est de fer!

La marche de l'histoire nous met en face de scènes nouvelles. Un général de l'école du grand Alexandre, Pyrrhus, roi d'Épire, dont l'ambition convoite la monarchie universelle, entre en lutte avec Rome, appelée pour la première fois à aborder la phalange macédo-

nienne. Né sept ans après la mort du héros macédonien, il manqua, tout jeune encore, périr avec son père qui s'était trouvé entraîné dans la chute de la reine Olympias, mère d'Alexandre. De fidèles serviteurs s'enfuirent avec l'enfant royal en Illyrie. Pyrrhus y grandit heureux et respecté jusqu'à ce que des circonstances favorables lui permissent de rentrer dans son royaume. Chassé une seconde fois, il associa ses destinées à celles de l'aventureux Démétrius Poliorcète, combattit à ses côtés dans la sanglante bataille d'Ipsus, et échappa comme lui sans blessures à l'horrible déroute. Resté fidèle dans le malheur à la cause de son ami, il se rendit comme son otage auprès de Ptolémée, à Alexandrie. S'étant concilié par son courage et son esprit la faveur du roi, il obtint la main de sa belle-fille, et, grâce à son crédit, des sommes considérables et des troupes auxiliaires, et parvint à remonter sur le trône de l'Épire. Pendant les luttes des successeurs d'Alexandre, il réussit un moment à s'assurer la domination de la Macédoine, mais les orgueilleux vainqueurs de l'Asie ne purent souffrir la présence d'un étranger, et l'obligèrent à regagner les montagnes de son pays natal. Sous les chênes séculaires de Dodone et sur les bords mystérieux de l'Achéron il faisait des rêves brillants de gloire et projetait des expéditions lointaines. Pour réaliser ses vues ambitieuses, il mit sur pied une armée considérable; un cercle d'amis dévoués et intelligents l'entourait de ses conseils, mais il savait apprécier aussi le courage et l'énergie de ses farouches et sauvages Épirotes, et se les concilier par ses prévenances. Il espérait parvenir avec leur secours à jouer un rôle plus important sur la scène du monde, et à y occuper peut-être le premier rang; plein d'impatience il épiait une occasion favorable, qui lui permît de sortir de son obscurité. Il crut la voir se présenter d'elle-même à lui, le jour où débarquèrent en Épire des envoyés de Tarente, qui avait choisi pour cette ambassade ses rhéteurs et ses hommes d'affaires les plus distingués. Ceux-ci, aus-

sitôt reçus par le roi, le conjurèrent de secourir une cité amie contre les barbares Romains, et de préserver d'une ruine totale les mœurs et la civilisation de la Grèce, si florissantes en Italie. L'argent abondait dans les trésors de Tarente, et les confédérés n'attendaient plus que les ordres du roi. Pyrrhus crut comprendre que l'heure de la gloire avait sonné pour lui, et qu'il devait saisir cette occasion précieuse que lui présentait une fortune si longtemps contraire. Il congédia les ambassadeurs par quelques paroles bienveillantes, et, remettant sa réponse au lendemain, se hâta de convoquer ses amis et ses conseillers, et surtout le sage et fidèle Cinéas. „Quand tu auras conquis toute l'Italie, répondit Cinéas aux ouvertures du roi, que comptes-tu entreprendre? — La conquête de Carthage, de l'Égypte, de l'Asie, et enfin de la Macédoine, répondit celui-ci. — Et quand nous nous serons rendus maîtres de tous ces vastes pays, où porterons-nous nos pas? — Nous jouirons de notre gloire, nous célébrerons des fêtes joyeuses. Les coupes écumantes d'un vin généreux rafraîchiront nos lèvres altérées, les accents enchanteurs de la musique, toutes les jouissances de la vie seront à nous pour nous charmer et nous séduire. — Mais ne pourrions-nous pas, répondit le sage, jouir dès aujourd'hui de toutes ces choses, sans recourir aux hasards d'une fortune aveugle? — Fatigue, travail, bataille et victoire, repos ensuite et volupté, telle est ma devise", reprit le roi, et aussitôt, sans vouloir en entendre davantage, il donna aux envoyés une réponse favorable.

„Nous touchons au moment décisif où Rome et la Grèce vont se „rencontrer. La Grèce était alors mourante et sa fin marquait qu'une „nouvelle période de la vie de l'humanité était accomplie. En laissant „au génie individuel tout son essor, en ne l'enchaînant ni par les „liens du sacerdoce, ni par ceux d'une aristocratie ombrageuse, la „Grèce avait créé l'art et la science, mais aussi de l'excès de la li„berté était née l'anarchie sociale. Les Grecs furent un grand peuple,

„l'Europe leur doit sa civilisation, mais jamais ils ne furent un grand „État. C'est pour cela que d'autres héritèrent de leurs travaux. Rome „représente un autre âge du monde; c'est la virilité après la jeu„nesse, le peuple de l'action après le peuple de la pensée, l'ambition „après l'enthousiasme, la discipline et l'ordre après la liberté et l'a„narchie [1]. "

Le Grec, qui allait provoquer le premier ce grand conflit, si fécond en conséquences incalculables dans l'histoire des temps qui préparèrent le christianisme, et qui ne fut égalé que par cette union féconde de la civilisation grecque avec le génie oriental, qui devait donner naissance aux illustres écoles d'Alexandrie, et produire un nouvel et grandiose enfantement de la pensée humaine, précurseur lui aussi du Christ, était plutôt un condottiere entreprenant qu'un politique habile, et n'avait que bien peu des qualités qui assurèrent le triomphe et la gloire d'Alexandre. Celui-ci engagea, à la tête des forces de la Macédoine et de la Grèce tout entière, une lutte gigantesque contre les populations de l'Asie et de l'Inde. Son regard d'aigle, tout en saisissant les vues d'ensemble, était capable de prévoir et de coordonner les détails. Il sut s'entourer de généraux éminents supérieurs à Fabius en audace, à Papirius en énergie et en persévérance, possédant des talents de stratégistes et de tacticiens plus remarquables. Il ne dut



Pyrrhus.

1. V. Duruy, *Histoire des Romains*, I, 302.

pas ses victoires à la phalange compacte et immaniable, mais à une cavalerie d'élite, à ses cuirassiers irrésistibles, à ses troupes légères et rapides. Contre les éléphants et les chars armés de faux, contre les tactiques et les armes les plus diverses, son esprit inventif et rapide sut trouver sur-le-champ les manœuvres et les moyens d'attaque les plus efficaces. Son génie inépuisable, ses ressources, son activité lui eussent permis de déployer dans une lutte contre les Romains bien plus de vigueur que Pyrrhus, qui n'avait, il faut bien l'avouer, à sa disposition que les faibles ressources de l'Épire, les troupes énervées de Tarente, des alliés indisciplinés et désunis. Pyrrhus ne savait ni proposer un but déterminé à son activité remuante, ni travailler avec persévérance à le réaliser. Son caractère léger et flottant le faisait sans cesse changer de conduite; sans principe arrêté, il ne savait tirer aucun parti de ses victoires. Ce n'était pas, en tous cas, un adversaire méprisable. Sa force athlétique le rendait redoutable; aucun guerrier ne pouvait lui tenir tête dans un combat singulier; il conservait dans la mêlée tout son sang-froid, et son esprit ingénieux ne le laissait jamais sans ressource, quelques difficultés qu'il eût à vaincre.

Nous devons essayer de nous rendre compte des motifs qui poussèrent les citoyens de Tarente à invoquer l'intervention du roi d'Épire, intervention qui, en cas de réussite, eût singulièrement compromis leur organisation démocratique, et transformé leur ville libre en résidence royale.

Pendant que les Romains étaient absorbés par la guerre qui désolait la Campanie, les Lucaniens, population indomptable, et qui s'était affranchie du joug des Samnites, tournant contre leurs voisins leur humeur entreprenante, s'avancèrent à main armée contre Thurii, ville riche et florissante, dans laquelle ils espéraient recueillir un riche butin. Les citoyens, absorbés par leur commerce, et incapables de résister à une armée régulière, tournèrent dans leur détresse leurs

regards vers Rome. Le sénat enjoignit aux Lucaniens de renoncer à tout projet hostile contre une ville alliée de la république. Comme ils refusaient d'obéir, il envoya au secours de la ville menacée une flotte considérable, et une armée sous les ordres du consul Caius Fabricius. Celui-ci mit en fuite les assiégeants; et la flotte à son retour jeta l'ancre dans le golfe de Tarente. Les citoyens de cette ville surveillaient depuis longtemps d'un œil jaloux et inquiet les rapides progrès de Rome, dont les victoires et les nombreuses colonies menaçaient de l'enserrer de toutes parts. Vénusia était pour eux un avertissement continuel de se mettre en garde contre un peuple sans scrupule comme sans pitié. Le peuple, à l'arrivée de la flotte, se trouvait réuni dans le théâtre, d'où les regards s'étendent sur le golfe tout entier. Un orateur populaire, montrant du doigt la flotte à l'ancre, s'écria que les Romains venaient par cette audacieuse conduite de violer les serments les plus sacrés, et de dépasser sans pudeur les limites qui leur avaient été assignées. Saisi d'indignation, oubliant toute prudence, le peuple se précipite sur le rivage, envahit les galères, en coule bas le plus grand nombre, en brûle quelques autres; un petit nombre réussit à s'échapper et à gagner la haute mer.

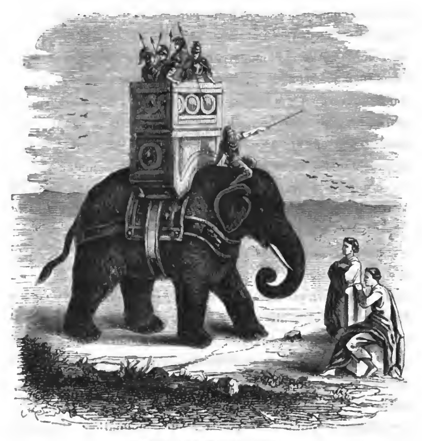
Même après que le premier élan de la passion fut passé, les Tarentins ne revinrent pas de leur égarement; une flotte, une armée s'avancèrent contre Thurii, dont la garnison romaine fut renvoyée sans rançon par les vainqueurs et les citoyens livrés à la discrétion des mercenaires. Le sénat hésitait cependant encore à déclarer la guerre. Il se contenta de faire demander par une ambassade satisfaction aux Tarentins, et d'exiger simplement l'extradition des fauteurs de l'émeute, et la restitution de Thurii. Le respectable consulaire qui était à la tête de l'ambassade, conduit devant le peuple assemblé dans le théâtre, crut faire merveille, et pouvoir lui imposer par sa majesté romaine et son costume officiel. Mais les Grecs, esprits mobiles et lé-

gers, se montrant du doigt sa robe prétexte et son costume étrange, accablèrent de railleries insolentes et de bons mots la raideur du barbare. L'accent rude, désagréable, que le grec revêtait dans sa bouche mit le comble à la gaieté du populaire, et les éclats de rire de la foule étouffèrent promptement sa voix sous le ridicule. Il s'écria dans sa colère: „Riez et moquez-vous pendant que vous le pouvez; vous aurez bientôt l'occasion de pleurer amèrement sur votre folie.“ Pendant qu'il cherchait à s'échapper par un corridor, il y fut surpris par la foule, et un misérable de la lie du peuple souilla le bas de sa toge, et excita de nouveau les rires de la populace. Relevant aussitôt les plis encore humides de sa toge, et la montrant à la foule: „Des flots de sang, s'écria-t-il, pourront seuls effacer cette souillure.“ Sans changer de vêtement, il se présenta au sénat pour rendre compte de sa mission, et les centuries indignées déclarèrent aussitôt la guerre.

Bien que le droit des gens eût été outrageusement violé, et malgré le décret des centuries, le sénat n'était pas sans concevoir de vives inquiétudes. La guerre présentait, en effet, de grands dangers pour Rome, car Tarente avait pour alliés les belliqueux Lucaniens, et les Samnites semblaient disposés à se soulever au premier signal. Aussi le consul Lucius Æmilius reçut-il pour mission de s'avancer jusqu'aux frontières à la tête de son armée, et d'offrir encore une fois la paix. Il se conforma aux ordres du sénat, et n'envahit le territoire ennemi qu'après avoir vu échouer toutes ses tentatives de conciliation. Vainqueur à plusieurs reprises en Lucanie, il défit l'armée de Tarente, qui avait osé engager l'action en rase campagne. Sur ces entrefaites les Tarentins signaient un traité d'alliance avec Pyrrhus; Milo, son général en chef, débarqua dans le port, et occupa la citadelle avec 3,000 hommes. Il chercha inutilement à arrêter les progrès des Romains; peu soutenu par les habitants, il dut se contenter de la défensive.

Pyrrhus hâtait l'armement de ses troupes; à la vue de son armée

composée de 20,000 fantassins, de 7,000 frondeurs, archers et cavaliers thessaliens, et de 20 éléphants, il laissa son impatience prendre le



Eléphant de guerre de Pyrrhus.

dessus sur la sagesse, qui lui conseillait d'attendre que la saison des tempêtes fût passée, et mit à la voile, confiant en sa bonne fortune. Une tempête, soufflant du Nord avec violence, dispersa sa flotte, engloutit quelques-uns de ses vaisseaux, et en repoussa un grand nombre en pleine mer. Le vaisseau sur lequel il était monté, échoua, et il

n'échappa à la mort qu'après une lutte pleine d'angoisse et de périls. Aussi entra-t-il dans Tarente bien moins comme un roi puissant et redoutable, que comme un fugitif sans asile et sans ressources. Mais il sut conjurer le péril, et, rendu plus sage par l'expérience, ne voulut engager la lutte qu'après avoir rallié ses troupes dispersées. Abandonnant la table du festin pour le conseil de guerre, et les plaisirs pour le devoir, il s'arrogea pleins pouvoirs dans Tarente, proclama la loi martiale, ordonna la fermeture des théâtres, et suspendit jusqu'à nouvel ordre les assemblées tumultueuses et démagogiques de Tarente. Par son ordre, tous les hommes en état de porter les armes durent s'enrôler et se soumettre malgré leurs murmures à la dure discipline des officiers épirotes. C'est ainsi qu'il agrandit promptement et compléta les cadres de son armée, affaiblie par les dernières tempêtes. Grâce à l'argent des Tarentins, il put réunir un grand nombre de mercenaires, car il voyait bien que les alliés qu'on lui avait promis, n'existaient que dans les harangues des rhéteurs grecs, et qu'il se trouverait réduit à ses propres forces. Les Messapiens, tribu indisciplinée voisine de Tarente, ne voulaient combattre qu'à leur guise; le Samnium était épuisé par des guerres incessantes; les Lucaniens enfin se trouvaient serrés de près par le consul Publius Valérius Lævinus, entré de bonne heure en campagne, dans le but de porter la guerre sur le territoire ennemi.

Le roi, après avoir assuré ses communications, se mit en marche contre lui, et suivit les rivages que baignent les eaux du golfe de Tarente. L'armée romaine était campée près du ruisseau de Siris, non loin d'Héraclée. Pyrrhus, mettant un frein à son ardeur, voulut temporiser jusqu'à l'arrivée des troupes lucaniennes ou tout au moins jusqu'à ce que par d'habiles manœuvres il eût contraint l'ennemi à occuper une position défavorable. Lævinus, qui se voyait exposé en pays ennemi à manquer de vivres, força le passage par une charge heu-

reuse de sa cavalerie, qui poussa sa pointe jusque sur le revers de l'avant-garde ennemie. Aussitôt Pyrrhus, à la tête de son admirable cavalerie épirote et thessalienne, s'avança à sa rencontre, perça de part en part d'un furieux coup d'épée le chef de la cavalerie romaine en combat singulier, mais dut reculer devant les escadrons romains, qui compensaient leur faiblesse par leur audace. Revenant à la charge, il mit en mouvement la célèbre phalange, dont les masses compactes rompirent sans peine les rangs clairsemés et sans point d'appui des légions battues, mais non découragées, qui reculèrent en bon ordre. Chaque fois que des difficultés de terrain venaient entraver la marche de la pesante phalange, elles reprenaient leur rang, après avoir lancé leurs traits d'une main rapide, et la forçaient de reculer jusque dans la plaine, où de nouveau elles avaient le dessous, parce qu'elles ne pouvaient ni rompre, ni franchir cette redoutable forêt de lances. Sept fois repoussées, sept fois elles revinrent à la charge; déjà les Épirotes, découragés par une vague rumeur, que le roi venait de succomber, commençaient à plier, quand Pyrrhus, jetant à terre son casque, parcourut les rangs joyeux de ses soldats, et les conduisit de nouveau au combat, en les excitant du geste et de la voix. Le consul voyait avec inquiétude ses légions accablées de fatigue prêtes à plier sous une nouvelle attaque. Les soldats d'infanterie ne pouvant plus donner, il résolut de tenter un dernier effort avec l'aide de sa cavalerie, et s'élança à sa tête contre les escadrons cuirassés de Thessalie, dans l'espoir de les rompre et d'accorder un moment de répit à ses légions, en prenant la phalange à dos. Au moment le plus ardent de sa charge, et dans la première joie d'un succès, dont il se pouvait croire assuré, il vit tout à coup apparaître sur les derrières de l'ennemi des frondeurs, de l'infanterie légère et des colosses noirs, semblables à des citadelles mobiles. C'étaient les éléphants, dont les Romains avaient beaucoup entendu parler, sans

avoir jamais eu l'occasion de les apercevoir. Les monstres effroyables passèrent entre les rangs entr'ouverts de la cavalerie thessalienne: la terre tremblait sous leurs pas, les traits lancés par les soldats montés sur leur dos, perçaient les armures les plus épaisses; les chevaux épouvantés reculaient en désordre. Bientôt la déroute fut complète, et les Épirotes triomphants poursuivirent les fuyards avec acharnement. Le désordre, jeté dans les rangs des vainqueurs par un éléphant blessé, sauva seul d'une ruine complète les Romains promptement retranchés derrière les remparts de leur camp, qu'ils durent même évacuer pendant la nuit et abandonner en trophée à l'ennemi. La moitié des légionnaires, morts ou blessés, couvraient le champ de bataille, les Thessaliens ramassèrent un grand nombre de prisonniers et un riche butin. Mais aussi plus de quatre mille Épirotes avaient succombé, et Pyrrhus s'écria quand ses généraux et ses soldats l'acclamèrent: „Encore une pareille victoire, et je retourne sans armée en Épire;“ et il ajouta, montrant les cadavres des Romains, qui étaient tombés tous frappés en pleine poitrine: „Avec une semblable armée, je serais maître du monde, et l'univers appartiendrait aux Romains, si j'étais leur général.“

Le roi reconnut bientôt qu'il ne disposait pas de ressources assez considérables pour vaincre une république aussi puissante que Rome. Il laissa Lævinus se retirer sans obstacle en Apulie avec les débris de son armée, et chercher un refuge derrière les fortes murailles de Venouse. Désirant conclure avec Rome une paix honorable, il députa au sénat son fidèle ami Cinéas, porteur de propositions aussi légitimes que conciliantes. Cet homme d'État, aussi habile diplomate qu'esprit fin et observateur, fut rempli d'admiration à la vue de la ville barbare. Il n'y retrouva pas ces palais admirables de marbre, ces métaux précieux, ces œuvres d'art, qui avaient rendu la Grèce si célèbre, mais des monuments d'une architecture grandiose quoique massive.

Les temples, les statues d'airain des dieux immortels, produits de l'art étrusque, les murailles épaisses, les aqueducs, les rues rendaient un témoignage éclatant au caractère persévérant et sérieux du peuple romain. Quand le Grec poli et distingué eut franchi l'enceinte du sénat et vu cette auguste assemblée de sénateurs illustres, ce ne fut pas un sourire que ces visages vénérables firent errer sur ses lèvres, mais une admiration profonde, et l'impression qu'il avait sous les yeux une assemblée de rois. Il exposa sa mission avec tact et gravité, et sut déployer toutes les ressources de la rhétorique et de la diplomatie grecque. Le roi, déclara-t-il, ne réclamait pour prix de sa victoire que l'affranchissement des villes grecques, et la restauration de ses alliés, Lucaniens, Apuliens, Samnites; il était prêt, de son côté, à renvoyer tous ses prisonniers sans rançon, à évacuer sur-le-champ l'Italie, et, plein d'admiration pour la grandeur et la majesté de la république, il serait fier de contracter une alliance avec elle.

Le sénat crut devoir délibérer pendant plusieurs jours sur une proposition aussi importante, et l'habile diplomate mit en œuvre tous ses artifices pour gagner les sénateurs à sa cause. Mais, avant que le vote fût terminé, parut dans l'assemblée un homme qui, depuis de longues années, ne prenait plus part à ses délibérations, le consulaire Appius Claudius, inflexible défenseur des droits de la noblesse, et qui avait hérité de l'orgueil et de la dureté de ses ancêtres. Accablé par l'âge, aveugle, mais passionné comme autrefois pour la grandeur et la gloire de Rome, il parla avec l'énergie irrésistible de la conviction des luttes et des victoires des ancêtres, qui jamais n'avaient fléchi dans l'adversité, ni courbé la tête sous les coups les plus cruels du destin. Il se demanda si l'on voulait sacrifier à un étranger le prix légitime et glorieux de tant de fatigues, de tant de dangers. Il rendit grâces aux dieux de l'avoir frappé de cécité, et de lui avoir épargné la vue d'une race amollie et dégénérée. Cette harangue farouche entraîna les

esprits, Cinéas reçut l'ordre de quitter sur-le-champ Rome, et de faire savoir à son maître que le sénat et le peuple romain ne traitaient jamais qu'après une victoire.

Pyrrhus n'était pas resté inactif pendant la durée des négociations. Il avait appelé sous ses drapeaux des bandes de transfuges lucaniens, apuliens et samnites, et pris d'assaut plusieurs villes importantes dont il avait fait les garnisons romaines prisonnières. Il vit avec plaisir la légion campanienne, que Lævinus avait placée à Rhégium pour en défendre les habitants, réduire ceux-ci en esclavage, après en avoir égorgé une partie, se proclamer indépendante et piller le territoire romain : telle avait été la conduite des mercenaires mamertins à Messine. Il partagea sa phalange en bataillons mobiles, et remplit les intervalles par des cohortes italiennes, pour leur donner la souplesse et la flexibilité des légions romaines. Après avoir pris toutes ces mesures importantes, il se mit en marche pour attaquer Rome directement, pénétra en Campanie, mais se vit arrêté dans ses progrès par Lævinus, qui avait reçu plusieurs légions de renfort, et qui put couvrir Naples et Capoue. Pyrrhus dut se contenter de ravager les campagnes de Falerne, et, chargé de butin, après avoir pris d'assaut Frégelles, occupa avec le concours des habitants Anagnia, Préneste et tout le pays des Herniques. Mais voyant ses mouvements surveillés par les légions qui revenaient victorieuses de l'Étrurie, menacé par Lævinus, et ayant en outre appris qu'une troisième armée s'organisait sous les murs mêmes de Rome, il dut battre en retraite et hiverner dans les environs de Tarente.

Le consulaire Fabricius se présenta aux avant-postes avec une députation considérable, pour traiter du rachat des prisonniers. Le roi, qui se berçait encore de l'espoir de conclure une paix honorable, chercha à gagner cet homme remarquable en le comblant de prévenances, et en lui offrant chaque jour les plus riches présents. L'austère

Romain refusa de les accepter; comme homme il ne désirait que le nécessaire, comme magistrat il recevait de Rome un traitement considérable, en harmonie avec la grandeur de ses fonctions. Le roi, voulant mettre à l'épreuve son courage, fit cacher un jour un éléphant derrière sa tente. Fabricius, voyant la trompe de l'éléphant se dresser menaçante au-dessus de sa tête, dit au roi d'un air calme et tranquille: „Ta grosse bête m'effraie aussi peu aujourd'hui, que me séduisaient hier tes présents." Pyrrhus refusa de rendre les prisonniers, mais leur permit d'aller célébrer sur parole la fête des Saturnales à Rome. Il s'étonna que tous fussent revenus reprendre leurs chaînes avant le moment fixé, il ignorait que le sénat le leur avait enjoint à tous sous peine de mort.

L'année suivante (279), le roi ouvrit la campagne à la tête de forces considérables. Son armée, qui comptait 70,000 combattants, s'empara dès le début de plusieurs places fortes de l'Apulie. Une fois en possession de Venouse, Pyrrhus pouvait sans obstacle occuper le Samnium avec le secours facile à obtenir des montagnards campaniens et menacer sérieusement la frontière romaine. Aussi les deux consuls s'avancèrent-ils à marches forcées au secours de cette ville importante. Ils rencontrèrent l'ennemi à Asculum sur le penchant de la montagne, mais restèrent sur la hauteur, par crainte des éléphants et de la cavalerie thessalienne. Ils apportaient avec eux des machines, par lesquelles ils espéraient détruire les bœufs lucaniens, c'est le nom qu'ils donnaient aux éléphants, inconnus encore en Italie. Ces machines consistaient en un char de guerre, garni de crampons munis de torches, et d'une sorte de mât saillant, armé d'un fer solide et acéré. Pyrrhus ne craignit pas d'accepter la bataille sur un terrain défavorable, qui ne lui permettait ni de déployer sa phalange, ni d'employer sa redoutable cavalerie. Contraint de reculer, il eut le talent d'attirer, le jour suivant, en rase campagne l'armée romaine éblouie par le succès de la

veille ; la mêlée s'engagea aussi furieuse, aussi ardente qu'à Héraclée. Pyrrhus avait placé aux deux ailes des cohortes italiennes mêlées aux Épirotes, au centre les rangs serrés de la phalange. Les légions, disposées en colonnes profondes, cherchèrent vainement à la rompre par plusieurs charges désespérées ; leurs courtes épées demeuraient inutiles ; ni leur courage, ni leur persévérance ne parvinrent à rompre cette muraille de fer. Bientôt les colosses africains parurent sur l'une des ailes, les chariots enflammés lancés contre eux furent accueillis par une telle grêle de traits, de javelots et de pierres que les chevaux et leurs conducteurs jonchèrent bientôt de leurs cadavres le champ de bataille. Les chariots brisés et devenus inutiles arrêtèrent l'élan de la cavalerie romaine, dont les chevaux épouvantés prirent promptement la fuite ; les légions, attaquées de front et sur les flancs, démoralisées, sans appui, durent encore une fois évacuer le champ de bataille, et chercher un refuge dans leur camp, dont les palissades solides et les fossés profonds purent seuls arrêter la poursuite.

La victoire avait coûté cher à Pyrrhus, dont le bras droit avait été percé d'une flèche, et il ne put la mettre à profit, car le camp retranché des Romains nécessitait un siége de longue durée, et d'ailleurs des légions nouvelles s'avançaient à marches forcées à son secours. Il reçut aussi du dehors la nouvelle d'événements qui menaçaient de rendre sa position plus critique encore. Les Gaulois avaient envahi la Macédoine, et menaçaient sérieusement l'Épire. De plus, les Carthaginois venaient de signer avec Rome un traité d'alliance assurément dirigé contre lui. Aussi se retira-t-il à Tarente, pour défendre sa seule place de sûreté contre une attaque imminente du côté de la mer. L'horizon s'assombrissait tous les jours davantage. Semblable à un pilote battu par les flots sur une mer sans rivages, et qui, voyant s'amonceler de tous les points de l'horizon des nuages sombres et chargés de tempêtes, qui menacent d'engloutir son frêle esquif, désespère de son salut, et ne

sait sur quel point de l'océan immense tourner son gouvernail, le roi, du haut de l'Acropole de Tarente, envisageait avec inquiétude les dangers qui de toutes parts se dressaient contre lui. Confiant en sa bonne étoile, espérant cueillir encore de nouveaux lauriers, il jeta ses regards sur la Sicile, qui semblait devoir assurer enfin sa grandeur, et consolider à jamais la puissance de sa maison. Syracuse, serrée de près par la flotte carthaginoise, appela à son secours le vainqueur d'Héraclée. Agathocle, qui l'avait longtemps gouvernée, s'était rendu maître de la Sicile, et l'Afrique s'était vue menacée par son ambition. Pyrrhus, gendre du tyran, crut pouvoir compter sur une fortune aussi brillante, et se disposa à passer dans l'île.

La tradition rapporte que Pyrrhus fut fortifié dans ce dessein par une tentative de meurtre dont il aurait été victime sans la généreuse dénonciation de Fabricius, consul désigné. C'est là sans doute l'une de ces fables, imaginées par l'orgueil, pour rehausser la magnanimité du génie romain. Quelle que soit la valeur de ce récit, toujours est-il que Pyrrhus mit à la voile (278), laissant des garnisons considérables dans Tarente et quelques autres places fortes, et débarqua dans l'île après une heureuse traversée. Il vit les Hellènes se ranger en foule sous ses drapeaux, et contraignit, après quelques engagements heureux, les Carthaginois à évacuer l'une après l'autre leurs places fortes. L'illustre aventurier épirote osa attaquer la place redoutable de Lilybée, sur la côte ouest de l'île, dernier refuge des Africains. Il échoua dans sa tentative; ses troupes, ramassis confus d'éléments hétérogènes, se montrèrent ingouvernables; sa sévérité acheva de lui aliéner tous les esprits, et sa chute fut aussi rapide que l'avait été son triomphe. Lui-même fut l'artisan de sa propre infortune. Il était encore maître de la plus grande partie de l'île, quelques mois d'efforts persévérants pouvaient suffire pour établir sa puissance sur des bases solides, mais incertain dans ses projets, politique



Strasbourg, Imprimerie de Veuve Berger-Levrault.

BATAILLE D'ASCULUM.

incapable, changeant chaque jour de plan et de conduite, il perdit à ce jeu extravagant ses conquêtes, ses troupes, ses richesses et bientôt sa vie. Chargé de butin, il mit à la voile pour Tarente; battu en mer par la flotte carthaginoise, il réussit à débarquer sur la côte d'Italie et chercha à se rendre maître de Rhégium. Les Campaniens, unis aux maraudeurs mamertins, le repoussèrent avec perte. S'étant rendu maître de Locres, il partagea entre ses soldats les riches dépouilles de ses temples, et fut à son retour assailli par une tempête, que l'on envisagea comme la juste punition de son sacrilége. Il réussit enfin à débarquer à Tarente (275) à la tête de 20,000 hommes. Ses forces, comme on le voit, étaient aussi considérables que par le passé, mais ses troupes d'élite, victimes de cent batailles, avaient péri dans les flots, en Sicile ou en Italie, et Pyrrhus avait dû les remplacer par des mercenaires indisciplinés et sans valeur. Pendant l'absence du roi, ses alliés samnites et lucaniens avaient perdu leur courage et leur énergie. Aussi la situation était-elle moins favorable encore pour lui qu'après la bataille d'Asculum. Pyrrhus ne se laissa pas abattre par la mauvaise fortune, et attaqua avec fureur le consul Marcus Curius Dentatus, campé près de Bénévent dans une situation favorable, pendant que l'autre consul était retenu par les affaires de Campanie. Pyrrhus voulut décider du sort de la campagne avant son retour, et résolut de surprendre le camp romain dans une attaque de nuit. Un corps de troupes considérable s'engagea dans des chemins détournés, pour attaquer le camp par derrière; mais il s'égara dans la montagne, les torches s'éteignirent, et, attaqué au point du jour par les Romains, il fut promptement anéanti. Les Romains descendirent dans la plaine sans hésiter, et engagèrent les premiers l'action. La mêlée fut sanglante et acharnée. Les légions, victorieuses à l'une des ailes, se virent à l'autre aile repoussées jusqu'aux portes de leur camp par les éléphants, et surtout par le bras irrésistible de Pyrrhus, qui commandait en personne

la phalange. Mais leur retraite n'était pas une déroute; les soldats, conservant tout leur sang-froid, s'arrêtèrent, allumèrent des torches, firent reculer d'épouvante et de douleur les éléphants qui, dans leur course désordonnée, renversèrent tout sur leur passage, portèrent le désordre dans les rangs des Épirotes, et assurèrent leur défaite. Le consul vainqueur s'empara de quatre éléphants et du camp épirote; Pyrrhus, qui s'était réfugié dans Tarente à la tête de sa cavalerie, réorganisa son armée, et vit rentrer de nombreux fuyards sous ses drapeaux.

Dans les luttes des successeurs d'Alexandre, et dans le cours de sa vie si agitée, Pyrrhus avait souvent été victime des plus étranges caprices de la fortune. Un jour fugitifs, sans asile, le lendemain rois puissants et maîtres de deux parties du monde, ces hommes audacieux et sans principes qui prétendaient ceindre leur front de la couronne d'Alexandre, ne craignaient pas de sacrifier la paix du monde à leur ambition insensée. Ils se laissaient dans leur insouciance bercer par les vagues orageuses de cette mer qui s'appelle la vie, souvent prêts à sombrer sur un navire sans voile et sans gouvernail, et faisant quelquefois flotter au gré d'une brise favorable les plis éclatants de l'étendard royal. Ils se voyaient suivis de soldats intrépides et sans scrupules, dont le mot d'ordre était victoire et butin, ou la mort d'un soldat, jouissances de la vie, bijoux et parures ou chute affreuse. Pyrrhus espérait gagner à sa cause ces hordes belliqueuses par son courage et sa réputation, et leur inspirer tout à la fois confiance en sa bonne fortune et amour de la gloire. C'est dans ce but qu'il confia à Milo la défense de Tarente et une garnison de 8,000 hommes, pour conserver un point de débarquement sur les côtes de l'Italie. Il fit voile pour l'Épire, se plongea de nouveau dans les luttes intestines dont la Grèce était le théâtre, et, après une série étrange de succès et de revers, termina à Corinthe sa vie aventureuse dans un obscur combat de rue (272).

Tous les peuples de la basse Italie qui opposaient quelque résistance à Rome, furent peu à peu, et par la force même des choses, contraints de se soumettre. Les Lucaniens, les Bruttiens, les habitants de Salente, les Apuliens apprirent à leurs dépens à supporter avec résignation le joug de fer de Rome. Les Samnites eux-mêmes, après avoir anéanti plusieurs armées romaines, durent se rendre à leur tour; leur confédération fut anéantie, des routes militaires sillonnèrent leur pays, de nombreuses colonies romaines les enserrèrent de toutes parts; Bénévent reçut une forte garnison et devint le centre de la puissance romaine dans le Samnium. Ariminum dans la Gaule senonaise, Pæstum et Cosa en Lucanie rendirent impossible toute résistance de la part des populations conquises. Seule Tarente s'élevait menaçante et pleine de défi, baignée par les eaux limpides et azurées de son beau golfe, célèbre par ses palais de marbre, les statues et les chefs-d'œuvre de ses artistes, entourée d'épaisses murailles, qui semblaient défier toute attaque des Romains encore inexpérimentés dans l'art des siéges. Les légions entourèrent enfin ce dernier et puissant asile de l'indépendance italienne dans le sud de la Péninsule. Une partie considérable de la bourgeoisie de Tarente demandait la paix à tout prix. Expulsée par Milo, elle occupa une place forte voisine, et s'unit aux Romains. L'habile Épirote les laissa faire, il se rit des machines informes que les assiégeants dressaient contre ses murailles, assuré qu'il était d'avoir toujours ses communications libres avec la mer. Le siége n'avait aucune chance de succès; mais la nouvelle de la mort du roi, en jetant le découragement parmi les assiégés, enleva à Milo une partie de son énergie.

Une flotte carthaginoise parut en vue du port, et intercepta les communications maritimes de la ville assiégée. Le commandant de la flotte entra en négociations avec la bourgeoisie de Tarente, espérant, au mépris des traités avec Rome, assurer à sa patrie la possession de cette

perle de l'Hespérie et le libre accès dans la Péninsule. Mais Milo, privé de ses dernières ressources, et n'ayant à choisir qu'entre Rome et Carthage, crut avec raison devoir ajouter plus de confiance en l'honneur des barbares du Tibre, entra en négociations avec eux, et obtint la promesse de pouvoir se retirer avec armes et bagages et les honneurs de la guerre. A ces conditions qui furent scrupuleusement observées par les Romains, Milo évacua l'Acropole, et Tarente elle-même dut bientôt ouvrir ses portes. Les Carthaginois, trompés dans leur attente, mirent à la voile à la vue des étendards romains flottant sur la citadelle. Le consul demanda satisfaction pour cette violation flagrante des traités ; il lui fut répondu que la flotte n'avait fait que jouer le rôle d'auxiliaire ; et il dut se contenter de cette explication.

Cet événement fit comprendre au sénat l'impérieuse nécessité d'organiser sa puissance maritime. Il avait déjà nommé quatre questeurs préposés aux stations d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, de Pyrgi en Étrurie, d'Ariminum dans la Gaule senonaise, et de quelques autres postes moins importants. Il fit occuper Brindes, en face des côtes illyriennes et épirotes, et la transforma en un port de premier ordre. Les villes grecques de la côte reçurent l'ordre de fournir tous les matériaux nécessaires, mais la politique romaine crut devoir les dispenser du service militaire, et leur accorder une législation indépendante, conforme à leurs anciennes coutumes. La marine romaine de cette période, trop faible encore pour jouer un rôle important, dut se contenter de la défense des côtes.



Vie des champs et travaux agricoles.

VII.

CIVILISATION ROMAINE PENDANT CETTE PÉRIODE.

Dis-moi, laboureur, qui a construit ces routes jusqu'à la mer lointaine
Avec un art si parfait? Qui a su faire passer les canaux et les eaux écumantes
A travers les montagnes percées à jour? Dis! des mains humaines n'ont pu
Accomplir tant de prodiges? C'est l'œuvre d'immortels qui habitent
Cette cité puissante, bâtie sur sept collines, dans ses palais et ses sanctuaires!
C'est Rome que tu vois se déployer sous tes yeux, avec le Capitole aux mille statues,
C'est la puissance romaine qui a tout fait; que ton étonnement cesse!

Relations politiques et sociales. — Œuvres d'art.

La puissance romaine reposait sur des bases inébranlables quand elle eut triomphé, après une lutte opiniâtre et impitoyable, de la résistance désespérée des populations italiennes. La république voyait

avec orgueil se déployer son vaste et fertile territoire des rives méridionales du Vulturne jusqu'à la forêt Ciminienne, et de la mer aux Apennins. Les autres peuples du centre et de la basse Italie avaient été contraints de reconnaître sa suprématie à des conditions plus ou moins humiliantes et désavantageuses. La partie influente et active de cette population se composait des citoyens romains, des colons militaires, ainsi que des villes qui, comme Lanuvium et Tusculum, avaient reçu le droit illimité de suffrage. Les confédérés latins, qui ne possédaient plus à la vérité, depuis les défaites de Trifanum, de Pedum et du Vésuve, des priviléges aussi étendus que par le passé, se composaient, au point de vue du droit romain, de vingt villes latines du pays des Èques et des Volsques, de plusieurs colonies éloignées et d'un certain nombre de tribus restées fidèles à Rome. Les citoyens de ces villes possédaient de grands priviléges; tout en étant exemptés de plusieurs charges qui pesaient lourdement sur les citoyens romains, ils avaient une organisation municipale indépendante, avec tous les droits du citoyen romain, pourvu qu'ils eussent exercé dans leur patrie une magistrature, ou que, après avoir émigré à Rome, ils n'eussent laissé qu'un seul fils en possession de leur patrimoine particulier. Les nombreux municipes qui supportaient toutes les charges du citoyen romain, sans posséder un seul de ses droits, furent insensiblement rattachés à la métropole par des liens indissolubles, et se virent contraints, quand même ils avaient conservé leur propre administration, d'adopter les lois romaines, et de subir des juges et des préfets venus de la capitale. Peu à peu, avec la langue de leurs maîtres, ils adoptèrent leurs intérêts et leurs passions, grâce aux relations multipliées établies par le commerce. La violence achevait l'œuvre d'assimilation, laissée incomplète par la douceur, et les moindres tentatives d'indépendance étaient noyées dans le sang des patriotes.

Aucune des villes conquises d'Italie n'eut à payer d'impôts; les

Romains sont les seuls conquérants qui aient adopté cette politique. Athènes sous Périclès, au comble de la prospérité et de la puissance, gouvernait des îles et des villes tributaires. Rome n'agit pas de même. Cette mesure assurément ne lui fut pas dictée par la bienveillance, et le sénat sut recourir à d'autres mesures, pour retirer de ses conquêtes les plus grands avantages. Il exigea toujours des villes conquises d'importantes cessions de territoire. Les terres des peuples soumis par la force des armes étaient divisées en trois parts égales, un tiers devenait domaine de l'État, un tiers, propriété des colons romains, un tiers était réservé aux vaincus. Quelque intolérable que fût le code romain, le temps adoucissait peu à peu, par des achats ou des échanges, les conséquences les plus désastreuses de ce vol officiel; les vaincus s'y accoutumaient et trouvaient dans le calme et la sécurité profonde qu'ils étaient appelés à goûter sous la puissante égide de Rome, une compensation suffisante pour la perte de leurs libertés. Presque toujours, après avoir opposé à la république une résistance opiniâtre et sanglante, ils devenaient, au bout de trois ou quatre générations, ses plus ardents défenseurs.

Les revenus du sénat s'accroissaient rapidement par ces annexions successives et souvent opérées sur une large échelle, par les revenus des terres affermées et l'élève du bétail. Il est vrai que les frais de la guerre, et la solde de nombreuses légions, absorbaient des sommes immenses, mais jamais dans les plus grandes crises le trésor public ne se trouva complétement vide, et le sénat posséda des réserves nombreuses et importantes pour les temps de crise.

Cette politique étroite et mesquine trouva bientôt un adversaire de génie, qui sut montrer par ses actes quel usage noble et grandiose l'État pouvait faire de ses ressources. Cet homme était Appius Claudius, un descendant du fameux décemvir. Nommé censeur, il remplit ses fonctions avec une énergie, une dureté, une indépendance remarquable.

L'illustre Athénien Périclès, fort de l'appui d'un peuple auquel il avait su communiquer le feu sacré de son enthousiasme pour le beau, avait pu immortaliser son nom et son siècle par des œuvres d'art d'une majesté et d'une grandeur incomparables. Le censeur Appius fit exécuter des œuvres aussi grandioses, mais qui répondaient mieux au génie pratique des Romains. L'œuvre la plus justement célèbre, et qui a immortalisé sa magistrature, est la route importante et qui porte son



La voie Appienne dans sa condition actuelle.

nom, la voie Appienne, qui conduisait de Rome à Capoue à travers des vallées profondes, et en franchissant plusieurs chaînes de montagnes. Les ouvriers durent combler les fondrières, jeter des ponts hardis sur les torrents et les fleuves, et percer des tranchées profondes. Aussi cette route devint-elle le type des voies multipliées, qui, partant toutes

de Rome, et traversant l'Italie en tous sens, rattachèrent à la capitale les postes militaires les plus éloignés. Sa durée témoigne de sa solidité; après 2,000 ans, le voyageur surpris en découvre de nombreux vestiges. Elle se composait de quatre couches superposées; l'assise inférieure, qui reposait sur le sol, consistait en fragments de pierres, et de rochers concassés avec soin; la seconde de pierres, brisées en morceaux rattachés entre eux par un mortier inusable, la troisième de briques et de tuiles mastiquées formant un plancher immobile qui supportait le sol proprement dit, composé de carreaux de lave et de basalte taillés en forme de polygones. Des deux côtés s'élevait une chaussée de pierres travaillées au ciseau, et qui remplissait pour les piétons l'office de nos trottoirs. A des distances égales, et au croisement d'autres routes, on avait disposé des rentrants, et des blocs de pierres destinés à permettre aux cavaliers de monter à cheval, ou de descendre avec plus de facilité. Des bancs ombragés assuraient au voyageur fatigué le repos et la fraîcheur; des chapelles leur rappelaient le respect des dieux et le devoir de la prière.

Nous ne croyons pas que, du premier coup, la *via Appia* présenta cette solidité et cette grandeur qui nous frappent, sans doute Appius songea plus aux piétons et aux cavaliers qu'aux chars et aux voitures lourdement chargées; les remaniements postérieurs laissèrent toutefois intactes les constructions souterraines. Il est difficile d'admettre que le premier tracé ait suivi les marais Pontins; il est plus naturel d'admettre qu'un canal dut drainer le sol marécageux et faciliter les transports, et l'on peut assigner à l'illustre censeur la création d'un marché important, le *Forum Appii.* La route, reprenant de l'autre côté du canal la direction de Capoue, traversa dans la suite le Samnium par Bénévent et Lucérie, et fut enfin prolongée jusqu'à la mer.

Parmi les routes importantes partant de Rome, on peut citer la *via cassia* en Étrurie, la *via Flaminia* dans la direction du nord-ouest et la *via Valeria* dans la direction de l'ouest.

Ces voies si belles et si durables contribuèrent, en facilitant les communications d'une extrémité à l'autre du territoire, aux succès de la république et à la stabilité de ses conquêtes.

Un autre travail gigantesque du fameux Appius remédia à l'un des désavantages les plus sérieux de la position de Rome, l'absence d'eaux potables. Appius entreprit la construction d'un aqueduc conçu dans des proportions aussi grandioses que sa route Capouane, des sources abondantes furent rassemblées aux environs de Préneste dans de vastes réservoirs et conduites jusqu'à Rome par des canaux souterrains (272). Tout ce travail n'exigea qu'un aqueduc à ciel ouvert de soixante pas pour franchir la vallée qui sépare le mont Cælius de l'Aventin. Comme ces sources ne pouvaient suffire à la consommation journalière de Rome, Marcus Curius Dentatus y conduisit, par un travail analogue, les eaux de l'Anio, et y consacra l'énorme butin trouvé par ses soldats dans le camp de Pyrrhus. Il avait déjà employé les immenses trésors enlevés aux Sabins à assurer au Velino un passage à travers les rochers, pour arroser la fertile Réatine, et pour conquérir à l'agriculture et à la colonisation de vastes étendues de terrain laissées jusqu'alors en friche.

Le voyageur admire encore aujourd'hui la cascade que, depuis ces travaux, le fleuve forme à Terni, et le pont massif d'une seule arche aussi hardie qu'élégante que Curius y fit construire, a survécu aux ravages du temps.

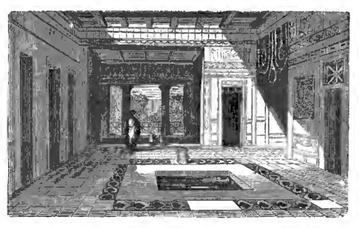
Les constructions élevées par Appius coûtèrent à l'État des sommes énormes et l'on dut avoir recours, pour s'acquitter, à la vente de terres publiques. Le censeur, n'écoutant que son génie dominateur, ne voulut tenir aucun compte des représentations du sénat et du peuple, et resta fidèle à sa ligne de conduite, assuré que l'État ne pouvait qu'y gagner en gloire et en grandeur, et qu'il travaillait pour le bien public et pour l'avenir. Dédaignant même de répondre aux tribuns qui

exigeaient, aux termes de la loi, sa démission, après dix-huit mois de charge, il resta censeur après la retraite de son collègue jusqu'à la fin de la cinquième année. Pour augmenter le nombre de ses partisans, il expulsa de l'assemblée un grand nombre de sénateurs, sans doute plébéiens, admit, par contre, dans l'assemblée des tribus, des descendants d'affranchis et des hommes qui n'y avaient aucun droit, enlevant ainsi à l'opposition ses chefs les plus influents, mais jetant dans l'assemblée des germes funestes de troubles et d'anarchie.

L'illustre Fabius Rullianus et Décius Mus, son ami fidèle, nommés censeurs, rétablirent l'ordre et rejetèrent dans les quatre tribus urbaines, avec les artisans, le corps tout entier des partisans d'Appius, qui, tout en conservant ses droits politiques, ne pouvait exercer désormais aucune influence.

Outre ces monuments remarquables de l'art romain, modèle impérissable dans le domaine pratique et utilitaire, comme l'art grec au point de vue de la perfection idéale de la beauté, cette période vit s'élever plusieurs sanctuaires importants, en particulier les temples consacrés à la Prospérité, à la Victoire, à la Fortune (302). Des statues nombreuses rehaussèrent la gloire de la métropole italienne et la majesté de ses sanctuaires. Spurius Carvilius, collègue du jeune Papirius, consacra, après la victoire d'Aquilonia, le butin recueilli dans sa campagne à l'exécution d'une statue colossale de Jupiter, dressée sur le Capitole, et que l'on pouvait apercevoir des montagnes d'Albe; sa propre statue, élevée avec les débris de l'airain consacré à cette entreprise grandiose, fut placée par son ordre aux pieds du colosse. Les statues d'airain des hommes d'État et des généraux les plus distingués de la république, les bustes du Grec Pythagore, d'Alcibiade et d'autres hommes célèbres servirent à l'ornement du Forum, du Capitole, et des places les plus importantes de Rome. Nous n'avons conservé aucun des monuments de cette période, à moins qu'on n'assigne cette date à la louve du Capitole.

La tradition rapporte que Fabius Pictor, ou le peintre, couvrit les murs du temple de la Santé de peintures magnifiques. Nous voyons, par cet exemple, tout isolé qu'il est, quelle haute estime la noblesse romaine professait pour la culture des beaux-arts, aussi bien que pour les œuvres poétiques et dramatiques.



L'Atrium.

La Maison romaine.

La Reine des cités et des peuples italiques trônait dans une majesté imposante et au sein d'une splendeur solide et durable sur ses sept collines, baignée par les eaux du Tibre. Le Capitole, couronné de temples majestueux et d'une citadelle inaccessible, semblait dominer les pays conquis, et voyait s'étaler aux quatre points de l'horizon de riches campagnes; dans l'intérieur de Rome, le Forum, centre de la vie publique et privée, étalait sa vaste enceinte de palais, de colonnades et de sanctuaires, monuments impérissables de la grandeur romaine. Les échoppes de boucher du temps des décemvirs avaient depuis longtemps disparu! Les magasins, les boutiques en pierre

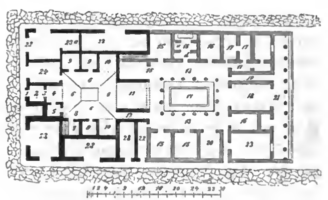
des changeurs et des orfévres leur avaient succédé ; le Forum était rempli des statues d'airain des anciens rois, de prêtres illustres, de matrones respectables, et surtout des consuls victorieux qui, l'épée à la main, avaient combattu au premier rang pour la république, et cueilli leurs lauriers dans cent batailles ; elles semblaient, dans leur majesté, assister encore aux délibérations de l'assemblée populaire, dont dépendaient les destinées de cent peuples divers.

L'accroissement de la prospérité publique, et l'accumulation de trésors et de métaux précieux dans les caisses de l'État, grandissaient aussi les fortunes particulières. Le butin ramassé à la guerre, de fréquents partages de terres, assuraient le bien-être de toutes les classes de la société, ou tout au moins les préservaient des plus dures atteintes de la misère. Si, dans cette population immense, quelques-uns, tombés dans la dégradation, périssaient de misère et de faim, des fortunes colossales étaient souvent le partage des heureux du siècle, et les extrêmes de la grandeur et de la souffrance comportaient toujours moins de degrés intermédiaires. Les victoires de la république, la prospérité croissante de l'État devaient inévitablement introduire le luxe à leur suite, bien qu'un grand nombre de nobles et de citoyens restassent encore fidèles à l'antique simplicité des mœurs. La description d'une maison romaine fera comprendre les transformations insensibles qui s'opéraient dans les mœurs publiques.

Les toits coniques, couverts de paille, aux poutres enchevêtrées, avaient disparu bientôt pour faire place aux toits de tuiles. Les logements des pauvres et des prolétaires consistaient en l'Atrium, salle ouverte par le haut pour laisser sortir la fumée et pénétrer la lumière. Cette salle, où toute la famille réunie vaquait pendant le jour à ses affaires, était entourée de chambres à coucher et de pièces de réserve pour les provisions. L'espace étroit, qui ne suffisait déjà plus au Romain riche et influent, reçut de grands accroissements, mais l'Atrium,

avec ses dépendances plus ou moins étendues, demeure la partie essentielle d'une maison romaine.

La maison romaine formait un carré allongé, et portait le nom de *Cavædium* (maison creuse), mot qui, dans les palais, désignait un lieu particulier. La porte extérieure, Ostium, 1, traversait un corridor étroit



Plan d'une maison romaine (type normal).

et aboutissait au Prothyrum, 2. Par les corridors, 3, 4, le visiteur pénétrait dans l'Atrium, 6. 5 est un appartement communiquant avec le vestibule et l'Atrium, et servant de demeure au portier. L'Atrium, 6, avait au milieu un réservoir (*Impluvium*), dans lequel se déversaient, par une ouverture (*Compluvium*), de tous les points du toit les eaux pluviales. 7 représente un escalier qui conduit à l'étage supérieur abandonné aux nombreux domestiques. 9, 9, 9 sont des appartements pour les étrangers et les amis. Ils portaient, comme l'appartement situé en 10, le nom d'Alæ et étaient séparés les uns des autres par des murailles couvertes de riches ornements, ou par des colonnades. C'est là que le maître de la maison recevait ses clients et ses amis. Des portes conduisaient de 9 dans l'Atrium; la chambre d'ami, 10, était entièrement ouverte du côté de l'Atrium, ainsi que le Tablinum, 11, où se trouvaient en évidence les divinités domestiques, les tables généalogiques,

et les portraits des ancêtres. Aussi ne servait-il pas de passage, mais se trouvait fermé par une large draperie artistement relevée en plis élégants, pour ne point interrompre l'harmonie de la perspective. Un passage latéral, 12 (quelquefois deux corridors étroits, *Fauces*), conduisait dans le péristyle (*Peristylium*), 13, magnifique salle entourée de colonnades, couverte de riches peintures, séjour habituel de la famille dans sa vie intime. Ainsi le Tablinum formait la limite extrême de la partie de la maison consacrée aux affaires et accessible à tous; le péristyle, 13, est plus grand que l'Atrium, dont il reproduit du reste la forme générale. L'Atrium servait à la réception des étrangers, le péristyle était réservé au maître de la maison, à ses parents et à ses amis. Le toit, ouvert au milieu, était entouré de colonnes; au milieu se trouvait un réservoir d'eau courante, Piscina, 14. Les appartements privés de la famille donnaient tous sur le péristyle, 15. Le plus grand, avec ses alcôves, réservé au chef de la famille, se composait de trois parties, deux consacrées à la toilette et la troisième au sommeil, 15 D. C'est dans cette dernière chambre qu'était placé le lit d'airain, d'ivoire, ou même de bois. A droite et à gauche, sous 16, nous trouvons les salles à manger, aux larges Triclinia, ou tables de service, entourées de sophas. Trois des côtés de la salle sont garnis de canapés pour les convives, le quatrième reste libre pour le service. Chaque maison possédait deux de ces salles à manger, la plus aérée pour l'été, l'autre, du côté de midi, pour l'hiver. L'architecte réservait en 20 de petits boudoirs pour les réunions intimes, et ayant tous accès sur le péristyle. Les invités et les amis se réunissaient, soit à la salle 18, soit à la salle 20. Les banquets importants se donnaient dans l'Atrium. Le passage qui conduisait au jardin est désigné sur notre plan par le numéro 19. A côté nous retrouvons, 18, la salle de réunion, dont nous avons déjà parlé, l'Œcus, assez grand pour contenir plusieurs Triclinia. Les dépenses et salles de réserve occupent l'emplacement 17. A l'arrière de

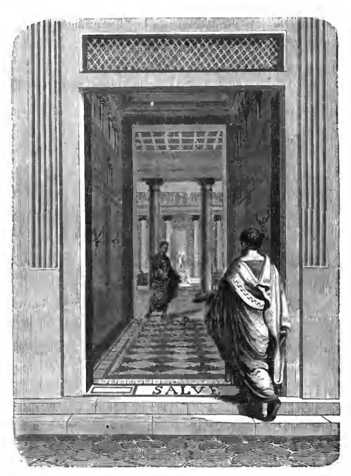
la maison, près du jardin, s'élève un portique, 21. Le front et les côtés de la maison, que nous venons de décrire, donnent sur la rue; l'arrière-plan, à un seul étage, a aussi une porte de sortie, Posticum, 22. Les espaces désignés par 23 sont des boutiques louées. Le numéro 24 communique seul avec l'intérieur, et est consacré à l'industrie du propriétaire.

Telle fut la forme permanente et régulière de la maison romaine à toutes les périodes de la république. La richesse et la haute position du propriétaire lui donnaient des proportions plus grandioses, des décorations plus riches, des dépendances plus nombreuses.

Nous voulons placer ici la description de la maison de Pansa, l'édile, à Pompéi. Sans doute les maisons romaines, avant les guerres puniques, n'avaient ni cette grandeur, ni cette richesse, mais peut-être les riches patriciens possédaient-ils déjà des résidences qui auraient pu lutter avec le palais d'un provincial obscur.

Les quatre côtés de la maison de Pansa, ensevelie pendant dix-sept siècles sous les cendres du Vésuve, et revenues de nos jours à la lumière, sont bornés par des rues, et constituent ce qu'on appelait une île. Le visiteur pénètre par la porte principale dans le Prothyrum, ou vestibule, pavé d'élégantes mosaïques; sur le seuil, l'artiste a incrusté en pierres de couleurs le mot sacramentel : SALVE. Le Prothyrum aboutit à l'Atrium, construit suivant l'ordre toscan, c'est-à-dire que le toit, qui entoure le Compluvium, n'est pas supporté par des colonnes, mais par des poutres transversales. Derrière l'Impluvium se dresse un autel consacré au culte des pénates. Le Tablinum, incrusté de riches mosaïques, conduit au péristyle, lieu des réceptions intimes. Quatre rangs de colonnes, supportant le toit à ciel ouvert, entourent la piscine, dans laquelle se jouent des poissons aux vives couleurs. Cette partie de la maison, transformée quelquefois en jardin, renfermait des plantes rares et exotiques, et servait de lieu de promenade pendant la mau-

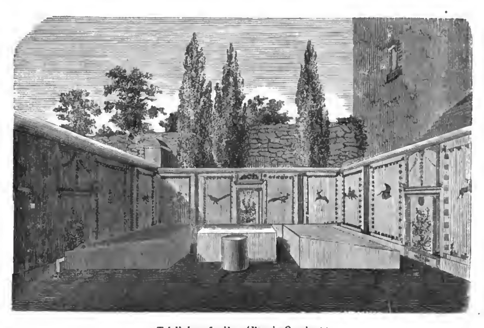
vaise saison. Une salle voisine du Tablinum, consacrée à la réception des hôtes influents et distingués, servait assez souvent de pinacothèque ou salle des tableaux. L'espace ouvert sur la droite, derrière le péristyle, constituait le Triclinium. La salle à manger contenait généralement un exhaussement en maçonnerie et en stuc, ou Triclinium proprement dit. C'était un carré dont l'entrée, restée libre, permettait aux esclaves de s'approcher des convives pendant le repas; les autres côtés étaient garnis de lits de repos massifs, couverts à l'heure des repas de nattes ou de riches étoffes. La disposition de la salle tend à établir que l'on comptait généralement sur neuf convives, car d'après un ancien usage, on ne pouvait être à table plus de neuf, ni moins de trois, d'après le nombre des grâces ou des muses. L'usage perdit



Le Prothyrum.

bientôt de sa rigueur, et l'on put être plus ou moins nombreux, suivant les circonstances.

Dans plusieurs maisons, des Triclinia semblables étaient disposés pour les fêtes funèbres; de là leur nom de Triclinium funèbre. Ils ser-



Triclinium funèbre (d'après Overbeck).

vaient le plus souvent à des fêtes joyeuses, où coulait à flots le vin généreux de la Campanie, qui déridait tous les visages et donnait à l'esprit un libre cours. Les Romains avaient emprunté cet usage aux Grecs vaincus, qui se couchaient mollement autour d'une table somptueusement servie, tandis que les Romains, fidèles aux antiques usages, s'asseyaient à leur table frugale. Quelques salles à manger avaient des Triclinia mobiles, mais ils ont disparu, comme tous les meubles fragiles et délicats.

Par le péristyle le visiteur pénétrait dans l'Œcus. Placé dans la même

direction que la piscine, il occupe le milieu de l'arrière-corps de logis; une large fenêtre, lui envoyant des flots de lumière, donne sur une large galerie couverte et sur le jardin. A gauche de l'Œcus, comme à la droite de l'Atrium, un passage conduit à la cuisine, divisée en deux petites salles, et précédée d'un petit vestibule. Des tables basses en maçonnerie servaient sans doute pour les besoins des services, et supportaient toute la batterie de cuisine. L'extrémité du jardin, qui formait un carré parfait, contenait à droite une citerne, et un large réservoir destiné à la remplir.

Le long des trois rues qui longent la maison, on a retrouvé des magasins et des boutiques, en partie louées à des artisans. Ils n'ont d'accès que du dehors, et se trouvent indépendants de la maison même, qui ne conserve de ce côté qu'une porte de service. L'appartement voisin de cette porte secondaire servait généralement de demeure à l'intendant, qui vendait les produits des jardins et des champs du maître, fruits, vins, huiles, céréales, ustensiles et meubles fabriqués par les esclaves. Les autres magasins, donnant sur la rue, étaient loués à des boulangers, comme on le voit aux fours, aux réservoirs, aux instruments, qu'on y a découverts. Du côté allongé de la maison s'élèvent encore sur la gauche deux, et sur la droite trois boutiques indépendantes.

Les résidences plus considérables de la période plus moderne possédaient un étage ou deux, composés de chambres basses. Quelques-unes aboutissaient à une terrasse au-dessus du jardin. Ces petites pièces, dont les fenêtres donnaient sur le jardin, et offraient ainsi de grands avantages, étaient réservées sans doute aux divers membres de la famille. Les esclaves occupaient une longue série de pièces, construites à l'arrière et au-dessus de l'Atrium. Les femmes avaient sur le côté des chambres spéciales et fermées. Les deux côtés allongés du péristyle étaient les seuls qui n'eussent qu'un rez-de-chaussée. Les

étages supérieurs de la maison constituaient deux parties inégales, isolées l'une de l'autre, et n'offrant aux regards ni méthode, ni harmonie, ce qui tend à établir que les nécessités seules d'une existence plus compliquée donnèrent naissance à ces constructions nouvelles, qui vinrent détruire ou tout au moins compromettre l'harmonie et la régularité du plan primitif; seul le rez-de-chaussée peut donner une juste idée de la vie intérieure, du luxe et du caractère du citoyen romain.

Le visiteur qui pénétrait dans le Prothyrum par la porte principale, jouissait du coup d'œil le plus gracieux et de la plus agréable perspective sur l'Atrium, le Tablinum, les élégants portiques aux colonnes élancées, l'Œcus, et à l'arrière-plan sur la verdure et les fleurs parfumées du jardin. L'Atrium devait être pour la famille un délicieux séjour, avec ce demi-jour venu d'en haut, ces colonnes, qui reposaient la vue, ces eaux jaillissantes, qui rafraîchissaient l'atmosphère. Quel doux repos la famille ne devait-elle pas goûter dans ces chambres ouvertes et aérées, plongées dans un agréable clair-obscur, grâce aux légères draperies qui protégeaient le sommeil de l'hôte, et se balançaient au gré de la brise. Tout, peintures, parfums, verdures, eaux jaillissantes, colonnades, contribuait à rehausser le sentiment du beau, à satisfaire les sens; rien d'inutile ne venait, comme dans nos résidences modernes, entraver ou gêner les mouvements. Les siéges, les sophas, les couches aux tapis épais, constituaient tout le mobilier. Les mosaïques du parquet, les bois sculptés à jour, les peintures riantes, des vases, des urnes, des miroirs, les cassettes et les mille produits de l'art étrusque, donnaient à la maison un air de fête, de luxe et de bien-être.

Les Romains avaient emprunté à l'art étrusque ses vases, ses urnes, ses cassettes, ses lampes, ses cassolettes à parfums finement travaillées, ses trépieds et ses salières. Les Grecs et les Romains con-

naissaient des lampes de divers modèles, aussi élégantes que commodes. On se servait des cassolettes pour répandre dans la salle des festins les parfums les plus suaves empruntés aux fleurs du Sud, ou pour offrir aux dieux les sacrifices solennels. On ne sait si les Romains se servaient de cuillers et de fourchettes dans leurs repas; on en a découvert quelques modèles, qui ont pu servir à cet usage; mais les anciens auteurs n'en parlent pas. Quoi qu'il en soit, ils appartiennent à une époque postérieure; les Romains contemporains de Fabricius faisaient usage de leurs doigts, et l'on peut en conclure que ce ne furent que des exceptions, ou que même ils ne servirent que dans les cuisines, à la préparation des aliments.

Relations et usages.

Les Romains avaient trois repas par jour. Avant de se livrer aux occupations journalières, ils prenaient un léger déjeuner; à midi ils se réunissaient autour d'une table frugalement servie, se contentant de pain et de fromage; jamais les viandes et le vin ne figuraient à cette heure de la journée. Dans l'après-midi, ou vers le soir, avait lieu le principal repas. A mesure que la république étendit ses conquêtes et accrut ses richesses, ce repas fut plus somptueux et plus recherché, et les libations devinrent plus variées et plus abondantes. Les Romains attachaient une plus grande importance que les Grecs aux festins raffinés dans lesquels ils cherchaient une compensation légitime de leurs fatigues et de leurs travaux, puisqu'ils ignoraient les jouissances plus pures et plus délicates, que les beaux-arts peuvent faire goûter à l'homme civilisé. Les banquets somptueux des colléges de prêtres, des corporations de musiciens, des simples citoyens eux-mêmes en sont la preuve éclatante. Une police sévère mit longtemps un frein à ces dépenses et à ces excès, et longtemps encore l'austère maison romaine fut l'asile de

la pudeur et de la sobriété. Le maître de la maison gouvernait la famille tout entière, comme un juge sévère et prévoyant; la matrone, son égale en rang et en connaissances, présidait aux travaux domestiques, et prenait librement part aux occupations et aux relations des hommes entre eux. Le Romain rentré dans sa demeure, après la séance du sénat, une campagne fatigante ou une assemblée tumultueuse du Forum, prêtait une oreille attentive aux sages conseils de sa compagne, et discutait avec elle les grandes questions politiques, aussi bien que les affaires domestiques. Il s'occupait avec elle de l'éducation des enfants, qui apprenaient dans les écoles publiques la lecture, l'écriture, la connaissance des lois, et devaient savoir par cœur les lois des Douze Tables. Tel était l'enseignement, complété plus tard par l'expérience pratique de la vie privée et publique. Après une enfance agitée, vigoureuse, pratique, le jeune Romain était bientôt mûr pour l'action, assez endurci aux fatigues pour supporter les plus rudes campagnes, capable, grâce à une initiation précoce, de prendre part aux plus graves délibérations. Dans la maison paternelle, on lui inculquait de bonne heure l'obéissance, et souvent la férule du maître venait secouer la paresse de son intelligence. Dans les familles riches, l'éducation des enfants était confiée à des esclaves grecs, qui leur enseignaient la langue harmonieuse d'Homère, mais ne possédaient généralement sur eux aucun pouvoir disciplinaire.

Les rapides progrès de la prospérité publique, les dépenses de plus en plus considérables, que nécessitait un train de vie plus somptueux, ne tardèrent pas à transformer, en l'altérant, l'antique pureté des mœurs. La police chercha inutilement à mettre, par des mesures rigoureuses, un frein au luxe des citoyens; vainement le censeur chassa du sénat Publius Cornélius Rufinus, deux fois consul, pour avoir consacré près de mille francs (3,360 sesterces) à un service de table en argent. Les temps étaient passés, où les seuls ustensiles d'argent d'un ménage

romain étaient la salière et la cassolette aux parfums. Toutes les lois ne purent arrêter le flot montant du luxe domestique, et leur sévérité ne servit qu'à rendre plus manifeste leur impuissance. Des hommes, comme Curius Dentatus et Fabricius, qui préparaient eux-mêmes leur frugal repas, devinrent des exceptions de plus en plus rares. Les condamnations fréquentes, prononcées à cette époque contre les accapareurs, les devins, les empoisonneurs, attestent la profonde décadence des mœurs publiques et privées.

Mais, à travers ces transformations diverses, le Romain resta toujours fidèle à la foi de ses pères et à ses antiques superstitions. C'est aux dieux et non pas à sa seule énergie, qu'il attribuait tous ses succès; il leur offrait des sacrifices, et leur adressait ses ferventes prières avec un profond sentiment de piété. Ils lui révélaient toutes leurs volontés par le vol des oiseaux ou les entrailles des victimes, et l'avenir lui était dévoilé par des prodiges et par des signes célestes. L'incrédule censeur Appius Claudius avait conseillé à la famille Pœtelia de confier à des esclaves le culte d'Hercule qui lui avait été réservé. Cette race impie écouta ses conseils sacriléges, et fut tout entière emportée par la peste. Une manifestation si éclatante de la colère divine imposa pour longtemps silence à l'incrédulité la plus obstinée. Les Romains de toutes les classes élevèrent dans leurs demeures des chapelles nouvelles, dans lesquelles, outre le culte des pénates, on rendait hommage à de nouveaux patrons, choisis par la famille. De nouveaux dieux vinrent s'asseoir à côté des divinités antiques, dans les sanctuaires et dans l'Olympe, entre autres le dieu de l'argent (Argentinus), fils du dieu du cuivre (Æsculanus), quand la monnaie d'argent devint à Rome d'un usage général. Des divinités grecques, les Dioscures (Castor et Pollux), Apollon, Æsculape (Asklepios), Aphrodite, dont le culte se confondit avec celui de la déesse des jardins, Vénus, obtinrent par un vote solennel du sénat le droit de cité dans Rome.

La transformation des monnaies dont nous venons de parler fut une conséquence naturelle de l'agrandissement du territoire de la république, dont les relations avec le monde civilisé prirent une extension toujours plus grande. L'argent devenait impérieusement nécessaire, et les trésors recueillis dans les guerres fréquentes contre le Samnium et la Grèce permirent à Rome de donner un développement considérable à ses monnaies. La monnaie la plus usuelle, le denier (environ 75 centimes), qui valait sept centimes de moins que la drachme attique, se divisait en dix as (l'as = environ 8 centimes), et constituait en cuivre 3 $^1/_2$, en argent $^1/_{84}$ de la livre romaine. Les Romains employaient aussi le sesterce (environ 18 centimes). Cette monnaie se répandit dans toute l'Italie, et eut cours au delà des mers, grâce au commerce des villes grecques de la côte avec Carthage.

Nous avons la preuve des nombreux rapports commerciaux existant entre les Carthaginois, le premier peuple commerçant du monde ancien, et les Romains dans les fréquents traités de commerce, conclus entre les deux peuples. Les négociants carthaginois ne se bornaient pas à l'exportation des produits indigènes, mais transportaient aussi avec de grands bénéfices les produits naturels ou industriels des autres peuples. Les principaux produits de leur commerce étaient les peaux de lions, de panthères et de léopards, les défenses d'éléphants, les marchandises fournies par les populations nomades de l'Afrique, de riches fourrures rapportées par les hardis navigateurs, qui s'étaient aventurés dans les mers orageuses et inconnues du Nord, des peaux préparées d'éléphants, de buffles, de gazelles et autres animaux sauvages du pays des nègres, de l'ambre de la Baltique, des ivoires sculptés, des bois de cèdre et d'ébène, des figues délicates, des grenades ou pommes puniques, des dattes, les parfums de l'Arabie et de l'Éthiopie, du poivre et des graines rares et recherchées.

Les Romains opulents appréciaient et payaient sans compter les draps

fins de Carthage, les laines teintes en pourpre, les ustensiles curieux, les miroirs, les verreries africaines ou phéniciennes. Toutes ces marchandises, qu'un luxe croissant rendait indispensables, les Italiens devaient les acheter au moyen d'échanges ou de sommes importantes. Ils fournissaient aux Carthaginois, dont les vastes et fertiles territoires ne pouvaient pourtant suffire aux besoins d'une population trop nombreuse, du bétail, des salaisons, des bois de construction, des graines, des vins, des huiles et des fruits.

Nous avons déjà montré avec quel zèle les anciens Romains se livraient à l'agriculture, qui subvenait aux besoins de leur nombreuse population et aux demandes croissantes du commerce. Ils y joignaient l'élève du bétail et la culture des fruits. Les olives du Latium étaient l'objet d'une culture incessante et soignée ; la vigne était plus négligée. Les vignes, entrelacées dans les arbres, formaient de gracieuses guirlandes, et Cinéas pouvait prononcer une parole aussi juste que spirituelle, et déclarer ne pas être surpris que les Romains missent si haut une plante qui fournissait un vin aussi exquis. Les Romains pratiquaient la greffe et l'écussonnage ; les jardiniers connaissaient la marche de la séve, les exigences des terrains, des saisons, du cours de la lune. Une culture soignée leur permit d'obtenir des espèces délicates de poires, de pommes, de prunes, de noisettes et de châtaignes.

La rose, cette reine des fleurs, si appréciée et si aimée des Grecs et des Romains, était cultivée avec un soin particulier. La fiancée portait sous son voile une couronne de myrtes, de roses et de lauriers; les Romains empruntèrent cet usage aux Grecs. Dans les festins, les convives se couronnaient de roses et en laissaient flotter des feuilles dans les amphores, pour parfumer l'air. Les prêtres entourèrent de roses les statues des dieux ; on en parsemait le chemin des vainqueurs, on en déposait des guirlandes sur les tombes de ses parents. On préparait du vin de roses au moyen d'un mélange de jus non fermenté, de

fleurs de roses et de miel; l'eau et l'huile de roses constituaient les parfums les plus appréciés. Les élégants et les raffinés se baignèrent dans de l'eau de rose, et se firent de ses feuilles des couches parfumées. Bien qu'en Campanie la rose à cent feuilles poussât dans les champs, et que les environs de Pæstum fussent transformés par elle en un parterre embaumé, des navires durent aller au loin chercher cette fleur favorite du peuple romain.



Ustensiles, vases, miroirs, amphores, etc.

Les progrès du luxe, de l'instruction et des affaires firent du papier l'une des branches importantes du commerce. Il était tiré de la plante du papyrus, roseau qui atteint jusqu'à dix pieds de hauteur, et qui croissait en Égypte, en Sicile et dans quelques parties de la péninsule italienne. La fabrication du papier était déjà l'une des industries de l'ancienne Égypte. L'ouvrier enlevait les tiges fines et délicates placées sous l'écorce extérieure, les rattachait entre elles dans le sens de la longueur, les entrecroisait transversalement avec d'autres tiges et en formait, par un lavage

fréquent et une compression considérable, une masse fine et compacte. Grâce à toutes ces préparations successives, on obtenait avec cette masse fréquemment battue et pressée, passée à l'eau de colle et satinée, un tissu fin, serré, flexible comme le lin. Dans les premiers temps, les Romains ne possédaient pas encore le secret de la préparation du papyrus, dont les secrétaires d'État faisaient seuls usage. Plus tard, quand ils voulurent transmettre à la postérité les exploits de leurs ancêtres et leurs propres mémoires, quand, pénétrés du génie de la poésie grecque, ils s'efforcèrent de l'imiter et de lutter contre elle, ils songèrent aussi à cultiver et à travailler le papyrus. Mais ils n'en étaient pas encore venus à l'histoire écrite; ils la faisaient en ce moment sur tous les points du monde, où la lutte contre Carthage et une guerre effroyable allaient les appeler à déployer leur génie militaire et à faire preuve d'énergie et de persévérance, car l'enjeu était grand: c'était l'empire du monde.



SIXIÈME SECTION.

ROME ET CARTHAGE.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE, 264-241.

Ils s'élancent toujours plus avant, l'épée dans leur main nerveuse,
Vainement la mer rugit autour d'eux, et roule ses vagues écumantes,
Bien que des milliers de héros succombent sur les sables brûlants d'Afrique,
L'enjeu de cette lutte mortelle, sanglante et ruineuse
Est une couronne dont les dieux eux-mêmes ceignent le front du vainqueur,
Lui communiquant sur la terre un reflet de leur splendeur céleste.

Sur les rives de la Méditerranée s'établirent, dès les temps les plus reculés de l'histoire, des tribus phéniciennes, qui se donnaient le nom de chananéennes. Leurs parents et alliés avaient dû abandonner le pays de Chanaan, chassés par la redoutable invasion du peuple d'Israël. Eux-mêmes ne prirent qu'une faible part à ces guerres sanglantes, mais consacrèrent toute leur activité à la mise en culture de la langue étroite de terre, sur laquelle ils s'étaient établis. Bientôt se confiant aux flots de la mer, près de laquelle ils étaient nés, ils portèrent au loin la réputation de leur audace et de leur génie maritime. Les Phéniciens ne jouèrent également aucun rôle dans les guerres et les expéditions lointaines des Assyriens, des Babyloniens et des Égyptiens; ils préférèrent payer à ces rois puissants un tribut, qui leur permit de se livrer sans obstacle à leur activité commerciale. La mer fut leur véritable élément, les ports de Tyr et de Sidon servirent d'ancrages à des flottes considérables et reçurent le riche tribut des trésors et des produits des contrées les plus lointaines. Le but suprême de leur activité fut la satisfaction des sens et l'accroissement

de leurs immenses capitaux; seul l'amour de l'or fut capable de leur faire braver les orages, les longs voyages, les climats incléments et les barbares inhospitaliers. Quand pourtant leur indépendance fut directement menacée par la convoitise et par l'ambition étrangère, ils surent se battre et déployer tout l'héroïsme du désespoir. Quand Tyr fut détruite par Nebucadnezar, la flotte servit de refuge à ses habitants, et le monde les vit avec étonnement, accompagnés de leurs femmes, de leurs enfants, fonder, après avoir sauvé la plus grande partie de leurs richesses, une seconde Tyr, plus riche, plus sûre, plus active que la première. Elle aussi succomba, après une défense mémorable, incendiée par Alexandre. Sidon n'était déjà plus. Ainsi disparut et s'éteignit le premier peuple commerçant de la terre!

Mais dans leurs jours de prospérité et de grandeur, les Phéniciens avaient fondé sur les côtes nombreuses que visitaient leurs navires, des colonies importantes, bien moins dans des vues d'ambition que dans le but de créer de nouveaux comptoirs pour leur commerce, et des stations de relâche et de ravitaillement pour leurs flottes. Ces nouvelles cités d'origine chananéenne s'élevèrent en Grèce, en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, sur la côte du nord de l'Afrique; parmi les plus célèbres contentons-nous de citer l'espagnole Gadès (Cadix) et Utique la Libyenne. Ces factoreries furent, en général, établies avec le consentement des indigènes, auxquels les Phéniciens fournirent des marchandises, sans leur apporter aucune des lumières, aucun des bienfaits de la civilisation. Ils ne cherchaient que la richesse, au prix de fatigues sans nombre et de lointains voyages. Le génie qui crée les œuvres immortelles de l'esprit et de l'art, leur demeura toujours étranger. Ils n'eurent recours aux armes qu'à la dernière extrémité, et évitèrent avec soin le contact dangereux de la race belliqueuse et énergique des Hellènes, quand ceux-ci, développant leur marine et sillonnant à leur tour les mers, furent bientôt devenus pour la race chananéenne des con-

currents redoutables, fondèrent Cyrène en Libye, les villes de la grande Grèce en Italie, des colonies importantes en Sicile et tournèrent même leurs regards du côté de la Gaule et de l'Espagne. Partout où ils s'arrêtaient, on voyait s'élever des temples majestueux, des œuvres d'art élégantes et gracieuses, des citadelles imprenables; le génie grec, fécond et inépuisable, porta la civilisation chez les peuples les plus grossiers, éveilla à son contact dans les âmes les plus barbares l'amour du beau, la culture de l'esprit, et fit bientôt retomber dans l'obscurité la plupart des comptoirs phéniciens. Les Phéniciens, tributaires du grand roi dans leur patrie, n'osèrent opposer aucune résistance. Abandonnant à d'heureux et actifs rivaux le fruit pénible et mérité de labeurs opiniâtres, ils explorèrent les côtes les plus lointaines, pour y retrouver le repos et la sécurité; seule, une de leurs plus jeunes colonies, fille illustre de Tyr, établie sur la côte brûlante d'Afrique, fière de son industrie, de son commerce, de ses richesses immenses,, se crut capable de lutter contre les envahisseurs hellènes. Cette ville était Carchédon ou Carthage. La fable entoure ses origines d'un voile obscur, et leur a communiqué la poésie de l'inconnu et du mystère, tout en leur assignant une cause politique plus ou moins certaine.

Le roi Agénor ou Carchédon de Tyr laissa en mourant le trône à son fils Pygmalion, et des richesses considérables à sa fille Didon. La jeune fille agréa comme époux l'illustre Sichée ou Sicharbas, aussi remarquable pour sa beauté que pour son immense fortune. Son frère, aveuglé par la cupidité, égorgea de sa propre main son beau-frère au pied des autels. Il fit de vaines recherches pour retrouver ses trésors cachés avec soin; la veuve seule, avertie par un songe, put les reprendre en secret, s'embarqua sur une flotte, et se lança vers l'inconnu, accompagnée d'un grand nombre de ses partisans. Des vents favorables la conduisirent à Chypres, où elle fit monter sur son navire des femmes, pour assurer l'avenir de la colonie future, et, naviguant le long des côtes

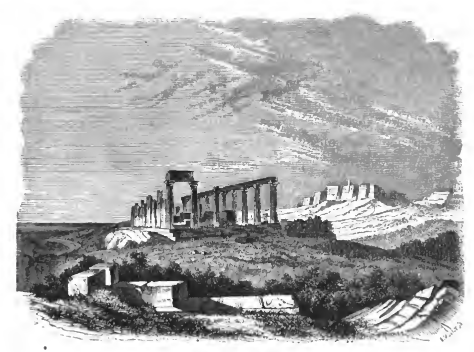
de Libye, aborda à Utique. Les citoyens de cette ville, d'origine phénicienne, l'accueillirent avec bienveillance; séduite par la fertilité du pays, l'étendue du port et la salubrité du climat, elle acheta aux hordes nomades du littoral une étendue importante de terrain, et bâtit la citadelle de Byrsa. La colonie naissante ne tarda pas à prendre un grand développement, et vit sa population s'accroître par l'arrivée de nombreux émigrants de Tyr et d'autres villes phéniciennes. La ville s'éleva rapidement; ses palais, ses temples furent mis à l'abri des Barbares libyens par des murailles étendues, et Didon lui donna, en l'honneur de son père, le nom de Carchédon ou Carthage. Jarbas, jeune héros, qui régnait sur les populations voisines, plein d'admiration pour la beauté de la reine, brigua sa main, et menaça, en cas de refus, d'infliger à l'insolente colonie un châtiment exemplaire. Renommé par sa valeur, il semblait un époux digne de la noble Tyrienne, mais celle-ci, dont le cœur souffrait encore de la mort de son premier époux et qui voulait rester fidèle à sa mémoire, pleine de dégoût pour un Barbare grossier, fit élever un immense bûcher. Après avoir jeté un regard d'adieu sur la cité, sur la mer lointaine et les riches campagnes, elle se frappa de son poignard et expira au sein des flammes.

Nous n'avons pas à critiquer ou à étudier cette fable, contentons-nous de constater que l'année 888 est généralement assignée comme la date probable de la fondation de Carthage. Cette date nous est fournie et confirmée par les témoignages importants des anciens historiens, justifiés par les ruines elles-mêmes. Carthage fut bâtie à l'extrémité ouest de la baie étendue qui porte aujourd'hui le nom de la ville de Tunis, sur un terrain en pente douce qui s'avance dans la mer, et forme ainsi au sud un port considérable. Au nord, dans la même direction, s'élevait Utique; au sud Tunès (Tunis). Le ruisseau de Bagradas et des sources abondantes fournissaient à la ville des eaux potables; le sol, bientôt couvert de gracieuses villas et de fermes

importantes, fournissait au laboureur de riches récoltes sans exiger beaucoup de travail. Le port, creusé par la nature et agrandi par la main de l'homme, à l'abri des vents, favorisait le commerce et assurait aux navires un refuge assuré contre la tempête. Le voisinage de la Sicile, le libre accès de l'Espagne, de l'Égypte et de l'Asie, ouvrait un vaste champ à l'activité commerciale et colonisatrice. Alexandrie et Venise présentèrent seules le spectacle d'une prospérité aussi rapide. La fortune propice avait dirigé les navires de l'illustre Didon, les circonstances les plus favorables allaient bientôt permettre à la cité naissante d'aspirer au premier rang sur la scène du monde. Le gouvernement, monarchique à l'origine, passa bientôt entre les mains d'une aristocratie puissante et tyrannique. Un conseil d'anciens, composé de vingt-huit membres et de deux présidents ou suffètes (ce nom trahit l'origine phénicienne de la colonie et est le même que celui des schophétim ou juges d'Israël), décidait de la paix et de la guerre, réglait toutes les affaires courantes, nommait les généraux et les appelait, à la fin de chaque campagne, à rendre un compte minutieux de leurs actions. Les suffètes et les membres du conseil tiré de l'assemblée générale étaient élus pour un an; mais un certain nombre de familles influentes surent se réserver toujours les charges les plus importantes, ce qui semble révéler le peu de valeur de l'assemblée. Pour ne point concentrer tous les pouvoirs entre les mains d'un petit nombre de privilégiés, les Carthaginois nommèrent, à l'époque des décemvirs romains, une nouvelle assemblée, le conseil des Cent (104) ou des juges. Leur mission était de surveiller, de faire comparaître devant leur tribunal, et de condamner en cas de délit tous les autres fonctionnaires. Ils possédaient le droit de leur infliger, en cas de haute trahison, le dernier supplice. Il est facile de voir que ce conseil des Cent devint le chef suprême de l'État, put entraver toutes les expéditions, imposer aux généraux un frein, à l'origine salutaire, mais

dégénérant bientôt en un despotisme soupçonneux et mesquin qui rendit les longues guerres difficiles, et impossibles les succès durables. Il est intéressant pour le philosophe et pour le penseur de voir l'esprit humain reproduire les mêmes formes de gouvernement dans des circonstances analogues, à Sparte, à Carthage et à Venise. Le peuple joua plus tard un rôle moins effacé, quand on eut besoin de lui aux jours d'épreuve. Mais il avait subi, lui aussi, les effets désastreux d'un long asservissement, il était devenu vil et mercenaire, incapable de tenir la campagne. On ne put en tirer qu'une garde d'élite peu nombreuse, escorte et défense du général. Initié à la grandeur et aux intérêts de l'État, le peuple aurait pu rendre les plus grands services, car il s'élevait à 700,000 âmes, sans compter les nombreux esclaves qui cultivaient les biens des riches propriétaires.

Les progrès menaçants des Hellènes contraignirent la ville commerçante à prendre les armes. Grâce à de nombreux mercenaires, elle se rendit maîtresse de la Libye, assujettit à un tribut les hordes nomades et les villes de la côte, et étendit ses conquêtes jusqu'en Espagne, en Sicile et en Sardaigne. Cette grandeur avait plus d'apparence que de réalité, comme le témoigne l'audacieuse expédition d'Agathocle en Afrique, où il ramassa dans les riches campagnes un immense butin et prit d'assaut toutes les places fortes de Carthage sans que ses tributaires fissent un geste pour sa défense. Un heureux hasard put seul sauver d'une ruine imminente la dominatrice des mers. Pyrrhus lui fit courir de grands dangers. A sa mort, Carthage recouvra promptement son antique influence en Sicile, mais bientôt allait recommencer la guerre entre les nombreuses ambitions qu'excitait cette île fertile et prospère qui se baigne dans les eaux azurées de la mer avec ses montagnes grandioses, ses moissons, ses forêts et ses cités prospères; Rome la convoitait depuis de longues années et s'empressa de saisir une occasion favorable pour soutenir ses prétentions par les armes.



Ruines d'Agrigente.

I.

LES ROMAINS EN SICILE ET EN AFRIQUE.

Après la mort d'Agathocle, Hiéron, homme intelligent et populaire, devint maître de Syracuse. Ne pouvant assujettir à l'obéissance et à la discipline les mercenaires à la solde de son prédécesseur, il les avait congédiés, après avoir rempli à leur égard tous ses engagements. Ceux-ci, trompés dans leur espérance et cherchant de nouvelles aventures, suivirent la côte jusqu'à Messine, pour passer en Italie (284). Les Messinois leur firent un accueil hospitalier ; ces bandes sans foi ni loi jetèrent des yeux de convoitise sur cette ville si importante et résolurent de s'y établir. Repoussés par les citoyens indignés, ils se

jetèrent sur eux, en égorgèrent la majeure partie, et, après plusieurs jours de meurtre et de pillage, devinrent maîtres de la ville et réduisirent en servitude les quelques citoyens échappés au massacre, les femmes et les enfants. Pleins de mépris pour l'agriculture et le commerce, ils ne voulurent devoir qu'à leurs armes leur subsistance et leur prospérité, et cherchèrent à étendre au loin leur influence. Tous les pays voisins se virent bientôt exposés sans défense au pillage de ces maraudeurs; les villes de second ordre durent se soumettre, et ces pillards, qui prirent le nom de Mamertins ou fils de Mars, semblaient devoir former la troisième puissance de l'île et organiser un gouvernement stable sur ces rapines, et le caprice de la soldatesque.

266. Hiéron, désireux de rétablir dans Syracuse le calme et la légalité, à l'exemple des autres cités grecques, se prépara à lutter avec énergie contre ces ennemis mortels de l'ordre et du repos public. Il les battit près de Mylæ et les contraignit à se réfugier dans Messine. Affaiblis, découragés, redoutant de partager la cruelle et sanglante destinée des mercenaires de Rhégium, ils acceptèrent avec empressement les offres du commandant d'une flotte carthaginoise qui croisait dans les eaux de Messine. Les Syracusains, ne tenant aucun compte de ces propositions, se hâtèrent de poursuivre de près leurs avantages et de mettre le siége devant Messine. Les Mamertins, épouvantés à la pensée du supplice qui les attendait, préférèrent se jeter dans les bras des Romains, qui avaient à la vérité infligé le dernier supplice aux hordes de Rhégium, mais seulement pour avoir violé leurs serments. Ils pouvaient espérer de se voir traités par eux avec plus de douceur, car ils assuraient à Rome la possession de l'une des villes les plus importantes de l'île. Après avoir mûrement étudié les divers partis à prendre dans leur situation, les mercenaires envoyèrent à Rome une ambassade solennelle, chargée d'implorer l'assistance de la puissante république et de lui offrir leurs services.

Le sénat hésita longtemps sur la ligne de conduite à adopter. Les membres les plus respectables de l'auguste assemblée envisageaient comme déshonorante toute alliance avec une horde de bandits. Quelques-uns prévoyaient pour un avenir rapproché, si la république intervenait en Sicile, une guerre avec Carthage, guerre d'autant plus dangereuse que Rome ne disposait sur mer que de faibles ressources, et qu'il devenait impossible de prévoir l'issue de la lutte du moment où l'on ne pouvait plus compter sur le courage des légions. Les consuls, qui appelaient la guerré de tous leurs vœux, assurèrent le triomphe de leur opinion, en la soumettant aux délibérations de l'assemblée populaire. Celle-ci, pleine de confiance en la grandeur romaine, orgueilleuse de ses triomphes, s'empressa d'agréer l'hommage et l'alliance des mercenaires mamertins. Le sénat envoya des féciaux au roi Hiéron et aux Carthaginois pour leur faire officiellement connaître les décrets du sénat. L'armement des troupes de terre et de mer fut poursuivi avec la plus grande activité, en prévision d'une guerre inévitable et prochaine.

Le légat Caius Claudius, précédant le consul Appius Claudius, se mit en route pour Rhégium, à la tête de l'avant-garde, et s'avança à marches forcées. Les deux généraux appartenaient à l'illustre *gens* Appia, dont l'arrogance et la morgue n'étaient égalées que par l'ambition insatiable. Sur l'ordre du sénat, le port de Rhégium fut désigné comme le point de ralliement des navires de Tarente, de Locres, de Naples et de plusieurs autres villes grecques alliées. C'étaient pour la plupart des vaisseaux de transport ou des trirèmes (à trois rangs de rames). C'est avec de semblables flottes que les Grecs remportèrent toutes leurs glorieuses victoires navales. Mais, depuis, l'art de la construction des navires avait fait des progrès considérables. Les successeurs d'Alexandre employèrent des navires à cinq et même sept rangs de rames. Bientôt on construisit des colosses de dix, vingt, vingt-cinq

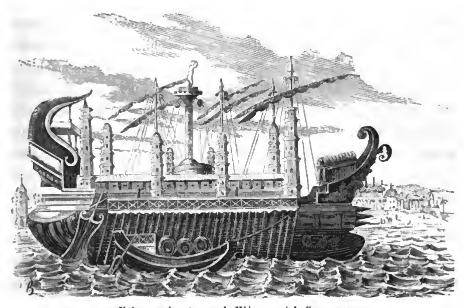
rangs de rames, navires ingouvernables et incapables, en temps de guerre, de rendre des services importants. La flotte carthaginoise se composait de quinquérèmes ou pentères (cinq rangs de rames). Contre ces navires de haut bord, maniables, solides, montés par des marins expérimentés, les trirèmes romaines ne pouvaient pas engager la lutte et devaient s'abandonner aux caprices des vents et à la protection des dieux, pour gagner sans combat les côtes de Sicile. Tout à coup, le sénat reçut la nouvelle imprévue que les Mamertins, réconciliés avec Hiéron et défendus par une garnison carthaginoise, n'avaient plus besoin de l'appui des Romains (264).

Caius Claudius, peu satisfait de la tournure que semblaient devoir prendre les affaires, et qui avait rêvé combats, victoires et triomphe, tremblait de voir s'écouler sans campagne l'année, si riche à son début en promesses, de son commandement. Audacieux jusqu'à l'extravagance et soutenu par l'énergie de son ambition surexcitée, il se jeta presque seul dans une barque et fit voile vers Messine. Plein d'insolence et de défi, il demanda aux mercenaires comment ils avaient osé se soumettre à la tyrannie des Carthaginois et repousser l'assistance de leurs confédérés. Comme ceux-ci, intimidés et indécis, ne savaient que répondre, il en conclut qu'ils invoquaient encore le secours des légions, et rejoignit son armée. Aussitôt que ses troupes se furent embarquées, il mit à la voile, en dépit des vents et des marées; mais les éléments, moins dociles que les Mamertins, dispersèrent l'escadre et poussèrent plusieurs navires romains au milieu de la flotte carthaginoise, qui les considéra de bonne prise. La guerre n'avait pourtant pas encore éclaté entre les deux républiques, et le général de Carthage, Hannon, n'osa pas prendre sous sa propre responsabilité d'engager les hostilités. Il profita de l'occasion qui s'offrait pour négocier, renvoya courtoisement à Appius les navires tombés entre ses mains, le priant de se désister de toute entreprise contre Messine, s'il ne

voulait pas voir aussitôt Carthage s'armer contre lui. Caius Claudius repoussa avec dédain ses recommandations, remit une seconde fois à la voile, en déployant cependant plus de prudence, et débarqua à Messine à la tête de quelques troupes d'élite. Les Mamertins se rendirent à l'appel des Romains. Hannon, convoqué, lui aussi, à l'assemblée, s'empressa de s'y rendre; saisi par trahison et livré au légat par les mercenaires, il se laissa intimider; menacé de mort, il fit évacuer la citadelle par ses soldats, et Claudius se trouva par cet artifice maître de Messine sans coup férir. Qu'importaient au sénat la perfidie, la trahison, pourvu que le succès fût assuré. „La fin justifie les moyens", ce mot d'ordre de la politique a presque toujours été celui des Romains. La possession de Messine fut le point de départ des guerres puniques qui devaient durer 118 ans (264-146).

Le gouvernement carthaginois se montra très-irrité de la tournure qu'avaient prise les affaires. L'infortuné Hannon fut livré au bourreau; une flotte considérable cingla de Carthage, portant une armée importante, et prit position au promontoire de Pelorum, en face des côtes d'Italie, pour surveiller le passage du détroit. L'armée de terre s'établit au nord de Messine. Hiéron, qui avait embrassé le parti de Carthage, se chargea de l'attaque de Messine du côté sud. Les Mamertins surveillaient avec terreur ces redoutables préparatifs et voyaient suspendue déjà sur leurs têtes coupables la hache du bourreau; les cohortes romaines restèrent fermes en présence du danger, s'attendant chaque jour à être délivrées par le consul. Appius Claudius s'était, il est vrai, établi à Rhégium avec ses légions, et épiait avec impatience l'occasion favorable pour franchir le détroit. Pendant une nuit obscure, par un vent violent qui poussait le courant vers les côtes de Sicile, il tenta avec succès l'audacieuse entreprise et, débarquant sur la plage sud de Messine, du côté opposé au camp syracusain, se trouva dès le lendemain matin prêt à l'attaque. Sa

marche fut une marche triomphale à travers les villes de la côte, dont la plupart se soumirent volontairement. Passant au pied de l'Etna embrasé, l'armée romaine atteignit bientôt les plaines fertiles qui environnent Catane. La ville osa tenter une vaine résistance, mais les légions romaines s'en emparèrent dès le premier assaut, et y ramassèrent un immense butin. Pour la seconde fois les étendards romains flottèrent sous les murs de Syracuse, et l'armée qui s'élevait à 40,000



Vaisseau gigantesque de Hiéron, roi de Syracuse.

hommes, était cette fois assez forte pour investir cette place du côté de la mer. Le roi Hiéron, n'osant pas braver les rigueurs d'un long siége et les horreurs d'un assaut, s'empressa d'entrer en négociations avec le consul. Les conditions que celui-ci voulait lui imposer étaient assez dures; il devait renoncer formellement à toute prétention sur ses possessions du nord de l'île, et ne conserver que les territoires du sud, relâcher sans rançon tous les prisonniers, payer une indem-

nité de guerre de cent talents (560,000 fr., somme énorme, si l'on compare la valeur actuelle de l'argent à celle qu'il pouvait avoir dans l'antiquité), prendre part enfin comme confédéré à toutes les guerres de la république. Le roi se soumit, ouvrit les portes de Syracuse à Appius, conclut avec lui un traité d'alliance offensive et défensive, et, resté fidèle à ses engagements pendant un long règne, rendit à son royaume une partie de son antique splendeur. Depuis lors, adonné aux arts de la paix, il travailla à l'embellissement de sa capitale, aux progrès de l'enseignement, des beaux-arts, de la poésie, réunit autour de lui un cercle de poëtes, de littérateurs, de philosophes, de savants, dont le plus célèbre, Archimède, lui fournit les plans et les machines pour la construction d'un navire gigantesque à vingt rangs de rames, qui renfermait plusieurs appartements, des bibliothèques, une salle de bains, offrait en temps de paix un séjour délicieux, en temps de guerre une forteresse imprenable, et témoigne des progrès de l'art nautique à cette époque.

Le gouvernement carthaginois n'avait pas, de son côté, détourné un instant son attention des affaires de Sicile; il ordonna d'immenses armements sur terre et sur mer, mais les distances étaient considérables, et à Carthage ne régnaient ni cette énergie, ni cette unité d'action qui assurèrent toujours les succès de Rome. Les suffètes appelèrent aux armes les confédérés libyens et les hordes nomades, achetèrent les services des belliqueuses tribus de l'Espagne, et purent bientôt faire entrer en campagne plus de 100,000 hommes, une excellente cavalerie et un grand nombre d'éléphants dressés au combat. 50,000 hommes devaient rétablir le succès des armes carthaginoises en Sicile, l'autre moitié de l'armée prendre terre en Sardaigne, et épier la première occasion favorable pour débarquer sur les côtes d'Italie. Le sénat, n'attachant pas une grande importance à ces préparatifs formidables, qui menaçaient pourtant la sécurité du Latium, envoya les

deux armées consulaires en Sicile. Pour assurer la défense des côtes, il se borna à nommer un préteur chargé de fortifier les endroits le plus directement menacés.

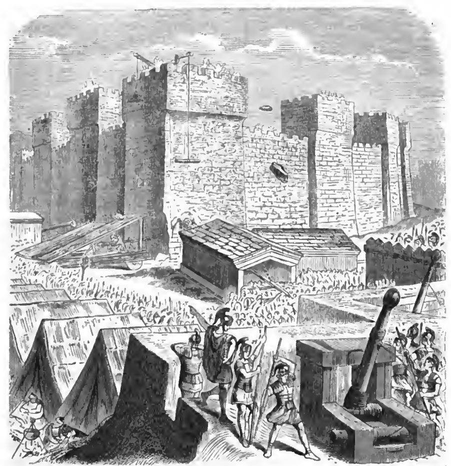
262. Le général carthaginois Annibal, fils de Giscon, débarqua sur les côtes méridionales de l'île, dans les environs d'Agrigente, et se contenta d'attendre de pied ferme les Romains, au lieu de profiter de la supériorité de ses forces pour prendre une énergique offensive. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître. Quatre légions, renforcées de nombreuses troupes auxiliaires grecques, campèrent sous les murs d'Agrigente, dont les remparts solides et épais avaient, dans des jours plus prospères, défendu et renfermé une population grecque de 400,000 âmes. Des guerres incessantes, un gouvernement stupide et tyrannique avaient eu pour conséquence nécessaire sa décadence rapide. Ses temples, ses gymnases, ses palais tombaient en ruines; les mercenaires carthaginois avaient, quelques années auparavant, fait périr, dans un sanglant assaut, la majorité de ses habitants.

Du haut des murailles, les Carthaginois pouvaient voir se déployer du côté du sud-ouest les blanches tentes de l'armée romaine. C'était l'époque de la moisson; à l'horizon, dans la plaine, les moissons dorées se balançaient au gré de la brise. Les assiégés voulurent récolter ces moissons qu'ils n'avaient pas semées. Animés des mêmes sentiments, les consuls laissèrent deux des légions à la garde du camp et formèrent une chaîne d'avant-postes pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Transformés pour un moment en pacifiques travailleurs, les soldats romains se préparèrent à faucher les blés déjà mûrs. Mais le général carthaginois ne voulut pas rester un spectateur indifférent de ces manœuvres, et, lançant contre les moissonneurs ennemis une partie de ses forces, marcha contre le camp romain à la tête de l'élite de ses troupes. Animées par sa présence, les cohortes espagnoles, s'élançant au pas de course, parvinrent à franchir la muraille du camp, malgré une

nuée de traits, arrachèrent les palissades d'une main rapide, et la mêlée s'engagea atroce, sanglante. La lutte n'était pas moins ardente dans la plaine; les avant-postes des Romains couraient les plus graves dangers; entourés de cavaliers, de fantassins dix fois plus nombreux, ils combattirent corps à corps avec l'énergie du désespoir, et préférèrent succomber sous le nombre plutôt que de céder un pouce de terrain. Les bandes de faucheurs, rassemblés en toute hâte, accoururent enfin à leur secours, repoussèrent l'ennemi, et, par un rapide mouvement de flanc, attaquèrent par derrière ceux des ennemis qui avaient pénétré dans le camp. La défaite fut décisive, et Annibal, découragé, dut se borner à la défensive et se renfermer dans les murs d'Agrigente.

Ce premier succès donna un nouvel essor à l'audace des Romains. Ils établirent un second camp au sud-ouest de la ville et réunirent leurs deux centres d'action principaux par une muraille et des fossés intérieurs et extérieurs, qui interceptèrent toute communication de l'ennemi avec la mer. On ne sait s'ils se contentèrent d'affamer les Carthaginois, ou s'ils cherchèrent à hâter le succès par un assaut décisif; cette seconde hypothèse est plus vraisemblable, car ils avaient eu déjà l'occasion d'apprendre à l'école des Grecs l'art compliqué des siéges. Outre le bélier, défendu par un toit en pente, dont l'extrémité supérieure regardait la ville assiégée, et qui était employé par les anciens dans l'attaque des murailles de pierres, on connaissait aussi une machine de guerre destinée à percer les murailles les plus épaisses, assez semblable au bélier, munie comme lui d'une tortue (*testudo*) ou toiture protectrice, mais terminée à son extrémité par une pointe en forme de tarière, qui pouvait creuser les pierres les plus dures, par une action plus lente, mais plus efficace et plus certaine que celle du bélier. Les armées assiégeantes possédaient aussi des machines de trait et de jet qui pouvaient souvent lancer dans l'intérieur des places assiégées des pierres pesant plus de cent livres.

Peut-être aussi les Romains employèrent-ils contre les épaisses murailles d'Agrigente la baliste à un bras, ou onagre, qui lançait les pierres les plus pesantes par le moyen d'une solive épaisse assujettie à une pièce mobile par des cordages serrés avec force, tendue avec



Siége d'Agrigente.

effort, et tout à coup relâchée par le retrait du levier qui la tenait immobile. Les projectiles, placés à l'extrémité du bras, taillée en forme de cuiller, prenaient leur élan quand le bras, décrivant un arc de cercle rapide, formait une perpendiculaire avec sa base.

Bien que les légions fussent activement employées à la manœuvre de ces nombreuses machines, le siége menaçait de traîner en longueur, et les consuls ne devaient attendre la victoire que d'un blocus rigoureux, qui ne tarderait pas à affamer une population nombreuse et à amener une capitulation. Du côté des montagnes du nord, quelques provisions pouvaient encore être de temps en temps introduites dans la place, mais elles ne pouvaient suffire aux nombreux besoins d'une place assiégée déjà depuis plus de cinq mois. Malgré l'épuisement de ses troupes et les ravages affreux de la famine et de la maladie, Annibal, comptant sur une délivrance possible, ne parlait pas encore de se rendre. Chaque jour, du haut de la citadelle, il interrogeait avec anxiété la mer lointaine. Bientôt il aperçut à l'horizon, sur la mer bleue et tranquille, quelques voiles, avant-garde isolée d'une flotte nombreuse, dorées par les rayons du soleil couchant. Il vit flotter au vent l'étendard de Carthage; son héroïque persévérance était récompensée. C'était Hannon, son collègue, qui arrivait de Sardaigne pour dégager l'armée, et conserver à Carthage l'empire des mers et la possession d'Agrigente. Il n'essaya pas de débarquer auprès du camp romain, mais, reprenant la pleine mer, jeta l'ancre en vue d'Héraclée et y établit son camp. Il était à la tête de 50,000 hommes d'infanterie, 50 éléphants et 6,000 cavaliers. La fortune lui fut au début favorable; il se rendit maître, par la ruse, de la ville d'Erbesse et de tous les magasins des armées consulaires. Il réussit même à attirer en plaine la cavalerie romaine, qui, chargée avec fureur par les hardis et légers cavaliers numides, regagna avec peine le camp romain, après avoir essuyé des pertes considérables. Hannon, encouragé par ce premier succès, se rapprocha du camp ennemi et le bloqua, grâce à ses escadrons infatigables que les Romains n'osaient plus aborder en plaine. Hiéron seul, allié aussi fidèle dans l'infortune que dans la prospérité, mit tout en œuvre pour ravitailler les Romains. Mais ses

vaisseaux d'approvisionnements furent souvent surpris par la flotte carthaginoise et coulés bas ou capturés. Les assiégeants supportèrent avec une énergie vraiment romaine les plus dures privations, sachant bien que la garnison d'Agrigente avait plus à souffrir encore.

La lutte continua ainsi pendant deux mois et sans donner de résultat; des signaux avertirent un jour Hannon que la garnison carthaginoise se trouvait réduite à la dernière extrémité. Il devenait dès lors impossible d'attendre plus longtemps, et il se décida sur-le-champ à engager l'action. La première ligne était formée par les mercenaires, puis venaient les éléphants escortés par les troupes légères, en dernière ligne et comme réserve la phalange en ordre de bataille. Comme on le voit, les généraux carthaginois n'avaient pas su mettre à profit la tactique de Pyrrhus. Ce général consommé disposait ses éléphants sur les ailes. Leur rôle était de repousser la cavalerie et de prendre les légions à revers. Il s'était bien gardé de les exposer dans une attaque de front aux javelots ennemis, et surtout de les disposer en avant de la phalange dans les rangs de laquelle, blessés et contraints de fuir, ils jetaient inévitablement le désordre. Les légions vinrent aisément à bout de l'infanterie, mirent le désordre dans les rangs des éléphants et repoussèrent la cavalerie, victorieuse au début, tandis qu'une réserve considérable défendait le camp lui-même contre les attaques des assiégés.

La nuit était venue séparer les combattants, nuit obscure d'automne; aucune étoile ne brillait sur un ciel chargé de nuages; les sentinelles accablées de fatigue se laissaient aller au sommeil ou remplissaient vaguement et sans conscience leur devoir. Mais dans Agrigente veillait le général inquiet, qui ne pouvait plus désormais compter sur aucune assistance. Après tant d'années de gloire et de prospérité, il ne voyait pour lui-même et pour ses héroïques soldats, déjà décimés par la famine, d'autre alternative que la mort au milieu des légions

ennemies dans une lutte suprême, le supplice plus lent et plus affreux de la famine ou une honteuse captivité. Aussi puisa-t-il dans son désespoir l'inspiration soudaine d'une résolution audacieuse, qu'il n'avait pas malheureusement comprise au moment favorable, au début des hostilités. Suivant ses ordres, les troupes, l'élite d'une armée à moitié disparue, prirent les armes en silence, et, ouvrant toutes les portes de la ville, s'éloignèrent en ordre de bataille et défilèrent devant les murailles du camp ennemi. Des fascines et des sacs de terre, préparés à l'avance, comblèrent bientôt les fossés et permirent l'escalade. Encouragés par ce premier succès, protégés par d'épaisses ténèbres, au milieu d'un silence de mort, les Carthaginois continuèrent leur course étrange et fantastique entre les lignes du camp romain, plongé dans le sommeil, et sortirent de la même manière sans avoir donné l'alarme. Continuant leur course rapide et s'avançant à marches forcées, les assiégés laissèrent derrière eux la plaine couverte des cadavres de la dernière bataille et atteignirent au point du jour Héraclée, où la flotte, prête à lever l'ancre, les accueillit avec transports.

Les Romains furent instruits trop tard des événements dont la nuit avait été la complice; l'ennemi était déjà hors d'atteinte. Aussitôt, enfonçant les portes de la ville, ils se répandirent dans les rues d'Agrigente et se livrèrent impunément au pillage et au massacre sur une population anéantie par la peur. Tous ceux qui ne succombèrent pas sous les coups d'une soldatesque effrénée, furent réduits en esclavage; ce dernier assaut consomma la ruine d'Agrigente. Ce ne fut plus dès lors qu'une ruine gigantesque dont les glorieux décombres, couchés sur une haute colline, dominent encore les riches et fertiles campagnes siciliennes. Sans doute le navigateur qui passait en vue de son promontoire, chanta longtemps sa grandeur passée; sans doute l'historien Philinus, le plus illustre de ses enfants, erra triste et silencieux au milieu des ruines amoncelées, repassant en sa mémoire les gloires

du passé, méditant le plan d'un ouvrage immortel destiné à flétrir les couronnes triomphales dont les Barbares envahisseurs s'étaient ceint le front.

261. La prise d'Agrigente assura aux Romains des succès importants et rapides ; la plupart des villes de l'intérieur de l'île tombèrent en leur pouvoir, les places fortes de la côte ouest, défendues par les armées et les flottes de Carthage, leur restèrent fermées. Les Carthaginois, qui ne pouvaient compléter les cadres de leurs troupes mercenaires sans une perte de temps considérable, se bornèrent à tenir la mer. Débarquant à l'improviste, tantôt sur un point de la côte italienne, tantôt sur un autre, ils portèrent la terreur et la ruine sur tout le littoral, surprirent souvent des corps de troupes importants, et ne craignirent pas à plusieurs reprises de s'aventurer dans l'intérieur des terres. On ne pouvait prévoir ni la durée ni l'issue d'une guerre conduite dans de semblables conditions. Le sénat résolut de tenter à son tour la fortune sur cet élément, dont Carthage prétendait exercer l'empire incontesté. Il décréta l'armement d'une flotte digne du nom et de la majesté de Rome soit pour le nombre, soit pour la grandeur des navires, et le vote unanime du sénat fut ratifié par l'unanime assentiment de l'assemblée du peuple. Les charpentiers romains se mirent aussitôt à l'œuvre, une quinquérème carthaginoise échouée sur le rivage servit de modèle à ces novices armateurs. Les nobles et les simples citoyens, les riches et les pauvres s'empressèrent d'apporter, en dons patriotiques, au trésor public de l'or et des matériaux ; tous, unis par un même sentiment, l'amour de la patrie, travaillèrent à réaliser promptement cette œuvre gigantesque, la création d'une flotte. Le concours des confédérés fut instamment sollicité, les villes grecques fournirent des maîtres charpentiers, des matelots, des pilotes. L'enthousiasme semblait s'être communiqué à la confédération tout entière. Grâce à cette admirable unité d'action et d'enthousiasme, le sénat

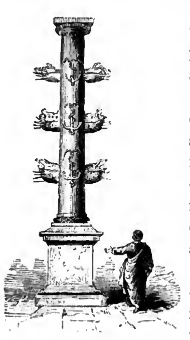
accomplit dans le court délai de deux mois une œuvre impossible, s'il ne s'agissait pas de Rome, la construction de 100 pentères et de 120 trirèmes[1]. Les volontaires et les recrues furent en même temps initiés à la manœuvre sur des radeaux, et plus tard sur les navires eux-mêmes. Les Romains ne se contentèrent pas d'imiter; leur génie pratique, rendu théorique par la nécessité, sut inventer des formes nouvelles. On avait dû reconnaître que ces navires lourds et informes ne pourraient jamais lutter avec avantage contre des marins aussi expérimentés, des navires aussi légers que ceux des maîtres de la mer. Un homme de génie disposa un appareil qui permettait de tirer un parti avantageux du courage et de l'expérience du soldat d'infanterie. On plaça à l'avant de la pentère un mât de 24 pieds de hauteur, auquel était assujetti un plancher mobile, sorte de pont, muni de crampons à son extrémité et disposé de manière à pouvoir être abaissé dans tous les sens sur le navire ennemi. Laissait-on glisser le câble sur la poulie, le plancher s'abattait avec violence sur le pont de l'adversaire, auquel il se cramponnait solidement, au moyen de pointes de fer acérées. Aussitôt les assaillants montaient deux par deux à l'abordage le long du mât, et se précipitaient sur le pont ennemi, armés de javelots et de leurs courtes et redoutables épées.

Il était grand temps que la flotte improvisée mît à la voile, car le nouveau général carthaginois Hamilcar déployait plus d'activité que ses prédécesseurs. Il commença le siége de Ségeste à la tête d'une armée considérable, mit en fuite le légat qui cherchait à arrêter ses progrès, et contraignit le sénat à envoyer en toute hâte un préteur en Sicile, en attendant l'arrivée des deux consuls, retenus par l'arme-

1. Mommsen (*Röm. Gesch.*, p. 510) regarde comme une phrase de rhéteur le récit de la construction merveilleuse de la flotte. Il remarque avec raison que les Romains possédaient déjà une flotte marchande importante, qu'il s'agissait de transformer, et que seule la raison politique les empêcha d'avoir recours au génie des Massaliotes et des Syracusains. (*Le Traducteur.*)

ment de la flotte. L'un d'eux, Cnéius Cornélius Scipion surnommé, à cause de son peu d'intelligence, l'Ane, *Asinus*, mit à la voile pour Messine avec une flottille de 17 galères, et poussa jusqu'à Lipara, pour gagner entièrement à la cause de Rome les habitants des îles Lipari. Un marin habile, Bogud, qui l'avait induit en erreur par les faux rapports de ses espions, le surprit en vue de l'île, et le fit prisonnier sans combat, ainsi que toute son escadre. La flotte romaine mit à la voile, sans se laisser arrêter par cet accident inattendu. Une escadre carthaginoise, entraînée par le vent au milieu des vaisseaux italiens, fut à son tour faite prisonnière. Caius Duilius, le second consul, puisant dans ce succès un nouveau courage, s'avança dans la direction du promontoire de Mylæ, centre d'action des amiraux africains, qui avaient déjà à plusieurs reprises infligé de grands dommages aux populations du littoral. A la vue des lourdes et grossières pentères romaines, les matelots carthaginois, ne pouvant croire à une lutte sérieuse, se préparèrent à faire de riches prises au milieu de cette masse informe et ingouvernable. Trente des meilleurs navires pénétrèrent dans le centre même de l'escadre, mais, saisis aussitôt par les corbeaux (ponts mobiles), durent se rendre, après une courte et sanglante mêlée. Cet accident ne rendit pas les autres vaisseaux carthaginois plus sages, et ils durent bientôt gagner en toute hâte la pleine mer, laissant à l'ennemi victoire et butin. Le succès était grand pour Rome, l'effet moral plus considérable encore. On ne s'explique que difficilement l'échec si grave des Carthaginois, les premiers marins de l'antiquité. Sans doute on a exagéré leur réputation; incapables de lutter corps à corps contre les Romains, leurs quinquérèmes colossales ne permettaient pas à leur génie maritime de déployer toutes ses ressources. Les résultats obtenus par les Carthaginois dans toutes leurs guerres maritimes sont bien différents de ceux que proclame l'histoire maritime d'Athènes. Les Carthaginois furent presque toujours,

malgré leur expérience, battus sur leur élément favori par les Romains, dont la marine venait de naître. Les Grecs, au contraire, et en particulier les Athéniens, triomphèrent toujours des flottes les plus considérables, en tournant l'ennemi, en pénétrant au moment favorable à travers les rangs en désordre de ses escadres. L'expérience consommée de leurs pilotes, la souplesse de leurs mouvements, l'audace de leur offensive, leur assurèrent des victoires promptes et décisives. Leurs proues acérées coulaient bas en un instant le navire ennemi attaqué de flanc; en passant, toutes voiles dehors, le long des bords de l'adversaire, ils brisaient son gouvernail et rendaient toute manœuvre impossible. Les lourds corbeaux des Romains n'auraient été, pour ces marins consommés, qu'une occasion de plus de faire ressortir leur agilité et leur adresse.



Colonne de Duilius.

Rome accueillit avec joie la nouvelle d'une victoire aussi décisive et aussi inespérée. Duilius, pendant qu'il gravissait lentement en triomphateur les pentes du Capitole, se vit acclamé avec transport par une population enthousiaste. Seul il reçut le privilége de se faire escorter le soir dans Rome jusqu'à son palais par des esclaves porteurs de torches et par des joueurs de flûte. Une colonne rostrale, destinée à transmettre le souvenir de ses exploits à la postérité la plus reculée, fut érigée en son honneur sur le Forum.

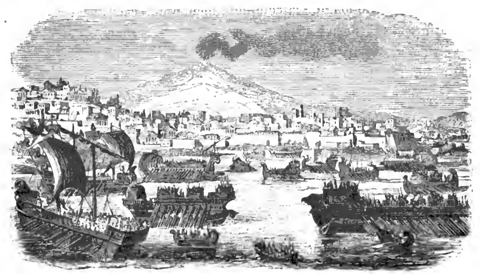
259-258. L'année suivante, la marche des événements en Sicile fut défavorable aux Romains. Hamilcar serra de près les légions et leur fit

essuyer des pertes réitérées; les consuls durent lever le siége de Myttistratum et furent battus à Thermæ sur la côte nord de l'île. L'actif et infatigable Carthaginois se dirigea aussitôt à marches forcées contre une ville de l'intérieur, Enna, dans un pays riche et fertile où les fleurs embaumées, les fruits savoureux croissaient en abondance sur un sol fécond, arrosé par des sources nombreuses, réchauffé par un soleil du Midi, dont les brises de la mer et des forêts touffues tempéraient les ardeurs, Enna, qui vit autrefois la gracieuse Proserpine errant dans ses riantes campagnes disparaître enlevée, malgré ses larmes et ses soupirs, par le roi des sombres abîmes. Hamilcar se rendit maître de la ville sans coup férir et traita ses habitants avec bonté. Puis, regagnant sans s'arrêter la côte sud de l'île, il s'empara sans résistance de Camarine, de Drépane vers l'ouest, port vaste et commode qu'il transforma en une citadelle et en un port de guerre de premier ordre.

Le consul Aulus Atilius Calatinus débarqua dans l'île à la tête de nombreux renforts, prit d'assaut Myttistratum après un siége de sept mois, et ne laissant derrière lui que des ruines fumantes, s'avançait en toute hâte contre Camarine, quand il se trouva tout à coup dans un défilé profond dominé par l'ennemi. Un tribun, Calpurnius Flamma (ou Cædicius), se dévouant au salut de l'armée, gravit une hauteur et périt bientôt avec son héroïque bande, mais son dévouement dégagea l'armée. Le consul, parvenu dans la plaine sans perte sérieuse, ayant appris la retraite de l'ennemi, envoya une troupe d'élite chargée d'assurer aux morts une sépulture honorable. Calpurnius respirait encore; ramené dans le camp romain, il revint à la vie malgré ses nombreuses blessures et reçut de Rome une juste et glorieuse récompense.

Régulus.

Irrité de voir la guerre languir sans donner aucun résultat important, le sénat prit une résolution non moins audacieuse que la création d'une flotte en deux mois. Il décida d'attaquer sa rivale en Afrique même, point vulnérable de sa puissance plus apparente que réelle, comme l'avait prouvé l'expédition d'Agathocle. En Afrique un général heureux et hardi pouvait infliger à Carthage une blessure profonde et peut-être mortelle. Des préparatifs immenses répondirent à la grandeur du but que l'on se proposait. La construction de 200 nouveaux navires éleva le nombre des vaisseaux disponibles à 330 galères de haut bord, montées par 100,000 marins, et pouvant porter 40,000 hommes de troupes. Deux consuls, L. Manlius Vulso et M. Atilius Régulus, célèbre par ses succès éclatants et la grandeur de ses revers, commandaient cette redoutable armada. Carthage réunit une flotte de 350 voiles. Quels que soient les embellissements de la tradition, rarement, dans l'antiquité, des forces aussi considérables furent appelées à entrer en campagne.



La flotte met à la voile.

Combat naval d'Ecnome.

L'armada romaine suivit les côtes ouest de Sicile, doubla le promontoire de Pachynum[1], et, après avoir navigué en vue des rivages méridionaux de l'île se trouva, en présence de la flotte carthaginoise près du promontoire d'Ecnome. Les consuls, aussi prudents qu'habiles, firent avancer la flotte en colonnes serrées. Leurs pentères formaient la tête du coin, destiné à pénétrer à travers la flotte ennemie; leurs escadres s'avançaient à angle droit sur les deux côtés du vaisseau amiral. Une troisième escadre, qui traînait à la remorque les vaisseaux de transport, constituait le troisième côté du triangle. Une arrière-garde importante devait se porter sur les points menacés. Pour résister à cette attaque, Hannon et Hamilcar étendirent leurs lignes en pleine mer, en vue de rompre la masse romaine, pendant que l'aile

1. Pachynum, aujourd'hui cap Passero. (*Le Traducteur.*)

gauche, ramant le long de la côte dont une anse la cachait en partie, devait prendre l'ennemi à revers et lui couper le chemin de la côte. Ce plan réussit entièrement. Le centre de la flotte carthaginoise sembla céder à l'élan de l'attaque romaine, et les consuls s'avancèrent à sa poursuite avec tant de précipitation et d'imprudence, que la troisième ligne, pesamment chargée, fut dans l'impossibilité de les suivre. L'aile droite carthaginoise, obliquant légèrement, se jeta sur elle pendant que l'aile gauche attaquait la réserve. Sur trois points à la fois s'engagea une mêlée sanglante et furieuse. Les cris des combattants remplissaient l'air; les vagues, soulevées par ces milliers de rames, écumaient au loin; des nuées de traits volaient dans l'espace et les navires s'entre-choquaient avec fracas. Les Romains réussirent à lancer quelques corbeaux, et alors s'engagea un combat corps à corps, où la courte épée romaine fit d'affreux ravages, ensanglantant bientôt la mer et la couvrant de cadavres. Dès lors l'art stratégique, le génie maritime des Carthaginois devinrent inutiles, et le courage des Romains leur assura une victoire décisive. Les consuls mirent en fuite le centre de la flotte carthaginoise, volèrent au secours de leur droite sérieusement menacée, et prirent à l'ennemi victorieux sur ce point 50 pentères. Ils en avaient déjà coulé bas 30 et perdu 24.

Cette victoire ouvrait aux Romains la route de l'Afrique, et les consuls, sans perdre de temps, mirent à la voile pour les côtes de Libye. Les légionnaires et les marins ne surent pas voir sans murmurer disparaître les côtes de Sicile. L'inconnu d'une navigation lointaine, le silence de la mer, la crainte d'une tempête agitaient leurs âmes; mais les consuls n'en tinrent aucun compte, car ils croyaient pouvoir, dans un avenir rapproché, s'ouvrir une série nouvelle de triomphes. La flotte vit enfin se dessiner à l'horizon les côtes africaines si impatiemment désirées, avec leur végétation exubérante, leurs jardins splendides, leurs villes, leurs villages industrieux et prospères. Les soldats,

oubliant leurs fatigues, saluèrent avec joie un pays qui leur promettait un si riche butin. Les consuls n'osèrent pas pénétrer dans la baie à l'extrémité ouest de laquelle brillaient au soleil couchant les murailles, les palais et les temples de l'opulente Carthage. Hannon, à la tête de forces redoutables, veillait sur elle et attendait l'ennemi de pied ferme. La flotte romaine doubla le promontoire de Mercure (cap Bon vis-à-vis de Lilybée) et jeta l'ancre dans la rade sûre et tranquille de Clypéa (Aklib). La ville, ouverte et sans murailles, avait été évacuée par ses habitants et un camp fortifié fut élevé par les consuls au pied des hauteurs qui la dominent.

Aussitôt qu'ils se furent assuré une base d'opérations solide, les Romains se disposèrent à entrer en campagne. L'un des deux consuls mit à la voile avec la plus grande partie de la flotte, de l'armée et 20,000 prisonniers pour présider les nouvelles élections à Rome. Régulus, resté seul avec l'élite des légions (15,000 hommes d'infanterie, 5,000 cavaliers et l'infanterie légère), défit l'ennemi en plusieurs rencontres dans des montagnes, où il se croyait en sûreté, et ravagea sans pitié un pays fertile et bien cultivé. Carthage n'avait à lui opposer ni places fortes ni volontaires, et se trouvait directement menacée. Les Libyens se révoltèrent et cherchèrent, avec l'appui des hordes numides, à s'affranchir d'un joug odieux. On a peine à comprendre pourquoi le consul ne fit pas cause commune avec les tribus insurgées, et pourquoi il négligea de s'assurer les services de l'excellente cavalerie numide. Il semble, du reste, qu'il accueillit dans les rangs de ses soldats les Libyens transfuges, car nous voyons quelque temps après le chiffre de son armée porté à 30,000 hommes. Carthage vit sa puissance fortement ébranlée par cette série de revers et sembla disposée à accepter la paix aux conditions les plus dures et les plus humiliantes. Mais le consul exigeait, outre l'abandon des îles italiennes, le payement d'un tribut considérable, la perte de l'autonomie et jusqu'à

l'engagement de fournir son contingent de troupes et de vaisseaux dans toutes les guerres de la république. Le gouvernement carthaginois, malgré son vif désir d'obtenir la paix, refusa de s'abaisser à ce point devant les Romains, qui n'étaient pas encore maîtres de Carthage; il possédait une armée importante, une flotte nombreuse et surtout des richesses immenses, ce talisman infaillible des contes de fées et qui a la puissance de faire sortir de terre les légions. Les riches marchands de la cité commerçante, décidés à risquer dans une lutte suprême leur fortune, leurs biens, leur tête même, résolurent de se montrer à la hauteur de la situation et de défendre jusqu'à la mort leur indépendance menacée. Abandonnant, pour un moment, les mesquines traditions de leur gouvernement parcimonieux et mercantile, et ne reculant pas devant les plus immenses sacrifices, ils firent prendre les armes à leurs enfants, puisèrent largement dans leurs trésors et envoyèrent au loin des agents, chargés de rassembler à tout prix une armée formidable de mercenaires. Les Numides ne surent pas résister à l'appât du gain; plus de 4,000 cavaliers se rangèrent sous les drapeaux de Carthage. Les soldats intrépides de Laconie et de Tænare acceptèrent sa solde avec empressement. Parmi ces condottieri de l'antiquité se trouvait un certain Xantippe, officier de fortune, d'origine spartiate, auquel plusieurs campagnes heureuses avaient assuré une certaine réputation. S'étant mis au courant de la tactique africaine, il déclara ouvertement que les magistrats de Carthage devaient lui assigner la majeure partie de leurs revers, puisqu'ils choisissaient toujours pour champ de bataille les bois et les montagnes, tandis que la plaine était le seul terrain favorable pour leurs éléphants de combat et leur excellente cavalerie. Pleins de confiance en ses talents militaires, les suffètes lui remirent la direction suprême de la guerre. Il réussit à constituer une phalange compacte et disciplinée et à lui inspirer une confiance entière; la cavalerie, qui avait jusqu'alors combattu par corps détachés,

apprit à son école à manœuvrer avec ensemble. Xantippe comptait, du reste, bien moins sur le nombre que sur la valeur de ses soldats, car il ne commandait que 14,000 fantassins; le reste des forces de la république étant employé à comprimer la révolte des hordes libyennes.

Régulus resta, sans combat, maître de la campagne pendant tout le temps que durèrent les préparatifs de Carthage. Il occupa plus de soixante-dix villes et rassembla tous ses prisonniers et tout son butin dans les murs de Tunès près de Carthage, quartier général de ses opérations. Il était loin de prévoir l'orage menaçant qui s'amoncelait sur sa tête. Plein de mépris pour un ennemi à moitié vaincu, il comptait sur le courage de ses légions pour triompher de tous les obstacles. Aucun ennemi ne menaça le repos de ses quartiers d'hiver, mais un prodige étrange vint pour un moment l'arracher à son aveugle sécurité. Des soldats qui avaient été puiser de l'eau au fleuve Bagradas, s'enfuirent éperdus dans le camp, annonçant qu'un serpent gigantesque, soudainement apparu du sein des eaux dormantes, avait mis en pièces plusieurs de leurs compagnons. Le consul s'avança aussitôt à la tête de quelques cohortes pour vérifier par lui-même la valeur de leurs allégations, et bientôt le monstre irrité lui apparut, prêt à saisir une nouvelle proie; seule la rapidité de son cheval put l'arracher à un imminent péril. Le lendemain matin toute l'armée prit les armes contre le colosse immonde. La cavalerie n'était d'aucune utilité, car les chevaux, épouvantés et indociles, se cabraient à la vue du monstre. Les légions lancèrent leurs javelots, sans parvenir à percer l'écaille épaisse ou à infliger une sérieuse blessure. Le monstre provoqué se prépara à son tour à l'attaque, les plus braves durent reculer, et beaucoup tombèrent victimes de leur témérité. Quelques jours après, les légions renouvelèrent l'attaque, précédées de leurs machines de siége. Les balistes et les catapultes, après quelques essais infructueux, lancèrent contre le monstre des javelots acérés, des pierres énormes et réus-

sirent enfin à le tailler en pièces. La bête mesurait, disent les historiens, plus de 120 pieds de long. On admet généralement que tout ce récit est une fable; mais il n'y a rien d'impossible à ce que sur les confins du désert quelques monstres, débris redoutables des premières périodes de la création, survécussent encore.

255. L'armée romaine avait triomphé d'un monstre, il s'agit bientôt pour elle de triompher d'un ennemi redoutable, qui, à l'approche du printemps, ne craignit pas de descendre dans la plaine et de défier les Romains. La prudence conseillait à Régulus de se retirer dans son camp fortifié de Clypéa, pour y attendre l'arrivée du nouveau consul. Son courage impétueux, sa confiance dans la bravoure de ses soldats, le désir de recueillir de nouveaux lauriers avant l'arrivée d'un rival, étouffèrent en son âme la voix impuissante de la sagesse.

Les légions, noyau sérieux de l'armée, étaient disposées en lignes profondes, pour pouvoir résister plus efficacement au premier choc des éléphants. L'infanterie légère, armée de traits à longue portée, se posta en tirailleurs. La cavalerie peu nombreuse, soutenue sans doute par des détachements d'infanterie légère, occupa les ailes. Xantippe, qui avait joué le premier rôle dans l'organisation de l'armée carthaginoise, ne fut pas chargé cependant du commandement en chef. Négligeant d'éclairer leur marche par une avant-garde importante, les Carthaginois disposèrent en première ligne les éléphants, la phalange se plaça derrière, les Carthaginois et les Libyens sur la gauche, et sur la droite les mercenaires, flanqués des deux côtés par les nombreux escadrons de la cavalerie numide. Dès le premier choc, celle-ci mit en fuite la cavalerie romaine, et, poursuivant sa charge désordonnée, prit les légions à revers, mais se vit repoussée avec résolution par les derniers rangs, qui présentèrent le front à l'ennemi à la suite d'une conversion rapide; leur aile gauche, s'avançant à son tour, mit le désordre dans les rangs des mercenaires après un court et

sanglant engagement corps à corps, mais se vit arrêtée dans sa marche victorieuse par l'infanterie libyenne. Les éléphants serraient de près le centre et l'aile droite des Romains; insensibles à la nuée



Disposition des éléphants en ordre de bataille devant la première ligne de l'armée carthaginoise.

de javelots lancés par les troupes légères, rendus invulnérables par une épaisse armure, ces colosses rompirent les rangs, pénétrèrent à travers les vides; les légions attaquées de front par les Carthaginois, prises à dos par la cavalerie, n'écoutant plus ni la discipline, ni l'hon-

neur, prirent la fuite, en laissant le champ de bataille couvert de leurs morts et de leurs blessés. Tous ceux qui échappèrent aux éléphants et à l'infanterie tombèrent bientôt entre les mains des redoutables enfants du désert, qui sillonnaient en tous sens la plaine avec la rapidité de l'éclair, recueillant à chaque pas des prisonniers, des armes, un riche butin. Tous périrent sous leurs coups, seul le consul se vit épargné ainsi que sa brillante escorte. 2,000 hommes seulement, appartenant sans doute à l'aile gauche, victorieuse au début, échappèrent au désastre. Après un long et pénible voyage à travers les montagnes, ils réussirent à regagner le camp fortifié de Clypéa, en vue de la flotte à l'ancre.

Une partie de l'armée victorieuse fut envoyée contre les Libyens révoltés, mais la majeure partie des forces carthaginoises mit le siége devant Clypéa, défendue avec l'énergie du désespoir par sa faible garnison jusqu'à l'arrivée des renforts. Une flotte de 300 voiles arriva à temps pour recueillir à son bord les tristes débris, affamés et abattus, de l'armée de Régulus. Le solstice était passé, l'état de l'atmosphère faisait prévoir d'horribles bourrasques vers l'ouest, la chaleur accablante et le calme passager de l'air en étaient de sûrs présages. Les pilotes, interprétant sagement ces signes des temps, conseillaient un délai nécessaire, ou tout au moins l'ancrage dans les anses abritées des côtes nord de Sicile. Mais les Carthaginois en possédaient la majeure partie, et les consuls ordonnèrent de prendre la pleine mer et de se diriger sur les côtes sud de l'île. Déjà la terre apparaissait au loin, et les Romains pouvaient entrevoir les débris calcinés de Camarine, triste témoignage de leur barbarie, quand éclata la tempête redoutée (255). Les vagues furieuses et soulevées par l'ouragan engloutirent en quelques instants la majeure partie de la flotte, et sur le rivage, aux environs de Pachynum, les habitants recueillirent pendant plusieurs jours des débris et de nombreux cadavres offerts par les puis-

sances de l'abîme aux mânes des citoyens de Camarine en sacrifice expiatoire.

Après la destruction de la flotte romaine, Carthage releva sa tête hautaine un instant abattue. Nous ne voyons plus figurer Xantippe parmi ses officiers. Peut-être que dégoûté de l'ingratitude des marchands numides, ou séduit par des offres plus brillantes, il passa au service de puissances étrangères, vraisemblablement de l'Égypte, et contribua par son courage aux victoires remportées par Ptolémée Évergète sur les Séleucides; les généraux carthaginois, instruits à son école, continuèrent la lutte avec un mélange de succès et de revers. Après avoir noyé dans des flots de sang la révolte des Libyens et des Numides, ils passèrent en Sicile, occupèrent les ruines d'Agrigente, et firent en peu de temps des progrès rapides. Rome, incapable de jamais se laisser abattre, même par une telle succession de revers, envoya contre eux deux consuls et quatre légions, sous l'escorte d'une flotte considérable, construite en trois mois. Panorme fut prise d'assaut, après un siége long et difficile; Tyndare et plusieurs autres villes capitulèrent, sans opposer de résistance sérieuse. L'année suivante, la flotte fit voile pour la Libye, et, débarquant des corps de troupes sur plusieurs points du littoral, porta au loin la ruine et l'incendie, et ne réussit qu'à s'attirer par cette conduite la haine de populations irritées contre Carthage, et qu'une politique conciliante aurait pu rattacher à la cause de Rome. La vengeance suivit de près le crime, et l'expiation fut sévère. A son retour la flotte, après avoir heureusement doublé Panorme, osa s'aventurer en pleine mer. Le vent, d'abord favorable, se transforma brusquement en une bourrasque furieuse; le gouvernail devint impuissant, et, près du promontoire de Palinure, les flots en engloutirent la majeure partie.

Les forces de la confédération romaine étaient épuisées. Se résignant à subir les décrets du destin, elle renonça pour le présent à

l'empire des mers, et tourna toute son attention vers l'élément essentiel et durable de sa puissance, la guerre continentale. Thermæ fut prise d'assaut par les légions presque toujours victorieuses dans les pays de montagnes, où les éléphants et la cavalerie ne pouvaient rendre aucun service aux Carthaginois. Les Romains réussirent à acculer l'ennemi vers l'ouest de l'île; ils refusèrent constamment de livrer bataille en plaine, où ils avaient à affronter les 140 éléphants de guerre d'Asdrubal. L'ancien consul L. Cæcilius Métellus, campé dans les environs de Panorme, près de la gracieuse chaîne d'Erkte (Pélégrino), réussit seul à triompher de l'invincible répugnance de ses troupes. A l'approche d'Asdrubal, il établit son camp fortifié sous les murailles de Panorme. Son front de bataille était couvert par l'infanterie légère, qui, protégée par un terrain accidenté contre le premier choc des éléphants, les harcela de loin d'une nuée de traits. Irrités d'une pareille audace, les conducteurs manœuvrant avec habileté la contraignirent bientôt à chercher un refuge dans le camp et la poursuivirent jusqu'au pied des murailles (250). Mais, pendant qu'ils cherchaient une brèche pour pénétrer dans la première enceinte, ils se virent criblés de blessures dans ce combat presque corps à corps, et, incapables de diriger plus longtemps les éléphants épouvantés par le tumulte et les torches enflammées lancées sur eux du haut des murailles, ils reculèrent et, dans leur course désordonnée, renversèrent les premiers rangs de la phalange. Saisissant le moment favorable, Métellus fit sortir ses troupes par toutes les portes du camp, fondit sur l'ennemi, le mit en fuite et précipita dans la mer tous ceux qui avaient échappé au premier choc. Le triomphe de l'illustre Métellus fut rehaussé par la présence de treize officiers supérieurs carthaginois, 100 éléphants et des milliers de prisonniers.

Les Carthaginois découragés évacuèrent Selinus et plusieurs autres places fortes, et ne conservèrent que Drépane et Lilybée, villes à peu

près imprenables. Ils cherchèrent en même temps à obtenir une paix honorable ou tout au moins à négocier un échange de prisonniers. L'ambassade, envoyée dans ce but à Rome, fut accompagnée par Régulus [1], qui s'était engagé par serment à rentrer à Carthage si les négociations échouaient. Régulus (tel est le récit imaginé ou embelli par l'orgueil romain), à son entrée dans Rome, refusa de voir sa femme et ses enfants et de paraître dans le sénat, n'étant, disait-il, qu'un esclave de Carthage. Pressé par les députés carthaginois de se joindre à eux, il prit place dans la curie en silence. Les avis étaient partagés. Le sénat avait fait la cruelle expérience des incertitudes de la fortune; beaucoup regardaient comme une gloire pour Rome de conclure la paix en vainqueur, après avoir agrandi le territoire de la république. Les héritiers et les partisans de l'antique tradition romaine, au contraire, ne voulaient déposer les armes qu'après l'anéantissement complet d'une rivale dangereuse. Régulus fut prié d'exprimer son opinion dans une délibération si grave et si décisive. Il montra Carthage affaiblie, épuisée, sa défaite prochaine, inévitable, Rome intéressée à la prolongation des hostilités. Son opinion entraîna la majorité des sénateurs, et les négociations furent rompues. Les Carthaginois indignés accablèrent d'outrages leur prisonnier supérieur à sa destinée, et le menacèrent des plus affreux supplices. Pour lui, sans vouloir écouter les supplications de ses amis, les larmes de sa famille éplorée, il reprit le chemin de sa prison, déclarant indigne d'un Romain et d'un homme de violer la foi des serments. Les tortures les plus cruelles ne purent ébranler son courage et il mourut, comme il avait vécu, en héros. Les écrivains

1. Mommsen, dans son Histoire romaine, relègue la fin de la vie de Régulus dans le domaine de la fable, et n'y veut voir que le type d'une victime du destin, une idée incarnée dans un héros romain; tel Fabricius, symbole de la frugalité antique. C'est peut-être transporter ici, dans le génie romain, l'esprit germanique qui tend à transformer l'histoire romaine en un mythe et un symbole, tandis que le génie français y voit une réalité vivante. (*Le Traducteur.*)

romains ont décrit en traits impérissables sa gloire et ses malheurs. Mais les critiques les plus sérieux mettent en doute cette partie si dramatique de son histoire, et n'y veulent voir qu'un sujet de déclamation et un exercice de rhétorique, un type idéal d'héroïsme sans réalité historique. Quand même d'ailleurs Régulus serait tombé victime de la haine carthaginoise, l'altière et impitoyable république n'avait pas le droit de se plaindre, elle qui fit périr, au mépris des lois les plus sacrées de l'humanité, l'héroïque Pontius et les plus nobles victimes de son ambition; elle qui proclama par la bouche de son plus illustre orateur, Cicéron, le supplice des vaincus comme un droit du plus fort et une nécessité de la politique.

Le sénat, fidèle à ses principes, mit tout en œuvre pour hâter l'heureux succès d'une guerre déjà trop prolongée au gré de son ambition. Ses nombreux chantiers livrèrent en quelques mois une flotte de 200 vaisseaux de guerre, les consuls mirent à la voile pour la Sicile à la tête de plusieurs légions. Ils débutèrent par le siége de Lilybée, défendue par Himilcon et 10,000 mercenaires, et mirent en œuvre toutes les ressources de cet art des siéges, qu'ils avaient étudié à l'école des ingénieurs grecs. Le port fut bloqué au moyen de navires chargés de pierres, coulés à l'entrée de la rade; une muraille et un fossé profond enceignirent du côté de la terre les fortifications de la ville. Des tours immenses, protégées par des tortues saillantes et montées sur des chariots, battirent la base des murailles au moyen de béliers et de tarières; les catapultes et les balistes couvrirent de projectiles les remparts et les créneaux. Des mines profondes ouvrirent des chemins couverts et sûrs jusque dans l'intérieur de la place. Himilcon, de son côté, éleva une nouvelle muraille derrière l'enceinte extérieure menacée, mais cette construction gigantesque traîna en longueur, et les Romains auraient donné l'assaut sur-le-champ, sans un secours inespéré que reçut la garnison assiégée. Une flotte de 50 navires,

portant de nombreuses provisions et 10,000 hommes de renfort, osa s'avancer en vue des pentères romaines et, profitant d'un vent favorable, réussit, malgré les obstacles amoncelés à l'entrée de la rade, à pénétrer dans le port, aux acclamations du peuple et sous les yeux des Romains, surpris de tant d'audace. Ceux-ci n'en continuèrent pas moins avec énergie les opérations du siége. La nature sembla vouloir prêter son concours à Himilcon. Par une nuit sombre dans laquelle le fracas des vagues furieuses qui se brisaient contre les rochers jetait le découragement dans l'âme des plus braves et se mêlait au rugissement du vent qui faisait plier sous ses efforts les lourdes machines de siége, en rendant toute manœuvre impossible, éclata un formidable cri de guerre qui dominait tous les bruits de la tempête. Les rauques et sourds accords des cornes de guerre retentissent au milieu des ténèbres; bientôt, à la lueur des torches, les soldats épouvantés se voient environnés d'armes étincelantes. La garnison avait tenté une sortie et surpris les avant-postes. Des brandons enflammés embrasent en un instant toutes les machines de siége, les Romains surpris parviennent en petit nombre à regagner le camp, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts et de leurs blessés. Les flammes, avivées et portées au loin par la violence du vent, dévorèrent en quelques heures le fruit de longs mois de persévérance et d'efforts. Les consuls découragés n'essayèrent pas de lutter contre les éléments, et se contentèrent de bloquer étroitement la place, mais ils ne tardèrent pas à ressentir eux-mêmes toutes les tortures de la faim, après avoir vu les provisions attendues de Rome interceptées par les croiseurs ennemis. Bien que la viande abondât dans leur camp, ils durent se passer de pain dans un pays fertile, mais ruiné par de longues années d'une guerre sans merci (249). D'autres consuls reprirent les travaux du siége, mais ne furent pas plus heureux, le sénat et le peuple n'ayant pas songé à s'assurer de leur valeur comme marins et comme hommes de guerre. L'un

d'eux, Claudius Pulcher, fils de cet Appius Claudius, illustre par sa censure et son discours éloquent contre Pyrrhus, homme orgueilleux et indomptable comme ses ancêtres, résolut de surprendre la flotte carthaginoise ancrée en vue de Drépane, et de signaler à l'ennemi son approche par un fait d'armes éclatant. Les vaisseaux, équipés en toute hâte, mirent à la voile pour Drépane dont trois milles à peine les séparaient. Suivant un antique usage le consul dut interroger, pendant la traversée, les poulets sacrés, organes respectés de la volonté des dieux. Comme ils refusaient de prendre le blé qui leur était présenté, le prêtre conseilla de renoncer à une expédition contraire à la volonté des dieux. Cette réponse ne put que déplaire à l'audacieux Appius, qui avait conçu lui-même l'entreprise et dont l'âme altière, une fois engagée, ne voulait pas reculer. Plein de mépris pour une volaille aussi stupide, il s'écria d'un ton ironique qui n'admettait pas de réplique: „Eh bien! puisqu'ils ne veulent pas manger, qu'on leur donne à boire", et les malheureux prophètes furent précipités à la mer. L'impiété et le scepticisme n'avaient pas encore envahi chez les Romains les classes inférieures; les soldats, épouvantés de cet acte téméraire et redoutant la colère des dieux, perdirent toute confiance en la fortune de leur général, et se crurent désormais voués aux dieux infernaux.

Adherbal (Atarbas), commandant de la flotte de Drépane, aussi entreprenant qu'habile, se tenait prêt à tout événement. Prévoyant qu'un combat en pleine mer serait plus avantageux pour ses légers navires que pour les lourdes pentères romaines, il suivit, sans attendre l'ennemi, la côte est de la baie dans la direction du large, tandis que la flotte romaine, après avoir doublé les promontoires avancés de l'ouest, s'engagea dans le golfe en une ligne trop étendue et sans cohésion. Le consul, reconnaissant aussitôt le danger, enjoignit par des signaux répétés aux vaisseaux de l'avant-garde de se replier sur le

centre; ces manœuvres contradictoires amenèrent une confusion inévitable. Saisissant le moment favorable avec le coup d'œil du génie, Adherbal se précipita à la tête de toutes ses forces contre l'escadre ennemie, déborda, rompit ses lignes de bataille, la contraignit à venir se briser sur les récifs de la côte, et captura toutes les pentères qui ne coulèrent pas au premier choc. Le consul réussit à s'échapper avec 30 navires loin de cette baie funeste qui venait d'engloutir 6,000 Romains; 20,000 tombèrent entre les mains du vainqueur.

Adherbal, devenu après cette victoire maître de la côte nord de l'île, détacha sur les côtes du sud avec 100 pentères Carthalo, son collègue, dont il connaissait les talents. Celui-ci rencontra en pleine mer une escadre romaine qui escortait 800 navires de transport pour l'armée campée devant Lilybée. Il lui donna chasse, captura 17 galères ainsi que de nombreux transports, et força le reste de la flotte à se réfugier dans un port ouvert, dont les Romains garnirent le rivage de grosse infanterie et de catapultes. Lucius Junius Pullus s'empressa d'accourir au secours de son collègue, mais, n'osant engager l'action, s'abrita derrière les rochers de Camarine. Maître de la mer, Carthalo bloqua les vaisseaux romains dans une rade peu sûre et incommode, épiant pour les attaquer une occasion favorable. Le consul, honteux de son inaction forcée, allait enfin braver le sort des armes, plutôt que de prolonger une situation intolérable, quand il vit la flotte carthaginoise mettre tout à coup à la voile et disparaître dans la direction de l'est, comme saisie par une terreur panique. Elle n'avait, en réalité, voulu que prévenir une tempête dont les signes avant-coureurs n'avaient pas échappé à son expérience. L'ouragan se déchaîna bientôt avec la violence soudaine qu'il revêt toujours dans ces climats. Carthalo parvint, après une lutte non sans péril, à se réfugier derrière le promontoire de Pachynum, et la côte de Camarine fut une seconde fois couverte des débris d'une flotte romaine.

Telles étaient les vicissitudes étranges de cette lutte implacable sur terre et sur mer des deux infatigables rivales. Toutes les fois que le Romain pouvait aborder corps à corps le Numide dans les montagnes ou au milieu des bois, sa victoire était assurée; mais le Carthaginois souple, inventif, invulnérable sur ses navires, savait parer les coups les plus redoutables de son adversaire et lui infliger à son tour de sanglantes blessures. Tous les généraux carthaginois de cette période déployèrent de grands talents stratégiques et un génie fécond en résolutions imprévues et hardies. Rome, au contraire, qui voyait s'éteindre peu à peu les héros du passé, n'eut longtemps à opposer à sa rivale que des généraux incapables ou présomptueux. Ce n'est pas en quelques années qu'une nation, même la romaine, improvise une flotte et des marins capables.

Malgré ces succès répétés, Carthage se trouvait dans une situation plus critique que sa rivale. Ses revenus avaient sensiblement décru; une guerre ruineuse engloutissait en quelques mois les ressources de plusieurs années de sage administration; le commerce était languissant et les mercenaires ne venaient plus se ranger sous ses drapeaux avec le même empressement qu'autrefois, car ils ne combattaient que pour de l'argent et l'argent faisait défaut. N'ayant point reçu de solde pendant plusieurs mois, ils se soulevèrent, menaçant de livrer à l'ennemi les flottes et les places fortes de Carthage, et l'insurrection prit bientôt des proportions redoutables.

Amilcar Barcas.

Dans cette crise qui menaçait d'entraîner la ruine de Carthage, un homme de génie résolut de se consacrer au salut de sa patrie ou de périr. Ce héros, comparable aux plus illustres génies de la Grèce et

de Rome, était Amilcar, surnommé Barcas, l'Éclair[1]. Bien qu'il fût à peine âgé de 30 ans, les dangers, au milieu desquels s'était écoulée sa jeunesse, avaient mûri son intelligence; il jugea la situation avec netteté, et reconnut que l'absence d'une infanterie disciplinée et aguerrie était la seule cause de l'infériorité de Carthage dans sa lutte contre Rome. Les mercenaires, rassemblés à grands frais dans toutes les parties du monde, désunis, ne pouvaient tenir tête aux légions patriotes et aguerries. Sans amour de la patrie et de la gloire, sans honneur militaire, ils ne marchaient au combat qu'animés par l'espoir du pillage, et la plus sévère discipline était incapable de les rattacher au drapeau. Assurément Amilcar ne pouvait se bercer de l'espoir d'inspirer à des mercenaires l'amour d'une ville étrangère, mais il espérait en former une nouvelle cité aguerrie, élevée à l'école des plus grands capitaines; une assemblée de citoyens rattachés entre eux par une sage discipline, l'amour de la gloire, le respect et l'estime pour leurs officiers, de communs intérêts et de communes sympathies. Ce plan qu'il avait mûrement médité, il s'appliqua à le mettre en pratique. Il noya la révolte dans le sang de ses principaux fauteurs et s'assura par plusieurs excursions heureuses sur les côtes ennemies les ressources nécessaires pour payer régulièrement à ses soldats la solde promise. Après s'être concilié par ces mesures les cœurs des


Amilcar Barcas.

1. Ce nom se retrouve dans l'histoire juive, et le Barac qui figure Juges, IV, 6, a la même étymologie, ce qui nous révèle les analogies entre la langue carthaginoise et l'hébraïque. (*Le Traducteur.*)

plus dignes et avoir abattu par sa rigueur l'esprit séditieux des plus mutins, il songea à réaliser enfin les réformes qu'il avait projetées. La mer seule lui était ouverte; presque toutes les possessions continentales de Carthage étaient aux mains de l'ennemi. Drépane et Lilybée, derniers asiles d'une grandeur déchue, se voyaient bloquées de près par les légions. Il sut avec ce regard d'aigle qui caractérise les grands capitaines, découvrir le théâtre favorable à l'exécution de ses projets et mit tout en œuvre pour s'en rendre maître.

Erkte, dit Polybe, l'historien grec, est on ne peut plus favorable à l'établissement d'un camp fortifié d'une défense facile. Erkte dresse ses pentes abruptes et escarpées au-dessus des plaines environnantes et possède à son sommet un magnifique plateau de plus de cent stades, fertile et cultivé, abrité contre les vents du large, sans reptiles ou bêtes venimeuses. Du côté de la mer comme de l'intérieur, il se trouve entouré de précipices et d'abîmes et n'exige, pour être mis à l'abri des attaques de l'ennemi, que quelques faibles retranchements. Au centre du plateau s'élève un monticule qui domine et surveille tous les pays environnants, dont le panorama grandiose et varié se déroule à ses pieds. Il se trouve aussi à proximité d'une baie, très-favorable par sa position abritée pour le commerce de Drépane, de Lilybée, et des côtes italiennes que baigne la Méditerranée. Trois chemins conduisent à ce plateau supérieur, l'un du côté de la mer et deux de la terre, mais d'un accès difficile. Cette description de l'ancien historien permet de reconnaître le Monte Pellegrino à l'ouest de Palerme (Panormus).

Aussitôt qu'il eut reconnu la position et terminé ses préparatifs, Amilcar mit à la voile avec l'élite de son armée, et les Romains ignorèrent jusqu'à la fin le but de son expédition. Arrivé en vue d'Erkte, après avoir jeté l'ancre dans le golfe et débarqué son corps de troupes, il se disposa à gravir sans retard les flancs escarpés de la montagne. Une ascension courte mais pénible le conduisit sur le plateau, dont il

put se rendre maître sans obstacle. Les troupes se reposèrent pendant quelques heures de leurs fatigues, et se disposèrent après ce court répit à fortifier la position dont elles venaient de s'emparer sans coup férir. Sur l'ordre du général en chef une partie des soldats creusèrent des fossés munis de fortes palissades aux abords des trois routes principales, les autres dressèrent en toute hâte les tentes. Amilcar, l'esprit absorbé par de grandes pensées, jeta un regard rapide sur le camp plein d'animation et de vie, sur la flotte à l'abri dans le port, l'orgueil et la vraie puissance de Carthage, sur ces plaines si riches et si fertiles, couvertes de cités florissantes et de villages industrieux. Peut-être se laissant aller à de vagues aspirations vers l'avenir, rêva-t-il de nouveaux triomphes, la grandeur de sa patrie assurée, son drapeau flottant sur la Sicile et sur toute l'Hespérie.

Maître d'Erkte, Amilcar fit venir de Carthage des renforts considérables. Des constructions plus durables s'élevèrent en quelques mois; beaucoup de mercenaires avaient amené avec eux leurs femmes et leurs enfants; une nouvelle ville sembla devoir se dresser comme par enchantement dans ces solitudes. Le plateau, trop vaste pour être entièrement occupé par la nouvelle colonie, fut livré à la culture et se couvrit bientôt de riches moissons, de fleurs et de fruits. Quelle que fût sa fécondité, la terre ne pouvait suffire aux besoins d'une si grande multitude, mais dans la baie se trouvait une flotte toujours disponible, et quelques légers navires, écumant les mers jusque sur les côtes de Campanie, en rapportaient des fruits, du bétail et de l'or. L'audacieux général lui-même descendait souvent de son rocher inaccessible à la tête de troupes d'élite, et opérait des razzias le long des côtes ou dans l'intérieur, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Rapide comme l'éclair, il surprenait l'ennemi par ses coups de main et disparaissait insaisissable, emporté comme un tourbillon par les légers chevaux numides. Les Romains ignoraient d'où venait leur redoutable adver

saire et en quel endroit il disparaissait; les vivres qui leur étaient destinés, les renforts qu'on leur envoyait de Rome, tombaient entre les mains de l'heureux Amilcar et étaient aussitôt dirigés sur Erkte. Ces attaques répétées, subites, mystérieuses, décourageaient plus les Romains qu'une bataille perdue. Les consuls, ayant enfin découvert par leurs espions la retraite de leur illustre rival, résolurent de mettre un terme à cette guerre d'escarmouches désastreuses et de saisir enfin l'ennemi corps à corps. Ils s'avancèrent jusqu'au pied de la montagne, explorèrent avec soin les précipices qui en défendaient les abords, les passages qui seuls en rendaient l'accès possible, mais se trouvèrent bientôt en présence de retranchements formidables, derrière lesquels les noirs Africains accueillaient par des rires et par des sarcasmes leurs vains et inutiles efforts. Désespérant de triompher par la force et ne voulant pourtant pas abandonner la victoire à l'ennemi, ils établirent, à proximité du redoutable plateau d'Erkte, un camp retranché qui servit au moins à défendre contre une surprise la place importante de Panorme.

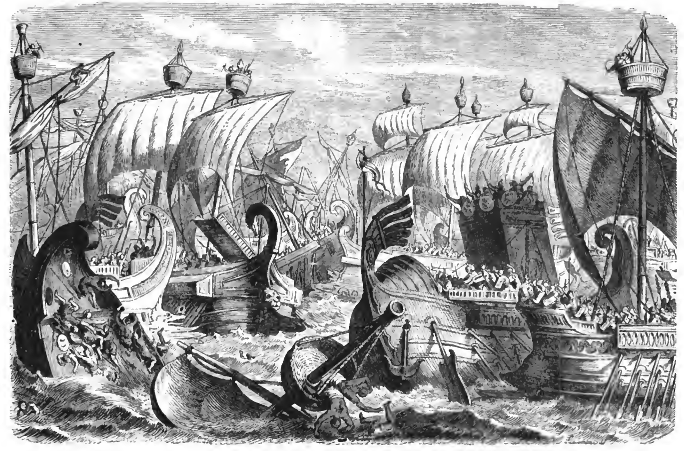
Les positions des deux armées étaient distantes d'un demi-mille l'une de l'autre, et pendant trois ans ce champ clos fut le théatre d'escarmouches sanglantes, mais sans résultat décisif. Amilcar n'en continua pas moins ses courses aventureuses; car, bien que bloqué du côté de la terre, il pouvait, grâce à ses nombreux navires, transporter ses troupes légères sur les points où il y avait un riche butin à recueillir. Ces luttes continuelles tenaient en haleine toutes les forces disponibles de la république. Un préteur reçut le commandement des cohortes chargées de défendre le littoral, et les consuls, obligés de rappeler une partie de leurs forces, se virent désormais dans l'impossibilité de bloquer aussi étroitement Drépane et Lilybée. Dans le cours de la troisième année, des renforts importants les avaient mis en mesure de reprendre avec plus de vigueur le siége de Lilybée; mais la mer était ouverte à l'audacieux Carthaginois et lui permettait de pé-

nétrer, à l'insu des Romains, dans la ville assiégée et de la ravitailler. Profitant de ses avantages, Amilcar réunit ses troupes à la garnison, força les lignes ennemies et se rendit maître d'Éryx, située à mi-côte en vue de la mer. Le sommet de la colline, couronnée par un temple célèbre de Vénus, position forte et retranchée, était défendu par des transfuges gaulois; mais Amilcar n'en avait pas moins assuré à ses troupes une seconde base d'opérations, en communication avec Drépane par la mer et aussi redoutable qu'Erkte pour les Romains. Il se vit réduit à ses propres ressources, mais il sut alimenter la guerre par la guerre et vivre aux dépens de l'ennemi. Il joua dans cette période des guerres puniques le rôle de Wallenstein dans la guerre de Trente ans; ses compatriotes ne lui envoyèrent aucun secours, mais le laissèrent maître absolu de la situation. Vivant dans une paix profonde, ils continuèrent sans obstacle leurs opérations commerciales, purent fonder de nouveaux comptoirs, et se contentèrent de lui envoyer de temps en temps quelques subsides et quelques renforts. Les côtes d'Afrique, fertiles et prospères, avaient bientôt vu s'effacer les derniers vestiges du passage des Romains, et les villes étaient sorties plus florissantes de leurs ruines. Pendant plusieurs années, grâce au génie de quelques hommes éminents et dévoués, Carthage, sans sacrifice et sans danger, put continuer une guerre glorieuse mais indécise.

Combat des îles Égates.

242. La situation de Rome était plus grave et plus pénible. Cette ville puissante souffrait cruellement, et ses confédérés plus encore qu'elle-même, de cette guerre traînée en longueur, de ces excursions des marins ennemis le long de ses côtes, dont le courage et l'activité de ses troupes ne pouvaient suffire à défendre l'immense étendue.

Comme le remarque Mommsen, il est bien peu d'autres guerres, dans l'histoire de la république, aussi faiblement conduites que la première guerre punique. Un semblable état de choses s'explique par la transformation que la logique même des événements imposait à la politique romaine. A peine sortie de son système de petites guerres et de conquêtes entreprises sur le sol même de la péninsule, ayant toutes pour base d'opérations Rome, guerres sans siéges importants, sans expéditions maritimes, et dans lesquelles le courage et la discipline des légions leur assuraient presque toujours le triomphe, elle n'avait pas encore organisé ce plan grandiose et centralisateur qui devait lui assurer l'empire du monde. Mais, malgré tous ces échecs, le courage et l'inébranlable énergie de Rome ne se laissèrent abattre ni par l'épuisement de ses trésors, ni par les flots de sang qui coulaient de ses nombreuses blessures; les confédérés eux-mêmes, électrisés par la grandeur de la lutte, se sentirent, eux aussi, pénétrés de l'amour de leur nouvelle patrie; en présence d'ennemis redoutables et sanguinaires, tous comprirent que l'union seule pouvait assurer le salut commun, que chaque ville italienne devait, de par la destinée, accepter de succomber ou de vaincre avec Rome. Le sénat comprit aussi l'impérieuse nécessité de posséder une flotte de guerre, mais le trésor public était vide, et l'État avait dû aliéner la majeure partie de ses vastes territoires, pour suffire à la solde de troupes appelées à demeurer en campagne été comme hiver, et cela pendant des années. Les citoyens se chargèrent de suffire à tous les besoins de la république, tous voulurent contribuer à sa gloire et à son triomphe. Les riches comme les pauvres, les plébéiens aussi bien que les nobles déposèrent avec empressement leurs offrandes sur l'autel de la patrie, et surent dépenser leur fortune pour le bien public, comme ils avaient déjà répandu leur sang sur les champs de bataille. Les riches propriétaires résolurent de construire à leurs frais des vaisseaux de guerre, et l'héroïsme des Ro-



Combat des îles Égates.

mains sut se montrer plus grand que la fortune. Les pauvres s'enrôlèrent, les confédérés se déclarèrent prêts à de nouveaux sacrifices. La flotte romaine avait déjà joué un certain rôle dans les années précédentes, brûlé Hippo sur la côte d'Afrique et remporté quelques avantages sur les corsaires d'Erkte; en 242, 200 pentères furent construites, équipées, et reçurent à leur bord 60,000 hommes. La flotte reparut sans rivale sur les mers, les vents, favorables enfin après tant de tempêtes, lui assurèrent une traversée rapide et elle put jeter l'ancre sans obstacle dans le port de Drépane.

Le consul C. Lutatius Catulus, amiral de la flotte, commença aussitôt les opérations sur mer contre Drépane, et compléta le blocus rigoureux de la place. Amilcar avait vu avec une surprise profonde la flotte romaine jeter l'ancre dans le port de Drépane, mais il ne se laissa pas décourager, dirigea avec énergie les opérations de la défense, et contraignit l'ennemi à reculer, après lui avoir fait essuyer des pertes sérieuses. Vainement chercha-t-il du haut du promontoire d'Éryx, sondant les vastes horizons, à découvrir la flotte trop longtemps attendue, qui devait lui assurer le triomphe; l'année s'écoula sans apporter aucun changement à la situation, car les Carthaginois avaient procédé avec une lenteur désespérante à l'armement d'une nouvelle flotte, reculant devant une trop forte dépense, et se croyant invulnérables contre un ennemi si éloigné et si souvent vaincu. Enfin appareilla une flotte importante portant de nombreux renforts et des approvisionnements pour une année.

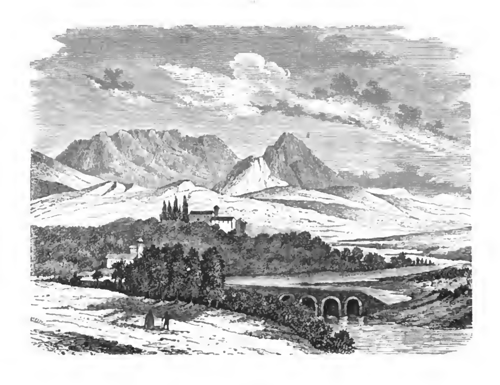
241. L'habile Hannon, commandant général de la flotte, s'avançait sans crainte sur une mer tranquille et dont il se croyait maître. Il arriva sans incident en vue des îles Égates, aux rochers en partie stériles, en partie couverts d'une végétation luxuriante, dont les reflets d'émeraude charment la vue, et dont les touffes épaisses semblent se jouer au sein des vagues. Pleins de confiance et se croyant à l'abri

de tout danger, les équipages jouissaient en paix de cette calme traversée, de cet air embaumé, de ces rivages qui commençaient à se couvrir d'une verdure printanière. Mais comme ils approchaient de l'île d'Ægusc, ils virent surgir tout à coup devant eux une forêt de mâts, et reconnurent les lourdes pentères, les corbeaux, les étendards de Rome. C'était en effet la flotte du consul Lutatius Catulus, qui avait levé l'ancre à la nouvelle de l'approche d'Hannon et qui s'avançait à sa rencontre en ordre de bataille. Le consul malade était étendu sur un lit de douleur, mais le préteur, homme de guerre habile, prit sur-le-champ ses dispositions de combat et s'élança sur la flotte carthaginoise avant que, dans sa surprise, elle eût pu terminer tous ses préparatifs. Après les incertitudes d'un premier choc, les Romains, perçant les lignes ennemies et abaissant leurs ponts volants, triomphèrent en quelques instants de toute résistance dans des combats d'abordage. La mêlée, courte et décisive, se termina par une victoire éclatante des Romains; 50 galères carthaginoises furent coulées bas, 70 capturées, les autres dispersées au loin. Les vainqueurs regagnèrent la rade de Lilybée, portant aux mâts de leurs navires les trophées du dernier engagement; le siége fut repris avec vigueur; des corps de troupes considérables bloquèrent Drépane et Erkte. Les Romains, maîtres de la mer, avaient réussi à conquérir la majeure partie de la Sicile. Amilcar se maintenait toujours avec énergie dans Erkte, mais la défense devenait de jour en jour plus difficile. Dès qu'il eut reçu de Carthage les pleins pouvoirs qu'il avait demandés avec instance, il entra en négociations avec le consul Lutatius Catulus.

Traité de paix.

Plusieurs motifs puissants devaient engager le consul à signer la paix à des conditions honorables pour les deux républiques : le souvenir des désastres de l'orgueilleux Régulus, le spectacle d'une guerre aux fortunes changeantes, l'influence désastreuse pour Rome du génie d'Amilcar, le désir enfin de finir son consulat avec l'honneur non-seulement d'avoir vaincu un ennemi redoutable, mais surtout d'avoir mis fin à l'une des plus grandes guerres que la république eût été appelée à entreprendre. Les négociations parurent devoir être aussitôt rompues que commencées. Amilcar se refusa à livrer ses armes et tous les transfuges. Catulus fut assez grand pour respecter les scrupules de l'héroïque général, qui aimait mieux succomber les armes à la main avec ses braves compagnons que regagner honteusement sa patrie, après avoir lâchement abandonné les soldats qui avaient eu confiance en lui. Le général carthaginois consentit, par contre, à restituer tous les prisonniers de guerre et à payer une rançon considérable pour toute son armée. Les deux généraux furent bientôt d'accord sur toutes les autres conditions. Carthage dut évacuer toutes les places fortes qu'elle possédait encore en Sicile, et la céder tout entière aux Romains. Les deux États s'engagèrent à respecter mutuellement leurs frontières, à ne jamais contracter d'alliance offensive ou défensive avec les sujets et les confédérés de la puissance amie. Carthage dut enfin acquitter dans l'espace de vingt ans une contribution de guerre de 2,200 talents (13,125,000 fr.). Le sénat porta cette contribution à 3,200 (20,000,000 fr.) et limita à dix ans les délais accordés. La république de Carthage s'assura, à des conditions sans doute désavantageuses, son indépendance et le droit de se relever de son abaissement, et de pouvoir prétendre encore une fois à l'empire de la Méditerranée.

La guerre avait duré 23 ans, englouti sous les vagues 700 galères romaines et 500 puniques, coûté la vie à des milliers d'hommes. Les deux républiques étaient épuisées, mais Rome se releva promptement de ses pertes, grâce à la puissance et au dévouement de la confédération dont elle était la métropole, tandis que sa rivale, frappée d'un coup funeste, se voyait exposée bientôt à de nouveaux périls. Les mercenaires, à leur retour de Sicile, remplirent la capitale de leurs clameurs et réclamèrent avec arrogance la solde qui leur avait été promise. Les caisses de l'État étaient vides et les magistrats cherchèrent à les calmer par de belles promesses; mais cette horde indisciplinée de Grecs, d'Espagnols, de Baléares et de Celtes, se voyant privés de leur seul gagne-pain, eurent recours à la force des armes et se virent soutenus dans cette affreuse guerre civile par la majorité des Libyens. Le héros d'Erkte, après plusieurs victoires éclatantes, noya la rébellion dans des flots de sang, mais il ne put empêcher les Romains de se rendre maîtres de la Sardaigne avec l'appui des mercenaires, au mépris du droit des gens. Ce fait honteux, joint à bien d'autres, nous montre que, si la foi punique est devenue proverbiale, la bonne foi et l'honneur romains sont aussi des mots vides de sens et l'œuvre des rhéteurs. Amilcar ressentit vivement ce nouvel affront, et consacra sa vie tout entière à venger sur la perfide république la honte qu'elle lui avait infligée.



II.

GUERRES CONTRE LES GAULOIS,

LES LIGURES ET LES ILLYRIENS.

> **Les fronts audacieux des Alpes,**
> **Dans un silence de mort, dominent la plaine,**
> **Et semblent assister impassibles**
> **Aux luttes et aux passions des humains.**

Le peuple romain accomplissait avec une énergie instinctive et providentielle la mission que le ciel lui avait assignée, sans se laisser arrêter par les nombreuses difficultés d'une entreprise si gigantesque. Le sénat s'appliqua, dès le début, à rattacher étroitement à Rome ses possessions transmarines. Hiéron, roi de Syracuse, qui pendant toute

la durée des hostilités s'était montré le fidèle allié de Rome, ne conserva, après la conclusion de la paix, que les environs de Syracuse et dut se contenter d'un modeste royaume qu'il administra comme un père, et dans lequel il fit fleurir tous les arts de la paix. Messine, Ségeste, Panorme et quelques autres villes conservèrent leur administration municipale. Affranchies de tout impôt, elles durent en temps de guerre envoyer des renforts aux armées et aux flottes de la république. Les autres villes, tout en se voyant gouvernées par leurs propres concitoyens et d'après leurs coutumes nationales, perdirent le droit de porter les armes, n'eurent à fournir des recrues que quand la république était proclamée en danger par la formule : *Caveant consules ne quid detrimenti respublica capiat*, „que les consuls veillent à ce que la république ne coure aucun danger", et durent payer la dîme de leurs récoltes et un droit de douane d'un cinquième sur toutes leurs exportations et leurs importations. Il paraît qu'elles conservaient le droit de se réunir à certains jours en assemblées nationales, semblables aux champs de Mai des premiers temps de notre histoire, et de présenter au sénat des pétitions et des plaintes contre leurs administrateurs, mais il leur fut interdit de fonder des colonies et d'accroître leurs possessions territoriales. Le citoyen romain possédait seul ce privilége, et il était jaloux de s'en réserver la jouissance exclusive. Les pouvoirs des consuls ne s'étendaient pas au delà de l'Italie. Le sénat investit des mêmes pouvoirs les magistrats placés par lui à la tête de ses nouvelles conquêtes. Ils avaient le commandement de toutes les forces coloniales, le droit de juger les procès des citoyens romains entre eux, et de prononcer sur les griefs que les citoyens pourraient avoir à formuler contre les habitants. Les questeurs, placés sous leurs ordres, administraient les finances et levaient les impôts.

Les Romains ne possédèrent à l'origine, comme avant eux les Carthaginois, en Sardaigne et en Corse, que le territoire des côtes. L'in-

térieur était habité par les indigènes, dont les incursions meurtrières sur le territoire romain ne purent être réprimées qu'après plusieurs années de luttes incessantes. Du reste, Rome et ses alliés jouirent pendant quelque temps des douceurs d'une paix profonde, et les portes de Janus, ouvertes depuis le règne de Numa, purent être fermées pour la seconde fois. Cependant en 235, des nuages menaçants s'étaient amoncelés du côté du nord; le hasard seul les avait détournés pour un temps des frontières de la république. Les hordes celtiques qui faisaient paître leurs troupeaux dans les plaines fertiles que baigne le Pô, populations nomades ayant peu de goût pour l'agriculture, et fatiguées de leur inaction, rêvèrent de nouvelles conquêtes et brûlèrent du désir de pénétrer dans cette ville de Rome qui jadis avait été prise et vaincue par l'héroïque Brennus. Des divisions intestines les détournèrent pour quelque temps de ces rêves ambitieux, et l'expédition fut ajournée dès le début.

232. Le tribun du peuple C. Flaminius proposa de partager entre les citoyens les terres restées sans emploi des Sénons. Le sénat chercha vainement à étouffer une proposition qui répondait aux secrets désirs de tous; vainement le propre père de l'orateur l'arracha de la tribune en vertu de sa puissance paternelle; le tribun inébranlable présenta à plusieurs reprises son projet aux comices des tribus, et obtint, au moment du vote, une immense majorité parmi les citoyens, dont il avait su flatter les plus ardentes convoitises. Le projet fut aussitôt mis à exécution avec cette rigueur que des vainqueurs avides apportent à de semblables mesures. Les laboureurs et les bergers sénons, qui avaient repris possession de leurs foyers détruits et déserts, furent chassés sans pitié, et les colons romains, grâce à leur activité infatigable, couvrirent les fertiles campagnes de riches moissons et de villages industrieux et prospères.

Les Sénons fugitifs, accueillis avec empressement par leurs compa-

triotes des bords du Pô, surent leur faire partager leurs ressentiments et leur haine. La passion excitée réveilla l'ancien goût d'aventures; les Padouans se virent dans un avenir rapproché exposés aux plus grands périls. La tribu puissante des Boïens, établie sur la rive droite du Pô, unie aux Lingons, aux Anares, aux Insubres, qui occupaient les environs de Milan et les hauts plateaux de la montagne (Valteline, Tessin, Tyrol), les Gésates, des hordes nombreuses venues des bords du Rhône et de la Gaule centrale, les Taurisques, les Liguriens, formèrent une ligue redoutable prête à tirer l'épée du fourreau et à entrer en campagne. Des négociations longues et difficiles furent nécessaires pour rapprocher les chefs et les peuples. Les Cénomans, mêlés aux Vénètes illyriens et campés entre l'Addua et l'Athésis (Adige), restèrent en dehors de la confédération et s'unirent aux Romains (225). L'armée gauloise s'élevait à 50,000 hommes d'infanterie, 10,000 cavaliers et 10,000 hommes montés sur des chars de guerre. Laissant derrière elle toutes les forteresses ennemies, cette masse énorme franchit l'Apennin et se contenta au début de vivre de pillage aux dépens des riches campagnes toscanes. Puis, reprenant sa marche dévastatrice, elle s'avança contre Rome qui semblait sans défense, l'un des consuls se trouvant à Ariminium et l'autre en Sardaigne. Mais les temps de Brennus étaient passés et le sénat disposait de forces suffisantes.

Il appela aux armes une troisième levée, enjoignit aux consuls de se rendre en toute hâte en Étrurie, et ordonna aux Ombriens de descendre de leurs montagnes et de s'avancer à la rencontre des Boïens. Les levées toscanes eurent pour mission d'occuper les passages des Apennins et de couper toute retraite aux Gaulois. Serrés de près par deux armées consulaires et les levées toscanes, les Gaulois engagèrent l'action près de Télamon, à l'embouchure de l'Ombro, et se défendirent avec ce courage et cet héroïsme chevaleresque qu'ils tenaient de

leurs ancêtres et qu'ils ont transmis à leur postérité la plus reculée, mais succombèrent sous les coups des légions, plus disciplinées et meilleures tacticiennes.

223. Pendant les années suivantes les Boïens, les Lingons et les Anares furent soumis et tout leur pays occupé jusqu'au Pô. Le consul C. Flaminius (qui avait donné naissance à la guerre contre les Celtes par la loi votée sous son impulsion, lorsqu'il était tribun du peuple), campé auprès du confluent de l'Adda et du Pô, fut exposé aux plus grands périls par la prise d'armes des Insubres. Il évita une défaite complète par un traité qu'il conclut avec les trop crédules Barbares, et pénétra dans le pays allié des Cénomans dont les levées se joignirent aux légions. L'armée romaine, accompagnée par ses auxiliaires gaulois, atteignit l'Ollius (Oglio), sur les bords duquel les troupes insubres avaient établi leurs tentes. Loin de la patrie, ayant perdu tout espoir d'être secouru, le consul voyait devant lui un fleuve aux eaux écumantes, gardé par des troupes nombreuses, derrière lui des confédérés incertains et indécis, et pouvait croire sa perte assurée. Mais digne de porter le grand nom de Romain, il franchit fièrement le fleuve à la tête des légions, et fit détruire sous leurs yeux tous les ponts et les canots qui avaient facilité leur passage, pour les convaincre qu'entre eux et la patrie se dressait l'armée ennemie, et que, pour regagner leurs foyers, ils devaient se résoudre à vaincre ou mourir. La bataille, acharnée et sanglante, tourna, grâce à leur discipline, à l'avantage des Romains.

222. Les Insubres, bien que disposés à accepter les conditions les plus dures pour obtenir la paix, refusèrent de se courber sous le joug de Rome, et le sénat résolut d'étendre ses conquêtes jusqu'aux cimes neigeuses des Alpes, et de rendre désormais impossible tout retour d'une invasion gauloise. Les deux consuls de 221 pénétrèrent sur le territoire de la Gaule indépendante. L'armée des Insubres, soutenue

par des auxiliaires gésates, chercha quelque temps à éviter la bataille et fatigua les légions par une guerre incessante d'escarmouches à travers les bois et les broussailles. Pendant que les Romains assiégeaient la place forte d'Acerræ, elle passa sur la rive droite du Pô et envahit le territoire de Clastidium au sud de Pavie. Le consul Marcellus, qui avait suivi de près l'ennemi, attaqué par des forces supérieures, tua dans un combat singulier le Brenn Viridomar et s'empara de son armure. Sa victoire dégagea Clastidium et entraîna la prise d'Acerræ. L'autre consul se rendit maître, après un assaut sanglant, de Milan, quelque temps après de Côme, et le pays tout entier, incapable de résister plus longtemps, se soumit aux Romains. La guerre se prolongea encore quelque temps dans les montagnes et les vallées reculées de l'ouest contre les tribus sauvages des Ligures (Piémont, Gênes), mais sans incidents importants, car dans ces pays pauvres et déserts les légions ne pouvaient pas espérer de butin, ni triompher d'ennemis dispersés et insaisissables. Un grand nombre de colons romains s'établirent dans la Gaule au sud du Pô; des routes militaires s'élevèrent, des places fortes (Modène, Plaisance, Crémone) acquirent bientôt une importance considérable. La nationalité gauloise, sa langue, ses usages, effacés et transformés par le génie civilisateur de Rome, disparurent en quelques années dans la haute Italie.

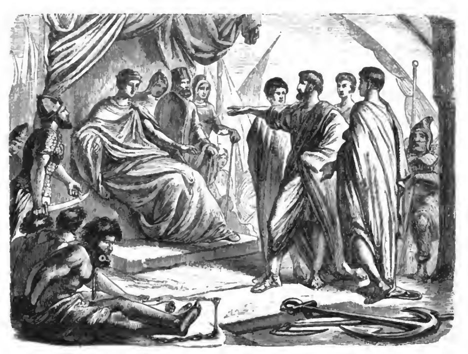
221. Une courte expédition dans la péninsule de l'Istrie (Pola) étendit les frontières de Rome du côté du nord-est. Cette dernière guerre se rattache à une série d'événements qu'il nous reste à retracer.

Pendant que les peuples italiens se faisaient entre eux une guerre acharnée, les uns pour défendre leur indépendance, les autres pour étendre leurs frontières, l'Orient était de son côté la proie de guerres sanglantes et prolongées. Les rois de Macédoine, de Syrie et d'Égypte, séduits par le prestige du trône d'Alexandre, cherchaient à reconstituer au profit de leur ambition son immense mais éphémère empire;

aucun d'eux ne fut assez puissant ni assez habile pour réaliser ce rêve insensé. Épuisés par de longues années d'une lutte sans résultat, ils se virent incapables même de soumettre les petites ligues des Achéens et des Étoliens. Les farouches Illyriens, établis sur les côtes supérieures de l'Adriatique, après avoir secoué le joug des rois de Macédoine, retombèrent dans la vie nomade et aventureuse. Le sénat, dont l'ambition éveillée commençait à étendre au loin ses vues de conquête, résolut de saisir l'occasion favorable. Il envoya dans ce but des ambassades au loin, conclut des alliances, joua le rôle de médiateur entre les provinces et les villes, mais ne voulut jamais se compromettre par une intervention directe, tant que ses intérêts particuliers n'étaient pas en jeu. Cependant, tout en repoussant avec hauteur toute négociation avec les Étoliens, il lui était difficile de ne pas prêter une attention sérieuse aux événements dont l'Illyrie était le théâtre. Les Illyriens, véritables écumeurs de mer, étaient devenus la terreur des côtes grecques et italiennes. Montés sur leurs légers navires à deux rangs de rames, ils sillonnaient toutes les mers, capturant les vaisseaux marchands de toutes les nations, et cachant leur butin en lieu sûr dans leurs repaires inaccessibles. Les villes maritimes, sans cesse menacées, avaient interrompu toutes leurs relations commerciales; la Messénie elle-même souffrait cruellement de ces brigandages.

Les corsaires illyriens contraignirent les Épirotes et les Acarnaniens à faire cause commune avec eux. Après avoir battu et fait prisonnières la majeure partie des troupes achéennes et étoliennes coalisées, ils se virent les maîtres de la mer et firent subir au commerce italien des pertes énormes; les terreurs de la première guerre punique étaient dépassées, et les vaisseaux romains n'osaient plus entreprendre des navigations lointaines. Le sénat ne put bientôt plus rester insensible aux plaintes sérieuses qui s'élevaient de toutes parts. Il envoya une ambassade au roi Agron dans sa capitale de Scodra (Illyrie grecque),

pour réclamer impérieusement l'abolition de la piraterie. Le roi des corsaires répondit fièrement qu'il était maître chez lui et que les hommes libres avaient le droit de vivre aux dépens de la mer. Il n'avait d'ailleurs aucun reproche à se faire, et envisageait la piraterie comme une profession honorable. Les envoyés du sénat répondirent



Les ambassadeurs romains devant le roi d'Illyrie.

qu'ils considéraient la législation illyrienne comme défectueuse sur ce point, et qu'ils s'appliqueraient sérieusement à l'améliorer. Ces paroles arrogantes blessèrent les Barbares, et les ambassadeurs payèrent leur hardiesse de leur vie.

La majesté du sénat avait été outragée ; aux négociations diplomatiques succéda bientôt une guerre digne, par son énergie (229), du grand nom de Rome. Les deux consuls parurent à la tête de 200

pentères dans les eaux de l'Adriatique, et bloquèrent les côtes de l'Illyrie, gouvernée alors par la veuve d'Agron, Teuta, dans l'esprit et suivant les principes de son époux. Elle avait continué à piller ses alliés aussi bien que ses ennemis, et son amiral, Démétrius de Pharos, s'était rendu maître de l'île importante de Corcyre après un siége opiniâtre. Les pirates illyriens, incapables de tenir tête à la flotte romaine, disparurent dans les anses et les baies de la côte; Démétrius fit cause commune avec les Romains contre son ancienne souveraine, et la prise d'Apollonia et d'Épidamne entraîna la soumission de plusieurs tribus considérables. Teuta, qui ne pouvait plus poursuivre une guerre offensive, consentit, pour sauver sa capitale, à renoncer à la piraterie et à payer un tribut. Les villes et les peuplades, affranchies de son autorité, entrèrent dans l'alliance de Rome, dont les préfets s'appliquèrent à civiliser et à soumettre une population indisciplinée et barbare. Démétrius, dont la défection avait assuré le prompt succès des armes romaines, reçut en récompense l'île de Pharos et quelques places fortes. Bien que, pendant la minorité du jeune prince illyrien, il exerçât le protectorat sur Scodra, sa trahison ne resta pas longtemps (221) impunie. Les progrès rapides des Romains sur les côtes de la péninsule d'Istrie lui ayant fait craindre la perte prochaine de ses possessions et la fin de son autorité, il leva des forces nombreuses, s'assura le concours des populations voisines, arma des flottes de corsaires, et crut pouvoir braver impunément le sénat. Mais bientôt (219) les pentères romaines reparurent, s'emparèrent en quelques mois de toutes ses places fortes; Pharos elle-même dut ouvrir ses portes, et Démétrius, sans argent, sans troupes, sans prestige, s'enfuit presque seul en Macédoine, après avoir échappé aux plus grands périls. Ces conquêtes consolidèrent la puissance de Rome sur les côtes de l'Adriatique. Les villes grecques virent s'établir à leurs frontières un voisin redoutable. Mais elles n'avaient ni assez de génie politique, ni assez

de prévoyance pour pressentir le danger qui les menaçait dans un avenir rapproché. Heureuses de se voir affranchies des pirates illyriens, elles couronnèrent de fleurs le front des généreux Romains, les firent asseoir aux places d'honneur dans les jeux olympiques, jouant ainsi avec le danger, et flattant l'allié qui devait bientôt devenir leur maître.

Les temps marqués par la Providence n'étaient pas encore venus; et bien des années devaient s'écouler avant que la république ambitieuse enlaçât des filets inextricables de sa diplomatie astucieuse les villes dégénérées de la Grèce. Une tempête formidable allait bientôt éclater sur ses possessions italiennes, et Rome devait se trouver appelée à engager une lutte suprême dont l'enjeu était l'empire du monde, qu'allait lui disputer un rival illustre, héros aux passions africaines, au génie fécond en ressources, ennemi indomptable, patriote éprouvé, le plus grand depuis Alexandre, et qui ne devait retrouver son égal qu'en César.



Enna, du temps des guerres puniques.

SEPTIÈME SECTION.

DÉBUTS DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE

219-201.

Enfants du désert montés sur des coursiers rapides,
Nègres belliqueux de l'ardente Afrique,
Libyens, Baléares, habiles frondeurs,
Celtes aventureux, Espagnols intrépides,
Troupes du Midi, hordes du Nord,
Bandes indomptables, et que la mêlée enflamme ;
Qui vous appelle aux armes? et qui vous apprend l'obéissance?
Le génie d'un seul homme, aux passions débordées,
Un général habile, un héros, qui impose le respect,
A pu seul courber sous le joug de la discipline
Les Barbares et les mercenaires;
Sa parole les entraîne, loin du pays natal,
A la victoire et à la gloire, jusqu'à ce que le destin implacable
Fasse pâlir son étoile, prédestinée à tomber du ciel
Entraînant dans sa chute la ville de Didon.

I.

LES CARTHAGINOIS EN AFRIQUE ET EN ESPAGNE.

La première guerre punique avait porté un coup terrible à la prospérité de la riche Carthage. Elle avait pu se consoler de la perte de tous ces territoires fertiles tombés entre les mains de son implacable vainqueur, mais elle avait vu avec douleur se fermer devant ses flottes commerçantes des côtes jadis si hospitalières. En présence de ses arsenaux déserts et de ses trésors disparus, la ville commerçante comprit enfin la grandeur de son désastre. Contraints de se soumettre à leur mauvaise fortune, les Carthaginois travaillèrent à ouvrir de nouveaux débouchés à leur commerce maritime. Carthage recouvra bientôt une partie de son antique splendeur, ses fabriques se rouvrirent, ses nom-

breux vaisseaux, sillonnant les mers, allèrent chercher des acheteurs sur les côtes du nord de l'Afrique, de l'Égypte, de l'Asie. Les îles Canaries surtout et l'Espagne, pays inexplorés et encore neufs, lui offrirent les marchés les plus avantageux et dans lesquels elle n'eut pas encore à redouter la concurrence des Grecs et des Romains. Les maîtres de Carthage, suffètes, juges et conseillers, sentirent renaître la confiance dans leurs cœurs abattus, et purent espérer encore pour leur patrie de longues années de gloire et de prospérité. Ils avaient un moment rêvé, après leurs victoires en Sicile sur Pyrrhus, la fondation d'un immense royaume; les désastres qu'entraînèrent après elles les guerres longues et ruineuses contre Rome, dissipèrent leurs illusions; ils comprirent que ce n'était pas avec de l'or, mais avec du fer qu'on pouvait espérer de vaincre une nation belliqueuse. Mais, incapables de s'arracher à leur indolence, mercantiles dans l'âme, ils remirent pour toujours, croyaient-ils, l'épée dans le fourreau, et se laissèrent absorber par leurs comptoirs, leurs ateliers et leur commerce. Cette population légère, corrompue, était incapable d'aimer la patrie et de vouloir se sacrifier à sa grandeur. L'avenir lui importait peu, et l'indigne conduite de Rome dans les affaires de Sardaigne n'avait pu dissiper son aveuglement et lui faire entrevoir le péril.

Néanmoins, au milieu de cette population efféminée et corrompue, quelques généraux distingués, quelques diplomates clairvoyants, appuyés par un parti patriote, déploraient l'affaiblissement de la puissance carthaginoise et semblaient lire dans l'avenir. Ils ne savaient à quel parti s'arrêter, et quelques-uns d'entre eux, désespérant de gagner à leur cause une population dégradée, songeaient à abandonner leurs foyers, leurs dieux, le sol natal, à se diriger vers les îles lointaines de l'Océan, et à y fonder une nouvelle et glorieuse Carthage.

L'un de ces hommes hors ligne, Amilcar Barcas, nourrissait dans son âme d'ambitieuses pensées, et rêvait de futures campagnes contre

Rome. Confiant en son génie, la victoire lui semblait assurée. Il avait su rallier à ses idées et à ses espérances sa famille, ses amis, quelques grands personnages, tous les officiers qui avaient partagé en Sicile sa bonne et sa mauvaise fortune, combattu pendant vingt-sept ans les légions, anéanti les mercenaires, et comprimé la révolte des Libyens. Tous ces hommes influents faisaient retentir de leurs plaintes contre un gouvernement lâche et avili la ville et les conseils. La bourgeoisie, réveillée de son long sommeil de mort, et pour la première fois intéressée à la politique nationale, osa enfin faire une opposition énergique au parti qui avait été jusqu'alors à la tête des affaires. Cette opposition amena une révolution décisive et une transformation des rouages administratifs et politiques, dont nous ne connaissons que les résultats les plus importants. La bourgeoisie joua dans la nouvelle constitution un rôle considérable, et reçut le droit de voter dans les circonstances importantes. Amilcar, investi de pouvoirs dictatoriaux, se fit nommer général en chef sans contrôle de l'armée carthaginoise, avec le droit de décider la paix ou la guerre, de nommer son successeur, et de ne rendre compte de ses actes qu'à l'assemblée populaire.

L'impérieux génie se trouva, grâce à cette révolution, délivré des entraves apportées à ses vues ambitieuses par une administration étroite et mesquine, et put donner un libre cours à son esprit créateur et entreprenant. Son premier désir était de constituer une armée puissante et disciplinée, tâche pénible, rendue plus difficile encore par la nécessité d'arracher des sommes immenses à un parti économe et soupçonneux, de tenir secrets ses desseins, et de ne point éveiller les susceptibilités de la puissante Rome. De nombreux escadrons numides, séduits par ses brillantes promesses et sa réputation, répondirent à son appel. Ces premières mesures étaient loin de déplaire à Carthage, qui voyait sa puissance consolidée en Afrique. Le sénat, qui surveillait avec inquiétude la marche des affaires, jugea sans danger

la formation d'une cavalerie numide sur les frontières du désert. Amilcar, encouragé par les dispositions favorables de son gouvernement et la sécurité inespérée de Rome, médita les plus grandioses entreprises. Il maintint un corps d'observation aux frontières, pour faciliter les opérations du recrutement, et se dirigea vers les côtes avec l'élite de ses troupes, déjà disciplinées et aguerries par leurs luttes sanglantes contre les rebelles. Il avait su dissimuler ses rêves ambitieux aux yeux de tous, de Carthage aussi bien que de Rome. Seuls les officiers de son entourage intime connaissaient ses plus secrètes pensées; il avait un confident et un ami dans l'illustre Asdrubal, qu'il avait rattaché étroitement à ses intérêts en lui donnant sa fille en mariage. L'immensité de son entreprise semblait dépasser les forces d'un seul homme. Longue et difficile, elle ne serait sans doute pas encore réalisée quand la mort viendrait le frapper. Aussi voulut-il s'assurer l'avenir et renaître de ses cendres dans un autre lui-même, dans un héros digne de lui succéder et de le comprendre, pénétré de son esprit, animé de ses passions et de son inébranlable énergie. Il jeta les yeux sur son fils Annibal, dont l'enfance faisait pressentir de glorieuses destinées, et qui réunissait déjà dans sa jeune intelligence quelques-unes des qualités et des vertus de son glorieux père. Perçant d'un regard de génie les voiles de l'avenir, il le vit porter un coup funeste à la grandeur romaine, consommer son œuvre, constituer peut-être sur les ruines fumantes d'une cité odieuse une Carthage riche, puissante, maîtresse du monde.

Rendant hommage à la précocité de son génie, et voulant lui inculquer dès ses plus jeunes années ses passions patriotiques, il le conduisit un jour au pied de l'autel du dieu suprême. Se mettant à la portée de sa jeune intelligence, il chercha à lui faire comprendre les derniers événements dont l'Afrique et la Sicile avaient été le théâtre, les malheurs de la patrie, l'orgueil et l'insolence de ces Romains, pil-

lards insatiables, et qui, en pleine paix, avaient osé ravir sans pudeur à Carthage l'une de ses plus fertiles provinces. Il reconnut bientôt aux regards passionnés de l'enfant, à l'émotion puissante qui faisait trembler tout son corps, les sentiments qui agitaient son âme, et lui fit jurer, par le plus solennel et le plus inviolable des serments, de



Amilcar Barcas fait jurer à son fils Annibal une haine mortelle aux Romains.

combattre les Romains à outrance, et de ne s'arrêter qu'expirant sur le champ de bataille ou vainqueur du dernier soldat de l'odieuse cité italienne. Cette scène solennelle et ces serments ne s'effacèrent pas de l'âme d'Annibal; il en nourrit sa vie tout entière, il y puisa sa force et ses inspirations, lui fut fidèle jusqu'à son dernier soupir, et raconta lui-même à un de ses illustres hôtes cette scène lointaine de ses premières années, gravée en traits de feu dans sa mémoire.

Dès que son armée fut prête à entrer en campagne, Amilcar se mit en marche le long des côtes, suivi de près par sa flotte, sous les ordres d'Asdrubal. Cette marche militaire dans la direction de l'ouest fut généralement considérée comme une tentative nouvelle contre la Libye, et les chefs du gouvernement de Carthage apprirent avec une surprise mêlée de stupeur et de colère que l'armée expéditionnaire, après avoir franchi les colonnes d'Hercule, venait d'engager une lutte acharnée contre les tribus de l'Espagne. Ils étaient disposés à rappeler en Afrique l'audacieux général; mais, incapables de le contraindre par la force à l'obéissance, ils se sentaient impuissants en présence d'un esprit aussi absolu, adoré de ses troupes, et qui pouvait d'un mot amener leur chute. Le gouvernement carthaginois, contraint de reconnaître les faits accomplis, s'estima heureux de ne recevoir aucune réclamation de Rome, et Amilcar, abandonné à lui-même, se montra aussi fécond en ressources qu'heureux dans la réalisation de ses projets, tant en Espagne qu'en Afrique.

Débarqué à Gadès, il tourna ses armes contre les belliqueuses tribus ibériennes, dont les dissensions intestines facilitèrent le succès de son plan de conquête. Dans les campagnes fertiles de Grenade et de l'Andalousie, dans les bois et les défilés inaccessibles de la Sierra Morena, sur les côtes lointaines de l'Atlantique, les légers cavaliers numides, la grosse infanterie, les éléphants, inconnus aux Espagnols, assurèrent dans de nombreuses batailles le prompt succès des armes carthaginoises; une levée en masse des populations menacées échoua contre la tactique savante d'Amilcar; sa politique habile, qui frappait les chefs, épargna les soldats, et, par un traitement plein de sagesse et de douceur, gagna de nombreuses tribus à sa cause. Les revenus de ces contrées fécondes et vierges alimentèrent les caisses de l'armée, et permirent au parti de Barcas de se concilier de nombreux partisans dans Carthage. Sans quitter l'Espagne, Amilcar comprima avec

la dernière rigueur un nouveau soulèvement des tribus numides, grâce au talent de son gendre Asdrubal.

C'est pendant ces rudes et glorieuses campagnes qu'il initia aux fatigues et aux dangers de la guerre ses trois fils, illustres lionceaux africains, comme il les appelait lui-même, Annibal, Asdrubal et Magon. Il réussit à leur transmettre, comme un héritage sacré et impérissable, son courage, son génie militaire et politique, son implacable haine contre Rome; et ceux-ci, élevés à une si noble école, témoins des exploits de leur père, brûlèrent du généreux désir de se distinguer à leur tour et de jeter sur leur auguste maison un nouvel et impérissable éclat.

Neuf années s'étaient écoulées, et en neuf campagnes Asdrubal avait fondé une nouvelle colonie carthaginoise, rassemblé d'immenses richesses, organisé une armée importante, disciplinée et aguerrie. Le sud lui appartenait; chaque jour étendait ses frontières sur les côtes de l'est, il cherchait à atteindre le cours supérieur de l'Èbre et les Pyrénées. Insatiable dans ses désirs, il voyait déjà la Gaule méridionale en son pouvoir, les montagnes franchies, les fleuves traversés, Rome attaquée dans une lutte suprême et réduite à défendre pied à pied ses possessions italiennes. Mais le destin en avait décidé autrement, et la fatalité devait bientôt le frapper au comble de la gloire. Assailli dans une lutte meurtrière par des forces considérables, voyant les rangs de ses soldats fléchir devant l'attaque furieuse de chariots de guerre enflammés, il se précipita au plus fort de la mêlée et périt enseveli dans son triomphe, sur un monceau de cadavres ennemis.

L'armée, unanime dans son choix, appela à lui succéder son gendre Asdrubal, digne héritier de son génie et de ses projets. A la tête de 56,000 hommes et 200 éléphants, il vainquit les Orétaniens (Calatrava), se rendit maître de douze de leurs villes, et pénétra jusqu'à l'Èbre. Son éloquence sympathique et entraînante lui assura le concours de quelques-

uns des chefs espagnols les plus influents. Grâce à des alliances fréquentes de ses officiers avec des filles du pays, il consolida par des intérêts communs et les liens du sang des amitiés souvent éphémères. Il voulut aussi fonder une ville digne de devenir la capitale d'un grand royaume, lui donna le nom de nouvelle Carthage, et tint sa cour dans un palais princier, élevé dans l'enceinte de la nouvelle et redoutable forteresse. Bien loin de se laisser énerver par le prestige dangereux de la grandeur, il consacra tous ses soins à l'organisation de la jeune colonie, et prit souvent les armes pour comprimer, à leur naissance, des tentatives de sédition, et pour calmer les passions couvant encore sous les cendres. Son jeune beau-frère Annibal, auquel il avait confié le commandement de la cavalerie, le suivait dans toutes ses expéditions. Ses soldats marchaient avec joie au combat, quand ils voyaient s'avancer en tête des escadrons le jeune officier, monté sur un fougueux cheval de bataille, qu'il maniait avec grâce. Qui savait, en effet, mieux que lui organiser une surprise, lancer ses escadrons sur l'ennemi, assurer par la promptitude de son coup d'œil la victoire, donner à ses soldats l'exemple d'une énergie opiniâtre à supporter les fatigues? Le premier au plus fort de la mêlée, le dernier dans la retraite, rapide comme l'éclair dans la poursuite, il se voyait adoré de ses soldats. Ceux-ci retrouvant en lui le génie, la douceur, les traits d'Amilcar, son illustre père, étaient prêts à le suivre aux extrémités du monde, et à lui faciliter par leur courage la réalisation des plans grandioses que son père lui avait confiés à son lit de mort.

Les progrès rapides des armes carthaginoises tournèrent du côté de l'Espagne l'attention jalouse du sénat romain. Ses ambassadeurs enjoignirent à Asdrubal de ne point songer à attaquer Sagonte et quelques ports grecs de la côte. Celui-ci consentit à signer un traité, destiné à devenir, quand les temps seraient mûrs, une lettre morte entre ses mains. Il périt bientôt d'une mort obscure, sous le poi-

gnard d'un assassin vulgaire; mais ses projets ambitieux n'étaient que reculés. En descendant prématurément au tombeau, il en avait légué l'accomplissement à son héroïque beau-frère. A la mort d'Asdrubal, les soldats, pleins d'admiration pour son génie précoce, et ne méprisant pas sa jeunesse, le portèrent en triomphe dans la tente du général en chef, et lui confièrent leur avenir et les destinées de Carthage. Leur confiance devait être justifiée et leurs plus ambitieuses espérances dépassées par une éblouissante réalité.



II.

ANNIBAL.

(221 av. J.-C.)

Élevé dans les camps, au milieu des dangers incessants d'une campagne difficile, jeune, audacieux, plein de confiance en lui-même, possédant au début de sa carrière une profonde expérience militaire, d'un commerce agréable et facile, esprit ingénieux, imagination ardente, ayant reçu une instruction solide et variée et possédant à fond plusieurs langues, Annibal se voyait appelé au commandement d'une armée nombreuse, disciplinée, dont il avait su se concilier l'admiration et le dévouement. Le nouveau général demanda, pour la forme, au gouvernement de Carthage la ratification officielle de son élection. En dépit de l'opposition d'Hannon et de son parti, le sénat et le peuple s'empressèrent de confirmer le choix de l'armée.

Les contemporains d'Annibal, remarque Mommsen (I, 565), ont cherché à flétrir sa mémoire; les Romains ont relevé sa cruauté, les Carthaginois sa rapacité; mais bien que la haine, l'envie et la vulga-

rité aient été les uniques biographes du héros, elles n'ont pu obscurcir cette grandiose et sublime image. Le plus grand nombre des accusations dirigées contre lui retombent sur des subalternes; bien peu dépassent les limites du droit des gens reçu dans l'antiquité; en lui seul se trouvent réunis dans une harmonieuse grandeur la prudence et l'enthousiasme, la modération et l'énergie. Modèle parfait de l'astuce punique, il a recours de préférence à l'imprévu et aux surprises, déploie un talent extraordinaire dans l'étude des ressources et des mouvements de l'ennemi; ses espions assistent aux délibérations du sénat; lui-même ne craint pas d'avoir recours à la ruse, et chaque page de l'histoire rend à ses talents stratégiques un éclatant témoignage. Politique profond, il exerce une influence absolue dans les cours orientales; général sympathique et organisateur, il constitue en une masse homogène et harmonique les éléments les plus étrangers et les plus hostiles. C'était un grand homme dans l'acception complète du mot, et, partout où il se présentait, se concentraient sur lui les regards sympathiques de la foule. Quelque désireux qu'il fût de réaliser l'œuvre que son père lui avait confiée, Annibal comprit la nécessité d'établir la puissance carthaginoise sur des bases plus solides. Il défit en bataille rangée les Olcades indépendants, au nord de Carthagène (Tolède), et s'empara de leur capitale. L'année suivante, il franchit le Tage pour soumettre les Vaccéens. Il prit d'assaut leurs deux places fortes Elmantica (Salamanque) et Arbocala, mais fut surpris à son retour, chargé d'un immense butin, par les Carpétans, bien supérieurs en nombre. Il sut les prévenir et les arrêter par d'habiles mouvements stratégiques, franchit le Tage, et, se voyant serré de près par l'ennemi qui avait franchi le fleuve après lui, l'attaqua avec tant d'énergie, à la tête de sa cavalerie et de ses éléphants, qu'il ne put jamais se relever de sa défaite. Toutes les tribus espagnoles, depuis Gadès jusqu'aux frontières de Léon, se soumirent aux armes de

Carthage. Négligeant pour le présent les contrées du nord et de l'ouest, Annibal prit la direction de l'est et s'avança contre Sagonte, qu'il avait jusqu'alors respectée, en vertu du traité conclu avec Rome. Résolu à engager la lutte et à entreprendre enfin la conquête du monde, et redoutant le sort d'Asdrubal, il se disposa à entrer sans retard en campagne. Il consacra l'hiver tout entier à d'immenses préparatifs contre cette alliée de Rome qu'il voulait braver. Les Sagontins comprirent bientôt le danger qui les menaçait, car déjà dans leurs luttes avec les tribus voisines, ils avaient appris à éprouver combien était redoutable pour eux la puissance carthaginoise. D'origine grecque, exercés au maniement des armes, il leur répugnait d'échanger leur douce et paisible liberté contre l'odieuse tyrannie de Libyens barbares. Aussi s'empressèrent-ils de fortifier leurs murailles, de rassembler des provisions et des armes, et d'invoquer le prompt secours de la puissante Rome. Mais sur les bords du Tibre des pensées nouvelles agitaient et absorbaient les esprits. Le sénat voulait compléter la conquête de la Gaule cisalpine, et maintenir son influence sur les côtes d'Illyrie, de nouveau menacées par Démétrius de Pharos. Il se contenta d'envoyer une ambassade solennelle au général punique pour lui signifier que Sagonte était sous la protection de Rome, et qu'une attaque dirigée contre elle ne resterait pas longuement impunie. Ces menaces étaient depuis longtemps prévues par Annibal; il y fit une réponse audacieuse, rendue plus expressive par une armée de 150,000 hommes. Les ambassadeurs romains ne purent que s'éloigner en silence, et firent voile pour Carthage, dont le sénat leur fit un accueil favorable, tout en reculant devant le rappel de ses troupes par crainte d'Annibal.

Sagonte.

Appuyée sur les premiers contre-forts de la chaîne d'Idubède, à une demi-lieue de la mer, s'élevait la riche et populeuse cité de Sagonte, dont un commerce actif sur terre et sur mer avait répandu au loin la renommée, dont la population guerrière était appelée chaque printemps à se défendre contre les hordes voisines et les pillards de la montagne. Protégée par de hautes murailles, sa position elle-même était pour elle une puissante défense; accessible à l'ennemi par l'un de ses faubourgs seulement, perdu dans la plaine au milieu des arbres et des vergers, ses quartiers les plus importants, dominés par l'imposante citadelle, s'étalaient sur les pentes abruptes de collines, jugées imprenables. Mais l'ennemi, qui allait bientôt entourer ses murailles, était nombreux et fécond en ressources. Aussi, tout en réclamant à grands cris l'assistance de leurs confédérés italiens, les Sagontins se préparèrent-ils à opposer une énergique résistance et à défendre jusqu'à la mort leurs dieux, leurs familles et leurs foyers. Annibal commença les opérations du siége par l'attaque du faubourg de la plaine. Des tours immenses, garanties par d'épaisses tortues, s'approchèrent des murailles, et les béliers commencèrent leur œuvre de destruction. Les assiégés lancèrent contre les travailleurs des traits, des pierres, de l'huile bouillante, et firent plusieurs sorties vigoureuses, se défendant comme seules les villes espagnoles ont su de tout temps le faire. Annibal se vit plus d'une fois obligé de se précipiter au plus fort de la mêlée et d'encourager les siens par ses discours et son exemple. Dans l'un de ces engagements, il tomba baigné dans son sang; sa chute amena une déroute complète, et ce ne fut pas sans difficulté que les assiégeants parvinrent à conduire en

lieu de sûreté les pesantes machines, élevées à tant de frais et au prix de tant de fatigues.

Couché sur un lit de douleur, Annibal n'accorda pas à son esprit un seul instant de repos. L'armée se sentait soutenue par sa présence, et ses ordres continuaient à diriger les opérations. De nouvelles tours, des béliers, des balistes, des catapultes s'élevèrent comme par enchantement; d'immenses terrassements, qui coûtèrent à l'armée des pertes considérables, permirent de resserrer les approches de la place et de multiplier les points d'attaque. Dès qu'Annibal entra en convalescence, le siége fut repris avec vigueur; tous les jours de nouvelles sorties amenaient des luttes furieuses, tous les jours de nouveaux pans de murailles s'écroulaient sous les coups redoublés des béliers. Bientôt trois tours importantes, entraînant dans leur chute une partie des remparts, formèrent une brèche praticable. Les Carthaginois se précipitent à travers l'ouverture béante en poussant un cri sauvage de triomphe; mais, derrière les débris, sont rangés en ordre de bataille les Sagontins, soutenus dans la lutte suprême par l'énergie d'un patriotisme au désespoir. Bientôt volent sur les rangs en désordre des troupes d'assaut, qui se croient déjà victorieuses, les falarica, pesants javelots en fer de trois pieds de long, dont la pointe acérée, garnie de matières enflammées, inflige aux plus audacieux des blessures cruelles, et transforme bientôt les cris de triomphe en hurlements de rage et de désespoir. Les Numides durent regagner leurs tentes, laissant la brèche couverte de l'élite de leurs compagnons.

Pendant cet assaut meurtrier et inutile, les envoyés de Rome demandèrent une audience, mais Annibal refusa de les recevoir, déclarant qu'il ne s'agissait plus de négocier, mais de combattre. Bientôt contraints de quitter l'Espagne, ceux-ci ne se virent pas plus favorablement accueillis à Carthage, et durent se contenter de rapporter à Rome la triste nouvelle des dangers pressants auxquels

la fidèle Sagonte se trouvait exposée. Tout ce temps précieux perdu par Rome en ambassades sans dignité, Annibal sut le mettre à profit, répara ses pertes, et fit travailler nuit et jour à la construction d'une tour gigantesque que l'armée conduisit, après des semaines d'efforts incessants, au pied de la nouvelle muraille élevée par l'infatigable population de Sagonte derrière les ruines de l'ancienne.

Comme la nouvelle machine dominait les remparts de la ville, ses défenseurs durent se retirer après une héroïque résistance. La muraille s'écroula sous les coups redoublés des masses de fer, et Annibal, s'élançant le premier sur la brèche, atteignit le pied de la colline élevée, occupée par l'élite des troupes de Sagonte. L'obscurité mit fin à la lutte, et la nuit fut consacrée par les deux partis à la construction de nouveaux moyens d'attaque et de défense. Cette lutte inégale et désespérée continua quelque temps encore sans résultats. Une insurrection des Carpétans fit espérer aux assiégés quelques semaines de répit, mais Annibal sut se multiplier, se porter avec la rapidité de l'éclair tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et reparaître sous les murs de l'infortunée Sagonte avec le prestige d'une nouvelle victoire.

Toutes les défenses des assiégés tombaient l'une après l'autre sous les coups multipliés des machines de guerre, ce ne fut plus sur un point que les Carthaginois donnèrent l'assaut, mais sur plusieurs à la fois, et les Sagontins éperdus ne surent plus bientôt de quel côté diriger la défense. Annibal, parvenu au pied de la citadelle, parvint à s'y établir définitivement.

Depuis longtemps, du haut de la citadelle, les Sagontins, interrogeant d'un regard plein d'angoisse les vastes horizons de la Méditerranée, avaient chaque jour espéré voir enfin briller au loin les voiles de la flotte libératrice. Les jours, les semaines, les mois s'étaient écoulés, et si quelques pentères apparaissaient au loin, c'était Car-



Carthage.

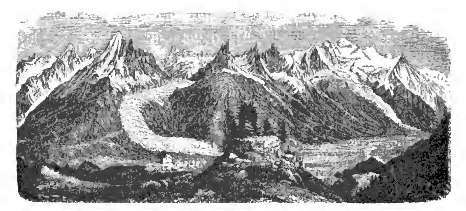
thage qui les envoyait à son heureux général. Les citoyens éperdus durent enfin reconnaître la vanité de leurs espérances; leurs yeux dessillés purent scruter la profondeur de l'abîme qui allait engloutir leur patrie, et leurs députés vinrent de nuit implorer la clémence d'Annibal. Mais celui-ci exigea que la ville se rendit à discrétion. A cette affreuse nouvelle, les hommes les plus influents de Sagonte, rassemblant en un vaste monceau leurs biens et leurs richesses, y mirent le feu et, se frappant de leurs poignards, se précipitèrent expirants dans les flammes; beaucoup, égarés, comme fous de désespoir, remplissaient la ville de leurs lugubres clameurs. Tout à coup un fracas épouvantable étouffe pendant quelque temps le tumulte de la mêlée; une tour colossale s'abîme, entraînant ses défenseurs sous les décombres, et par le gouffre béant se précipitent les troupes carthaginoises, ivres de pillage et de sang. Quelques heures suffirent pour détruire Sagonte. Un village obscur, Murviedro, au nord de Valence, rappelle, par son nom (le vieux mur), au voyageur qu'autrefois s'élevait en ce lieu désert une riche et prospère colonie héllène.

Le butin fut immense. Les soldats s'en approprièrent, dans une nuit de pillage, une portion considérable. Annibal consacra le reste à acquitter la solde de l'armée et à remplir ses caisses à moitié vides, en prévision de la future campagne. Il envoya à Carthage la dîme du butin, des vases précieux, des objets d'art, pour rallier à sa cause le sénat indécis et le peuple disposé à se vendre au plus offrant. Annibal connaissait ses compatriotes et avait adopté un moyen infaillible de rester populaire. Il devint l'idole des citoyens de Carthage, le héros du jour, et son nom, sa gloire, sa louange volèrent de bouche en bouche. N'avait-il pas entrepris une guerre glorieuse qui, bien loin d'entraîner la république dans des dépenses sérieuses, remplissait les caisses publiques et ne coûtait à l'État ni un talent, ni un homme? Les ambassadeurs romains ne pouvaient être que froidement accueillis par

une population animée de pareils sentiments. Le sénat voulait traîner les choses en longueur; l'envoyé romain, Fabius, relevant un pan de sa toge, déclara que dans ce pli était contenue la paix où la guerre, et que les Carthaginois étaient libres de se prononcer. A cet insolent défi les suffètes répondirent par une parole plus arrogante encore: „Choisis toi-même“, dirent-ils à Fabius. Alors celui-ci, laissant avec colère retomber sa toge: „Eh bien! soit, dit-il, la guerre! puisque vous l'avez voulu.“ Mais, bien loin de voir les esprits consternés, ramenés à des sentiments plus humbles, il se vit accueilli par les clameurs d'un peuple enthousiaste, qui s'écria d'un accord unanime: „Nous l'acceptons.“ Un instinct nouveau semblait dominer dans tous les cœurs les sentiments mesquins et mercantiles d'un peuple pacifique; mais cet enthousiasme serait-il durable? les Carthaginois comprendraient-ils enfin la nécessité de sérieux sacrifices? l'avenir devait le décider.

218. Les ambassadeurs, revenus après cet échec à Rome, trouvèrent les esprits préparés à la guerre et satisfaits de l'échec de leur mission pacifique. Le consul Tibérius Sempronius Longus avait déjà fait voile vers la Sicile à la tête de deux légions sur une flotte de 160 pentères, pour porter la guerre en Afrique. L'autre consul, Publius Cornélius Scipion, se préparait à cingler vers les côtes d'Espagne, à la tête de deux légions et de 60 vaisseaux de guerre. Une légion, soutenue par les forces confédérées, et commandée par le préteur L. Manlius, occupait les places fortes du Pô, Plaisance et Mutina (Modène), menacées par une levée en masse des Boïens. Rome pouvait donc commencer les hostilités avec une force disponible de 200 galères et 70,000 combattants. Mais elle était loin de prévoir la gravité de la lutte qui allait s'engager; elle ne connaissait que par de vagues rumeurs l'armée espagnole, son jeune général, et se montrait pleine de mépris pour un ennemi tant de fois vaincu par elle.

Si l'on était en droit de condamner sévèrement la lenteur des opérations militaires du sénat, qui n'avait pas su prévenir la chute de Sagonte, il serait injuste de critiquer la faiblesse de ses mesures, dont les événements devaient bientôt révéler l'insuffisance par une série de revers inattendus. L'État comptait plus de 250,000 citoyens en état de porter les armes et près de 350,000 confédérés, citoyens-agriculteurs, vivant du travail de leurs mains, et dont l'industrie et l'activité assuraient seules la richesse et la prospérité de l'État. Car, pendant qu'ils servaient en campagne, les ateliers restaient vides, les champs incultes, et la république se trouvait bientôt, comme aux premiers jours de son existence, menacée par la famine et la banqueroute, ces hideuses compagnes du dieu de la guerre. Où trouver les sommes nécessaires à de pareils armements, à l'équipement de centaines de navires, à la solde de troupes si nombreuses? Ce qui de tout temps devra exciter la surprise du penseur, c'est bien plutôt l'admirable énergie de ces citoyens, appelés à faire au bien public les plus cruels sacrifices; de ces riches apportant avec joie au trésor public leurs revenus, leurs bijoux précieux; de ce sénat qui, loin de se laisser abattre par les plus sanglantes défaites, maintient haut et ferme l'honneur national, et compte sur la victoire le lendemain de Cannes! Le peuple romain nous fait assister au plus glorieux spectacle, c'est un modèle impérissable de patriotisme, l'exemple le plus frappant de ce qu'on est en droit d'attendre de l'union et de la concorde des citoyens, soutenus par l'amour de la patrie et par l'enthousiasme d'une grande cause.



Panorama de la chaîne du mont Blanc (Chamounix, Haute-Savoie).

Le passage des Alpes.

La résistance de Sagonte avait retenu pendant l'été Annibal en Espagne. L'hiver fut tout entier consacré par lui dans Carthagène à des armements formidables. Ses troupes s'élevaient à 140,000 hommes, armée étrange, et composée des éléments les plus divers: grosse cavalerie libyenne et espagnole; cavalerie légère numide, impétueuse et rapide comme l'aigle qui fend les nues; une infanterie aguerrie, composée d'Africains, d'Ibères, dont les épées courtes, à la pointe acérée, possédaient une lame à double tranchant; des Celtes aux longs sabres recourbés, opposant tous à l'ennemi les rangs serrés de leur phalange; dans l'infanterie légère, des cohortes armées de traits légers et rapides; des frondeurs des îles Baléares, dont les balles de plomb, lancées avec force et adresse, brisaient les casques les plus solides, les cuirasses les plus épaisses. Ces masses confuses et rivales, venues du Nord et du Midi, séparées entre elles par des différences profondes de passions, de coutumes, de langage, le génie administrateur et cosmopolite d'Annibal avait su en former un corps harmo-

nique, homogène, dont tous les membres étaient rattachés entre eux par les liens solides de l'honneur militaire, de l'amour du drapeau, du dévouement pour un général qui les conduisait à la victoire, à la fortune, et leur donnait le premier l'exemple du courage, de l'énergie, de la patience. Annibal disposait, en outre, de 58 éléphants et de 50 pentères. Ne voulant pas se lancer sans garantie dans l'inconnu, et confier au hasard, comme un aventurier vulgaire, ses destinées et celles de son armée, il travailla à consolider avant son départ ses nouvelles conquêtes et à mettre en sûreté les côtes de l'Afrique. Dans ce but, il renvoya en Libye 20,000 hommes, destinés à former le noyau d'une armée entretenue par Carthage, dont elle devait protéger le territoire. Il confia à son frère Asdrubal, pour la défense de l'Espagne, 15,000 hommes, 20 éléphants et la flotte. Ces forces devaient suffire et pouvaient, en cas de nécessité, recevoir de la capitale les renforts nécessaires.

218. Dans les premiers jours de printemps, aussitôt que les dernières pluies de l'hiver eurent cessé de grossir les torrents de la montagne, Annibal se mit en marche, à la tête de 90,000 hommes d'infanterie, 12,000 cavaliers et 37 éléphants.

Il franchit l'Èbre, mais rencontra au delà du fleuve des populations belliqueuses et indépendantes qui défendirent avec l'énergie du désespoir leur liberté menacée, et, sans se laisser intimider par la supériorité de l'ennemi et leurs pertes multipliées, préférèrent la mort au sacrifice de biens qu'elles considéraient comme les plus sacrés. Inébranlable dans ses desseins et couvrant sans hésitation des cadavres de ses soldats la route qu'il avait à suivre, Annibal atteignit, après des combats acharnés, le pied des Pyrénées. L'armée carthaginoise était enfin maîtresse de toute la péninsule espagnole, et, si 20,000 de ses soldats avaient péri, le général avait atteint son but et pouvait désormais, sans obstacle, gagner les plaines italiennes.

Annibal confia la défense des pays nouvellement conquis à un corps de 10,000 hommes; il congédia 10,000 de ses soldats qui reculaient devant la grandeur de l'expédition. 50,000 hommes et 9,000 cavaliers, séduits par ses promesses, et prêts à le suivre jusqu'à la mort, se préparèrent à franchir des contrées inconnues et à réaliser l'une des conceptions les plus extraordinaires du génie humain.

L'armée franchit sans obstacle les Pyrénées par les cols de l'est, qui s'abaissent déjà dans la direction de la mer. Annibal avait su prendre les dispositions les plus sages, choisir des officiers d'élite, maintenir une discipline sévère, qui devait faciliter la traversée des Gaules. Parvenu sur le territoire celtique, il se vit menacé d'une lutte sanglante avec les chefs montagnards, réunis à Ruscino (Roussillon) et prêts à défendre leur pays menacé. Voulant à tout prix éviter un conflit, qui pouvait amener des retards funestes, et compromettre dès le début le succès de l'expédition, Annibal sut gagner à sa cause par de riches présents ces chefs avides, les attirer dans son camp, et obtenir par sa bienveillance le libre passage sur leurs territoires. Il suivit les côtes de la Méditerranée, et traversa sans obstacle le territoire de Narbonne et de Nîmes, en évitant les cols difficiles des Cévennes (Gévaudan, Ardèche, Lozère). Puis, remontant dans l'intérieur des terres, il atteignit le Rhône dans les environs de la ville moderne d'Avignon. Les tribus belliqueuses des pays environnants occupaient en armes la rive gauche du fleuve, profond et rapide, facile à défendre. Le consul Scipion, qui avait, heureusement pour Annibal, perdu un temps considérable, se trouvait à quatre journées de marche en aval du fleuve. Il ignorait entièrement les projets de l'ennemi; les Massaliotes lui apprirent les premiers le passage des Pyrénées, et le voisinage d'une armée qu'il eût dû combattre sur les bords de l'Èbre. Après avoir accordé à ses légions, souffrantes des suites d'une longue traversée, quelques jours de repos, il se disposa à marcher à la ren-

contre de l'ennemi, à la tête de ses troupes, qui s'élevaient à 24,000 hommes, y compris les Gaulois confédérés.

Annibal ne redoutait ni les Gaulois ni les Romains, mais il rentrait dans ses plans de campagne de prévenir cette double attaque. Il se disposait à surprendre l'ennemi par une marche audacieuse et sans précédents, à porter un coup mortel à la puissance romaine sur un point où ni le sénat, ni le peuple, ni les généraux eux-mêmes ne pressentaient le danger. La première et la plus pressante mesure à prendre devait être le passage du fleuve.

Annibal fit rassembler de nombreuses barques par les Gaulois, qu'il sut dominer par la force ou séduire par des présents. Pour suppléer à l'insuffisance des moyens de transport et pour gagner du temps, beaucoup de soldats durent se contenter de troncs d'arbres grossièrement taillés. Les travailleurs affluaient dans le camp; en quelques jours ils construisirent de solides radeaux pour le passage des éléphants. Les Celtes assistaient impatients à ce spectacle, mais laissaient faire, espérant arrêter le débarquement, grâce à la hauteur de la rive qu'ils occupaient, et détruire même une partie de la flottille. Ils ignoraient qu'Hannon, fils de Bomilcar, avait traversé le fleuve dans la partie supérieure de son cours, à la tête d'un détachement nombreux d'Espagnols, qu'il s'approchait, et que les nuages épais de fumée qu'ils voyaient à l'horizon, emportés par le vent rapide, étaient le signal convenu de son arrivée. Annibal se vit, en débarquant, assailli par une nuée de traits, et contraint de s'arrêter dans une position désavantageuse, en luttant contre le courant; mais, absorbés par le tumulte, les Celtes, qui n'avaient pas assuré leurs derrières, virent tout à coup leur camp s'embraser, et furent bientôt assaillis avec vigueur par les troupes espagnoles victorieuses. Attaqués de toutes parts, toute résistance leur devenait impossible; un petit nombre échappa au massacre par la fuite. Quelques-uns des éléphants, épouvantés par le tumulte, s'étaient précipités

dans le fleuve; leur masse énorme leur permit de lutter contre le courant et d'atteindre le rivage sans blessures. Une avant-garde de 500 cavaliers numides, envoyés en éclaireurs, après avoir surpris et



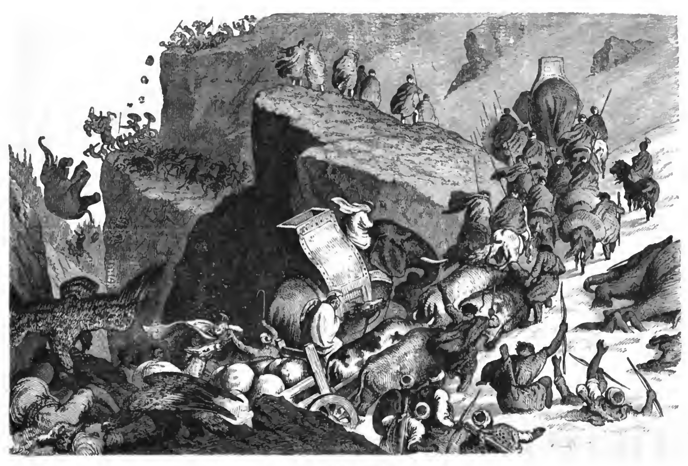
Passage du Rhône, transport des éléphants sur des radeaux.

taillé en pièces un escadron romain, annonça à Annibal que l'armée de Scipion n'avait pas encore quitté son premier campement. Aussi put-il continuer sa marche dans la direction du nord, à travers des régions jusqu'alors inexplorées.

En poursuivant sa marche en avant, Annibal ne tarda pas à s'apercevoir que ses troupes, malgré leur récente victoire, étaient en proie à un profond découragement. Des bruits sinistres circulaient dans l'armée, et les soldats, épouvantés par l'idée de traverser des régions sauvages et mystérieuses, se laissaient dominer par une vague inquiétude et agiter par de superstitieuses terreurs. Lui-même apprit bientôt à quels périls il allait se trouver exposé. Les Boïens lui avaient envoyé en ambassade l'élite de leurs chefs, présidés par Magalus. Ils décrivirent au général surpris la route qu'il était obligé de suivre, ils dépeignirent les horreurs de solitudes glacées, les montagnes s'ébranlant sur leur base éternelle et roulant dans les abîmes, l'avalanche, rapide comme l'éclair, qui renverse tout sur son passage. Tout en insistant sur les dangers du chemin, prêts à tout souffrir pour la patrie, ils offrirent leurs services, et se déclarèrent disposés à partager les fatigues de l'armée, dont ils seraient les guides. Mais il était indispensable de franchir les montagnes avant l'hiver, très-précoce sur les hautes cimes, et mortel pour le voyageur attardé, surtout pour des troupes élevées sous le climat brûlant de l'Afrique. Ils apprirent aussi que les Gaulois attendaient avec impatience l'arrivée des Carthaginois, que le pays tout entier était sous les armes et qu'une armée romaine avait déjà succombé. Aussitôt Annibal donna le signal du départ et s'avança à marches forcées à travers un pays fertile, qui permit à son armée de vivre dans l'abondance. Après avoir franchi l'Isara (Isère) près de Valence, l'armée entra dans le pays des Allobroges, borné au nord et à l'ouest par le Rhône, au sud par l'Isère, à l'est par les Alpes, et qui avait, pour ce motif, reçu le nom d'île des Allobroges. A la mort du chef de la tribu, le fils cadet s'était par la violence institué son successeur, après avoir expulsé l'héritier légitime, son frère aîné. Annibal prit parti dans cette querelle, rétablit dans ses droits le chef légitime, et en fit un partisan dévoué

à sa cause. Le jeune chef ne se contenta pas de lui fournir des vivres, mais sut y joindre des vêtements chauds et des moyens de transport, et l'accompagna dans la plaine avec l'élite de ses troupes, jusqu'à ses frontières. Les premiers contre-forts furent rapidement gravis; une route difficile et étroite conduisait à travers les pentes escarpées et abruptes de la montagne, et était occupée par une troupe de montagnards. Informé par des espions gaulois des dispositions hostiles des habitants, Annibal établit son camp au pied de la montagne du Chat, et, profitant de la retraite de l'ennemi, retourné dans ses villages, et qui croyait les chemins impraticables pendant la nuit, occupa lui-même, grâce à des guides habiles et dévoués, les hauteurs qui dominaient la route. L'armée tout entière s'ébranla au coucher du soleil. Au point du jour, les montagnards occupèrent de nouveau les hauteurs, pour chasser de leurs foyers un ennemi téméraire, et le précipiter dans les abîmes. Sans se laisser intimider par la présence de troupes postées sur leurs flancs, ils harcelèrent l'ennemi de tous côtés, l'attaquant tantôt isolément, tantôt en masse; du haut de leurs positions ils l'accablèrent de projectiles et roulèrent sur lui des blocs de rochers, de sorte que des files entières de Numides s'abîmèrent au fond des précipices et disparurent dans l'écume des torrents. Les échos répétaient au loin les cris sauvages des combattants, et les soldats, surpris par ces dangers multipliés sous leurs pas, commençaient à plier, vaincus plus par la nature que par les hommes. Annibal comprit qu'il devait frapper un coup décisif, sous peine de voir son audacieuse entreprise échouer dès le début, s'élança lui-même, à la tête de sa garde d'élite, et mit bientôt l'ennemi en déroute. Enfin, après une perte de temps et d'hommes considérable, le mont du Chat fut franchi dans le voisinage du village de Chevelu (*Lavisco*).

Des dernières cimes de la montagne, les regards s'étendaient sur la gracieuse et vaste vallée de l'Isère supérieure, dont les vertes prairies cachaient au milieu des arbres quelques cabanes et une petite



Passage des Alpes.

ville perdue dans un repli de terrain. De l'autre côté, l'œil ébloui du voyageur pouvait contempler les cimes neigeuses des Alpes, aux pointes dentelées et arides, aux sommets audacieux perdus au sein des nuages, aux cônes glacés, aux pyramides hardies et élancées. La neige éternelle couvrait ces cimes désertes, et le long des pentes creusées par le temps, des glaciers bleuâtres descendaient par des circuits immenses dans la vallée, alimentant dans leur cours de nombreux torrents aux cascades bouillonnantes d'écume, et souffrant cependant près de leurs blocs séculaires la présence de fleurs gracieuses et d'odorants rhododendrons.

La vue de ces Titans qui avaient assisté impassibles aux révolutions du globe, à la chute des empires et aux passions déchaînées des hommes, l'aspect de ce panorama, sublime dans son horrible majesté, plongea dans la terreur les ardents enfants de l'Afrique; une barrière infranchissable semblait se dresser entre eux et ces pays fertiles et bénis du ciel, qui devaient être le théâtre de leurs glorieux exploits. Seul, Annibal, calme, joyeux, contemplait sans frémir cet imposant spectacle; son âme était soutenue par cette foi des héros en eux-mêmes, cette confiance du génie qui veille sur les destinées du monde. Et cette confiance, il sut l'inspirer à ses soldats. Sûrs, sous ses ordres, de vaincre la nature comme ils avaient triomphé des Barbares, ils s'avancèrent avec courage, soutenus par l'espérance qui idéalise la réalité et fait oublier la souffrance.

Maître de toute la vallée, après une longue série de sanglantes escarmouches, Annibal emporta d'assaut la petite capitale des montagnards, et recueillit un riche butin. Un jour de repos fut accordé aux troupes dans les plaines fertiles et gracieuses qui entourent Chambéry (*Lemingum*), peut-être sur les bords du lac limpide du Bourget, au pied de la montagne. Les montagnards ne pouvaient se rassasier du spectacle de ces troupes étranges, de ces noirs visages, de ces

costumes bizarres; les éléphants éveillaient dans ces âmes simples une surprise mêlée d'effroi.

L'armée dut prendre les plus sérieuses précautions à Conflans, où la vallée se resserre et rend le passage dangereux. Les populations pastorales de ces contrées agrestes semblaient douces et bienveillantes. On les voyait accourir au-devant des troupes, aux frontières, agitant des rameaux verts, symbole de paix; elles cédaient volontiers leur bétail et leurs provisions, et s'empressaient de guider les Africains dans les passages les plus difficiles. Mais Annibal, trop prudent pour se laisser bercer par une confiance absolue, déploya dans la marche les précautions les plus minutieuses. En tête s'avançaient les éléphants, les bêtes de somme et les bagages; puis la cavalerie, et enfin l'infanterie. Lui-même, à la tête d'une troupe d'élite, fermait la marche. Le quatrième jour, l'armée s'engageait dans une gorge étroite, quand tout à coup les hauteurs environnantes se couronnèrent de hordes barbares, qui, poussant un cri de guerre effroyable, firent pleuvoir sur les soldats une grêle de traits et de pierres. N'osant attaquer de front à cause de la terreur que leur inspiraient les éléphants, ils réussirent à couper en deux l'armée, par une double attaque de flanc, tandis qu'une troupe d'élite assaillait Annibal à l'arrière-garde. Celui-ci, ferme et inébranlable, tint tête à l'orage; un rocher, appelé aujourd'hui encore la pierre Blanche et célèbre dans le pays, abrita l'héroïque troupe contre les traits lancés des sommets voisins; la grosse infanterie s'ouvrit sur le front un passage; les derrières de l'armée furent défendus par l'infanterie légère. Les communications avec le reste des troupes se trouvèrent interceptées pendant toute une nuit. Heureusement les montagnards, découragés par les pertes sanglantes de la veille, n'osèrent plus tenter que des attaques isolées, et l'armée arriva le neuvième jour dans la vallée de l'Isara, au pied du Centron ou petit Saint-Bernard. Deux jours de repos furent accordés à l'armée, épuisée de fatigue.

Des motifs de la plus haute gravité avaient pu seuls décider Annibal à suivre le col du petit Saint-Bernard, de préférence aux passages du mont Cenis ou du mont Genèvre, plus rapprochés et moins élevés. Il devait regarder comme le plus important pour lui le soin d'assurer les subsistances de l'armée. Or, la voie la plus directe traversait un pays de montagnes stérile et inculte, dont les populations farouches étaient moins redoutables encore que la faim. Le petit Saint-Bernard, moins pénible pour les bêtes de somme, aboutissait sur son versant italien au pays des Salassiens et des Insubres, alliés de Carthage, qui n'attendaient que l'arrivée de l'armée espagnole pour entrer en campagne. Sans doute les envoyés gaulois qui s'étaient joints à lui dans la vallée du Rhône lui avaient conseillé d'adopter cet itinéraire, parce qu'ils ignoraient que la descente présentait des difficultés redoutables et capables d'arrêter les esprits les plus résolus.

L'armée était campée sur un plateau solitaire, couvert de rochers stériles, qui formaient les degrés supérieurs de la montagne, jusqu'à la région des neiges. On avait depuis longtemps franchi la région des habitations et des chalets alpestres; quelques chamois, épouvantés par le bruit insolite des armes, s'enfuyaient au loin le long des pentes neigeuses; les aigles, planant au haut des airs et poussant des cris perçants, semblaient se réjouir d'avance d'une proie certaine et abondante. Et pourtant, dans ces solitudes imposantes des Alpes, dans lesquelles la neige du dernier hiver, à peine fondue, était bientôt remplacée par les premières neiges de septembre, la nature, toujours bienfaisante et créatrice, avait su abriter dans des creux de rocher des touffes de rhododendrons, dont les feuilles veinées de rose et les fleurs rouges couvraient pendant quelques jours d'un riant tapis de verdure un sol déshérité. Quand les vallées étaient plongées dans l'ombre, les glaciers bleuâtres et les cimes neigeuses, au moment où le soleil se levait derrière les hauts sommets, à l'aube, et au crépus-

cule, au moment où il allait disparaître à l'horizon, s'embrasaient de reflets vaporeux roses, dorés ou violets, comme si, sur ces autels gigantesques, l'esprit de la nature présentait au maître du monde, au dispensateur de tout bien, l'hymne universelle de gratitude du monde prosterné au pied de son trône, dans un sanctuaire pur de toute souillure, et vierge comme aux premiers jours de la création. Telle était la scène que présentait aux regards surpris des soldats africains ce plateau dont parle le poëte :

Sur lequel, au milieu de la chaîne auguste et solitaire
Des cimes éternellement couvertes d'un blanc linceul,
Les rochers épars, sombres et obscurs, sous les ardeurs du midi,
Couronnés maintenant de l'auréole empourprée du soleil couchant,
Ont par leurs joyeuses clartés révélé à l'œil de l'homme
Les prophétiques aspirations de la terre,
Qui travaille à reconquérir les splendeurs disparues.
Les sommets séculaires, blanchis par le temps,
Ceignent leurs fronts augustes de couronnes d'or,
Parure réservée aux fronts de la jeunesse,
Et secouant la glace argentée qui recouvre leurs têtes dénudées,
Semblent renaître à l'espérance ;
Ce linceul de neige, destiné à recouvrir
Ces rocs immenses, antiques comme le monde,
Disparaît dans un embrasement de feu.
De son sépulcre entr'ouvert s'élève un monde nouveau,
Qui s'alimente à des sources de vie inconnues et mystérieuses.

Ce spectacle grandiose et que seules peuvent égaler les perspectives infinies de l'Océan, qui arrachent l'âme au présent et la plongent dans un abîme de rêveries, ne pouvait faire oublier aux soldats découragés d'Annibal les compagnons d'armes tombés sans gloire dans des combats obscurs, loin de la patrie, ou engloutis dans les abîmes. Des dangers plus grands encore devaient mettre à l'épreuve leur courage, et chaque jour de leur pénible pèlerinage semblait les éloigner d'un

but inconnu, qui échappait à leur persévérance. Peu à peu, cependant, le calme rentra dans les esprits, malgré les rigueurs d'un hiver précoce (mi-septembre); beaucoup de traînards rejoignirent l'armée, plusieurs bêtes de somme furent arrachées aux abîmes; les guides celtes annoncèrent que l'armée, après quelques jours d'une descente difficile, allait entrer dans un pays fertile, et se reposer de ses fatigues au milieu d'une population hospitalière et amie. L'espérance reprit possession des cœurs les plus abattus, et le moral de l'armée passa, d'un découragement funeste, à la confiance la plus absolue en la fortune de l'heureux Annibal.

La route suivait les eaux écumantes de la Thuille, et les voyageurs avaient à leur droite le torrent coulant au fond du précipice; à leur gauche, les masses informes de la montagne. Le chemin, en pente rapide, couvert de la neige ancienne, apportée par les avalanches, et fondue par le passage d'une telle multitude, était si glissant qu'à peine le pied pouvait s'y arrêter. La saison était très-avancée; la neige récemment tombée couvrait déjà les hautes cimes et fatiguait la vue, la route elle-même, cachée en quelques endroits par la neige de l'année, rendait la marche lente et incertaine. Les hommes et les bêtes de charge, poussés par la foule impatiente sur le bord des précipices, glissaient sur les pentes rapides et retombaient brisés au fond des abîmes. Mais, grâce à l'énergie indomptable du général en chef, l'armée continuait à s'avancer à travers mille dangers, quand tout à coup l'avant-garde se trouva en présence d'un abîme insondable creusé par un éboulement récent. Annibal, après une longue et anxieuse délibération, résolut de tourner la position, et gagna avec les principaux chefs le sommet de la montagne, après une heure de marche. Cette montagne est incontestablement le *Jugum Cremonis*, cité par un ancien auteur, dont Tite-Live révoque à tort le témoignage. Après d'incroyables efforts l'armée atteignit enfin le sommet,

et le panorama de la chaîne alpestre se déroula sous ses yeux. A ses pieds, sur le versant italien de la montagne, s'étalait le val de l'Allée blanche, dans lequel viennent aboutir plusieurs glaciers importants; de là partait l'immense chaîne du mont Blanc, aux aiguilles acérées, aux cônes hardis, aux sommets neigeux perdus dans les nuages; dans la direction du sud, les montagnes étaient tellement abruptes que, tout en s'élevant au-dessus de la région des neiges, elles ne lui permettaient pas de se poser sur leurs cimes dénudées; au fond de cet amphithéâtre, et dominant les quatre chaînes, qui s'élevaient en gradins immenses jusqu'à ses pieds, s'élevait le roi des Alpes, le mont Blanc, en partie dissimulé aux yeux du spectateur. Ce n'était plus de loin que les enfants du désert contemplaient cette scène merveilleuse, mais au centre même de la chaîne, dans des solitudes glacées, à des hauteurs où l'homme ne pouvait vivre qu'après avoir, pour un instant, vaincu par son génie la nature et les éléments. A l'horizon, sur la droite, s'étendait, au-dessus du val Ferret et de l'arrière-plan du Carmet, le grand Saint-Bernard, déjà enveloppé de son manteau d'hiver; sur le ciel limpide s'étalait, à moitié perdu dans les vapeurs, le groupe du mont Rose. Au près et au loin retentissaient le mugissement des torrents, le bruit sourd des avalanches s'écroulant dans l'abîme. Le soleil couchant colorait les sommets bleuâtres des glaciers des teintes gracieuses de l'arc-en-ciel, et les montagnes silencieuses se perdaient, pâles et cadavéreuses, dans la brume du soir, semblables à un conseil de rois frappés soudainement par la baguette d'un enchanteur, et condamnés par les destins à un éternel repos.

L'esprit pratique d'Annibal se laissa moins absorber par la majesté de ces paysages alpestres que par le sentiment de sa responsabilité, les dangers que courait son armée, la grandeur du but dans la réalisation duquel la passion avait soutenu son courage. Ne délibérait-il pas avec son état-major sur les destinées de 30,000 hommes? Ses éclai-

reurs découvrirent le long de l'abîme béant un talus rapide qui semblait praticable, au pied duquel la vallée de la *Duria major* (Dora Baltea) étalait son tapis de verdure. Les envoyés gaulois, attirant sur elle l'attention du général en chef, lui parlèrent avec enthousiasme des prairies plantureuses, du sol fécond, des pins élancés, des châtaigniers séculaires, qui transformaient ces vallées alpestres en un séjour enchanteur et béni du ciel; encore quelques fatigues, ajoutaient-ils, et on touchait au port. Annibal, réunissant autour de lui l'élite de ses soldats, leur transmit la bonne nouvelle, décrivit avec chaleur les richesses de l'Italie, éveilla dans ces âmes découragées le sentiment de la gloire et de l'honneur, et tous, d'un commun accord, jurèrent de rester jusqu'au bout fidèles à leur serment, heureux de partager avec leur général les fruits de ses victoires, après avoir supporté sous sa conduite des dangers inconnus et les plus rudes fatigues.

Nous avons cherché à retracer avec détail l'impression produite par ces scènes nouvelles sur les soldats africains; pour mieux faire comprendre la grandeur de l'entreprise et les difficultés innombrables de l'exécution, l'historien lui-même ne doit pas rester, dans ses récits, insensible aux beautés de la nature, mais aussi, fidèle à la vérité, ne pas tomber dans les ridicules emphases d'une rhétorique ampoulée et d'une fausse poétique; ne pas montrer, avec Tite-Live, aux Carthaginois les plaines que le Pô arrose, en se mettant ainsi en contradiction formelle avec les données les plus simples de la géographie et de la réalité.

L'armée travailla à se frayer un chemin à travers le passage découvert par les éclaireurs. Il était couvert d'une épaisse couche des neiges précédentes, mêlée de glace formée par les derniers froids. Cette masse peu compacte fondit bientôt sous les pas pressés de la foule. Quelques soldats périrent, les bêtes de somme s'enfoncèrent dans la neige sans pouvoir se dégager. Une partie de l'infanterie légère put seule passer, le reste de l'armée dut camper en deçà.

Les soldats se mirent aussitôt à l'œuvre; après avoir balayé la neige et la glace, ils attaquèrent le rocher avec des leviers et des piques. Tite-Live ajoute que le feu seul et le vinaigre purent rendre la pierre friable, et permettre au fer de pénétrer. Les chevaux passèrent le lendemain, et le troisième jour, les éléphants, à moitié morts de froid et de faim. Après des fatigues inouïes on atteignit le cours inférieur de la Thuille, déjà fertile et habité, et bientôt les demeures hospitalières des Celtes alliés. Chaque jour le paysage devenait plus gracieux, le climat plus tempéré, le sol plus fertile. Les Salassiens accueillirent les hardis aventuriers comme des libérateurs, leur fournirent des vivres en abondance, et les accompagnèrent en costumes de fête jusque dans la plaine d'Ivrée (*Eporedia*), où fut établi le camp, et où les troupes purent goûter les douceurs du repos, après de longues semaines de souffrances indicibles.



Paysage des Alpes.

Batailles et victoires en Italie.

L'armée carthaginoise était campée dans un pays fertile. Ce n'était plus cette armée aguerrie, nombreuse, bien équipée que nous avons vue franchir les Pyrénées, mais une masse informe d'hommes épuisés et hâves, couverts de misérables haillons, et pourtant les futurs vainqueurs de Rome. La marche avait duré cinq ou six mois, mais la discipline n'avait disparu que pendant les deux dernières semaines consacrées au passage des Alpes. Beaucoup de soldats, après avoir courageusement supporté les fatigues de ce long voyage, succombèrent en Italie d'épuisement ou d'excès. Quinze jours de repos furent consacrés par Annibal à la réorganisation de l'armée. Quand il la passa en revue, elle comprenait 12,000 Libyens, 8,000 fantassins espagnols et 6,000 cavaliers. Six mois de fatigues et de combats incessants avaient coûté à Annibal la moitié de ses vaillantes troupes, et l'on serait en droit de se demander, avec Mommsen (I, 580), si ce n'est pas là une opération d'une valeur douteuse. Mais nous ne sommes pas en droit de critiquer Annibal et l'on peut douter que le passage le long des côtes (corniche de Gênes), occupées par l'armée de Scipion, ou l'équipement d'une flotte partie de Carthagène eût mieux répondu au plan conçu par le génie.

Quoi qu'il en soit, grâce au talent d'Annibal et aux faveurs de la destinée, le plan grandiose d'Amilcar était devenu une réalité ; c'est son esprit qui conçut cette noble entreprise, et le tact historique de la postérité ne s'est pas trompé quand il a jugé le passage des Alpes plus digne de son admiration que les victoires de Trasimène et de Cannes.

Descendu dans les plaines italiques, au cœur même de la puissance romaine avec le noyau d'une armée formidable, Annibal devait travailler à grouper autour de ce centre d'action toutes les forces vitales

desennemis de la république, appeler aux armes les opprimés, et la combattre avec le concours de ses propres sujets, ligués contre elle. Les hostilités commencèrent et prirent, dès le début, une tournure favorable. Les Gaulois, soulevés en masse, chassèrent devant eux les colons de Crémone et de Plaisance, et les bloquèrent dans Mutine (Modène).

Le préteur C. Manlius, qui s'avançait à marches forcées à leur secours, surpris par l'ennemi, subit des pertes sérieuses.

Annibal se proposa en premier lieu d'attirer sous ses drapeaux les populations de l'Italie indisposées contre sa rivale. Les Celtes accouraient en foule dans son camp. Ses victoires et d'habiles concessions devaient, croyait-il, rattacher à sa cause les Étrusques, les Campaniens, les Samnites. Il ignorait que l'habile politique du sénat avait su rallier les populations vaincues et que, romaines de langage et de cœur, elles étaient prêtes à vaincre ou à tomber les armes à la main avec la ville aux sept collines.

Après avoir organisé son armée, gagné à sa cause les Insubres, vaincu en bataille rangée les Taurins et pris d'assaut Turin, leur capitale, Annibal se prépara à tourner contre les légions romaines ses armes victorieuses. Le consul P. Cornélius Scipion, qui avait reçu pour mission de combattre Annibal en Espagne, avait appris trop tard le passage du Rhône, la défaite des Gaulois, et s'était mis en marche pour poursuivre l'audacieux envahisseur. Parvenu au camp carthaginois, il le trouva désert, et les indigènes lui apprirent que l'ennemi était depuis trois jours en marche dans la direction du nord, qu'il avait l'intention de franchir les Alpes et d'envahir l'Italie. Se voyant dans l'impossibilité de pousser plus loin, le consul dut se contenter de reprendre ses anciens quartiers sur les bords du Rhône. Ce général, habile pourtant et versé dans l'art militaire, ne savait à quel parti s'arrêter. La province qui lui était assignée était l'Espagne, et ourtant il ne pouvait se résigner à laisser Annibal continuer sa marche

sans obstacle. Il était peu disposé, pour sa part, à ajouter foi aux rumeurs étranges qui couraient sur l'expédition d'Annibal; mais, si elles se confirmaient, ne devait-il pas regagner l'Italie, appelée à devenir le théâtre de la guerre?

La nouvelle de la défection des Gaulois et des premiers désastres des armées romaines mit fin à ses indécisions. Prenant un terme moyen, il arrêta un plan de conduite qui, dans les circonstances extraordinaires, ne peut produire que des effets désastreux. Il envoya les légions en Espagne sous le commandement de son frère Cnéius, et mit à la voile pour Pise, suivi d'une faible escorte. Il perdit encore dans cette ville un temps précieux avant de se rapprocher du théâtre de la guerre. A la tête des légions et des Cénomans fidèles, il aurait pu et dû attaquer l'ennemi dans la vallée d'Aoste à sa descente des Alpes. Il lui laissa le temps de reprendre des forces et de réorganiser son armée. A la nouvelle de la défaite des Taurins, il marcha en toute hâte dans la direction du Pô, le franchit près de Placentia, et remonta la rive droite du fleuve jusqu'au confluent du Tessin, qu'il franchit sur un pont de bateaux. L'armée romaine s'avançait dans la direction de Verceil, dans une plaine légèrement ondulée entre la Sésia et le Tessin, quand elle apprit les progrès rapides de l'ennemi. Scipion établit à la hâte un camp volant, et chercha à relever le courage de ses soldats par ses paroles et par son exemple, leur rappelant qu'ils étaient appelés à combattre un ennemi toujours vaincu, affaibli par une longue marche et à ajouter une page glorieuse aux annales de la patrie.

Batailles du Tessin et de la Trébie.

Annibal, lui aussi, arrivé en présence de ces Romains si redoutés, et auxquels il avait voué une haine mortelle, promit à ses soldats une



Défaite des Romains sur les bords du Tessin.

victoire glorieuse et la récompense méritée de leurs longues souffrances. Il rappela auprès de lui le commandant de la cavalerie, Maharbal, qui s'était aventuré au loin pour piller les campagnes, et fit prendre les armes à ses troupes. Ces vétérans d'Amilcar, blanchis sous le harnais et couverts de blessures, attendirent avec confiance le signal du combat, sûrs d'avance de la victoire. Annibal prit lui-même le commandement de la cavalerie pour explorer le camp ennemi. Il avait su mettre à profit l'indécision du consul; tout en reconnaissant son expérience, son sang-froid, ses talents de tacticien, il espérait aussi découvrir le défaut de la cuirasse. Dans une de ces expéditions d'avant-garde, ses troupes se heurtèrent à l'improviste contre celles de Scipion, et la mêlée s'engagea non loin des bords du Tessin.

Les ondulations du terrain n'avaient point permis aux deux généraux de se reconnaître, et ils avaient un peu marché à l'aventure à la rencontre l'un de l'autre. Dès qu'ils s'aperçurent, ils disposèrent leurs troupes en bataille. Les Romains, qui compensaient la faiblesse de leur cavalerie par les masses profondes de l'infanterie, formaient une ligne serrée et compacte de gens de pied, mêlés aux troupes gauloises, et avaient disposé en seconde ligne et comme réserve leur grosse cavalerie. Les Libyens et les Espagnols faisaient face dans le même ordre à l'infanterie romaine. Les ailes qui débordaient l'ennemi étaient formées par les escadrons numides, accoutumés à sillonner la plaine, montés sur leurs coursiers pleins de feu, sans selle et sans étriers. Annibal commandait le centre en personne. Les troupes carthaginoises se rapprochaient en silence et d'un pas lent et cadencé du champ de bataille. Arrivées à portée de trait, elles se précipitèrent sur l'ennemi sans lui laisser le temps de faire usage de ses armes, et le contraignirent à se réfugier derrière les rangs des Gaulois qui furent eux-mêmes balayés par le torrent. Revenus de leur première terreur, les Romains et les confédérés, dignes de leur répu-

tation, attendirent l'ennemi de pied ferme. Une mêlée affreuse s'engagea; beaucoup de chevaliers romains, abandonnant leurs chevaux blessés, combattirent dans les rangs de l'infanterie, quelques pelotons d'élite se portèrent avec rapidité sur tous les points menacés. Un trait lancé avec force et de près vint frapper, au milieu du tumulte, le consul en pleine poitrine; renversé avec violence de son cheval, il se vit bientôt entouré de l'élite de ses soldats qui lui firent un rempart de leurs boucliers. Mais déjà la cavalerie numide, qui venait de rompre les légions par une double et brusque attaque de front et de flanc, sillonnait en tous sens le champ de bataille qu'elle couvrait de cadavres en poussant des cris de triomphe. Sans se laisser abattre par le malheur, le fils du consul réunit en toute hâte l'élite de la cavalerie autour de son père blessé, et le sauva au péril de sa vie, après s'être fait jour, l'épée à la main, à travers les rangs ennemis. Il atteignit enfin le camp après une chaude poursuite, laissant une partie des siens sur le champ de bataille. Ce jeune héros de dix-sept ans qui venait de se couvrir de gloire et de sauver son général et son père, l'illustre P. Cornélius Scipion, inaugurait tristement sa carrière militaire. Nous devons ajouter que d'autres documents attribuent le salut du consul au dévouement d'un esclave ligure.

Les Romains, accablés de fatigue et découragés, ne purent pas jouir longtemps de l'abri de leur camp retranché. Le consul comprit bientôt qu'il ne pouvait se maintenir longtemps dans la plaine, sur la rive gauche du Pô, la cavalerie numide pouvant y combattre avec avantage et écraser les débris de son armée. A la nouvelle de sa défaite, les Gaulois commençaient à s'agiter et à faire cause commune avec Annibal. Supportant avec héroïsme d'atroces douleurs, il se mit en marche dans la nuit même, battit en retraite au delà du Tessin et franchit le Pô sans débrider et sans laisser aux éclaireurs numides le temps de détruire les ponts qui assuraient le passage. Avant même

que l'armée tout entière eût traversé le fleuve, la cavalerie numide tailla en pièces 600 hommes de son arrière-garde, restés sur l'autre bord. Placentia, ville forte et bien située, empêcha la retraite des Romains de se changer en déroute.

Chaque jour voyait affluer dans le camp d'Annibal de nombreux contingents gaulois, et les ambassadeurs de tribus puissantes venaient solliciter son alliance. Sans perdre un temps précieux à négocier, Annibal continua sa marche victorieuse, franchit le Pô à son tour, et se trouva de nouveau en présence des légions romaines. Comme elles refusaient la bataille qu'il leur offrait, il s'établit dans un camp retranché et surveilla sans relâche les mouvements de l'ennemi, sachant bien qu'il ne réaliserait son plan audacieux que par une série rapide de victoires décisives. Une semaine de repos pouvait lui faire perdre tous ses avantages et détacher de lui les Gaulois encore flottants. Ils étaient sous le charme de sa victoire, et son nom, volant de bouche en bouche, était déjà célèbre dans toute la Gaule cisalpine. La nuit même qui suivit son campement près de Plaisance, 2,000 hommes d'infanterie et 200 cavaliers gaulois parurent devant les portes du camp et sollicitèrent la permission de se joindre aux troupes numides. C'étaient des confédérés romains qui passaient à sa cause, lui apportant en hommage les têtes des sentinelles égorgées par eux dans la première surprise. Annibal les accueillit avec bienveillance et les renvoya dans leurs tribus, chargés de riches présents, pour rallier de nouveaux partisans à sa cause.

Le consul souffrait plus cruellement de la honte de sa défaite et de ses inquiétudes pour l'avenir que de sa blessure. Il leva son camp pendant la nuit et, franchissant le ruisseau de la Trébie qui descend des Apennins et se jette dans le Pô, établit un camp fortifié sur la rive droite dans une position élevée, dont les pentes abruptes et couvertes de broussailles devaient arrêter l'élan de la cavalerie ennemie.

Celle-ci dut se contenter de surveiller les abords du camp et ne put surprendre que les maraudeurs. Annibal, qui s'attachait à ses pas, ne tarda pas à le rejoindre. Il s'arrêta sur la rive gauche de la Trébie, tout en faisant battre la campagne sur les deux rives par sa nombreuse cavalerie. Sur la rive gauche s'élevait le village de Clastidium, point central d'approvisionnement de l'armée consulaire. Les fossés en étaient profonds, et les retranchements redoutables, mais le général numide se rendit maître de la place sans coup férir en remplissant d'or la main de l'avide commandant de la garnison, Calabrais de naissance. Les magasins bien approvisionnés permirent à l'armée carthaginoise de suffire à tous ses besoins, sans être à charge à ses alliés gaulois. Annibal fut moins heureux dans ses nombreuses tentatives pour faire sortir le consul de sa forte position, et ses conquêtes en Italie semblèrent pour un moment arrêtées.

La guerre venait d'éclater à la même époque en Sicile. Le consul Tib. Sempronius tenta vainement de surprendre les flottes carthaginoises qui désolaient les côtes de la Campanie; s'étant rendu maître de Mélita (Malte), il se disposa à passer en Libye et à menacer Carthage, mais il avait traîné ses préparatifs en longueur; il apprit dans les premiers jours d'octobre l'invasion de la haute Italie et le danger que courait la république, et reçut l'ordre de voler au secours de son collègue. Il prit en toute hâte toutes les mesures nécessaires pour la défense des côtes, et s'empressa de se conformer aux ordres du sénat. A peine débarqué à Ariminium, sur les côtes de l'Adriatique, il traversa, heureusement sans combat, le territoire des Gaulois qui commençaient à s'agiter, traversa l'Italie dans toute sa largeur, et rejoignit son collègue à la tête de forces importantes. Deux armées consulaires se trouvaient maintenant réunies sur les hauteurs qui dominent la Trébie, et pouvaient opposer à la cavalerie numide les masses aguerries de leur nombreuse infanterie.

L'arrivée du nouveau consul transforma la marche des événements et les dispositions des esprits dans le camp romain. Impatientes de venger leur défaite et fatiguées de leur longue inaction, les troupes obéirent avec empressement à Sempronius. La cavalerie et l'infanterie légère osèrent reparaître en dehors des retranchements. Les Gaulois eux-mêmes, qui avaient pourtant embrassé le parti d'Annibal, crurent prudent de préparer l'avenir, et apportèrent des provisions dans les deux camps. Annibal, irrité de ce manque de bonne foi, après avoir vainement eu recours à la diplomatie et aux plus brillantes promesses, confia à ses légers escadrons le soin de punir ses alliés prêts à faire défection, et de les ramener par la terreur. Les hameaux, les villages furent bientôt la proie des flammes, et les sauvages enfants du désert n'épargnèrent ni le sexe ni l'âge. Les fugitifs accoururent en foule dans le camp du consul Sempronius, disposé par son propre caractère à reprendre l'offensive. Il fit sortir la cavalerie et l'envoya sur le lieu du désastre avec 1,000 hastaires. Les maraudeurs, surpris par cette brusque attaque qui succédait à une longue impunité, furent taillés en pièces et réduits à une fuite honteuse; renforcés à leur tour par quelques escadrons gaulois et espagnols, ils reprirent l'offensive et la lutte continua indécise entre les deux détachements qui recevaient à chaque instant des renforts. Pour inspirer une confiance absolue à un ennemi téméraire, Annibal, bien loin de faire donner toute sa cavalerie, ordonna au bout de quelques heures à ses troupes de rentrer dans le camp et laissa, par politique, au consul la vaine gloriole d'un facile triomphe. Avec son génie observateur, il avait su découvrir le côté faible de son adversaire, et reconnaître en lui un homme frivole, avide de gloire et plein d'imprévoyance. Guidé par les renseignements qu'il recevait de toutes parts, il prit toutes ses dispositions pour une bataille décisive, acceptée avec empressement par Sempronius, dont la fin de l'année légale allait faire cesser les fonctions

Sûr de la victoire, Annibal voulut transformer la bataille en une déroute désastreuse pour les Romains. Il choisit dans ce but, comme l'emplacement favorable à une embuscade, les rives escarpées d'un ruisseau, abritées par un épais rideau de buissons épineux et y cacha 2,000 hommes d'élite, cavalerie et infanterie, sous le commandement de son frère Magon, dont la jeunesse était compensée à ses yeux par une profonde expérience militaire. Au point du jour ses troupes, après un déjeuner copieux et une nuit confortable passée au bivouac autour de foyers rendus nécessaires par la rigueur de la saison, se préparèrent à l'action. On approchait du solstice d'hiver; une pluie froide et mêlée de neige fondue tombait par torrents du ciel noir et sombre, et le jour se levait terne et pâle, prédisposant l'âme à la tristesse et au découragement. Favorisés par l'obscurité qui tenait lieu d'aurore, les escadrons numides, après avoir franchi la Trébie, s'avancèrent au trot dans la direction du camp romain, caracolant devant les portes encore fermées, blessant les sentinelles, se raillant de la lâcheté des légions. Informé de ces provocations, fier de sa victoire de la veille et jaloux de relever l'honneur du nom romain, le consul envoya contre l'ennemi sa cavalerie. Bientôt, emporté par son ardeur, et oubliant toute prudence, il s'avança en ordre de bataille à la tête de 40,000 hommes. Il espérait que, comme la veille, Annibal enverrait des renforts, que la mêlée s'engageant, le courage des légions lui assurerait une victoire éclatante. Un général doit tout prévoir; Sempronius n'avait pas craint d'engager des troupes abattues, affamées, mal vêtues, sans leur laisser le temps de réchauffer leurs membres engourdis, et de prendre le repas du matin, et il les envoyait contre des troupes bien repues, moins nombreuses, sans doute, mais auxquelles leurs 10,000 hommes de cavalerie et leurs éléphants, leur position et le souvenir de leur récente victoire, assuraient une immense supériorité morale.

Les fils du désert disparurent, emportés par le tourbillon de la cavalerie romaine, et se contentèrent de harceler l'ennemi par des charges rapides et imprévues. Cédant lentement le terrain, ils traversèrent la Trébie, suivis de près par l'infanterie qui, plongeant jusqu'à la poitrine dans les eaux glacées du torrent, s'avança sans élan et comme paralysée à l'attaque du camp carthaginois, couvert par l'armée tout entière rangée en bataille. Sempronius prit sur-le-champ toutes ses dispositions. En tête s'avançait l'infanterie légère, en seconde ligne les légions et les confédérés, sur les deux ailes les Gaulois, protégés par la cavalerie. Du côté des Carthaginois, les frondeurs baléares occupaient la première ligne, derrière eux l'infanterie libyenne, espagnole et gauloise, aux ailes la cavalerie légère et les éléphants. Dès le début de l'action, les frondeurs baléares, par la justesse meurtrière de leur tir, contraignirent l'infanterie légère romaine de s'abriter en toute hâte derrière la seconde ligne, dont les épaisses cuirasses purent résister avec plus de succès à la grêle de pierres lancées par les frondes des Barbares. A ce moment Annibal, qui semblait se multiplier, ordonna à son infanterie légère de se tourner contre les ailes de l'ennemi, et d'attaquer la cavalerie qui ne maintenait qu'avec peine ses positions. L'effet de cette manœuvre fut décisif et désastreux. Les cavaliers, écrasés par une grêle meurtrière de traits, cherchèrent leur salut dans la fuite. Les légions avaient engagé le combat corps à corps contre la phalange carthaginoise et, malgré leurs privations et leurs fatigues, se montraient dignes de leur antique réputation. Les éléphants s'élancèrent sur les ailes dégarnies; mais ces héroïques soldats, les laissant s'engager entre les manipules et les criblant de blessures, s'efforcèrent par leurs cris de les rejeter sur l'ennemi. Les nègres qui conduisaient les éléphants parvinrent à pénétrer dans les rangs des Gaulois confédérés, et les Barbares, épouvantés par le seul aspect de ces monstres inconnus, se débandèrent aussitôt. Les légions,

restées seules debout, continuèrent toutefois la lutte avec un courage inébranlable. Mais, quand les frondeurs et les piquiers les attaquèrent de flanc, quand la cavalerie, revenue de la poursuite, les déborda sur les ailes, les soldats, sourds à la discipline, à la voix de leurs chefs, rompirent les rangs. Seuls 10,000 vieux soldats d'élite, qui avaient combattu au premier rang, se formèrent en coin, et s'ouvrirent un chemin sanglant à travers les rangs des vainqueurs. Derrière eux retentissait le tumulte de la mêlée; la neige et la pluie glaciale qui fouettaient leurs visages, rendaient leur marche lente et difficile. Sans rompre leurs rangs et se détournant du camp occupé par l'ennemi, ils se dirigèrent vers le nord du côté de Plaisance, à la jonction de la Trébie et du Pô. Arrivés en pays ami, ils pouvaient se considérer comme sauvés. Le reste de l'armée couvrait le champ de bataille, la cavalerie numide ramassa de nombreux prisonniers, quelques rares débris rejoignirent le consul Scipion à Plaisance.

La fatigue, des pluies torrentielles et les rigueurs exceptionnelles d'un hiver précoce empêchèrent les Africains de poursuivre leurs avantages. La plupart de leurs blessés succombèrent, presque tous les éléphants disparurent. Annibal se vit forcé de prendre ses quartiers d'hiver, et se contenta d'envoyer au loin dans toutes les plaines environnantes des batteurs d'estrade, qui interceptèrent les communications de Plaisance et de Crémone, et ne manquèrent que de quelques heures le consul Sempronius, qui se rendait avec une faible escorte à Rome pour les nouvelles élections. Comme les places fortes des Romains pouvaient encore recevoir leurs approvisionnements par eau, Annibal chercha à se rendre maître de l'embouchure du fleuve, mais se vit repoussé avec perte, et fut lui-même blessé. Il fut plus heureux dans sa tentative contre Victumviæ, place forte, dans laquelle s'étaient réfugiés 40,000 colons romains. Confiants en leur nombre, mais mal armés et sans discipline, ils osèrent s'avancer à la rencontre des Africains,

et furent, au premier choc, mis en fuite et taillés en pièces. Dès les premiers jours du printemps, Annibal chercha à franchir l'Apennin pour pénétrer au cœur de l'Italie. Sur les hauteurs dénudées une affreuse tempête enveloppa pendant quelques heures l'armée; la montagne tout entière se couvrit d'un nuage de feu; à la lueur des éclairs, au milieu des roulements et du fracas du tonnerre, l'ouragan se déchaîna dans toute sa fureur, et contraignit l'armée à se coucher à terre, en rangs serrés, pour pouvoir lui tenir tête. Un tourbillon de grêle et un froid intense firent périr la plupart des bêtes de somme; un seul éléphant échappa au désastre. L'armée dut battre en retraite et tenta contre Plaisance une nouvelle attaque. La nuit seule sépara les combattants, mais les Romains furent les plus maltraités.

La lutte entre les deux puissantes républiques éclata en Espagne au début de la nouvelle année. Cnéius Scipion, frère du consul, qui avait mis à la voile à Massilia à la tête de deux légions, débarqua à Emporiæ, ville à moitié grecque, à moitié indigène, port peu éloigné des Pyrénées, faisant façe à l'Italie, excellent point de départ d'opérations militaires. La ville s'empressa d'ouvrir ses portes et d'embrasser le parti des Romains. Scipion sut rattacher à sa cause par ses négociations, ses promesses et sa bienveillance, la plupart des tribus espagnoles, et fut bientôt maître de tout le pays depuis les plages de la Méditerranée jusqu'à l'Èbre. Hannon ne crut pas pouvoir retarder davantage son entrée en campagne, et, sans attendre l'arrivée de son supérieur Asdrubal, engagea l'action trop tôt et fut mis en déroute. Asdrubal, arrivé vers le soir sur le champ de bataille à la tête de 9,000 hommes, attaqua les marins romains à Tarraco, et leur fit essuyer des pertes considérables, mais n'osa pas attaquer Scipion lui-même. Il eut assez de prudence pour refuser dans une seconde campagne la bataille qui lui était offerte; ranima le zèle de ses partisans, réussit à détacher les Ilergètes du parti de Rome, mais ne put pas empêcher Scipion de

soumettre, au milieu des rigueurs de l'hiver, les populations sauvages voisines des Pyrénées. Ces succès des armes romaines en Espagne exercèrent une influence décisive sur la campagne d'Italie, car le sénat carthaginois fut assez impolitique pour envoyer tous les renforts dans ses provinces espagnoles, au lieu de consacrer toutes ses ressources et ses armées à l'illustre général qui cherchait à vaincre Rome dans Rome même et à dissoudre la confédération italienne.

Les citoyens romains étaient moins épouvantés des succès d'Annibal que de nombreux prodiges qui semblaient leur révéler le courroux des dieux. Un enfant avait crié „Triomphe"; une vache était, de son propre mouvement, montée au troisième étage d'une maison; les voyageurs avaient vu se dessiner dans les cieux des navires et des armes, et des spectres redoutables et silencieux étaient apparus dans les ténèbres profondes, recouverts de vêtements blancs. Ces contes de vieilles femmes eurent seuls le privilége d'arracher le peuple romain à sa majestueuse gravité. Le sénat, par une sage politique, entra dans les vues de la multitude, organisa des processions et des sacrifices, mais consacra l'attention la plus sérieuse aux mouvements d'un ennemi, plus redoutable pour lui que tous ces prétendus phénomènes célestes. Les deux consuls durent concentrer pour la prochaine campagne toutes leurs troupes en Italie. Publius Scipion, nommé proconsul, fut envoyé avec des renforts au secours de son frère; plusieurs légions tinrent garnison en Sardaigne et dans la basse Italie.

Le géant romain était donc resté debout, malgré les cruelles blessures dont son corps était couvert; tous ses membres, pleins de vie et de vigueur, recevaient leur impulsion du cœur et de la tête, c'est-à-dire du sénat, qui, fidèle à sa politique traditionnelle, n'avait recours aux moyens exceptionnels et extralégaux que dans les crises extraordinaires. Les précautions suggérées par les circonstances furent prises avec énergie, mais sans précipitation. L'élection seule des consuls

causait quelques inquiétudes au pouvoir exécutif, qui craignait de voir les comices se régler dans leur choix moins sur le talent que sur la popularité des candidats. Les noms qui sortirent de l'urne furent ceux de Cn. Servilius Géminus et de C. Flaminius; celui-là, général distingué et qui s'était à plusieurs reprises couvert de gloire, paraissait digne d'occuper les postes les plus importants de la république; celui-ci, populaire, grâce à une loi agraire qu'il avait fait passer étant tribun du peuple, loi cause première de la révolte des Gaulois dix-sept ans auparavant (232), avait enfreint ouvertement les ordres du sénat lors de son premier consulat, et avait dû sa victoire sur les Insubres moins à ses talents qu'à l'écrasante supériorité de la tactique romaine.

Le nouveau consul, après s'être solennellement revêtu des insignes de sa dignité, contrairement à tous les usages reçus, à Ariminium, appela aux armes sous les murs de cette ville ses légions et les débris des troupes vaincues l'année précédente, et qui pouvaient sans danger abandonner les bords du Pô. Une foule de volontaires, aussi confiants en son génie que lui-même, vinrent grossir les rangs de son armée. Après quelques jours de repos, consacrés à tracer le plan de la prochaine campagne, les légions franchirent l'Apennin et s'établirent à Arrétium, en Étrurie. L'Arezzo moderne, bâtie sur une hauteur boisée à la jonction de la Chiana et de l'Arno, occupe la position sur laquelle s'élevait naguère l'antique cité étrusque. Elle domine la riche vallée de la Chiana, qui se prolonge au delà de Chiuse, l'antique Clusium. Les anciens Étrusques avaient déjà drainé les bas-fonds marécageux, et transformé un cloaque malsain en un parterre de fleurs. Les habitants, épouvantés, parlaient d'évacuer leur cité, menacée par les incursions des maraudeurs carthaginois. Le consul dissipa leurs alarmes; aucun bandit numide ne poserait, disait-il, lui consul, le pied dans cette riante contrée; lui-même, aux approches de la belle saison, franchirait l'Arno et fortifierait, avant l'arrivée de

l'ennemi, les passages des montagnes. Tel était le plan de la campagne qui allait s'ouvrir; quant à son collègue, Cn. Servilius, campé à Ariminium, il devait surveiller les vastes contrées qui s'étendent entre l'Adriatique et la montagne.

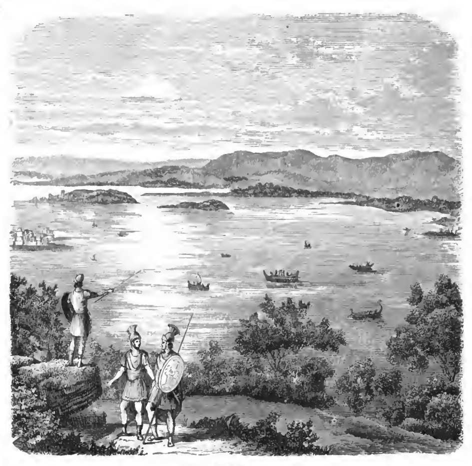
Mais les généraux romains avaient affaire à un ennemi plein de ressources, et dont il était aussi difficile de connaître d'avance les moindres mouvements que d'arrêter la marche victorieuse. Ne se laissant entraver ni par la nature ni par le danger, il adopta le plan de conduite que des hommes ordinaires n'auraient même pas osé concevoir. Il avait groupé autour de lui, grâce à ses succès, toutes les tribus de la Gaule cisalpine, dont la jeunesse guerrière avait comblé les vides et agrandi les cadres de son armée. Son tact exquis lui avait fait comprendre qu'il s'exposait, en tardant encore, à s'aliéner ces esprits capricieux et mobiles, et à devenir une charge odieuse s'il vivait plus longtemps aux dépens de leur pays. Ses espions découvrirent même un complot tramé contre lui. De semblables alliés ne constituaient pas à ses yeux une base d'opérations assez solide, et leur concours incertain ne pouvait pas suffire contre Rome. Les populations sabelliennes, le Latium, appelés par lui aux armes pour reconquérir avec son secours leur indépendance et reconstituer leur autonomie, devaient lui fournir les légions appelées à rouler les aigles romaines dans la poussière et à faire flotter l'étendard de Carthage sur les ruines du Capitole.

Désireux de hâter l'exécution du vaste plan politique qu'il avait conçu, Annibal tenta une seconde fois le passage des cimes neigeuses de l'Apennin, réussit à franchir le défilé de Pontremoli, et envahit le pays ouvert, incliné dans la direction de l'Arno. Remontant rapidement le cours du fleuve, il se rapprocha du campement d'hiver dans lequel le consul imprévoyant attendait le retour de la belle saison. Mais ses guides gaulois lui avaient transmis des renseignements in-

exacts sur la nature du pays qu'il avait à traverser, et le laissèrent s'égarer dans des bas-fonds inondés par les eaux glacées des torrents qu'avait grossis la fonte des neiges. Il sut néanmoins tirer son armée de ce mauvais pas par d'habiles dispositions. Par son ordre, les vétérans libyens et africains ouvrirent la marche; les Gaulois, mal disposés, furent placés au centre, et suivis par la cavalerie numide, sous les ordres de Magon. Lui-même, pour surveiller les opérations, suivait ses troupes, monté sur son dernier éléphant. Pendant quatre jours et trois nuits l'armée continua sa marche pénible à travers des marais pestilentiels. Les Gaulois, obligés de passer à travers la boue putride remuée par les pieds de milliers d'hommes, auraient été disposés à déserter, sans la cavalerie qui les serrait de près, et, les frappant sans pitié, les contraignait à marcher en avant. Décimée par la maladie et par la fièvre, privée de sommeil, sans vêtements de rechange, l'armée démoralisée atteignit Fæsulæ, en semant la route de cadavres. Annibal lui-même, atteint d'une inflammation violente, épuisé et privé des secours nécessaires, perdit un œil dans cette courte et désastreuse marche.

Dès que l'armée se fut remise de ses fatigues, Annibal se disposa à entrer en campagne. Il avait appris par ses nombreux espions les dispositions belliqueuses du consul, et résolut de les tourner à son avantage avant l'arrivée de la seconde armée d'Ariminium. Il franchit l'Arno, qui n'a que peu de largeur, dans la partie supérieure de son cours, et, ayant réussi à tourner l'armée romaine, déboucha dans la vallée du Clanis. Les campagnes riches et fertiles furent saccagées par ses fourrageurs; les villages, les fermes, devinrent la proie des flammes. Les cris de douleur et de vengeance d'une population réduite à la misère parvinrent aux oreilles du consul, qui leur avait promis un secours efficace et qui ne put supporter le sanglant affront qui venait de lui être infligé par un audacieux rival. Il s'avança à

marches forcées contre l'ennemi, et son armée, contrainte de traverser un pays couvert de débris fumants et de cadavres, partagea bientôt son indignation et réclama à grands cris la bataille. L'avant-garde avait aperçu à l'horizon les dernières bandes ennemies. Celles-ci disparurent bientôt derrière les collines qui, prenant naissance à Corténa, tournent au sud dans la direction de Pérouse et enveloppent le bassin profond du lac Trasimène (Pérouse). La nuit était venue, sombre et sans étoiles. Flaminius dut, malgré son impatience, remettre l'action au lendemain, et, dès le point du jour, se prépara à une bataille dont il attendait une gloire impérissable pour sa patrie et pour sa famille.



Lac de Trasimène (Pérouse).

Bataille du lac Trasimène.

Les eaux grisâtres du lac occupent un bassin de trois lieues de long, sur trois lieues de large. Ses bords sont plats et marécageux, couverts de roseaux, déserts et tristes; quelques hameaux sans importance s'abritent derrière les arbres. Un pêcheur solitaire monté sur une barque légère, à la voile latine, sillonne parfois sans bruit

cette masse d'eau sans grandeur et sans poésie. Au printemps et en automne de sombres nuages s'amoncellent au-dessus du lac, et cachent dans un épais brouillard les collines arides qui s'étalent en croissant sur les bords, et ne sont séparées du rivage que par une étroite langue de terre formant au nord un vallon profond et obscur, fermé du côté du sud par un contre-fort de la montagne qui s'avance jusqu'au rivage.

Annibal occupait avec ses Libyens et ses Espagnols les collines méridionales du lac, pour couper la retraite à l'ennemi; quelques autres collines moins élevées facilitaient les mouvements de l'infanterie légère et des frondeurs baléares. La cavalerie était entièrement cachée aux regards de l'ennemi derrière les premiers contre-forts qui précédaient et défendaient l'entrée de la plaine. Les hauteurs étaient à moitié couvertes par une légère vapeur blanchâtre ondulant au gré de la brise, balayée par quelques rafales violentes, mais tendant à s'obscurcir et à descendre[1]. L'œil ne pouvait percer ces profondeurs; l'observateur le plus attentif n'aurait pu distinguer qu'un bruit confus d'hommes en marche, des hennissements, des commandements répétés à voix basse. C'était l'armée romaine qui s'avançait à marches forcées. Tout à coup les premiers rangs s'arrêtent et se disposent en toute hâte en ordre de bataille. Les nuées, chassées par une bourrasque subite. venaient tout à coup de se déchirer et de découvrir aux légions épouvantées les hauteurs couvertes de soldats ennemis. Cette halte inattendue des premiers rangs amena dans la colonne en marche une fluctuation et un désordre inexprimables. Bientôt les échos de la montagne répercutent les rauques accents des cors africains; un horrible cri de guerre s'élève dans les airs, et, comme lancée par des mains

1. Annibal avait eu le temps de choisir et d'étudier le terrain, il s'arrêta dans un étroit défilé dominé par deux cimes élevées, enserré au fond par une haute montagne, à l'entrée par le lac. Le fond était occupé par Annibal et l'infanterie, les deux côtés du défilé par les troupes légères et la cavalerie numide. (Mommsen, I, 591.)

invisibles, tombe sur les casques et les cuirasses une grêle de traits et de pierres; chaque ravin, chaque repli de terrain vomit des colonnes serrées d'infanterie légère, qui pénètrent dans les rangs dégarnis des Romains, rendent impossible toute évolution, toute tactique, et portent au loin la mort et la terreur. Flaminius, aussi courageux que téméraire, se précipite au plus fort de la mêlée: „Ce n'est pas en invoquant lâchement les dieux, s'écrie-t-il, qu'on sauvera l'honneur militaire, mais en se frayant un chemin l'épée à la main.“ Lui-même donne l'exemple; mais sa voix se perd au milieu du tumulte et le sang ruisselle de toutes parts. Les Romains combattent, suivant leurs instincts et les dispositions du terrain, seuls ou par groupes; vainqueurs sur quelques points, sur d'autres, contraints de plier et de fuir; mais toute fuite est devenue impossible, et la cavalerie numide taille en pièces les cohortes qui se débandent: des centaines de soldats, acculés au lac et criblés de blessures, sont engloutis par les eaux. Quelques manipules qui se sont frayé un chemin sur les hauteurs y trouvent une mort glorieuse. Des nuages épais enveloppent les combattants et ajoutent aux horreurs de la défaite les angoisses de l'incertitude.

Accablés par le nombre, serrés de près, les Romains luttent encore avec l'énergie du désespoir, soutenus par l'amour de la patrie et le souvenir des gloires du passé. Une fureur insensée semble s'emparer des combattants et leur faire tout oublier. Bien que pas un souffle d'air ne vienne agiter les feuilles immobiles, les eaux du lac bouillonnent et écument: ils ne le voient pas; le tonnerre roule dans l'étendue et des bruits souterrains et sinistres lui répondent: ils ne l'entendent pas; le sol frémit sous leurs pieds, et ils restent insensibles à un tremblement de terre qui renverse les cités puissantes et engloutit les hautes cimes dans les abîmes. La nuit approche; le ciel s'assombrit, aucun rayon de soleil ne pénètre dans ces profondeurs,

théâtre d'une lutte implacable; et les ennemis, se reconnaissant de près, s'enlacent dans de mortelles étreintes et succombent sans pousser un cri. Le consul, inébranlable dans son énergie, semble se multiplier; le premier au combat, il ne peut, malgré ses efforts, changer la fortune, et l'ennemi, faisant des progrès rapides, le contraint à reculer. Un cavalier insubre l'a reconnu. Avide de venger ses frères immolés sur les bords du Pô par le cruel ennemi du nom gaulois, sa patrie désolée et sanglante, il s'élance contre lui avec fureur, blesse mortellement l'officier qui veut l'arrêter, et renverse à terre le consul d'un coup de lance. Les triaires, opposant à l'ennemi leurs boucliers de fer, protégent l'auguste dépouille contre l'outrage, mais ne peuvent la venger. La mêlée a duré trois heures; les Romains ont lutté en héros, mais leurs forces sont anéanties, leurs épées brisées, leurs boucliers, criblés de traits, sont impuissants pour les défendre. Ils se précipitent, éperdus et foulant aux pieds amis et ennemis, sur les hauteurs, dans les ravins, dans les eaux du lac, et l'ennemi, las lui aussi de carnage, continue l'œuvre de destruction.

Un corps de 6,000 hommes avait, dès le début de l'action, renversé tout sur son passage et gagné une hauteur boisée, à l'abri de toute poursuite. Il se vit réduit à assister immobile à une mêlée dont les bruits confus montaient jusqu'à lui, mais que lui dérobaient les brouillards. Quand le soleil de midi vint éclairer le champ de bataille, l'armée romaine était en fuite et la bataille terminée. Perdues au milieu des hauteurs boisées, les cohortes romaines poursuivirent leur marche à l'aventure. Aux approches de la nuit elles s'étendirent, épuisées de fatigue et de faim, sur le sol humide, se croyant en sûreté dans ces montagnes en apparence inaccessibles. Mais au point du jour elles se virent entourées par la cavalerie ennemie, qui les avait suivies de loin. Ne pouvant ni combattre ni fuir, elles durent mettre bas les armes et se rendre à Maharbal. Un corps d'élite qui n'avait pas pris

part à l'action subit bientôt le même sort. C'étaient 4,000 cavaliers, avant-garde du consul Cnéius Servilius. La victoire d'Annibal était décisive. 15,000 Romains, élite de l'armée confédérée, avaient succombé; 15,000 étaient tombés entre les mains de l'ennemi; 10,000 hommes, couverts de blessures, sans armes, réussirent à s'échapper à travers les bois et les broussailles.

Les pertes des Carthaginois, qui avaient dès le début combattu dans des positions favorables, s'élevèrent à 1,500 morts et 2,000 blessés, dont une partie succomba de fatigue et d'épuisement. Après quelques jours de repos, Annibal continua sa marche vers le sud, battant au loin la campagne avec sa cavalerie légère, et vivant de maraude dans un pays fertile que les légions ne pouvaient plus garantir. Il échoua dans une attaque contre la place forte de Spolète, mais occupa toute l'Ombrie et le territoire de Picenum, après avoir encore une fois franchi l'Apennin. Maître du littoral de l'Adriatique, d'Ancône à l'embouchure de l'Aternus, il put enfin, pour la première fois depuis le passage de l'Èbre, transmettre à Carthage l'heureuse nouvelle de ses conquêtes. Enhardi par le succès, Annibal entreprit de modifier la tactique et l'armement de ses troupes, opération longue et difficile, et qui semble ne pouvoir s'accomplir que dans un temps de calme et de paix profonde. Il avait dû jusqu'alors ses victoires à son étude approfondie du champ de bataille, à son génie stratégique et aux fautes de ses ennemis; mais il allait être appelé à combattre les légions dans de vastes plaines, qui ne laissaient de place ni aux surprises ni aux manœuvres savantes et compliquées. Les corps de troupes qui, à la Trébie et à Trasimène, avaient réussi à rompre ses lignes et à lui échapper, lui révélaient la supériorité des armes romaines. Il résolut d'opérer les réformes qu'il jugeait urgentes, car il comptait sur l'expérience et l'intelligence des vieux compagnons de ses victoires. Les Libyens reçurent les armes romaines, et, disposés

en cohortes et en manipules, firent des progrès rapides et satisfaisants. Les champs de bataille fournirent en abondance les armures, les épées et les javelots nécessaires.

On est en droit de se demander pourquoi le vainqueur ne marcha pas aussitôt contre le consul Cn. Servilius, dont il avait fait prisonnière sans combat la cavalerie. Cette question s'impose d'autant plus impérieusement à notre attention, que la défaite presque certaine de cette dernière armée de la république eût découvert Rome et livré sans défense le cours du Tibre aux Carthaginois. Peut-être Annibal connaissait-il par ses espions les immenses ressources, l'inébranlable énergie d'un ennemi moins abattu que ne se le figurait le vulgaire? Peut-être redoutait-il des opérations lentes et indécises, et refusait-il de prendre la Gaule cisalpine comme base de ses opérations? Il ne pouvait songer à attaquer directement le camp romain, et ne devait pas espérer s'en rendre maître, dans l'état actuel des hostilités, qu'après un siége plus ou moins long et difficile. Ce ne fut que plus tard que d'habiles stratégistes purent réaliser un plan aussi hardi, grâce à une science plus avancée et à une organisation plus savante de l'arme du génie. On a surtout cherché à s'expliquer pourquoi Annibal n'avait pas marché directement contre Rome. Presque tous les historiens modernes sont d'accord pour reconnaître que ses espions lui avaient révélé les redoutables armements de Rome et le danger d'attirer sur sa tête toutes les forces de la république. Mais on tient trop peu de compte du découragement qui dut s'emparer des esprits après cette longue série de revers. Quel que fût le courage du sénat, l'héroïsme du peuple, le génie de ses généraux, la bourgeoisie était abattue et anéantie. Si Annibal avait paru devant les portes de Rome, maître de toutes les communications, grâce à sa nombreuse cavalerie, interceptant tous les convois, rendant impossible l'envoi de secours, ne devait-il pas compter sur la victoire? Comment, d'ailleurs, les Romains

pouvaient-ils procéder à de nouvelles levées? un esprit de rébellion ne devait-il pas bientôt détacher du parti de Rome le Latium, source de la prospérité et de la grandeur de Rome, et qui, pendant toute la campagne, ne vit jamais paraître l'ennemi? En s'approchant de Rome, Annibal ne s'exposait, au pis aller, qu'à une bataille sanglante contre des forces supérieures en nombre et désespérées, et, cette bataille, il l'accepta sans hésiter à plusieurs reprises, dans des dispositions bien moins avantageuses. Il semble qu'Annibal resta trop opiniâtrément fidèle à son plan primitif, de détacher du parti de Rome les populations italiennes, et perdit ainsi une occasion précieuse et qui ne devait plus se présenter.

Pour bien comprendre l'impression profonde produite à Rome par la nouvelle inattendue de cette longue suite de défaites, transportons-nous dans la ville éternelle et mêlons-nous à la foule qui vient d'apprendre la fatale nouvelle.

Des rumeurs vagues et sinistres, pressentiments prophétiques, dont les esprits sérieux et réfléchis ne pouvaient constater ni l'origine ni les auteurs, s'étaient répandues dans Rome et avaient bientôt volé de bouche en bouche, grossies par la crédulité et par la crainte. La foule occupait frémissante et inquiète les abords du Forum; quelques femmes éplorées couraient aux nouvelles, et troublaient les cœurs par le spectacle de leur douleur. Le peuple impatient menaça d'envahir la curie; les sénateurs, assis immobiles et sombres sur leurs chaises curules, s'efforçaient de cacher au peuple leurs angoisses. Vers le soir parut sur la tribune aux harangues le préteur revêtu de son costume. Il annonça que l'armée romaine avait été vaincue à Trasimène. Les détails manquaient, mais, dans la nuit et au point du jour, la grandeur du désastre fut connue, et la ville tout entière retentit de sanglots et de cris de désespoir. Les fugitifs commencèrent à affluer aux portes; les parents, les amis des soldats présents sous les drapeaux

se pressaient sur leurs pas, demandant avec angoisse si leur père avait succombé, si leur fils était tombé vivant entre les mains de l'ennemi, si leur fiancé avait réussi à fuir. Quelques soldats que l'on croyait morts reparurent; mais les matrones oubliaient la joie immense de retrouver ceux qu'elles avaient crus morts, pour pleurer les malheurs de la patrie. L'orgueil est impuissant devant l'expression des sentiments les plus purs et les plus profonds de l'âme humaine; et un père expira de joie dans les bras de son fils, dont il avait pu supporter la mort présumée.

Le sénat délibérait jour et nuit sur les mesures à prendre, sur les généraux assez habiles pour conjurer la crise, sur les ressources encore disponibles. Dès qu'il apprit, un peu plus tard, que la cavalerie du second consul était tombée entre les mains d'Annibal, il décréta à l'unanimité la nomination d'un dictateur, proposa à l'assemblée du peuple Quintus Fabius Maximus, et vit son choix confirmé aussitôt par elle. Fabius, déjà avancé en âge, était un héros de la vieille école, un digne émule des Cincinnatus et des Fabricius, esprit froid, impassible, dédaignant la popularité, ayant plus en vue des résultats solides et durables que des victoires éclatantes, la pompe du triomphe et les jouissances de la vanité. Jamais choix plus heureux ne fut mieux justifié.

Quintus Fabius Maximus Cunctator.

Le nouveau dictateur voulut inaugurer ses hautes fonctions par des sacrifices solennels aux dieux irrités contre la république et offensés par l'incrédulité du libre penseur Flaminius. Il donna l'ordre au consul Servilius, revenu de l'armée, de surveiller les mouvements de la flotte ennemie, et se disposa à entrer lui-même en campagne. L'armée romaine, altérée de vengeance, traversa rapidement le Latium, franchit

l'Apennin et rencontra en Apulie, aux environs d'Arpi, les premières vedettes carthaginoises. Les soldats demandaient à grands cris la bataille qu'Annibal lui-même s'empressait de leur offrir. Fabius, insensible aux désirs de ses troupes, établit son camp sur une hauteur, et se contenta de surveiller, sans sortir de l'enceinte fortifiée, les opérations de l'armée ennemie.

Comme on le voit, les Carthaginois avaient pénétré fort avant dans le sud de l'Apulie. Fidèle à son plan de conduite, Annibal avait relâché tous les prisonniers italiens, déclarant qu'il faisait la guerre à Rome seule, et non pas aux populations italiennes dont il était fier d'être le libérateur. Il appela aux armes, dans une proclamation énergique, toutes les populations de la côte, et les conjura de faire cause commune avec lui contre l'oppresseur de toute l'Italie. Mais il dut faire bientôt la cruelle expérience qu'on l'envisageait partout comme un envahisseur et que, pas plus que les Sabelliens et les Latins, les Grecs de la côte n'étaient disposés à entrer en négociations avec lui. Les garnisons et les colonies romaines tinrent sans doute en respect bien des tribus encore frémissantes sous le joug, mais la crainte des Barbares africains était plus vivante dans les âmes italiennes que la haine même du nom romain. Annibal, après s'être rendu maître par surprise de Venusia, dut bientôt l'évacuer, pour transporter la guerre sur un autre théâtre.

L'armée carthaginoise défila, enseignes déployées, devant le camp romain, dont les portes restèrent fermées, et pénétra dans les défilés du Samnium. Mais, voyant les montagnards, bien loin d'embrasser sa cause, fuir à son approche dans la direction de Bénévent, il livra ce riche pays au pillage et à l'incendie et détruisit de fond en comble la ville ouverte de Télésia, que ses habitants cherchèrent vainement à défendre. Le dictateur, qui s'était attaché à ses pas, resta spectateur impassible de cette scène de désolation et, retiré dans des gorges inac-

cessibles, se contenta d'épier, avec l'acharnement et la patience d'un oiseau de proie, un faux mouvement, une erreur de son adversaire, pour se précipiter sur lui au moment favorable et le terrasser. Annibal sut par ses manœuvres habiles déjouer ses calculs et se venger, par une cruauté calculée et méthodique, sur les alliés de Rome de leur inébranlable attachement à la cause du sénat. Néanmoins, Fabius ne se départit pas de son plan de campagne, et se contenta d'aguerrir ses troupes dans quelques escarmouches sans importance.

L'œil perçant et observateur d'Annibal crut enfin pouvoir saisir l'occasion favorable pour réaliser ses projets, et triompher par la ruse de la tactique dilatoire du dictateur. Ses émissaires avaient réussi à nouer des négociations avec quelques citoyens influents de la riche cité de Capoue, disposée à abandonner le parti de Rome. Annibal se mit en marche pour appuyer ce mouvement, mais, égaré par ses guides dans les défilés des montagnes, s'éloigna sensiblement de Capoue et se trouva acculé dans le territoire de Falerne, au nord du Vulturne, pays entouré de montagnes au nord et à l'est. Il apprit bientôt que ses espérances étaient prématurées et que la Campanie ne paraissait pas encore disposée à faire défection. Comme les campagnes de Falerne étaient en grande partie occupées par des paysans romains, Annibal envoya jusqu'à Sinuessa ses batteurs d'estrade, livra le pays au pillage et ramassa un immense butin. Fabius, qui l'avait suivi comme son ombre, était campée sur le mont Massicus, qui couvre les abords du Latium, se bornant à surveiller toutes les opérations de l'ennemi, malgré les sarcasmes et les murmures des soldats et du maître de la cavalerie M. Minucius, qui voyaient avec indignation s'embraser sous leurs yeux les habitations de leurs concitoyens et pouvaient entendre les cris de triomphe des cavaliers numides répandus dans la plaine. Quand, à l'approche de la mauvaise saison, Annibal se disposa à quitter ces régions stériles et froides, le



Strasbourg Imprimerie de Veuve Berger-Levrault.

STRATAGÈME D'ANNIBAL A CASSILINUM.

Temporiseur (comme les troupiers avaient nommé le dictateur par sobriquet) crut le moment venu de barrer le passage à l'ennemi, contraint de s'engager dans un défilé étroit, et se mit aussitôt en marche avec toute son armée. Son maître de la cavalerie eut pour mission de conduire un fort détachement à travers les forêts qui couronnent la chaîne voisine de Terracine. La voie Appienne se trouvait par cette manœuvre à l'abri de toute attaque du côté du Latium. Lui-même prit position avec le gros de l'armée sur le mont Callicula, dans la ville de Casilinum, et détacha 4,000 hommes pour la garde du défilé par lequel devait passer Annibal. Cette position n'était sans doute pas assez concentrique; le dictateur avait en partie prévenu les dangers qui pouvaient en résulter par l'établissement de palissades et de retranchements formidables. 400 cavaliers sous les ordres de Mancinus avaient pour mission spéciale de surveiller les moindres mouvements de l'ennemi. Le belliqueux lieutenant, après avoir taillé en pièces quelques détachements numides, se laissa attirer par leurs manœuvres habiles jusque sous les murs du camp carthaginois, se vit attaqué à l'improviste par Carthalon et, poursuivi à bride abattue pendant plusieurs milles, succomba avec la majeure partie de ses soldats.

Le jour suivant, les Carthaginois s'avancèrent en ordre de bataille; mais, voyant les hauteurs occupées par le camp romain, s'arrêtèrent pour éviter un désastre certain. Annibal fit attaquer les hauteurs par son infanterie légère. L'action continua indécise tout le jour, parce que les légions refusèrent de sortir de leurs retranchements. On pouvait croire l'armée punique emprisonnée pour tout l'hiver dans un pays étroit, ravagé par elle, plus riche d'ailleurs en fruits de table qu'en céréales; mais en tous cas on a exagéré les dangers qu'elle courait, en la déclarant perdue sans ressources une fois contrainte d'hiverner dans de semblables conditions.

Annibal pouvait s'ouvrir un chemin à travers le sud de la Cam-

panic, occuper les campagnes fertiles de Capoue et de Néapolis et pénétrer de là par des routes militaires dans les montagnes du Samnium. Il préféra recourir à sa tactique habituelle et tromper par une ruse de guerre un adversaire dont sans doute il faisait peu de cas. Ayant fait attacher aux cornes de deux cents taureaux sauvages des fascines enflammées, il leur laissa libre et furieuse carrière sur les pentes boisées de la montagne. Les Romains qui occupaient le défilé, crurent leur position tournée par l'armée ennemie qui traversait la montagne à la lueur des torches et, saisis d'épouvante à la vue de ces lueurs étranges, qui erraient comme des feux follets à travers les broussailles, prirent la fuite et cherchèrent une position plus sûre. Les prévisions d'Annibal se trouvaient justifiées, et il put traverser sans combat ces défilés redoutables, à la tête de toute son armée. Fabius, lui aussi, avait aperçu les lueurs vacillantes, et le bruit confus de tumulte était parvenu à ses oreilles; mais, fidèle à sa routine, il se contenta d'attendre tranquillement la fin de la nuit derrière les murailles de son camp. Ce n'est qu'au point du jour qu'il put découvrir la ruse habile dont il avait été victime, et le Temporiseur se vit réduit à suivre pas à pas son ennemi, à abandonner au pillage les confédérés, à se bercer enfin de l'espérance que, malgré leurs pertes immenses, ils resteraient fidèles à l'alliance de Rome. Ce n'est pas le Temporiseur qui a sauvé Rome et l'on a peine à s'expliquer l'admiration exprimée par les historiens pour un général qui permit à l'ennemi de vivre heureux et tranquille aux dépens de ses alliés; le sénat n'a dû son salut qu'à l'inébranlable énergie de ses confédérés et, sans doute aussi, à la haine nationale qu'éprouvaient pour les Barbares africains les tribus occidentales.

Après avoir pris à Alisæ quelques jours d'un repos bien nécessaire, Annibal pénétra dans le Samnium et sembla vouloir menacer le Latium, puis, tournant brusquement vers l'est, occupa le pays des Péli-

gniens, et redescendit vers l'Apulie, dans laquelle il voulait prendre ses quartiers d'hiver. Il put occuper sans résistance la ville de Géronium, dans une plaine fertile au pied des derniers contre-forts des montagnes samnites. Fabius établit son camp sur une hauteur près de Larinum, dans le voisinage de la mer.

Les jardins bien cultivés et les prairies arrosées des environs de Géronium promettaient à l'armée carthaginoise des quartiers d'hiver agréables. Comme pour braver les troupes romaines, Annibal organisa un pillage méthodique des contrées environnantes. Chaque jour deux tiers de son armée battaient la campagne, et un tiers seulement avait la défense du camp. Contraint de se rendre à Rome pour un sacrifice solennel, le dictateur dut confier le commandement à son belliqueux maître de la cavalerie, M. Minucius, et lui enjoignit impérieusement de n'engager aucune action pendant son absence. Il se vit à son grand déplaisir accueilli à Rome par des murmures et des plaintes sérieuses. On lui déclara qu'il n'était ni avantageux, ni méritoire pour les légions de ne point se voir battues pendant tout un été, et, pour lui, de retenir les soldats découragés dans un camp retranché et de laisser sans défense les familles et les champs d'alliés fidèles et malheureux. Il donnait pour la première fois au monde le spectacle d'une armée romaine se proclamant vaincue sans combattre. Les railleurs appelaient le Temporiseur l'ombre fidèle d'Annibal, le héros qui avait fui dans son camp la redoutable attaque de deux cents taureaux. Le vieux soldat ne se laissait pas émouvoir par ces provocations de la foule. Mais, aussitôt qu'on reçut à Rome la nouvelle d'une victoire remportée par le maître de la cavalerie sur Annibal, et que le dictateur inflexible menaça de faire tomber la tête du coupable sous la hache du licteur, les passions se déchaînèrent avec fureur. Le tribun du peuple M. Métilius proposa, contrairement à tous les usages reçus, de partager les pouvoirs dictatoriaux entre Fabius et son subordonné. Bien que Fabius

fût absent, cette proposition fut froidement accueillie au début. Mais C. Terentius Varron, fils d'un boucher, qui avait amassé dans le colportage une fortune considérable, et dont l'ambition, stimulée par la faveur populaire et l'exercice des fonctions de questeur, d'édile et de préteur, aspirait au consulat, se déchaîna contre l'ancienne et la nouvelle noblesse, le sénat et sa créature, le Temporiseur. Il sut, en flattant les passions de la foule, transformer la proposition du tribun en une loi obligatoire, et rétablir l'état des choses que le sénat avait voulu prévenir par la nomination d'un dictateur, le partage des fonctions militaires et civiles, qui devait affaiblir la république en face du danger.

Le retour du dictateur fit connaître à l'armée l'état des esprits à Rome et le vote désastreux qui en avait été l'expression. L'orgueilleux maître de la cavalerie, enhardi par plusieurs escarmouches heureuses, eût été disposé à alterner le commandement de l'armée tout entière, mais Fabius jugea plus sage de lui confier la moitié des légions, voulant avec le reste rester fidèle à sa tactique. Se séparant aussitôt d'un collègue que lui avait imposé la passion politique, il occupa avec ses troupes une position forte et sûre. Le maître de la cavalerie conserva sa position première, sans prendre les précautions nécessaires.

Annibal eut bientôt connaissance de tous les changements qui venaient de s'opérer dans la politique romaine et dans l'organisation de l'armée. Il résolut d'en tirer un avantage éclatant et décisif. Le nouveau théâtre des opérations militaires était dépourvu, sans doute, de grands bois et de hautes montagnes, mais la chaîne principale projetait dans la direction des deux armées une série de collines et de monticules arides et dénudés, séparés par des creux profonds, favorables à une embuscade. Annibal y cacha quelques milliers de cavaliers et de frondeurs. Pendant la nuit, il occupa lui-même les hauteurs, à la tête de forces peu importantes, et sut au point du jour provo-



Tome II.

DÉPART DES JOYEUX MUSICIENS.

Strasbourg, imprimerie de Veuve Berger-Levrault

quer par ses bravades l'imprudent Minucius, auquel une telle insolence parut intolérable. Pénétré lui-même de l'ardeur de ses soldats, il résolut de justifier, par une victoire éclatante, la confiance du peuple romain. Il se contenta, au début de l'action, d'engager l'infanterie légère; mais l'ennemi ayant reçu des renforts, il fit sortir du camp sa cavalerie et mit bientôt en ligne toutes ses légions. Après un combat sanglant corps à corps, l'avant-garde des Romains fut précipitée des hauteurs; les fugitifs, serrés de près par l'ennemi, jetèrent le désordre dans les rangs de la cavalerie; seule la grosse infanterie, digne de son antique réputation, reçut de pied ferme le premier choc; mais, surprise à dos et sur les flancs par les troupes embusquées, elle lâcha pied à son tour et l'armée romaine tout entière prit la fuite, couvrant le terrain de ses morts et suivie de près par les vainqueurs. Fabius apprit bientôt par ses batteurs d'estrade le désastre de son maître de la cavalerie et, surmontant sa répugnance, s'avança en colonnes serrées dans la direction du champ de bataille. Annibal, surpris, donna le signal de la retraite; Fabius, satisfait d'avoir sauvé l'honneur du drapeau, l'imita et eut le lendemain la légitime satisfaction de voir Minucius le rejoindre avec les débris de son armée et se ranger de nouveau sous son commandement.

217. L'Espagne continuait à être le théâtre d'une lutte sanglante et acharnée, les généraux romains étaient vainqueurs dans la plupart des rencontres, C. Scipion en particulier se couvrit de gloire, et ses succès pesèrent d'un grand poids sur l'issue de la lutte en Italie. Carthage se vit dans l'impossibilité d'envoyer des renforts sur le point où la fortune devait se prononcer.

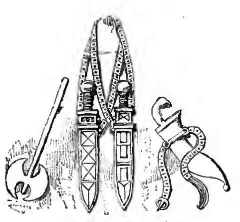
La victoire du lac Trasimène éveilla pourtant dans l'âme mercantile du sénat de Carthage un vif sentiment d'admiration et de sympathie pour l'héroïque fils d'Amilcar. Une flotte de 70 galères, chargées de munitions et de renforts, aborda à Pise, à l'embouchure de l'Arno,

captura quelques vaisseaux de transport, mais n'échappa qu'avec peine à une chaude poursuite de 120 galères sous les ordres du consul Cn. Servilius. Maîtres de la mer, les Romains débarquèrent en Afrique et y portèrent la ruine et le pillage; mais, poursuivis par les populations, ils durent remettre à la voile, laissant entre les mains de l'ennemi leurs morts, leurs blessés et leur butin, et rejoignirent le préteur à Lilybée. Le consul fut rappelé, ainsi que son collègue Atilius, à Larinum pour prendre le commandement de l'armée à l'expiration des pouvoirs dictatoriaux de Fabius.

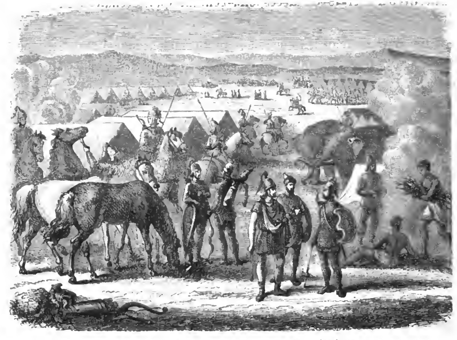
216. L'année suivante, les Carthaginois résolurent de suivre une autre méthode dans leur tentative de ravitaillement de l'armée d'Italie, et de pénétrer sur le théâtre des hostilités par la voie qu'Annibal avait suivie naguère. Mais la marche des événements en Espagne ne semblait pas permettre une entreprise aussi audacieuse que difficile. Une partie de la flotte s'était révoltée contre Asdrubal au moment où la tribu puissante des Carpésiens se soulevait en masse. Le général carthaginois l'emporta, il est vrai, après une lutte acharnée, mais se vit menacé d'un côté par les Romains, qui faisaient des progrès rapides, de l'autre par des populations mécontentes et prêtes à faire défection. Il réussit à éclairer enfin la religion de Carthage, et à obtenir la promesse d'armements plus considérables. Une flotte importante prit la mer. Himilcon, qui la commandait, opéra sa jonction avec Asdrubal, et les deux généraux se préparèrent à traverser l'Èbre et à franchir les Pyrénées à la tête de forces nombreuses.

Les Scipions, qui reconnurent la grandeur du péril, s'armèrent en toute hâte et marchèrent à la rencontre de l'ennemi. Asdrubal aurait pu facilement leur échapper sans combat dans un pays montueux et difficile, il avait sous les yeux l'exemple de son frère qui s'était dérobé, sur les bords du Rhône, à la poursuite des Romains; mais, confiant en sa supériorité, il se prépara à l'action. Les Romains combat-

tirent avec l'énergie du désespoir, sentant qu'ils tenaient entre les mains les destinées de Rome. Les Libyens déployèrent aux deux ailes un égal courage; mais les Espagnols, qui formaient le centre de l'armée carthaginoise, et qui envisageaient avec terreur les dangers d'une longue expédition à travers des régions inconnues, lâchèrent pied sans combattre, et entraînèrent l'armée tout entière dans leur fuite. Asdrubal, désespéré, prit la fuite à la tête de quelques escadrons, et Annibal se vit appelé à lutter, loin de la patrie, sans renforts, contre un ennemi supérieur et redoutable. Confiant en son génie, il ne désespéra pas toutefois de la fortune, et se prépara à de nouvelles victoires.



Armes celtiques et romaines.



Camp carthaginois. Numides et frondeurs baléares.

Bataille de Cannes.

Il n'y a là ni montagnes, ni bois, ni broussailles,
Qui puissent cacher une subtile embuscade;
Les drapeaux flottent dans la plaine, le cri de guerre retentit;
Prêtes au combat, les redoutables légions
S'avancent en ordre de bataille, sûres du triomphe;
Mais du côté du héros africain est la fortune,
La gloire, le génie, cette force irrésistible
Qui assure la victoire et enfante des merveilles.

Aucune défaite importante n'avait signalé la fin de la campagne; la confédération italienne ne se laissait pas abattre par des malheurs multipliés. L'aigle romaine planait victorieuse sur les terres espagnoles, et l'orgueil national, un moment abattu, se relevait plus ardent encore, prêt à tout entreprendre, à tout espérer de sa destinée. Un

préteur conduisit des renforts en Sicile; un autre marcha dans la direction du Pô contre les Celtes révoltés. Des préparatifs énergiques signalèrent la fin de l'hiver; le sénat appela aux armes quatre nouvelles légions; les cadres agrandis furent augmentés de mille fantassins et de cent cavaliers par légion. Huit légions, un nombre égal de troupes confédérées se préparèrent à marcher contre Annibal. Jamais la république n'avait mis en même temps sur pied des forces aussi imposantes. Le sénat était résolu à ne pas prolonger davantage la guerre défensive, qui livrait des alliés fidèles à la ruine et au pillage, et qui pouvait à la longue les détacher de l'alliance d'un peuple incapable de les défendre, et à ne pas exposer ses généraux à accepter la bataille dans des conditions désastreuses. Toutes ces mesures faisaient honneur à la sagesse du sénat: mais quand il s'agit de nommer les consuls, dont la conduite pouvait seule rendre ces préparatifs efficaces, l'esprit de parti en paralysa l'effet par son choix. Bien que les hommes les plus influents et les plus distingués de la république se missent sur les rangs, C. Terentius Varron, fils d'un boucher, ne craignit pas de leur opposer son incapacité notoire. Cet homme du peuple, habile à flatter les passions des masses, obtint la majorité des suffrages, et le sénat ne réussit qu'avec la plus grande difficulté, et après des luttes violentes, à lui faire assigner pour collègue Paul-Émile, célèbre par ses succès dans les guerres contre l'Illyrie. Après avoir apaisé par des sacrifices solennels les dieux du ciel et de l'enfer, qui avaient révélé au peuple leur courroux par des prodiges effroyables, par une pluie de pierres, et par une sueur de sang qui couvrit à plusieurs reprises leurs statues les plus vénérées, les nouveaux consuls entrèrent en campagne, Varron, plein d'ambitieuses espérances, Paul-Émile l'âme rongée par de sombres pressentiments, mais résolu à ne reparaître au Capitole que vainqueur.

Les hostilités n'avaient pas encore éclaté en Apulie, et les deux

armées restaient enfermées dans leurs quartiers d'hiver. Quelques escarmouches sans importance entre les maraudeurs des deux partis rompaient seules la monotonie de la vie des camps. Les consuls, à leur arrivée, établirent un second camp, plus rapproché de l'ennemi, pour surveiller plus efficacement la plaine. Les escarmouches devinrent plus fréquentes et plus meurtrières. Dans l'une de ces rencontres, quelques cohortes, sans attendre les ordres de leurs officiers, se précipitèrent sur l'ennemi, et une bataille générale en serait résultée, si Paul-Émile, qui avait ce jour-là le commandement, ne s'était empressé de faire sonner le rappel. Annibal qui, grâce aux nombreux espions qu'il entretenait dans Rome et dans le camp, connaissait toutes les délibérations du sénat, les dispositions des esprits, le caractère de ses adversaires, résolut de demander encore une fois la victoire à la ruse. Pendant une nuit obscure, il évacua son camp, qu'il laissa à dessein rempli de tous ses objets de campement, et s'engagea dans une vallée large et fertile, dominée des deux côtés par de hautes collines. Les équipages et le train continuèrent seuls à s'avancer dans la plaine; l'armée elle-même, partagée en plusieurs corps importants, se retira en embuscade des deux côtés de la route, derrière les premiers contre-forts de la montagne. Les Romains avaient ignoré jusqu'à la fin cette retraite nocturne, et leurs sentinelles avaient vu briller au loin, comme d'habitude, les feux du bivouac. Au point du jour, le calme profond qui régnait dans le camp ennemi éveilla leur attention. Quelques pelotons d'infanterie légère furent envoyés en reconnaissance; plusieurs soldats, ayant osé franchir les retranchements, virent avec étonnement le camp désert, et leur convoitise s'éveilla en présence de ces richesses abandonnées sans défense au pillage. De retour dans le camp, ils rapportèrent ce qu'ils avaient vu. Leur chef, guerrier éprouvé, déclara qu'à ses yeux ces feux allumés pendant la nuit, ces richesses étalées à dessein à portée de l'ennemi, révé-

laient quelque nouvel artifice d'Annibal. Paul-Émile, qui approuva ce rapport, inclinait vers la circonspection; mais Varron réfuta ses observations d'un ton plein de raillerie et d'insolence, et la majorité se prononça pour lui dans le conseil de guerre. Les heures s'écoulaient en récriminations réciproques; mais les soldats, pleins de convoitise, et qui avaient prêté une oreille attentive aux récits exagérés de leurs compagnons, entourèrent en désordre la tente des consuls, réclamant à grands cris le pillage. Le tumulte s'apaisa à l'arrivée de deux prisonniers échappés à l'ennemi et qui, justifiant les sages prévisions de Paul-Émile, annoncèrent que l'ennemi, en embuscade, n'attendait que le moment favorable pour se précipiter sur les légions absorbées par le pillage du camp, et pour les tailler en pièces.

Les souvenirs encore récents de Trasimène ramenèrent un moment les soldats à la conscience de leur situation. Annibal, averti de l'inutilité de sa ruse, rentra dans son camp; mais, serré de près par l'ennemi et exposé à mourir de faim dans un pays dévasté, il se disposa sérieusement, cette fois, à transporter le siége de ses opérations au sud, dans les plaines de l'Aufide (Ofanto). Ses mesures furent prises avec tant de rapidité et de mystère, qu'il put s'emparer au premier assaut du château fort de Cannes (la ville était depuis longtemps détruite), qui servait de magasin de blé à l'armée. Son armée vécut dans l'abondance au milieu de ces campagnes fertiles, et sa cavalerie put se déployer et se refaire dans ces riches pâturages. Les Romains ne s'avancèrent que lentement; après avoir éclairé leur marche et étudié le terrain, ils prirent position au-dessus des Carthaginois, dans deux camps, dont le plus important sur la rive droite, le moindre sur la rive gauche du fleuve. Les escarmouches recommencèrent, et les Numides, non contents de cribler de leurs traits les soldats de corvée qui venaient puiser l'eau à la rivière, poussèrent l'audace jusqu'à poursuivre les fuyards aux portes mêmes du camp de la rive gauche.

Annibal s'avança à plusieurs reprises dans la plaine en ordre de bataille; ses provocations allumaient les passions des légionnaires, honteux de leur longue inactivité et qui n'obéissaient qu'à contre-cœur aux ordres rigoureux de Paul-Émile, résolu à ne pas exposer aux hasards d'une bataille l'armée la plus importante de la république.

Varron, devenu à son tour général en chef, imprima une tout autre marche aux événements. Bien loin de modérer l'impatience de ses soldats, il lui donna libre cours, et crut pouvoir compter sur une victoire éclatante, que lui garantissaient et l'immense supériorité des armes romaines et la nature même du terrain sur lequel elle était appelée à manœuvrer. Dans ces vastes plaines, aucune embuscade n'était à redouter, et les légions, déployées avec facilité et libres de leurs mouvements, combattraient avec avantage sur un terrain qui leur était si favorable. Annibal n'avait à la Trébie et à Trasimène mis en fuite les légions que grâce à des ruses et à des artifices habilement combinés; appelés à combattre dans des conditions avantageuses, les Romains sauraient reconquérir leur ancienne supériorité et délivrer par un coup décisif Rome de son redoutable antagoniste.

Au point du jour, les légions, pleines d'ardeur et bien repues, se mirent en marche, et traversèrent rapidement le fleuve, qui cesse en ce point de couler dans la direction du nord-est, et incline légèrement vers le sud. Elles s'avançaient en ordre de bataille, mais se virent contraintes par leur nombre de se disposer en colonnes serrées, tactique favorable dans les manœuvres par masses profondes de la phalange grecque, mais désavantageuse pour des troupes habituées à combattre corps à corps à l'arme blanche. La cavalerie romaine, sous le commandement du consul Paul-Émile, s'appuyait à l'aile droite sur l'Aufide; les nombreux escadrons latins, sous les ordres de Varron, couvraient l'aile gauche confédérée. En tête s'avançait, déployée en tirailleurs, l'infanterie légère. Les légions du centre, aux armures étin-

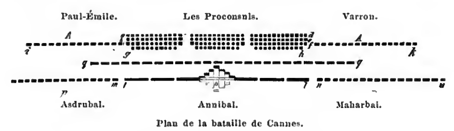
celantes, aux trophées éclatants, étaient commandées par les proconsuls Servilius et Attilius Régulus. Devant l'armée se déployaient de vastes plaines; à l'horizon lointain, vers l'est, s'étalaient en replis ondulés, les montagnes, au sein desquelles l'Aufide prend sa source. Derrière elles s'élevait, du sein des nuages embrasés, le soleil ardent d'un jour d'été, dorant de ses rayons les armures, les cuirasses, les épées de cette armée, la plus belle que Rome eût jamais mise sur pied et qui comprenait 70,000 hommes d'infanterie et 6,000 cavaliers; 10,000 hommes étaient restés en arrière pour défendre le camp.

Annibal apprit par ses espions la marche aggressive de l'armée ennemie. Ses vœux les plus ardents avaient été exaucés; plein de joie, il s'empressa de convoquer son conseil de guerre, pendant que les soldats prenaient à la hâte le repas du matin. Le soleil s'élevait déjà au-dessus des hautes cimes quand la délibération fut terminée[1]. Les troupes carthaginoises, se mettant en marche, descendirent quelque temps le cours du fleuve, le franchirent et se disposèrent en bataille sur l'autre bord. La cavalerie gallo-espagnole, qui marchait en tête, occupa les bords de la rivière et forma l'aile gauche; quelques escadrons libyens vinrent appuyer leur mouvement; au centre, se massèrent les colonnes serrées de l'infanterie espagnole et libyenne, disposée en demi-cercle; à l'aile droite, la cavalerie libyenne déploya ses légers escadrons. Les Numides, montés sur leurs ardents coursiers du désert, se mirent les derniers en mouvement, s'avancèrent au trot derrière les lignes de l'infanterie, et occupèrent un espace libre en face de la cavalerie latine. Seuls les ordres rigoureux d'Annibal pouvaient leur faire observer leurs rangs. Ainsi se trouvaient en présence,

---

1. L'armée romaine franchit la rivière, presque à sec à cette époque, se rangea en bataille près du petit camp romain, le plus rapproché du camp carthaginois, et se déploya dans la vaste plaine à l'ouest de Cannes et située sur la rive gauche du fleuve; l'aile droite romaine, l'aile gauche carthaginoise s'appuyant sur l'Aufide. (Mommsen, I, 599.)

prêtes à engager une action décisive, deux armées égales en bravoure, en discipline, en patriotisme. L'armée africaine, sous la direction sévère et habile d'Annibal, présentait l'aspect le plus belliqueux en même temps que le plus étrange. Aux deux ailes la cavalerie, à l'aile gauche les Celtes, et les Espagnols à l'aile droite, couverts de costumes éclatants et flottants, armés de boucliers en peau de rhinocéros; les Numides, également partagés entre les deux ailes; les Libyens, armés ainsi que les Romains du pilum, de la courte épée et du large bouclier; au centre, les Gaulois, nus jusqu'à la ceinture, aux formes athlétiques; les Espagnols, aux boucliers arrondis, couverts de blouses d'une blancheur éclatante et bordées de rouge, armés ceux-ci de lames acérées à deux tranchants, ceux-là de lourdes épées, maniées à deux mains, en tout 40,000 hommes d'infanterie et 10,000 de cavalerie. Ils regardaient le nord et les Romains le midi; le soleil levant éclairait de côté les deux armées; mais les Romains furent, dès le début de l'action, incommodés par un violent sirocco, qui chassait dans leurs visages des tourbillons de poussière.



Plan de la bataille de Cannes.

A A ailes droite et gauche, *i k* cavalerie, *g h* infanterie légère (Rome).
q q frondeurs baléares, *p m* et *n u* cavalerie, *l l* infanterie.

Les masses des deux armées, de peur d'être débordées, s'étaient toutes les deux également développées; mais les Romains, massés au centre, pouvaient rompre le centre de l'armée carthaginoise. Annibal prit avec son frère Magon le commandement de ce point menacé; Asdrubal dirigea l'aile gauche et Maharbal l'aile droite.

Le signal du combat fut donné, et les deux armées s'ébranlèrent.

D'après les recommandations formelles d'Annibal, le centre pressa le pas, de manière à former un triangle en échelons, la pointe en avant. Les Libyens, sur les deux ailes, restèrent immobiles, et, garantis par leurs boucliers, furent au début simples spectateurs de l'action, qui, commencée par les frondeurs, fut continuée et soutenue avec énergie par les soldats du centre. Les balles de plomb des frondeurs, lancées avec vigueur, portèrent la mort jusque dans les rangs serrés des Romains, et Paul-Émile reçut au front une profonde blessure. Tout sanglant, et sans prendre le temps de se laisser panser, il commanda plusieurs charges contre la cavalerie ennemie, massée par escadrons sur les bords du fleuve. L'étroit espace qui séparait les combattants ne permit pas à la cavalerie de se déployer, et elle dut combattre corps à corps et immobile comme l'infanterie. La mêlée fut courte et sanglante, et les Romains durent se retirer devant des forces supérieures; mais, serrés de près par l'ennemi, ils se virent taillés en pièces en quelques instants. La cavalerie numide ne tarda pas à en venir aux mains avec les escadrons latins, les déroutant par la rapidité de ses charges et de sa retraite, s'avançant tantôt par pelotons, tantôt par lignes profondes. Les Latins tinrent ferme jusqu'au moment où Asdrubal, abandonnant la poursuite des fuyards de l'aile droite, accourut au secours des Numides à la tête de la grosse cavalerie, balaya la cavalerie latine au premier choc, et, se tournant ensuite contre l'infanterie, la prit à revers, laissant à la cavalerie légère la tâche facile de compléter la victoire.

Les légions opéraient en ce moment un mouvement décisif en avant; n'ayant affaire, au centre de la ligne ennemie, qu'aux Espagnols et aux Gaulois, elles croyaient déjà la victoire assurée; mais Annibal, toujours présent au plus fort de la bataille, encourageant ses troupes de la voix et du geste, leur permit de résister avec énergie aux

masses profondes de l'ennemi, qui menaçaient pourtant de les rompre. Contraintes de reculer, elles disputèrent le terrain pas à pas. Un instant en ligne avec la cavalerie, mais poursuivies dans leur mouvement de retraite, elles formèrent un nouveau triangle au sommet rentrant.

Pour hâter cette charge décisive, les légions se disposèrent en coin et pénétrèrent, après une lutte sanglante, jusqu'à l'extrémité de la ligne ennemie. Les troupes d'Annibal ne tenaient encore que grâce à sa présence et à l'héroïque émulation des cohortes gauloises et espagnoles. Dans cette situation, Annibal risqua un coup désespéré. Un dernier effort des Romains allait bientôt percer le centre; l'armée, partagée en deux à cause de son peu de profondeur, et rejetée sur les deux ailes, pouvait être anéantie. Dans ce moment critique, qui était du reste une des possibilités prévues par l'habile général, Annibal donna l'ordre aux escadrons numides de charger sur les deux ailes. Le commandement des officiers retentit, et les masses de cavalerie, se portant, par un mouvement de conversion rapide, du centre sur la droite et sur la gauche, se déployèrent, prêtes à charger sur les flancs des légions, trop avancées pour reculer, et qui se voyaient déjà menacées par derrière. Les Romains, il est vrai, se formèrent en carré allongé et cherchèrent à se dégager avec leurs épées, encouragés à la résistance par la voix des proconsuls, qui se mirent à leur tête. Mais le cercle de fer se rétrécit de plus en plus sur ces victimes dévouées à la mort. Les traits percent les boucliers et les cuirasses, les longues épées des cavaliers étincellent dans l'air et moissonnent en quelques instants des rangs entiers; le cri de guerre des Libyens, signal de mort, retentit à droite, à gauche, de toutes parts; les rangs sont rompus, et les Numides, enivrés par leur victoire, couverts de sang, avides de nouveau carnage, torrent débordé qui bientôt balaye la plaine, renversent tout sur leur passage, et égorgent sans pitié

tous ceux qui osent encore leur résister. Longtemps encore les cohortes combattent avec désespoir; mais, resserrées dans un étroit espace, le terrain leur manque pour se déployer; assaillis tout à coup à dos par la grosse cavalerie, sous les ordres d'Asdrubal, les Romains, découragés, épuisés de fatigue, sourds à la voix de leurs chefs, se débandent. Quelques groupes cherchent à fuir la mort et à passer à travers les rangs ennemis; ils se voient entourés des bandes sauvages de Celtes et d'Espagnols, qui semblent accomplir une mission de vengeance et apaiser les mânes des Gaulois opprimés, leurs ancêtres. Les farouches enfants du désert n'accordent point de quartier, et la mort, qui plane sur cette funeste plaine, engloutit en quelques heures l'élite de Rome et du Latium.

La victoire était décisive; les Numides, lancés à la poursuite des fuyards, parcouraient la campagne, couverte de cadavres, et le poitrail de leurs chevaux ruisselait d'une écume sanglante. Quelques cohortes perdues dans la plaine aimèrent mieux mourir que de se rendre. Seul, abandonné de ses amis, Paul-Émile, assis sur une pierre, contemplait d'un air morne et mélancolique cette ruine immense, et son pâle visage était inondé des flots de sang ruisselant de sa blessure. Il avait combattu à cheval au début de la bataille, jusqu'à ce que, épuisé par la perte de son sang, il mît pied à terre et se plaçât à la tête des légions. Ses fidèles chevaliers l'avaient précédé dans l'empire des morts; pour lui, il était résolu à ne point survivre à la ruine de son armée et de sa patrie. Le tribun Lentulus, qui traversait à cheval le champ de bataille, s'arrêta à sa vue, plein de respect, et le conjura de sauver au moins à Rome un illustre général, et de ne point laisser profaner par l'insolent vainqueur le cadavre d'un consul. Paul-Émile s'y refusa, et, conjurant son généreux ami de chercher son salut dans une fuite rapide, le chargea de rapporter au sénat et au peuple romain que Paul-Émile était jusqu'au bout resté fidèle à son devoir. Lentulus disparut

aussitôt au milieu d'un groupe de fuyards serrés de près par les Numides; Paul-Émile tomba percé de mille traits. Le champ de bataille était couvert des cadavres de 40,000, suivant d'autres de 70,000 Romains et alliés; et parmi eux 2 proconsuls, 1 consul, 2 questeurs, 21 tribuns militaires, beaucoup de consulaires, d'anciens préteurs et édiles, Minucius, le maître de la cavalerie sous Fabius, 80 sénateurs.

L'autre consul, Varron, auquel seul devait être attribuée la déroute de l'armée, ne songea, dans cette crise affreuse, qu'à sa tête, et eut le triste courage d'oser survivre à son déshonneur. Après avoir traversé l'Aufide avec une petite bande de fuyards, il ne s'arrêta, dans sa folle épouvante, qu'à Venouse, au pied de la montagne, et réussit à grouper autour de lui 4,000 fugitifs, la plupart sans armes. Des deux camps où s'étaient réfugiés les blessés et les malades, quelques milliers d'hommes réussirent à atteindre, isolés ou par groupes, la ville voisine de Canusium. Parmi ceux qu'une heureuse destinée avait arrachés à une mort prématurée se trouvait un jeune guerrier, héroïque, résolu, le seul qui, dans cette effroyable panique, eût conservé son énergie et son sang-froid. C'était Publius Cornélius Scipion, le fils du proconsul chargé des affaires d'Espagne. Il avait donné, pendant cette campagne, des preuves éclatantes de ce courage qu'il avait déployé déjà sur les bords du Tessin, quand il arracha son père à la mort. Ses compagnons d'armes, réunis à Canusium, lui donnèrent par reconnaissance le commandement en chef, et ce choix fut approuvé par tous ceux qui avaient eu l'occasion d'admirer ses talents précoces.

Quelques jeunes gens, désespérant de la fortune, et croyant Rome menacée d'une ruine complète, proposèrent d'aller fonder une nouvelle patrie au delà des mers. Scipion, animé d'une foi profonde dans les éternelles destinées de Rome, rêvant pour lui-même un avenir illustre, réussit à les détourner de leur folle entreprise, jura de mourir au

service de la patrie et les contraignit, l'épée sur la gorge, à répéter après lui le serment. Puis, prenant aussitôt en main le commandement de la place, il se disposa à opposer à l'ennemi une énergique résistance.

Fiers d'une victoire aussi décisive, les généraux carthaginois, groupés autour du héros qui venait, en ce jour fameux, d'immortaliser sa mémoire, célébraient leur triomphe dans un banquet solennel. L'audacieux Maharbal, se levant au milieu du silence général, et saluant le héros du nom de triomphateur, s'écria d'une voix éclatante et inspirée: „Annibal, dans peu de jours se dressera pour toi la table du festin au Capitole; laisse-moi te précéder dans l'insolente Rome, et t'ouvrir la marche à la tête de mes Numides.“ Comme Annibal parlait de compléter son œuvre avant d'entreprendre une aussi difficile conquête: „Je reconnais, s'écria Maharbal avec dépit, je reconnais que les dieux avares ne prodiguent pas leurs dons sur la tête d'un seul mortel. Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas te servir de la victoire.“

Cherchons à vérifier la portée des paroles de l'audacieux capitaine, et suivons par l'imagination la réalisation de son plan de campagne. Maharbal se fraye sans peine, à la tête de ses légers escadrons, un passage à travers les montagnes du Samnium, et traverse la Campanie, en ayant soin d'éviter toutes les places fortes. Aucune armée ennemie n'est disponible, et rien ne s'oppose à sa course rapide. Maître sans combat du pays des Volsques et du Latium, ramassant dans les villages détruits et les campagnes systématiquement ravagées un immense butin, il vit dans la sécurité et dans l'abondance. Les eaux du Tibre abreuvent ses escadrons, et ses éclaireurs s'avancent jusqu'aux portes de Rome, précédés par la terreur, la ruine et l'incendie, qui révèlent leur présence, interceptant toute communication, taillant en pièces les troupes dispersées et abattues qui osent encore leur barrer le passage. Des bruits sinistres se répandent dans la foule

et bouleversent les esprits; le sénat, éperdu, ne sait plus à quelles mesures s'arrêter, et déjà, pendant qu'il délibère, Annibal lui-même a paru, prêt à saisir la flotte, bientôt maître d'Osties. Sa nombreuse cavalerie sillonne la plaine et pénètre dans les vallées de la chaîne d'Albe. Toutes les résolutions du sénat restent sans effet; isolées, indécises, elles ne peuvent plus conjurer le mal. Les troupes auxiliaires de Sicile et d'Espagne ont peut-être répondu à l'appel et volent au secours de la république; auront-elles le temps d'arriver? La population tout entière court aux remparts; mais elle n'a pas le loisir de s'exercer aux armes ni le courage de conjurer la fatalité. Le siége traîne en longueur, et cette ville immense se voit bientôt en proie à toutes les horreurs de la famine. Une bataille livrée dans ces conditions, sous les murs de Rome, décide sa ruine si elle est perdue; gagnée, elle ne fait que reculer le moment fatal. Qui sait si la fidélité des confédérés ne va pas céder aux séduisantes promesses du vainqueur, si les villes du Latium ne vont pas proclamer leur indépendance, si les Carthaginois ne vont pas voir affluer dans leur camp les renforts venus d'Afrique, les hordes celtes, campaniennes et samnites, pour lesquelles vient de sonner enfin l'heure si longtemps attendue de la vengeance!

Reportons-nous, du terrain séduisant des hypothèses, dans le domaine des faits et de l'histoire. Annibal qui, quand il le jugeait avantageux, ne reculait pas devant l'impossible, a refusé de suivre le conseil de Maharbal, et ne voulut, après comme avant Cannes, marcher contre Rome qu'après avoir détaché de son parti les populations les plus importantes de l'Italie[1].

1. Mommsen (I, 610) s'élève avec énergie contre l'opinion de Maharbal si éloquemment interprétée par notre auteur. Annibal, dit-il, connaissait Rome mieux que les politiques naïfs qui de tous temps ont pensé qu'une marche rapide contre Rome eût terminé la guerre. Dans les temps anciens, les victoires les plus éclatantes devenaient inutiles devant la résistance d'une place forte, à une époque, surtout, où l'art

Conséquences de la bataille de Cannes.

Parvenu au sommet de la gloire et de la prospérité, Annibal, pour lequel la vie humaine était sans valeur auprès du but à atteindre, ne put s'empêcher de frémir d'horreur à la vue de ce champ de bataille sinistre, de ces cadavres amoncelés, de ces flaques de sang encore fumantes, de ces blessures hideuses et des cris déchirants d'infortunés torturés par la douleur, et qui allaient mourir faute de soins, et dont quelques-uns fouillaient la terre de leurs doigts crispés par l'agonie. Il ordonna de séparer de ces monceaux de morts les dépouilles des 8,000 soldats morts à son service, et de leur faire d'honorables funérailles. Paul-Émile reçut, lui aussi, les honneurs de la sépulture; le héros carthaginois combattait avec les vivants, mais était trop magnanime pour insulter les morts et ne point rendre hommage au courage malheureux. La cavalerie numide ramassa 2,000 prisonniers, et les deux camps romains tombèrent entre les mains des vainqueurs avec une partie de leur garnison. Annibal, ne voulant pas nourrir, et ne sachant comment garder cette multitude, renvoya tous les soldats confédérés, comblés de présents, dans leur patrie, et fixa une rançon pour les Romains.

Il se rendit maître en même temps de plusieurs villes de l'Apulie. Arpi lui ouvrit librement ses portes, de même que la ville importante de Compsa, qui devint son entrepôt général; les Hirpins et les habitants de Caudium embrassèrent sa cause. Magon, son frère, fut chargé par lui de soumettre le reste de l'Apulie et d'envahir le Bruttium (capitale

des siéges était dans l'enfance. Carthage avait résisté victorieusement à Régulus, et pourtant l'armée était mal disposée, les populations voisines révoltées, le sénat sans énergie et le peuple sans vertu. Annibal devait espérer des résultats plus importants d'une démonstration contre Capoue. (*Le Traducteur.*)

Rhegium), disposé à abandonner la cause de Rome. Lui-même pénétra en Campanie, et, longeant les pentes du Vésuve, menaça Néapolis, dont il voulait faire son entrepôt maritime. La cavalerie napolitaine, attirée en embuscade, périt tout entière; quelques fugitifs réussirent seuls à gagner la haute mer sur des barques de pêcheurs. Mais la ville, fortement située et défendue par d'épaisses murailles, aurait exigé un siége régulier. La population de Capoue, qui pouvait pourtant mettre sous les armes 30,000 hommes, égarée par la folle ambition de devenir la métropole de l'Italie et d'édifier sa puissance sur les ruines de sa redoutable rivale, Rome, se prononça pour Annibal. Elle reçut en triomphe les troupes numides à leur entrée dans ses murs, et emprisonna, avec l'assentiment d'Annibal, les membres de l'aristocratie contraires au mouvement. Atella, Calatia, Nole, plusieurs villes du voisinage se montrèrent animées des mêmes dispositions, mais ne purent pas l'emporter sur les nombreux partisans de la noblesse. Comme on le voit, bien que menacé par les garnisons romaines et par l'opposition des villes grecques, Annibal possédait la prépondérance morale et matérielle dans l'Italie méridionale, de l'Adriatique au Vulturne. Le Latium commença même à s'agiter, et le dictateur dut y séjourner plusieurs mois avec les nouvelles levées avant d'oser entrer en campagne. Les Boïens et autres tribus celtes, à la nouvelle des glorieuses victoires de leurs confédérés, franchirent les frontières pour venir s'associer à leur triomphe. Qu'eût-ce été si Annibal avait paru sous les murs de Rome! La défaite de Cannes, remarque Mommsen (I, 604), avait été une juste punition infligée à la politique insensée de la république. L'organisation politique, suffisante pour les besoins d'un petit État, ne pouvait plus répondre aux exigences d'une administration compliquée, et l'on ne devait attendre dans une grande guerre que des revers d'une direction des affaires abandonnée au caprice des masses. La démagogie romaine, acharnée à la ruine de

l'antique administration aristocratique, s'était emparée de la conduite de la guerre contre Annibal. Convaincu que les nobles conspiraient avec l'étranger, le peuple, abusé, avait confié ses destinées à deux démagogues, qui, à Trasimène et à Cannes, révélèrent ce qu'on pouvait attendre d'un pareil état de choses. Le sénat chercha sans doute à remédier à ce danger, et la dictature de Fabius fut une véritable mesure politique. Toutefois celui-ci, absorbé par des intérêts de parti, compromit, par son étroitesse, la cause qu'il était chargé de défendre. Ce qui perdit pourtant Rome en réalité, ce fut moins la conduite de Fabius et de Varron que la méfiance qui régnait entre le gouvernement et ses sujets, entre le sénat et l'assemblée populaire. Au sénat appartient l'honneur impérissable d'avoir sauvé la république en faisant le premier pas vers une réconciliation indispensable.

La nouvelle du désastre de Cannes avait plongé la ville tout entière dans la consternation. Il n'était pas de famille, de demeure, qui n'eût à déplorer la perte d'un père, d'un parent, d'un ami. Un grand nombre de magistrats et de prêtres avaient succombé; les tribunaux étaient vides et le sénat dépeuplé. Mais la vénérable curie sut se montrer à la hauteur des circonstances et prendre les mesures nécessaires pour le salut de l'État. Les portes et les murailles furent mises en état de défense, les femmes et les enfants, dont les larmes et les gémissements auraient pu amollir le courage, se virent interdits les abords du forum. Tous les messagers d'État durent observer le plus strict silence et ne transmettre leurs messages qu'aux préteurs, les familles ne purent pas porter le deuil de leurs membres plus de trente jours. Les sénateurs se partagèrent l'expédition des affaires urgentes. Par l'ordre des grands-prêtres, les livres sibyllins furent consultés, une ambassade envoyée à Delphes, et des sacrifices humains offerts aux dieux courroucés.

Le sénat, pour combler ses vides, fit un choix judicieux parmi les

membres les plus honorables de la bourgeoisie; les nouvelles levées s'opérèrent avec ordre, et le gouvernement eut soin de ne confier les magistratures qu'à des hommes connus pour leur talent et pour leur expérience. Le préteur M. Claudius Marcellus, qui s'était distingué dans la guerre contre les Gaulois, fut confirmé dans son emploi. Le nouveau dictateur M. Junius Péra ordonna la levée de quatre légions; mais la guerre avait fait de si affreux vides dans les rangs des hommes capables de porter les armes, qu'on dut enrôler des jeunes gens qui n'avaient pas encore quitté la toge bordée de pourpre de l'adolescence. Le dictateur appela aux armes 8,000 esclaves affranchis et 6,000 prisonniers. Néanmoins le sénat refusa de payer la rançon des soldats faits prisonniers à Cannes, et enjoignit au Numide Carthalon, qui était venu négocier à Rome avec dix députés des prisonniers, d'évacuer sur-le-champ le territoire de la république.

Marcellus prit avec sa légion la route de l'Apulie. Après avoir rassemblé toutes les forces romaines disponibles dans le pays, et évité avec soin les chemins occupés par l'ennemi, il pénétra à travers les montagnes en Campanie, pour sauver au moins, dans ces pays lointains, l'honneur du nom romain. Bien qu'entré dans sa soixante-cinquième année, il avait conservé toute l'ardeur de sa jeunesse, et déployait autant d'énergie que dans les guerres gauloises qui avaient commencé sa réputation. En présence d'un ennemi aussi sérieux qu'Annibal, la prudence devait mettre un frein à son ardeur guerrière. Il ne pouvait plus songer à couvrir Capoue; aussi s'établit-il à Casilinum, sur la ligne du Vulturne. Ayant appris, sur ces entrefaites, que le peuple de Nole réclamait à grands cris la présence d'Annibal, il vola au secours de l'aristocratie par la chaîne de montagnes qui s'incline vers l'est. Il réussit à contourner le camp numide et ne précéda que de quelques heures l'arrivée d'Annibal. Celui-ci reporta dès lors toute son attention du côté de Naples, et, voyant la population disposée à faire la plus

énergique résistance, établit son camp devant Nucérie. Dévoré du désir de voler au secours des héroïques défenseurs d'une cause désespérée, le préteur n'osa pourtant s'aventurer à lutter en rase campagne contre l'illustre vainqueur de Cannes, et la ville se vit bientôt contrainte de capituler, et fut livrée au pillage après le départ de ses habitants. Pourtant, bien que le vainqueur offrît plusieurs fois la bataille devant Nole aux Romains découragés, ceux-ci la refusèrent, et Marcellus se contenta, lors du dernier assaut, de faire une sortie énergique, et de repousser l'ennemi avec perte, lui témoignant qu'il était dangereux de réduire au désespoir le soldat romain. Étonné, Annibal se tourna contre Acerræ, pour contraindre enfin l'ennemi à accepter la bataille; mais, avant qu'il eût terminé ses préparatifs, les citoyens se retirèrent de nuit, avec leurs richesses et leurs familles, et le laissèrent maître de la place sans combat.

Le dictateur M. Junius Péra entra en campagne avec les nouvelles levées au commencement de l'année suivante. Dans le but de l'éloigner de Capoue, Annibal mit le siége devant Casilinum, défendu par une garnison de deux cohortes confédérées, dont l'énergique résistance tint en échec les Carthaginois pendant plusieurs mois, et les contraignit à prendre leurs quartiers d'hiver aux environs de Capoue. Les historiens romains prétendent que les séductions et les voluptés de cette ville corrompue amollirent les courages, firent oublier à ces bandes héroïques toute discipline et tout honneur militaire, et préparèrent les désastres de l'avenir. Quelque vérité est cachée sous ces phrases du rhéteur Tite-Live; mais il faut chercher ailleurs les causes véritables de l'insuccès d'Annibal: dans l'éloignement du pays natal, les rangs de ses vétérans d'Afrique et d'Espagne éclaircis par la guerre et la maladie, l'énergie du sénat, l'impossibilité enfin de recevoir de Carthage des renforts suffisants pour continuer avec vigueur la guerre offensive.

Annibal avait, à plusieurs reprises, transmis à Carthage la nouvelle de ses succès. Après la bataille décisive de Cannes, il chargea son frère Magon d'une mission importante, et Tite-Live raconte que celui-ci étala devant le sénat carthaginois, pour confirmer ses paroles, plusieurs boisseaux d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains sur le champ de bataille. Entraîné par ces irrésistibles témoignages, le sénat décréta, malgré la violente opposition du parti de la paix, l'envoi en Italie de 24,000 hommes d'infanterie, de 4,000 Numides et de subsides considérables. Cet enthousiasme fut, du reste, de courte durée : à la nouvelle des rapides progrès des Romains en Espagne, des dispositions hostiles de la Sardaigne, Magon reçut l'ordre de faire voile pour l'Espagne; Asdrubal le Chauve dut cingler pour la Sardaigne. En cas de succès, il était autorisé à débarquer en Italie; mais partout où Annibal n'opposait pas son génie à la mauvaise fortune, les Carthaginois essuyèrent des pertes constantes. Ce ne fut qu'en 215 que Bomilcar conduisit à Annibal un renfort de 4,000 Numides et 40 éléphants, renfort insuffisant, assurément, pour gravir le Capitole.



Ruines de l'ancienne Capoue.

Campagnes ultérieures.

215. Annibal était campé, à la tête de son armée, sur les hauteurs de Tifata, à l'est de Capoue. Ses regards s'étendaient sur les riches plaines campaniennes, aux oliviers d'un gris argenté, aux vignes embaumées couvertes de fruits et de fleurs; mais ce paysage enchanteur, ces mille beautés d'une nature féconde et généreuse ne pouvaient dérider son front, et son esprit inquiet envisageait avec terreur l'avenir: Rome n'avait pas succombé à la déroute de Cannes et résistait à toutes ses attaques avec une indomptable énergie. Dans les montagnes de Teanum était campée l'armée dictatoriale, sous le commandement du vieux Fabius, l'ancien dictateur surnommé Cunctator, réélu consul

pour l'année. M. Marcellus, investi de la dignité proconsulaire, était à la tête de deux légions en marche de Nole vers les hauteurs de Suessula. Le consul Tib. Gracchus s'avançait, à la tête de 25,000 confédérés et de 16,000 esclaves affranchis, vers la côte, à Liternum, pour couvrir les villes grecques menacées. Entouré d'ennemis de tous côtés, Annibal, sombre et redoutable, méditait quelque grande entreprise. N'osant réduire au désespoir un adversaire dont ils avaient senti le bras puissant, et n'ayant qu'une médiocre confiance en la supériorité du nombre, les généraux romains s'étaient retranchés dans des positions imprenables, épiant avec anxiété l'occasion favorable. Au début de la campagne, Annibal se berça un moment de l'espérance de pouvoir reprendre ses anciens projets contre Rome. Les Celtes des bords du Pô, en particulier les Boïens, avaient réussi à attirer dans une embuscade le préteur Postumius Albinus, consul de l'année précédente; 25,000 Romains avaient succombé. Si les Gaulois savaient poursuivre leurs avantages, les Romains se verraient contraints d'envoyer contre eux une partie de l'armée de Campanie. Le sénat ne faiblit pas. Incapable d'envoyer contre les Boïens une nouvelle armée, il connaissait assez le caractère de ses vainqueurs, descendants bien dégénérés de Brennus, pour ne pas concevoir de sérieuses inquiétudes. Pas une cohorte ne fut détachée de l'armée méridionale.

Encouragés par la nouvelle du désastre des Romains, les citoyens de Capoue résolurent de secouer par eux-mêmes un joug odieux, organisèrent une confédération des villes campaniennes, marchèrent contre Cumes, et voulurent ouvrir des négociations. Tib. Gracchus, informé du complot, occupa secrètement Cumes pendant la nuit, et, tombant à l'improviste sur les Capouans sans méfiance, leur infligea une sanglante défaite. Annibal, qui espérait pouvoir surprendre les vainqueurs, s'avança contre eux à marches forcées; mais le prudent consul s'était enfermé derrière les fortes murailles de Cumes; il réussit même à dé-

truire, dans une heureuse sortie, toutes les machines de guerre de l'ennemi. Annibal regagna son camp de Tifata, et Fabius, après avoir franchi le Vulturne et conquis quelques places, reprit ses quartiers de Suessula. Marcellus fut mis, par cette expédition, en état de s'occuper des affaires de Nole, et de livrer impunément au pillage toute la partie est du Samnium.

Les Romains furent plus heureux encore sur d'autres points. Les hordes sauvages de Sardaigne, qui s'étaient révoltées sous le commandement de leur chef national, Hampsicora, furent taillées en pièces avant l'arrivée des renforts d'Asdrubal, qui, lui-même, quelques semaines après son débarquement, fut fait prisonnier à la suite d'une surprise. Hampsicora échappa par le suicide à l'affront de la captivité. Le préteur Manlius put même, avant la fin de l'année, envoyer à Rome des sommes importantes et quelques renforts.

Dans le Bruttium, à l'extrémité méridionale de l'Italie, Magon, et après son départ Hannon, remportèrent quelques avantages. Pentélia, restée fidèle à la cause de Rome, fut réduite par la famine; les villes grecques de Crotone et de Locres se soumirent; les Carthaginois n'échouèrent que dans une tentative contre la Lucanie, à la suite d'une victoire des légions sur les troupes carthaginoises et bruttiennes coalisées. Hannon conserva néanmoins l'avantage dans le sud et assura à Bomilcar un débarquement facile et sans combat.

L'appel pressant des Hirpins et des Caudins, exposés par les attaques réitérées de Marcellus à une ruine certaine, engagea le général en chef à attaquer vigoureusement Nole, l'arsenal des troupes romaines. Laissant à la garde de son camp de Tifata une réserve considérable, il se prépara à donner l'assaut. Marcellus, saisissant un moment favorable, fit une sortie vigoureuse et inattendue. Après quelques heures d'une sanglante mêlée, les combattants se virent séparés par un violent orage. Le troisième jour, le combat tourna à l'avantage

des Romains, qui s'emparèrent de plusieurs éléphants. Cet échec des Carthaginois dut être en réalité insignifiant, puisque nous voyons Annibal renvoyer dans le Bruttium Hannon à la tête des nouvelles recrues, et s'établir dans ses quartiers d'hiver à Arpi, en Lucanie. Ses frondeurs baléares engagèrent de nombreux combats d'avant-poste avec les troupes légères du consul Tibérius, qui l'avait suivi dans sa retraite, et campait près de Lucérie. Les Campaniens, abandonnés à leurs propres forces, durent pourvoir à leur défense et se couvrir dans un camp retranché contre les attaques du consul Fabius. Annibal, du reste, privé de tout secours extérieur et voyant les événements prendre une tournure défavorable à sa cause, avait enfanté un nouveau plan de campagne dont il attendait des résultats durables. Ses vétérans étaient couchés sur les glorieux champs de bataille d'Italie, à côté de milliers de légionnaires tombés sous leurs coups; leur perte lui était d'autant plus sensible qu'il se voyait dans l'impossibilité de les remplacer; la nécessité lui avait appris que le génie, abandonné à lui-même, est impuissant contre la force, et qu'à lui seul il ne pourrait pas ébranler la gigantesque puissance de ses adversaires. Aussi chercha-t-il à se concilier l'appui des puissances étrangères, à organiser une immense conspiration du monde entier contre l'implacable ennemie du repos du genre humain.

La phalange macédonienne avait conquis l'Asie sous les ordres d'Alexandre. Elle avait pour roi, pendant les campagnes d'Annibal, Philippe V, qui avait compris les dangers auxquels la politique romaine exposait les rois et les peuples. Annibal envoya des hommes sûrs au jeune roi, et reçut de lui la promesse d'une alliance offensive et défensive, par laquelle les deux alliés s'engageaient, Philippe, à envoyer de nombreux renforts en Italie, Annibal, à défendre la Macédoine contre les villes grecques et les royaumes d'Asie. Les envoyés de Philippe furent faits prisonniers par la flotte romaine, et les négociations interrompues

jusqu'au milieu de l'année suivante. Annibal put un instant espérer, en Sicile, une assistance plus directe et plus énergique. L'excellent Hiéron de Syracuse venait de mourir; Hiéronyme, son successeur, abandonnant sa sage politique, embrassa le parti de Carthage. Des envoyés du préteur Appius Claudius enjoignirent à l'imprudent jeune homme d'observer la neutralité la plus absolue. Peu disposé à recevoir patiemment de si insolents conseils, il leur déclara vertement que c'étaient plutôt eux qui avaient besoin de conseils, après la bonne leçon qu'ils venaient de recevoir à Cannes, et leur enjoignit d'évacuer Syracuse. Dans son traité d'alliance avec Carthage, Hiéronyme s'engageait à travailler sur terre et sur mer à l'affranchissement de la Sicile; il périt assassiné avant l'ouverture des hostilités, et le pouvoir, après quelques mois d'agitation et de trouble, tomba entre les mains d'Hippocrate et d'Épicyde, dont l'enfance s'était écoulée à Carthage. Ils s'empressèrent de renouveler l'alliance offensive et défensive, attirant par cette imprudence toutes les horreurs de la guerre sur leur malheureuse patrie.

La nouvelle imprévue des dispositions hostiles du roi de Macédoine plongea le sénat dans la consternation. Les caisses du trésor public, épuisées par une série de campagnes désastreuses, purent à peine subvenir à l'armement d'une flotte de 150 pentères, destinées à prévenir un nouveau débarquement sur les côtes d'Italie, et l'État dut encore une fois avoir recours au patriotisme des citoyens. Les Scipions avaient fait parvenir à Rome la nouvelle de leurs succès rapides et croissants, mais ils faisaient sentir aussi l'impérieuse nécessité de leur envoyer des vêtements chauds, des renforts et des subsides, si l'on ne voulait pas voir s'évanouir d'aussi brillantes espérances. Tout en reconnaissant la justesse de cette demande, le sénat ne savait comment y pourvoir. Il eut recours à une mesure fort en usage dans nos États modernes, et décréta l'émission de bons sur le Trésor. Les

fermiers et collecteurs d'impôts reçurent l'ordre, en compensation des immenses bénéfices qu'ils avaient pu faire, de pourvoir aux besoins de l'armée d'Espagne. Le sénat leur donna des papiers de crédit et leur promit de rembourser en premier lieu leurs avances au retour de la paix. Telle était la confiance qu'inspirait une république puissante et respectée, que trois sociétés, de dix-neuf membres chacune, s'engagèrent à pourvoir à tous les besoins de l'armée et de la flotte, à deux conditions : l'exemption personnelle du service militaire et le transport des provisions et des renforts sous la responsabilité et la garantie de l'État. D'autres adjudicataires entreprirent, aux mêmes conditions, les dépenses considérables exigées par les jeux, les fêtes et les sacrifices. Les maîtres fournirent à l'État, contre garantie, leurs esclaves pour le service de la guerre pendant toute la durée des hostilités. Le sénat acquitta par le même moyen les pensions des veuves et des enfants des citoyens morts au service de l'État. Cette confiance héroïque, cette orgueilleuse prodigalité trouvèrent plus d'un imitateur. Aucun chevalier, aucun centurion ne voulut accepter de solde, et tous ceux qui refusèrent d'imiter cet exemple se virent traités comme de vils mercenaires. Une nation dont les citoyens sont animés de sentiments aussi généreux et aussi héroïques ne saurait périr; l'enthousiasme qui la soutient lui permet de survivre aux plus effroyables catastrophes, et de renaître de ses cendres plus forte et plus vigoureuse.

Aussitôt après avoir reçu des renforts impatiemment attendus, les Scipions passèrent à une vigoureuse offensive, et, volant au secours de la ville d'Illiturge, sur le Betis (Guadalquivir), assiégée par les armées réunies de Magon, Asdrubal et Annibal, fils de Bomilcar, la dégagèrent par une éclatante victoire. Maîtres de la campagne, ils ne purent parvenir à expulser les Carthaginois, dont l'armée se grossissait à chaque instant de nouvelles troupes ibériennes.

214. Le sénat fit d'immenses préparatifs pour la prochaine campagne. Fabius présidait les élections. Voyant la première centurie, de laquelle dépendait, en général, le sort de l'élection, proclamer les noms de citoyens plus populaires que capables, il annula ses votes, menaça les récalcitrants des faisceaux et de la hache, et leur enjoignit de faire des choix plus sages et plus dignes, leur dépeignant avec énergie les dangers de la république. Le malheur avait amolli les âmes et adouci les cœurs. Les citoyens nommèrent d'un commun accord Fabius et l'illustre Marcellus. Les consuls furent autorisés à lever six nouvelles légions; sans compter l'armée d'Espagne, dix-huit légions tenaient la campagne, la flotte surveillait le littoral et menaçait même les côtes de la Macédoine.

A la nouvelle de ces armements formidables, Annibal marcha contre Marcellus et livra une bataille indécise. Tib. Gracchus défit Hannon, qui cherchait à pénétrer du Bruttium en Campanie. Des émissaires de Tarente parvinrent dans le camp d'Annibal et se déclarèrent prêts à lui livrer cette place importante. Celui-ci, abandonnant aussitôt l'Apulie, parut sous les murs de la florissante cité grecque, mais se vit repoussé, moins par la trahison des habitants que par l'énergie d'une nombreuse garnison romaine. Les deux consuls, profitant de son absence, se rendirent maîtres de Casilinum, place forte, et qui défendait Capoue; mais ils ne purent poursuivre leurs avantages. L'entreprenant Marcellus se vit appelé en Sicile par le sénat, et le prudent Fabius se contenta de harceler l'ennemi par de nombreuses courses de maraude dans les montagnes du Samnium.

Syracuse et Macédoine.

213. La guerre de Sicile, qui avait bientôt pris de grandes proportions, absorbait toute l'attention de Marcellus et du préteur Appius Claudius. Ce n'était pas la population de Syracuse, mais l'armée mercenaire, qui avait abandonné la cause de Rome et excité les habitants de Léontium à massacrer les envoyés du sénat. Marcellus prit cette ville d'assaut et en réduisit les habitants en esclavage, puis se tourna contre Syracuse, et, emporté par son ardeur, ordonna un double assaut sur terre et sur mer.

Syracuse était bâtie sur une série de collines escarpées et arides, dont une partie s'étendait jusqu'à la mer; son enceinte embrassait environ six milles. Elle formait un triangle irrégulier, dont l'extrémité sud, Ortygia ou Nasos, s'avançait dans la mer et formait une presqu'île dont le côté extérieur constituait le petit, le côté intérieur le grand port. A cette partie de la ville, la Syracuse actuelle, se rattachait, le long des pentes abruptes du rivage, l'Achradine, base du triangle, entourée par une forte muraille. Au nord, Tyché avec sa porte monumentale ou hexapyle; à l'est, Epipolæ avec la colline fortifiée d'Euryale, et Néapolis, le nouveau faubourg, constituaient la seconde partie de la ville, rendue d'un accès difficile par ses pentes abruptes et ses épaisses murailles. Vers le midi, au delà du grand port, s'étendaient des plaines marécageuses, inondées par le fleuve Anapus.

Marcellus dirigea la principale attaque contre l'Achradine et le faubourg de Tyché, et agit dès le début avec sa vigueur accoutumée. Il avait amené avec lui 100 vaisseaux de transport, chargés d'armes de trait et de machines de siége. Il s'approcha des murailles de la place sur d'immenses radeaux composés de huit pentères, rattachées deux à deux; d'épaisses tortues défendaient les travailleurs; chaque double navire était muni d'un pont volant, élevé jusqu'aux créneaux

par des machines. Les autres navires étaient couverts d'archers, de frondeurs qui tuaient sur les remparts les défenseurs de la place ou les forçaient à se retirer. Les moyens de défense des assiégés n'étaient pas moins ingénieux et puissants. Leur principal ingénieur a laissé dans l'histoire un nom plus célèbre que les belliqueux consuls; il défendit avec talent et génie sa patrie, jusqu'à ce que la trahison et la lâcheté la fissent tomber entre les mains de l'ennemi. Cet ingénieur était Archimède. Les murailles furent, par ses soins, percées de meurtrières, par lesquelles les défenseurs, abrités et invulnérables, criblaient de traits les travailleurs ennemis. Il avait fait construire d'ingénieuses machines de trait qui lançaient contre les vaisseaux romains d'immenses blocs de pierres. Sur les créneaux il avait disposé de puisssantes grues, munies sur le devant d'épais crampons de fer, qui soulevaient les machines ennemies et les laissaient retomber avec fracas. Grâce à ces nombreux moyens de défense, les galères, les ponts d'abordage, les machines de siége de Marcellus avec tous ceux qui les montaient furent anéantis, et le consul dut donner le signal de la retraite, après avoir essuyé des pertes considérables.

L'attaque ne fut pas plus heureuse du côté de terre. Un grand nombre des soldats envoyés à l'assaut se virent soulevés par des crocs de fer et allèrent se briser contre les rochers; d'immenses blocs de pierres semèrent la mort dans leurs rangs et les contraignirent à reculer.


Archimède.

Marcellus, qui ne voulait pas renoncer à son entreprise commencée, chercha par de nouvelles machines de guerre à dompter la ville rebelle; mais chaque jour était signalé pour lui par de plus cruels revers. Il dut enfin transformer l'attaque ouverte en un blocus rigoureux, et travailler à remporter par la famine un triomphe qu'il ne pouvait plus de-

voir à la force. Mais son armée ne pouvait suffire au blocus d'une place si importante; il ne parvint qu'à serrer de près les faubourgs de Tyché et d'Epipolæ, et ne put empêcher des renforts venus de Carthage de pénétrer dans la place. Plus heureux au dehors, il se rendit maître, dans une courte et décisive campagne, de la plupart des places qui avaient passé à l'ennemi. Enhardi par le succès, il osa se hasarder, à la tête d'un corps de troupes, dans la partie sud de l'île, dans laquelle Himilcon, récemment débarqué, venait de conquérir du premier coup Héraclée et Agrigente. Toutefois, incapable de résister aux forces supérieures de l'ennemi, il dut bientôt battre en retraite. Sur sa route il tomba au milieu des bandes d'Hippocrate, qui cherchait à rejoindre les Carthaginois avec 10,000 hommes, et, profitant de leur surprise, il se fraya dans leurs rangs un sanglant passage. Ceux-ci, revenus de leur étonnement, le poursuivirent chaudement, mais se virent contraints de s'arrêter devant les retranchements derrière lesquels il s'était abrité, et tentèrent ailleurs la fortune. Un grand nombre de villes semblaient disposées à abandonner le parti de Rome; à la nouvelle que le tribun C. Pinarius, campé dans les riantes campagnes d'Enna, avait fait périr les citoyens de cette malheureuse ville soupçonnés de défection, et ruiné la ville elle-même, l'île tout entière se souleva, et se déclara pour Carthage. Dans ce moment critique, la Sicile semblait perdue pour Rome, et Marcellus se disposait à lever le siége de Syracuse, quand tout à coup une flottille de trente pentères romaines entra, voiles déployées, dans le port et débarqua la première des nouvelles légions levées et quelques troupes confédérées, qui se mirent aussitôt en route le long de la côte, suivies de près par la flotte. L'armée de terre carthaginoise, qui s'avançait dans l'intérieur des terres, fut trompée par cette manœuvre; la flotte, campée aux abords de Syracuse, s'empressa de gagner le large; Marcellus put établir en toute sécurité ses quartiers d'hiver et attendre les effets

inévitables d'un blocus sévère. Philippe de Macédoine, après de longues incertitudes, se disposait, de son côté, à prendre une part active à la guerre. Il envahit l'Illyrie et fit construire une flotte de 200 navires légers liburniens, pour tenter un débarquement sur les côtes d'Italie. Mais il perdit tout courage, à la vue de quelques pentères romaines, borna le champ de ses opérations militaires à l'Illyrie, s'empara d'Oricum, et mit le siége devant Apollonie. Bientôt parut la flotte romaine sous les ordres du préteur C. Valérius Lævinus. Elle put reprendre Oricum au premier assaut, et le préteur s'établit, avec 2,000 hommes d'élite, dans la place d'Apollonie et jeta, dans une sortie nocturne, le désordre dans les rangs des assiégés. Ce revers imprévu et l'arrivée d'une nouvelle flotte plongèrent le faible descendant d'Alexandre dans la consternation; il mit le feu à ses navires, franchit les montagnes, et regagna la Macédoine avec son armée. La guerre traîna en longueur en Grèce, où les Étoliens faisaient cause commune avec Rome. Tels étaient les alliés sur lesquels comptait le héros africain pour coucher l'insolente Rome dans la poussière. Il ne tarda pas à comprendre qu'il ne devait plus compter que sur lui-même et sur son frère Asdrubal, qu'il avait invité à le rejoindre par le chemin des Pyrénées et des Alpes. L'espérance d'Annibal était légitime et fondée sur une opération de guerre audacieuse, mais qui avait déjà une fois réussi; elle ne reposait pas sur un de ces coups du hasard auquel les aventuriers vulgaires abandonnent leurs destinées. Son nom valait une armée, et aucun consul n'osait encore le braver en bataille rangée. Ses frères luttaient avec énergie en Espagne contre les Scipions, et leur or attirait encore dans leurs rangs de nombreux mercenaires. Une seule victoire, une seule imprudence de l'ennemi leur ouvrait les passages des Pyrénées. Uni à ses frères, Annibal pouvait tenir tête à toutes les armées de la république et lui infliger, sur un nouveau champ de bataille, une dernière et mortelle blessure.



Fulvius Flaccus juge à Calès les Capouans rebelles.

Continuation des hostilités en Italie, en Espagne et en Sicile.

213. Les Romains avaient sur pied 23 légions au début de la nouvelle campagne. Le consul Quintus Fabius, fils du dictateur, à la tête de l'armée d'Apulie, se rendit maître par trahison, pendant une tempête, de l'importante ville d'Arpi. L'autre consul, Sempronius Gracchus,

tenait la campagne en Lucanie. Une troisième armée, sous les ordres du préteur Cn. Fulvius, surveillait, des hauteurs de Suessula, les plaines campaniennes et se bornait, pour la guerre offensive, à quelques excursions de maraude. En Espagne les Scipions continuaient à tenir la campagne avec leur activité habituelle. Ils s'empressèrent d'entrer en négociations avec le roi numide Syphax, à la nouvelle qu'il s'était soulevé contre Carthage. Leurs envoyés furent accueillis avec empressement par le petit prince numide, et furent autorisés à organiser en troupes régulières les nouvelles recrues. Mais, avant que les recruteurs romains eussent eu le temps d'initier à la tactique romaine ces intrépides enfants du désert, une armée carthaginoise envahit le territoire de Syphax, de concert avec le célèbre Massinissa, fils d'un autre chef numide, et mirent en déroute ces hordes sauvages et indisciplinées. Annibal se maintint cette année sans combat dans le territoire de Tarente et s'empara de la plupart des places secondaires. Hannon fut aussi heureux en Lucanie, et anéantit une armée romaine qui voulut arrêter sa marche victorieuse.

212. La prolongation des hostilités rendait de nouvelles levées nécessaires. Les recruteurs ne se contentèrent pas de dresser à Rome et dans les campagnes les rôles des hommes disponibles, mais appelèrent encore aux armes les esclaves affranchis. Capoue devait être châtiée à tout prix et servir, dans l'intérêt de la politique romaine, d'exemple impérissable à toutes les villes rebelles. Les consuls Q. Fulvius Flaccus et Appius Claudius Pulcher, qui avait fait, en qualité de préteur, la campagne de Sicile, réunirent leurs forces et s'avancèrent en Campanie. Fulvius se trouva à l'improviste, près de Bénévent, en présence de Hannon, qui avait réuni dans un camp retranché d'immenses approvisionnements pour Capoue. Arrivé avant le jour, et comptant sur l'effet de la surprise, le consul donna le signal de l'assaut. Peu après, en présence du carnage effroyable de ses troupes et de

l'énergique résistance de l'ennemi, il donna le signal de la retraite. Mais ses soldats étaient animés de la passion aveugle des bêtes fauves qui ont une fois senti l'odeur du sang. Le centurion pélignien Bibius, lançant la bannière de sa cohorte au delà de la muraille ennemie, se voua, lui et sa bande, aux dieux infernaux, s'il l'abandonnait aux mains des Numides, et se précipita sur les fossés du camp, suivi de près par l'armée tout entière, qui en quelques instants s'en rendit maîtresse et le livra au pillage. Abandonnée à elle-même, la malheureuse Capoue n'avait plus d'espoir qu'en Annibal.

Celui-ci était campé sur le territoire de Salente et de Tarente, attendant avec impatience la reddition de cette riche cité grecque, dont la possession devait lui assurer de grands avantages. Mais la garnison continuait à opposer une résistance énergique. A l'instigation d'Annibal, les otages de Thurii et de Tarente, jeunes gens appartenant à la haute aristocratie du pays, traités à Rome avec bienveillance, cherchèrent à s'évader, furent surpris et décapités en plein forum.

Cette barbarie atroce souleva l'indignation générale dans ces villes grecques, plus humaines et plus civilisées. Quelques hommes entreprenants, connus comme d'habiles chasseurs, réussirent à tromper le commandant de la forteresse et à obtenir de sa crédulité la permission de pénétrer nuit et jour dans la place avec leur butin. Entrant aussitôt en rapport avec le général carthaginois, ils parvinrent à conduire les troupes numides jusqu'aux portes de la place sans éveiller l'attention. Philomène, l'un des conjurés, se fit ouvrir la porte en donnant le mot d'ordre, et, pendant que le gardien admirait la magnifique pièce de venaison qu'il venait de lui présenter, le perça de part en part. Les autres conjurés égorgèrent, à l'intérieur, les gardiens de la porte principale; les troupes carthaginoises se précipitèrent dans la ville, passèrent au fil de l'épée les Romains, ayant soin

d'épargner les citoyens. Le commandant avait réussi à se mettre en sûreté avec sa garnison dans la forteresse, située sur un rocher à pic qui dominait le port, défendue du côté de la ville par un fossé profond. Annibal fit élever de ce côté une épaisse muraille, et tailla en pièces une partie de la garnison tombée dans une embuscade. Les assiégés purent cependant se maintenir, grâce aux renforts qu'ils recevaient du côté de la mer. Métaponte et Thurii étant tombées entre les mains des Carthaginois, tout le sud de l'Italie se trouva perdu pour Rome. A la nouvelle du danger pressant que courait la Campanie, Annibal s'empressa de lui porter secours. Déjà la ville de Capoue se trouvait serrée de près, et les deux consuls, couverts par un corps d'armée, qui, sous les ordres du consul Claudius Néron, gardait les hauteurs de Suessula, poussaient avec vigueur les travaux du siége. Annibal engagea autour de Capoue une série d'escarmouches avec les deux armées consulaires. Nous manquons de détails, mais on doit supposer que les deux consuls eurent le dessous, puisqu'on les voit s'éloigner bientôt dans des directions différentes. Annibal poursuivit Appius Claudius sans réussir à l'atteindre, mais, dans sa course rapide, se vit aux prises avec un corps de troupes sous les ordres d'un certain Centonius. Cet aventurier, doué d'une force athlétique, invincible dans le combat singulier, s'était engagé à vaincre l'armée carthaginoise, si le sénat lui confiait un corps de troupes considérable. Autorisé à prendre les armes, il vit affluer dans son camp une foule de coureurs d'aventures, attirés par sa réputation. Initiés à la tactique romaine, mais encore inexpérimentés, 16,000 hommes soutinrent avec courage le premier choc de l'armée d'Annibal; mais, n'ayant que leur courage à opposer aux savantes manœuvres de l'ennemi, ils périrent jusqu'au dernier. Sans accorder à ses troupes un moment de repos, le héros carthaginois vola en Apulie, où campait, plein d'une téméraire confiance, le préteur Cn. Fulvius avec un corps de 18,000 hommes.

Surpris à Herdonée par Annibal, il essuya une défaite si complète que bien peu de ses soldats purent aller en porter la nouvelle à Rome. Bientôt après, le proconsul Tibérius Gracchus tomba dans une embuscade en Lucanie, et Rome vit se disperser une troisième armée. Le soleil de la prospérité semblait vouloir éclairer encore de ses rayons les champs de bataille d'Annibal; mais ce n'étaient là que les ardeurs éphémères d'un brillant déclin, auquel devait succéder la ténébreuse et lugubre nuit d'une lutte sans issue et sans espoir. Les Romains avaient éprouvé à leurs dépens que le génie d'Annibal n'avait pas baissé, et qu'aucune de leurs fautes ne pouvait lui échapper; bien loin de se laisser aller au découragement, ils résolurent de lutter avec énergie. Les deux armées consulaires, de nouveau réunies, reparurent devant Capoue. Le préteur Claudius Néron compléta avec son corps d'armée l'investissement de la place. Non contents d'enceindre la ville d'une double muraille, ils établirent de fortes palissades sur les bords du Vulturne, pour assurer leurs communications avec la mer. Leurs mesures étaient si bien prises que le peuple les maintint à leur poste pour l'année suivante, en qualité de proconsuls.

211. La ville commençait à souffrir les horreurs de la famine; Annibal résolut de la dégager à tout prix. Campé dans une des vallées de la montagne de Tifata, il réussit à combiner avec les défenseurs et la garnison de Capoue une double attaque contre le camp romain. Les consuls étaient sur leurs gardes et se maintinrent dans leurs lignes, bien qu'Appius Claudius eût reçu, au début de l'action, une grave blessure. Seul un coup de tête désespéré pouvait sauver Capoue; Annibal résolut de le tenter et de faire lever le siége par une marche rapide contre Rome. L'armée numide s'avança à marches forcées vers le nord, et les éléphants répandirent la terreur dans des contrées qui, depuis plusieurs générations, n'avaient pas vu l'ennemi. Les hardis batteurs d'estrade précédèrent l'armée dans les riches

plaines du Latium. Les vallées de la chaîne d'Albe, les villages, les bourgs, les campagnes étaient livrés au pillage, et chaque jour l'horizon enflammé signalait aux habitants épouvantés l'approche de l'ennemi. Un grand nombre de campagnards, surpris dans leur fuite, furent taillés en pièces sans miséricorde, ou conduits au camp par troupeaux comme du bétail. Maîtres du cours de l'Anio, les Carthaginois campèrent à trois milles pas de Rome. Annibal osa même paraître devant les portes de la ville, à la tête de sa cavalerie légère. La terreur était dans Rome même aussi grande qu'après la défaite de Cannes. Les campagnards fugitifs, les femmes, les vieillards remplissaient le forum de leurs clameurs; les dames de la noblesse prièrent nuit et jour dans les sanctuaires, et quelques rues étaient devenues le théâtre de scènes de désordre et de tumulte. Le proconsul Flaccus entra dans Rome par la porte de Capène à la tête de 16,000 hommes de l'armée de Campanie; le Capitole et les murailles se couvrirent de défenseurs; la cavalerie tenta plusieurs sorties heureuses contre les maraudeurs ennemis. Ces Romains, si fiers et si impassibles, si insolents dans la prospérité, avaient tellement perdu la tête qu'on en vit plus d'un jeter du haut des toits des pierres et des traits sur ses propres défenseurs.

Après le premier moment de surprise, l'avant-garde numide n'osa plus reparaître sous les murs de Rome, et, grâce aux mesures énergiques du sénat, le calme rentra dans les esprits. Comme on le voit, Annibal échoua dans sa tentative hardie contre Rome; mais peut-on croire que ces Romains, que le nom seul d'Annibal jetait dans une folle épouvante, n'auraient pas désespéré de leur salut, s'ils avaient vu paraître le vainqueur des batailles de Trasimène et de Cannes, avant d'être revenus de leur première stupeur?

Annibal franchit, le jour suivant, l'Anio avec toute son armée. Flaccus et les consuls avaient pris, pour défendre Rome, une position

avantageuse en dehors des murailles; l'armée punique marcha hardiment à leur rencontre. Une tempête effroyable de grêle et de tonnerre arrêta deux fois les armées prêtes à en venir aux mains. Annibal battit alors en retraite, par crainte des mouvements de l'armée romaine sur les derrières de son armée; d'après les historiens romains, parce qu'il avait appris que le sénat, sans tenir sérieusement compte de la proximité de ses troupes, avait expédié des renforts à l'armée d'Espagne, et vendu à un prix élevé le champ sur lequel il était campé. L'armée d'observation s'attacha à ses pas pour le punir au moment favorable de son audace; mais Annibal lui échappa par une manœuvre hardie, tailla en pièces l'un de ses corps détachés et prit d'assaut son camp, détail que Tite-Live a bien soin d'omettre. Il put dès lors poursuivre sans être inquiété sa retraite vers la Campanie, sans parvenir à débusquer l'armée de siége. Ayant vu une attaque violente sur toute la ligne ennemie repoussée avec perte, il s'éloigna, le cœur attristé, d'une ville qu'il avait considérée comme le centre de ses opérations, et, s'avançant à marches forcées vers le sud, chercha par la prise de Rhegium, château fort de Tarente, à se créer un nouvel arsenal, destiné à adoucir l'amertume du désastre de Capoue.

211. Les citoyens de Capoue s'étaient jusqu'à ce moment défendus avec énergie et avaient même vaincu l'ennemi dans plusieurs rencontres de cavalerie. Privés de tout espoir de secours, en proie aux horreurs de la famine, ils se laissèrent aller, après le départ d'Annibal, à un sombre abattement. Vainement quelques hommes énergiques cherchèrent à lutter contre cette funeste apathie; les conseils de la crainte l'emportèrent, et la capitulation fut résolue. Vingt sénateurs se réunirent au jour fatal autour d'une table splendidement servie et, après avoir partagé cette volupté dernière, épuisèrent en commun une coupe empoisonnée. Le jour suivant, le consul Fulvius Flaccus

fit, à la tête de son corps d'armée, son entrée solennelle dans la capitale de la Campanie par la porte de Jupiter. Les rues, le forum, la veille encore si animés, étaient déserts et sombres, et les habitants, plongés dans la stupeur, attendaient avec anxiété un arrêt dont la cruauté devait dépasser leurs plus affreuses craintes. La population tout entière fut désarmée; les sénateurs, les chevaliers, les chefs du peuple conduits prisonniers à Téanum et à Calès pour y subir leur jugement. Le proconsul Appius Claudius chercha vainement à remettre au peuple lui-même le prononcé de la sentence; vainement aussi le sénat transmit au consul des ordres dans le même sens: Flaccus, sans daigner ouvrir la missive officielle, enjoignit au licteur de remplir son devoir. Le sang coula à flots, les citoyens les plus illustres furent réduits en esclavage, un grand nombre de citoyens exilés dans des villes latines; seuls les prolétaires et les artisans échappèrent et obtinrent la permission de continuer à végéter sur les ruines de leur patrie. La ville et son territoire furent confisqués au profit du trésor public. Le farouche Flaccus procéda de même à Atella et à Calatia.

En Sicile, l'infatigable Marcellus passa l'hiver de 213-212 sous les murs de Syracuse. La plus grande partie de l'île insurgée avait passé à Carthage, dont les généraux faisaient des progrès de plus en plus rapides. Le proconsul n'en resta pas moins ferme à son poste, et le hasard vint à son aide. Ayant découvert un côté faible de la place, il donna l'assaut, pendant que les Syracusains célébraient une fête religieuse, et s'empara de Tyché, Epipolæ et Néapolis. Seules l'Achradine et Nasos, le côté est de la ville, défendues par une épaisse muraille, continuèrent à se défendre avec énergie, sous le commandement de l'intrépide Épicyde.

Marcellus ne pouvait se contenter d'un triomphe partiel. Il commença aussitôt les opérations de siége contre l'Achradine, mais vit tous ses travaux anéantis par le génie d'Archimède. Lui-même

courut bientôt les plus grands périls; le général carthaginois Bomilcar, à l'ancre dans le grand port, réussit à échapper à la croisière romaine, et revint d'Afrique avec cent pentères de renfort chargées de vivres. Himilcon, à la tête des troupes numides, Hippocrate, appuyé par des révoltés siciliens, pénétrèrent jusqu'au pied des murailles de Tyché. Incapable de tenir la campagne, Marcellus resta immobile derrière ses retranchements. Résolus à le réduire par la famine, les ennemis campèrent dans les plaines marécageuses de l'Anapus jusqu'à la fin de l'automne, espérant contraindre, pendant l'hiver, l'armée romaine à capituler. Mais ils se virent bientôt accueillis par un ennemi implacable, la peste, qui, sortie des marécages inondés, sema au loin le deuil et l'épouvante. Les Romains, campés sur la hauteur, eurent moins à souffrir. Les Carthaginois et les Siciliens, exposés à ces exhalaisons infectes, périrent par milliers, et avec eux leurs deux chefs, Himilcon et Hippocrate. Ceux que la mort épargna s'empressèrent d'abandonner ces lieux maudits et de se retirer dans leur patrie. Seule la flotte carthaginoise, après avoir un instant gagné le large, conserva, à l'entrée du port, sa position menaçante. Épicyde vint se joindre à elle pour prendre part à la lutte imminente. Mais, épouvanté à la vue des pentères romaines, Bomilcar se hâta, au moment décisif, de faire voile pour l'Afrique.

Marcellus entra en négociations avec les habitants, réduits à la dernière extrémité, et reçut la promesse de trouver les portes de la ville ouvertes, s'il s'engageait, de son côté, à lui épargner les horreurs du pillage. Assuré du triomphe, Marcellus ordonna un assaut sur terre et sur mer, s'empara de Nasos, où se trouvaient les trésors des rois de Syracuse, puis de l'Achradine. Il dut avoir recours à la hache des licteurs pour maintenir la discipline dans les rangs de ses soldats, et, après avoir déposé dans la caisse de l'armée les revenus publics, caché les œuvres d'art destinées à l'embellissement des places de

Rome, donna le signal du pillage. Les bandes sauvages et indomptées se ruèrent comme des bêtes féroces sur les palais, les temples, ivres de sang et de débauche, massacrant et pillant sans pitié et sans



Meurtre d'Archimède par un Romain.

pudeur. Un légionnaire se précipita, l'épée nue à la main, dans une maison solitaire, et vit un vieillard courbé à terre tracer sur le sol, avec ses instruments, des figures géométriques. Celui-ci, se retournant surpris, s'écria: „Mon ami, ne détruis pas mes figures.“ Un coup

d'épée qui le renversa mort à terre fut la réponse du légionnaire. L'humble soldat était bien excusable, car, qui lui avait appris, à Rome, la ville dure, farouche, à respecter les arts et à s'incliner devant l'intelligence ? Tuer était son affaire ; il l'accomplit en Romain. Le barbare venait de priver l'univers d'une rare intelligence : ce simple citoyen qu'il venait d'étendre à ses pieds n'était autre qu'Archimède. Plongé dans ses calculs et ses observations mathématiques, il n'avait entendu ni le bruit de l'assaut ni les cris des combattants. L'âme farouche de Marcellus lui-même fut attendrie : il fit faire à l'illustre vieillard de splendides funérailles et assura l'avenir de sa famille.

Les citoyens de Syracuse, que les mercenaires avaient contraints par la force à se détacher de Rome, présentèrent au sénat leurs légitimes représentations contre la perfidie de Marcellus ; mais le sénat, sourd à leurs plaintes, les déclara privés de tous droits politiques et les assujettit au tribut.

Fier de ce succès éclatant, Marcellus parcourut en maître la Sicile tout entière, punissant par le pillage et l'incendie toutes les villes rebelles et accordant quelques priviléges aux populations restées fidèles. Les quelques troupes carthaginoises et siciliennes qui tenaient encore la campagne n'osèrent tenter aucune attaque ouverte, et se tinrent cachées derrière les murs d'Agrigente. Hannon et Épicyde surveillaient avec effroi les progrès rapides de Marcellus sans savoir que tenter, que résoudre. Mais Annibal, qui, lui aussi, était jaloux de conserver à Carthage cette île célèbre et fertile, et redoutant avec raison de voir se concentrer contre lui toutes les forces de Rome, devenue maîtresse sans combat d'un point aussi important, envoya en Sicile l'un de ses élèves les plus distingués, le général de cavalerie Mutinès, qui l'avait suivi dans toutes ses campagnes et avait donné des preuves éclatantes de son génie militaire. A la tête d'une nombreuse cava-

lerie, le nouveau général entreprit des expéditions aventureuses et hardies dans toutes les parties de l'île, surprenant les postes romains isolés, coupant les communications, attaquant dans la plaine les colonnes en marche et les taillant en pièces. Tantôt il surprenait, en vue du camp, les soldats en maraude; tantôt il sortait à l'improviste des vallées et des défilés de l'intérieur, redoutable comme la tempête, et disparaissait, insaisissable et chargé de butin. Les fiers Romains sentaient leur puissance minée sous leurs pieds sans combat et sans gloire; leurs troupes, harassées de fatigue, ne pouvaient goûter aucun moment de repos. Les troupes carthaginoises, pleines de confiance en un général respecté et adoré de tous, sortirent en force d'Agrigente, et vinrent camper près du fleuve Himère.

Marcellus ne put supporter longtemps d'être harcelé avec tant d'insolence par un ennemi qu'il croyait méprisable, et s'avança contre lui. Mais, avant qu'il eût terminé lui-même les travaux de circonvallation, Mutinès tomba à l'improviste sur son arrière-garde, surprit les postes d'observation et les rejeta sur le centre de l'armée romaine, qui se vit assiégée à son tour. Hannon, esprit mesquin, général incapable, voyait avec peine grandir la réputation et la gloire de son rival. Profitant de son absence, il livra bataille, et, battu en quelques heures, gagna avec peine Agrigente à la tête des débris de son armée. Marcellus rentra à Rome après sa victoire, son dernier triomphe en Sicile, et se mit sur les rangs pour le consulat. Ses successeurs assiégèrent Agrigente ; mais Mutinès continua sa petite guerre d'embuscades, de surprises, inquiéta l'armée de siége et réussit à ravitailler la ville assiégée, dont la vaste enceinte fortifiée rendait impossible le blocus rigoureux. La guerre traîna en longueur, au grand détriment des Romains, pendant tout l'été de 210. Le général en chef carthaginois, qui avait conscience de sa faiblesse et observait d'un œil jaloux son heureux collègue, travailla à rendre ses

succès impossibles, et, voyant échouer toutes ses petites manœuvres, lui enleva le commandement pour le confier à son fils. Il n'était pas aussi facile de faire oublier aux troupes un chef chéri et respecté. Indignées de se voir sous les ordres d'un jeune homme sans expérience, elles se soulevèrent et ouvrirent les portes de la place aux Romains. Hannon et sa suite n'échappèrent qu'avec peine au massacre général qui succéda à la prise de la ville. Le dernier boulevard de la puissance carthaginoise en Sicile venait de succomber.

Les généraux romains noyèrent dans le sang les dernières tentatives de révolte, et les insulaires, déposant l'épée jusqu'aux guerres civiles, durent se contenter de labourer leurs champs et d'enrichir de leurs fatigues et de leur sueur d'orgueilleux conquérants. La guerre contre Philippe de Macédoine n'offrit pour Rome ni la même importance ni les mêmes dangers. Seuls quelques patriotes inspirés et généreux comprirent le danger auquel la colossale ambition de Rome exposait la liberté du genre humain; mais ils cherchèrent vainement à enthousiasmer des âmes avilies et dégradées pour les grands principes de liberté et de patrie. Philippe était aussi indigne de rattacher à lui toutes les forces vitales du patriotisme hellénique qu'incapable de savoir en faire usage. Une flotte romaine put ravager impunément les côtes, et les Étoliens, fiers de l'appui de Rome, envahirent et pillèrent les États voisins. Cette guerre mesquine et honteuse dura jusqu'en 205; la paix qui y mit un terme ne fut avantageuse pour aucune des parties contractantes. Rome ne voulait pas encore étendre aussi loin ses conquêtes tant qu'elle serait absorbée par sa lutte contre Carthage. La puissante cité africaine une fois domptée et détruite, l'épée des légionnaires saurait bien briser la phalange macédonienne et recueillir l'héritage glorieux d'Alexandre.

La lutte fut acharnée et implacable en Espagne. Asdrubal et Magon, fils d'Amilcar, Asdrubal, fils de Giscon, combattaient avec vi-

gueur contre les Scipions, désireux de voler au secours de l'héroïque Annibal, à la tête de leurs troupes victorieuses. Maîtres des passages des Pyrénées, les Scipions dirigeaient de Tarragone d'audacieuses expéditions contre les possessions espagnoles du sud, l'Andalousie et Grenade. Ils défirent l'ennemi en plusieurs rencontres, à Illiturgis (cours supérieur du Guadalquivir), à Ilitibili (province de Jaen), à Munda (province de Grenade), reprirent Sagonte et surent se concilier, par leur bienveillance, l'alliance et le secours de nombreuses tribus indigènes.

212. De leur côté, les généraux carthaginois, qui disposaient d'immenses ressources, purent agrandir les cadres de leurs armées mercenaires. Les Scipions, menacés à leur tour, résolurent d'attaquer l'ennemi de deux côtés à la fois. Entrant les premiers dans une ligne de conduite sans précédent et pleine de péril, ils enrôlèrent 20,000 Celtibériens, et marchèrent avec toutes leurs forces contre Asdrubal Barcas, campé dans les délicieuses et fertiles vallées du Bétis supérieur. Mais, comme le rusé Numide ne quittait pas sa position inexpugnable, Publius Scipion se mit en marche avec la majeure partie de ses troupes contre l'armée de Magon et de l'autre Asdrubal.

Le belliqueux Massinissa, qui venait de rejoindre l'armée d'Espagne à la tête de nombreux escadrons numides, harcela pendant leur marche les troupes du proconsul et leur fit essuyer des pertes importantes. Attaché à leurs pas, il ne leur accordait de repos ni jour ni nuit; le camp seul pouvait leur offrir quelque sûreté derrière ses murailles. Dans cette situation difficile, les Romains apprirent qu'un chef espagnol, Indibilis, était en marche à la tête des forces nationales pour hâter leur défaite. Résolu à ne pas laisser ses soldats périr sans défense, Scipion voulut prévenir au moins l'ennemi et se dégager par une victoire. Dans le silence de la nuit, il sortit à l'improviste de son

camp et tomba sur l'ennemi surpris, qui déjà commençait à plier, quand tout à coup parut Massinissa, dont les charges répétées, arrêtant l'élan des Romains presque vainqueurs, prolongèrent pendant plusieurs heures une lutte sanglante et indécise. L'arrivée d'Asdrubal et de Magon changea le combat en une affreuse boucherie. Dignes de leur réputation, les légions opposèrent de tous côtés à l'ennemi un front inébranlable. Présent partout, P. Scipion encourageait de la voix et du geste ses soldats à se montrer dignes de leurs ancêtres. Sa mort mit enfin un terme à toute résistance, et les légions, rompues et fugitives, furent taillées en pièces par la cavalerie; un petit nombre de soldats survécurent seuls au désastre de l'armée.

Sans perdre de temps, les Carthaginois vainqueurs s'avancèrent à marches forcées au secours d'Asdrubal Barcas, serré de près par la seconde armée consulaire. Le rusé Barcide avait, du reste, suppléé à l'infériorité de ses troupes par d'habiles négociations et réussi par de riches présents à détacher les Celtibériens de l'alliance romaine. Affaibli par cette défection inattendue, Cnéius Scipion se hâta de battre en retraite. Bien que suivi de près par les escadrons numides, il parvint à atteindre une hauteur isolée, impossible à défendre, sans fossé protecteur, et l'armée ne trouva derrière ses fourgons de bagage qu'un abri insuffisant, qui tomba bientôt devant l'irrésistible attaque de l'armée carthaginoise tout entière. L'intrépide et malheureux Cn. Scipion succomba à la tête de ses légions, dont les faibles débris, commandés par l'héroïque chevalier Lucius Marcius, gagnèrent par des chemins montueux et détournés les bords de l'Èbre; elles furent bientôt rejointes par les faibles restes de l'armée de Fulvius Scipion, sous les ordres du légat T. Fontéius. Les généraux carthaginois ne poursuivirent que mollement leur avantage et perdirent un temps précieux dans de mesquines querelles d'amour-propre. Peut-être se virent-ils arrêtés dans leur marche par des tribus espagnoles révol-

tées; un de leurs corps détachés, arrivé assez tard sur les bords de l'Èbre, fut repoussé avec perte.

Quelques mois après la prise de Capoue, parut en Espagne C. Claudius Néron à la tête de troupes fraîches; il défit, sur les bords du Bétis, Asdrubal Barcas et fortifia le passage des Pyrénées. Mais son caractère dur et hautain devait détacher du parti de Rome ces tribus belliqueuses séduites par l'or de Carthage.



III.

P. C. SCIPION L'AFRICAIN, L'ANCIEN.

Victoires et défaites en Espagne.

Le sénat, appelé à choisir parmi ses hommes d'État et ses généraux un successeur des Scipions capable tout à la fois de relever en Espagne le prestige des armes romaines et de gagner à sa cause les populations belliqueuses de la péninsule Ibérique, ne savait sur qui porter son choix. Il appela, en l'absence de candidats officiels et officieux, le peuple tout entier à se prononcer lui-même. Les citoyens, réunis par centuries sur le forum, ne savaient à quel parti s'arrêter. Ils virent, à leur grand étonnement, paraître, à la tribune des candidats, Publius Cornélius Scipion, fils de Publius Scipion, mort en Espagne;

jeune homme remarquable par le feu de ses regards et la noblesse de sa physionomie. Élevé au-dessus de la foule, soutenu par l'ascendant de son génie, il semblait aux esprits disposés à comprendre le sublime une manifestation de la divinité. Sans contrôler leurs émotions, et élevés, par la grandeur des événements dont ils étaient les témoins, au-dessus d'eux-mêmes, crédules par inspiration du moment et par sentiment vague des dangers de la situation, les Romains se souvinrent d'une tradition obscure et étrange qui lui assignait une céleste origine. Tous se plurent à relever sa piété profonde envers les dieux immortels, son courage héroïque dans la funeste journée du Tessin, son dévouement filial, sa fermeté après le désastre de Cannes. Toutes ces impressions si favorables fixèrent les esprits, et le choix de l'assemblée fut unanime en faveur de P. Scipion. Les esprits sages et réfléchis secouèrent la tête avec inquiétude; le vote n'avait-il pas été surpris? était-il sage de confier à un jeune homme de vingt-quatre ans les destinées de la république? son nom n'était-il pas de mauvais augure? Mais Scipion croyait à son étoile et aux destinées glorieuses que le ciel, dans sa faveur, lui avait réservées, et il avait confiance en lui-même, comme tout homme dont la nature a fait son favori et qu'elle a comblé de tous les dons de l'esprit et du corps. Il était supérieur à son siècle, doué d'une énergie vraiment romaine; il avait de bonne heure étudié la philosophie et la littérature grecque. Énergique dans l'action, prompt à exécuter des mesures mûrement méditées, il était d'un commerce bienveillant et plein de séduction, et cherchait dans les jouissances intellectuelles un délassement aux fatigues de la vie des camps.

211, 210. Publius Cornélius Scipion fit voile pour l'Espagne vers la fin de l'automne, à la tête de 10,000 hommes d'infanterie et de 1,000 cavaliers. Il prit pour base de ses opérations Tarragone, et sut relever par ses discours et par son bienveillant accueil le courage des légions, rattacher à la cause de Rome les Espagnols indécis. Il con-

sacra l'hiver à des négociations sérieuses avec les principaux chefs de la province. Au printemps il constitua une armée compacte et unie, tandis que les trois généraux ennemis, divisés par de mesquines rivalités d'amour-propre, campaient à de grandes distances l'un de l'autre. Un seul ami fidèle, C. Lélius, fut le confident de son plan d'opérations. Déterminé à ne pas jouer la fortune de Rome dans une seule bataille, il voulait se rendre maître par un coup de main de Carthagène, ville réputée imprenable et centre des possessions carthaginoises en Espagne. Le succès devait attirer les regards de l'univers sur un héros qui avait, avec le seul secours de son génie, accompli une œuvre réputée impossible.

Carthagène, orgueilleuse création d'Asdrubal, était bâtie sur une hauteur en pente douce, qui dominait l'une des nombreuses baies de la Méditerranée. La mer baignait ses murailles au couchant et au midi; du côté du couchant de vastes marais étaient, au moment du flot, complétement inondés par la mer. L'ennemi ne pouvait diriger son attaque que du côté du nord, garanti par un système ingénieux et compliqué de murailles aussi épaisses que puissantes. La garnison et son général, Magon, vivaient dans la plus profonde sécurité; la ville prospérait, grâce à un commerce actif que les hostilités n'avaient pas interrompu; les murailles, mal gardées, offraient un accès facile. A la nouvelle qu'une armée romaine marchait contre Carthagène, Magon, croyant les rapports exagérés, et ne voyant dans les troupes signalées que des bandes d'aventuriers, résolut de les châtier de leur insolence et s'avança contre elles avec une partie de la garnison. Facilement vainqueur des troupes légères d'avant-garde, il se vit bientôt attaqué par le gros de l'armée et poursuivi de près par les troupes victorieuses jusqu'aux portes de la ville. L'assaut fut donné aussitôt du côté du nord par les légions, du côté de la mer par les pentères, armées en vue du siége. Malgré la vivacité de l'attaque et la terreur

des habitants surpris, quelques échelles seules atteignirent le haut des remparts; elles se rompirent bientôt sous le poids des assaillants, dont les cadavres s'amoncelèrent dans les fossés. Magon, revenu de sa surprise, prit toutes les mesures nécessaires, couvrit les remparts de soldats et de machines, et repoussa les assaillants, épuisés de fatigue, malgré l'énergie de Scipion, qui semblait se multiplier et qui encourageait ses soldats au plus fort de la mêlée, protégé par un épais bouclier de fer, que trois hommes robustes tenaient étendu au-dessus de sa tête.

La joie des assiégés fut de courte durée. D'autres cohortes parurent, portant des échelles plus solides et plus hautes, et les pentères recommencèrent l'attaque. Au moment où la lutte était la plus ardente, Scipion réunit un corps d'élite de 500 hommes, leur montra les marais qui, par l'effet du reflux, semblaient une plaine sortie tout d'un coup du sein des ondes, et leur déclara qu'ils pouvaient marcher avec confiance, puisque Neptune accomplissait en leur faveur un tel prodige. Pour lui, il n'avait confiance qu'aux rapports de pêcheurs tarragonais, qui prétendaient avoir souvent abordé les marais sans danger à marée basse. Ses soldats avaient une foi naïve et robuste. Ils s'élancèrent avec confiance et d'un pas rapide, et atteignirent le pied des murailles dégarnies de défenseurs et moins élevées que du côté du nord. Maîtres des remparts sans combat, ils s'élancèrent à travers les rues en colonnes serrées, surprirent les Carthaginois par derrière, et enfoncèrent à coups de hache les portes de la ville; les légions se précipitèrent aussitôt dans la ville; les assiégés réussirent, au premier moment, à se réfugier sur une colline qui dominait la ville ou dans la citadelle; mais aucune retraite n'était sûre désormais; la hauteur fut prise dans le premier assaut, le pusillanime Magon capitula, après une faible résistance (210). Le butin fut immense; outre la part qui revint à chaque mercenaire, le trésor public ramassa une

immense quantité de coupes d'or et d'argent, six cents talents, des vivres et trois cent soixante vaisseaux de transport.

Le vainqueur traita les citoyens de la ville avec une clémence politique. Tous ceux qui n'avaient point péri dans le premier tumulte purent regagner en paix leur demeure. Les otages espagnols, au nombre de 300, recouvrèrent leur liberté; Scipion remit, sans ran-



Machines de siége.

çon, une jeune fille d'une beauté extraordinaire entre les mains de son fiancé, prince celtibérien, et les renvoya comblés de présents. Cette charité si rare, cette douceur si peu romaine concilièrent au jeune héros tous les cœurs. Scipion envoya son ami Lélius à Rome avec quinze généraux carthaginois, Magon et d'importants trophées, et passa sans hostilités l'été tout entier dans la ville conquise, pour

rattacher les tribus voisines à l'alliance romaine, et rentra en automne dans ses quartiers de Tarragone. Les généraux carthaginois restèrent inactifs pendant cette longue période. Le malheur qui semblait s'acharner contre eux avait semé la division dans leurs rangs, et ne leur permit pas de songer à réunir leurs forces contre leur redoutable adversaire. Lorsque le retour du printemps (209) amena la fonte des neiges sur la montagne, Scipion s'avança à la tête d'une armée nombreuse dans la direction des défilés et du vallon que le Bétis arrose dans la région supérieure de son cours. Asdrubal était campé près de Bæcula, au-dessous de la montagne boisée de Castulo, sur des hauteurs échelonnées en terrasses. Le proconsul ne tarda pas à se trouver en face de lui à la tête de nombreux auxiliaires ibériens. La première terrasse fut emportée à la suite de vives escarmouches. Bien que la seconde fût couverte sur le front par un abîme profond, Lélius et Scipion réussirent, au milieu du tumulte, à tourner la position de l'ennemi sur la droite et sur la gauche et l'attaquèrent de flanc. Néanmoins, les Carthaginois vaincus purent, sans essuyer de pertes sérieuses, échapper sur ce terrain accidenté. Les montagnes et les bois couvrirent la retraite d'Asdrubal, qui s'avança à marches forcées dans la direction du nord, où l'avaient précédé ses éléphants et ses bagages. Son but semble donc avoir été d'attirer l'ennemi loin de l'Èbre et d'ouvrir par cette manœuvre le passage des Pyrénées. Il se voyait appelé en Italie par le conseil des anciens de Carthage et les pressantes sollicitations de son frère, qui, d'une main énergique, menaçait avec des forces défaillantes le centre même de la puissance romaine. L'Italie était le seul terrain sur lequel Carthage pût prendre encore une revanche éclatante. L'union des deux généraux, dans ce moment décisif, montre la grandeur du plan qu'ils avaient conçu. Ils ne songèrent plus qu'à disputer pied à pied le terrain à l'ennemi en Espagne. Asdrubal, fils de Giscon, reçut l'ordre de se retirer dans la direction du

Portugal, vers les côtes de la Méditerranée, laissant à Massinissa le soin d'assaillir les Romains avec ses escadrons insaisissables, à Magon celui de lever des troupes dans les îles Baléares. Les autres généraux eurent pour mission, enfin, de prendre la route de l'Italie et de voler au secours d'Annibal.



Lutte de deux vaisseaux.

Asdrubal Barcas.

Scipion était encore campé sur le Bétis, recueillant les fruits de sa douteuse victoire et espérant se rendre maître de toute la province. Il apprit tout à coup qu'Asdrubal suivait les côtes du nord et se rapprochait des passages ouest des Pyrénées. Il reconnut son plan de campagne, mais il était trop tard pour l'arrêter au passage, et Scipion dut se contenter d'avertir le sénat du danger qui le menaçait.

Asdrubal pénétra sans obstacle sur le territoire celte, encouragé par les populations du pays, qui partageaient sa haine contre l'ennemi commun. Le grand nom d'Annibal était parvenu jusqu'à eux, et les parents répétaient à leurs enfants, jusque dans les forêts les plus reculées, ses exploits et ses victoires. Aussi, une foule de jeunes gens entreprenants prirent-ils les armes pour l'accompagner dans la terre lointaine du Midi.

Reprenons maintenant le récit de la marche des événements en Italie. Syracuse et Capoue avaient succombé, et leur chute compromit sérieusement la cause d'Annibal. Il avait encore un pied dans la partie sud de la presqu'île, en particulier dans le pays des Bruttiens, où il était maître de Tarente, de Locres, de Métaponte et de plusieurs autres places. Quelques villes fortes de l'Apulie et du Samnium reconnaissaient aussi son autorité; il confia cependant aux habitants le soin de se défendre et rappela à lui la majeure partie des garnisons voisines. Ses incursions réitérées contre l'armée romaine tinrent en suspens la république tout entière. Le sénat persévéra dans sa politique, malgré les mesures énergiques du général carthaginois, organisa la défense sur des bases solides, et se maintint sur tous les points de cet immense champ de bataille. Il ne se contenta pas de présider aux actes de la confédération, mais sut aussi la précéder au combat et accomplir les plus immenses sacrifices. Ses membres combattirent et succombèrent sur le champ de bataille, supportèrent sans murmurer les ravages de leurs campagnes et les privations du simple soldat. Lorsque la prise de Capoue rendit de nouvelles levées nécessaires et provoqua de nouveaux emprunts, les murmures éclatèrent de toutes parts: les citoyens se plaignirent de ce que, après avoir épuisé les ressources de la confédération, on menaçât le peuple romain dans son existence même. Les sénateurs s'empressèrent alors d'apporter, qui son or, qui son argent, qui son airain, à l'exception d'une livre d'argent et de

5,000 as de cuivre pour chaque père de famille; les citoyens, stimulés par cet exemple, déployèrent le même empressement.

210. La nouvelle flotte se hâta de mettre à la voile dans les premiers jours du printemps. Quinctius, général estimé, se dirigea avec vingt vaisseaux de guerre de la Sicile vers Tarente, dont la garnison se trouvait en proie aux dernières horreurs de la famine. Il escortait une flotte de vivres et dut bientôt engager l'action avec la flotte des Tarentins. Après avoir, dès le début de l'action, réussi à aborder les galères ennemies et à abaisser ses corbeaux, il se disposait à pousser plus loin ses avantages, quand il tomba mortellement frappé d'une javeline ennemie. Sa mort décida la victoire en faveur des Tarentins, qui coulèrent bas la plupart des galères romaines.

Sans se laisser arrêter par ce revers, les Romains poursuivirent avec activité leurs opérations contre Tarente, à laquelle ils réservaient le même sort qu'aux autres villes de la Campanie. Marcellus et l'actif Valérius Lævinus, qui jusqu'alors avaient lutté contre le roi Philippe, étaient les consuls de cette année. Le premier obtint par le sort la Sicile; mais les habitants conjurèrent le sénat de ne point les livrer encore une fois entre les mains de cet homme cruel et impitoyable. Marcellus renonça avec empressement à ce poste, trop heureux d'être appelé à l'honneur de combattre Annibal et répondit avec la haute condescendance d'un grand personnage romain aux remercîments des Siciliens, qui le conjuraient humblement de ne pas trop leur en vouloir. Le consul se dirigea vers l'Apulie, s'empara de Salapia par trahison et pénétra dans le Samnium, pendant que le proconsul Cn. Fulvius Centumalus assiégeait l'importante ville d'Herdonée. A la nouvelle de ces échecs multipliés, Annibal descendit des montagnes de Lucanie et du Bruttium. Laissant ses bagages en arrière, il s'avança à marches forcées et se présenta bientôt en ordre de bataille devant le camp romain. Fulvius, aussi téméraire que le préteur du même nom deux ans auparavant,

accepta l'action et fut complétement battu. La cavalerie punique emporta la position ennemie, et décida la victoire par une charge à fond. Le proconsul succomba dans la mêlée; l'armée presque tout entière resta sur le champ de bataille.

Incapable de se laisser abattre par une défaite, Marcellus s'attacha aux pas de son vainqueur dans la direction de la Lucanie et engagea contre lui, à Numistro, une action désespérée; son aile gauche s'appuyait sur la ville; une montagne à pic protégeait les mouvements de l'aile droite d'Annibal. Les approches de la nuit mirent un terme à l'acharnement des combattants; Annibal mit à profit l'obscurité pour couvrir sa retraite, et regagna l'Apulie, suivi de près par son infatigable adversaire. La lutte continua pendant toute l'année suivante avec des chances diverses. Annibal envahit le Bruttium et tailla en pièces un détachement ennemi qui avait pillé Caulonia, mais subit un échec grave sur un autre point. Fabius Cunctator, nommé encore une fois consul dans sa verte vieillesse, s'était présenté devant Tarente et avait introduit dans le port une flotte considérable. Il vit plusieurs assauts repoussés successivement. Une circonstance fortuite changea la marche des affaires. Un capitaine bruttien de la garnison, séduit à prix d'or, facilita à plusieurs cohortes romaines l'entrée de la ville pendant une attaque générale.

Bien qu'il eût accordé aux troupes quelques heures de pillage, Fabius, plus humain que Marcellus, promit aux citoyens survivants de la ville repos et tranquillité. Il sut respecter aussi leurs sanctuaires et leurs œuvres d'art, déclarant qu'il était bon de laisser aux villes conquises la possession de leurs divinités courroucées. Ce fut le dernier exploit de l'illustre vieillard.

208. Marcellus, bien qu'il eût dépassé la soixantaine, déploya encore plus d'activité. Désigné consul, il brûlait du désir de se mesurer encore une fois avec le héros carthaginois, espérant reporter sur sa

tête, par une victoire éclatante, les lauriers dont celui-ci s'était couvert. De concert avec l'autre consul Crispinus, il attaqua l'ennemi près de Venouse, et chercha à se rendre maître de la ville importante de Locres, dans le territoire de Bruttium; mais le corps d'armée qui avait quitté Tarente pour le rejoindre, fut détruit dans une embuscade. Les consuls voulurent amener enfin Annibal à engager une bataille générale. Des hauteurs boisées les séparaient du camp ennemi;



Machine de trait et sa compagnie.

ils envoyèrent en éclaireurs quelques escadrons de cavalerie pour reconnaître le pays avant de s'avancer eux-mêmes. Dans une éclaircie de la forêt, les escadrons numides les chargèrent à l'improviste; Marcellus, digne de sa vieille réputation, se précipita sur eux avec fureur, et n'hésita pas à engager une action inégale. Au plus fort de l'action, son épée faisait d'affreux vides dans les rangs ennemis; il semblait avoir recouvré toute la vigueur de sa jeunesse; mais il succomba bientôt à une blessure qu'il avait reçue à la fin de l'escarmouche; la fortune marâtre ne lui permit pas d'atteindre le but qu'il s'était proposé : la gloire de vaincre Annibal était réservée à un plus jeune héros.

Annibal sut mettre à profit le découragement des Romains et regagna les hauteurs boisées, après avoir rendu à son illustre rival les derniers honneurs. Les dangers pressants de Locres ne lui permirent pas de poursuivre ses avantages. Son arrivée à Locres fut, du reste, si attendue qu'il put mettre en déroute l'ennemi et le chasser sur ses vaisseaux.

Marcus Livius Salinator et C. Claudius Néron.

Comme on le voit par cette marche des événements, le général carthaginois lutta avec succès, et pendant de longues années, contre l'écrasante supériorité de la puissance romaine; ses mouvements rapides, sa stratégie savante lui assuraient de grands avantages. Carthage put à plusieurs reprises lui envoyer des renforts, comme l'attestent les éléphants et les cavaliers numides qui continuèrent à affluer dans son camp, malgré ses pertes répétées. Il devait tirer de l'Italie même toutes ses autres ressources, et espérait par sa persévérance venir à bout de l'énergie romaine. Son espoir n'était pas sans fondement, car la république devait avoir constamment sur pied 23 légions, et entretenir dans les armées de terre et de mer une force de 200,000 combattants. Les caisses du trésor public étaient vides, les campagnes en partie désolées, cultivées par des femmes, des enfants et des vieillards. Les citoyens commençaient à murmurer; douze villes latines se déclaraient incapables de supporter des charges nouvelles; en Étrurie, et particulièrement à Arrezzo, les citoyens luttaient avec énergie contre les prétentions croissantes de la puissance romaine. Le plan d'Annibal, la dissolution de la confédération, menaçait de se réaliser. Au milieu de tous ces événements si divers arriva la nouvelle qu'Asdrubal avait franchi les Alpes à la tête de 60,000 hommes, et se tenait prêt à tendre la main à son frère Annibal, avec le con-

cours de la confédération ligurienne et gauloise. Le danger qui menaçait la ville épuisée était considérable; le sénat, responsable de la marche des affaires, sut se montrer supérieur encore une fois à la fortune. Sur son ordre, la confédération dut livrer son dernier homme et son dernier écu. Deux hommes investis de la pleine confiance du sénat, Marcus Livius Salinator et Caius Claudius Néron, furent nommés consuls. Le premier, célèbre par ses campagnes illyriennes, avait vécu dans la plus profonde retraite, indigné de l'ingratitude de ses concitoyens. Le second avait servi avec éclat devant Capoue et en Espagne. Chacun des deux consuls reçut le commandement de deux légions; quelques milliers d'hommes de l'armée victorieuse de Scipion, des auxiliaires de Sicile durent rallier les drapeaux. Ils avaient aussi pleins pouvoirs pour armer et commander en Italie onze légions sur le pied de guerre.

Les nouveaux généraux partirent sur-le-champ pour l'armée: Claudius contre son vieil ennemi dans la basse Italie, Livius contre Asdrubal.

La guerre avait déjà commencé, et Claudius put engager la lutte quelques jours après son arrivée. Les deux généraux se livrèrent une série d'escarmouches, tantôt en Lucanie, tantôt en Apulie, avec des chances diverses. Annibal sut se frayer toujours un passage par ses manœuvres stratégiques, bien que serré de près par la vigilance infatigable de Claudius. Il attendait avec une impatience légitime l'arrivée de son frère, entré déjà en Italie. Il n'osait, sans renseignements précis, s'avancer à sa rencontre et s'exposer aux plus grands dangers au milieu des détachements ennemis. Asdrubal, ayant vu ses émissaires faits prisonniers par l'ennemi, restait indécis à Canusium, en présence du camp romain.

Le consul, informé par les prisonniers de l'arrivée de son redoutable rival, comprit que de la prochaine action qui allait s'engager dépendaient les destinées mêmes de Rome; il résolut donc d'agir avec

énergie et sous sa propre responsabilité. Il exhorta le sénat à tenir sous les armes la milice urbaine contre les détachements ennemis qui pourraient pénétrer par la montagne, et, sans avis préalable, contrairement à toutes les traditions reçues, s'éloigna de l'armée, du pays même, pour décider par un coup éclatant la fortune dans des régions lointaines. Il ne se décida, du reste, à agir qu'après avoir mûri ses résolutions et arrêté le plan de toute la campagne.

Bataille du Métaure.

A la tête de 6,000 fantassins et de 1,000 cavaliers, l'élite de l'armée, Claudius pénétra en Lucanie; fidèle à son plan primitif, il ne fit connaître à personne, pas même aux légats et tribuns qui composaient son conseil de guerre, ses plans de campagne. Après quelques jours de marche, quand il eut pris, vers le nord, la direction des plaines d'Apulie, il communiqua à ses soldats ses projets, les enthousiasma par ses discours et réussit à gagner une avance considérable par plusieurs jours de marche forcée. Des cavaliers envoyés en éclaireurs facilitaient les mouvements de l'armée, épuisée de fatigue. Quelques troupes de volontaires se joignirent à lui; le peuple des villes et des villages salua le consul comme un messager de victoire. Pendant que les beaux esprits, à Rome, attendaient avec une fiévreuse impatience l'issue de cette téméraire entreprise, et n'épargnaient pas les critiques au consul qui avait dépassé ses instructions, l'audacieux général atteignait le territoire des Sénons. Non loin de Séna, en face des troupes d'Asdrubal, étaient campées les légions réunies du préteur Porcius et du consul Livius. Claudius Néron pénétra de nuit dans le camp romain, à l'insu de l'ennemi, et insista avec énergie sur la nécessité impérieuse de livrer bataille dans l'état des choses. Ses discours enflammèrent tous les cœurs et mirent un terme à toute indé-

cision. Au point du jour, les légions entrèrent en ligne. Les Carthaginois, eux aussi, prirent avec calme et méthode toutes leurs dispositions. A la tête de ses troupes Asdrubal s'attacha à reconnaître les positions de l'ennemi; troublé, incertain, il ne put comprendre l'immense développement de ses lignes; bientôt son œil expérimenté reconnut la présence de nouveaux adversaires. Aussi s'empressa-t-il de faire rentrer son armée derrière les retranchements. Des espions lui rapportèrent qu'on avait entendu une fois dans le camp du préteur, et deux fois dans celui du consul, la fanfare des trompettes. Il en conclut à la présence des deux consuls, et son âme oppressée se laissa aller au plus sombre découragement. L'avenir lui parut enveloppé de mystère et le sort de son frère douloureusement compromis. Il résolut de se retirer au delà du fleuve Métaure, dans le pays de ses fidèles alliés, les Celtes, et de traîner la guerre en longueur, jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de son frère, et qu'on lui eût expédié de Carthage des renforts. Vers minuit le camp fut levé au milieu du plus profond désordre; les généraux gaulois mirent à profit cette circonstance pour effectuer leur retraite; l'armée se trouvait dès lors exposée aux plus grands périls, n'ayant plus la connaissance des gués. Asdrubal espérait, en remontant le cours du fleuve, arriver à un passage guéable; mais les inégalités de terrain et l'escarpement des rives ne firent que s'accroître à mesure qu'on s'avançait. Cette marche nocturne épuisa les forces des soldats; beaucoup d'entre eux, sans se soucier des conséquences, s'endormirent sur le sol. Au point du jour la situation avait plutôt empiré; les chemins devenaient de plus en plus difficiles. Claudius Néron, mettant à profit ces diverses circonstances, s'attacha aux pas de l'ennemi avec quelques escadrons de cavalerie légère, et se vit bientôt soutenu par l'infanterie légère du préteur. Il devenait dès lors impossible d'avancer plus loin. Asdrubal opposa quelques troupes à l'ennemi, et chercha à établir sur les hauteurs un camp fortifié. Mais

avant d'avoir pu prendre ses dernières dispositions, il vit les légions s'avancer en bataille contre lui, et dut engager l'action avec ses troupes fatiguées.

207. Le général carthaginois disposa ses troupes avec la plus grande prudence. Il prit place lui-même à l'aile droite avec ses troupes espagnoles; les Liguriens formèrent le centre, couvert par les éléphants; les Celtes, appuyés sur une colline abrupte, durent, malgré leurs fatigues et leur découragement, songer à une énergique résistance.

Le combat s'engagea au début à l'aile droite et devint bientôt général. Asdrubal s'attacha à rompre les légions qui, sous Livius, formaient l'aile gauche romaine. Il espérait parvenir, en cas de succès, à percer le centre et à achever la victoire, grâce à l'impétueuse ardeur de ses troupes celtes. Il se portait sur tous les points où le danger était le plus menaçant, exaltant ses soldats par son exemple, leur montrant que toute fuite était désormais impossible, ramenant au combat ceux qui commençaient à plier, et réussissant même à pénétrer à plusieurs reprises dans les rangs des Romains. Les Espagnols combattaient, de leur côté, avec un courage invincible, et les Liguriens eux-mêmes tenaient ferme, bien que plusieurs éléphants blessés et épouvantés se fussent jetés dans leurs rangs et eussent mis le désordre au comble. Claudius Néron avait, pendant ce temps, réussi à franchir la hauteur; mais les pentes étaient escarpées; les rangs s'éclaircissaient; au sommet étincelaient les longues épées celtes. Néron dut se retirer lentement dans la plaine et reprit sa première position. Il n'avait pas pour principe de rester spectateur oisif. Ne se voyant pas suivi par les Gaulois, il reprit sa première position, marcha à revers de l'armée sur toute la ligne de bataille, inclina à droite et assaillit de flanc les Espagnols. Le choc fut irrésistible. Malgré son héroïsme, Asdrubal ne put que se prodiguer vainement, sans espoir d'arrêter les progrès de l'ennemi. Désespérant de changer le sort de la journée, digne frère

d'Annibal, il se précipita sur les cohortes romaines et trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille. Pris à revers, les Liguriens et les Gaulois se débandèrent, et la fuite ne put en sauver qu'un bien petit nombre.

La bataille du Métaure joua un rôle décisif sur l'issue de la campagne. Après une courte absence de quatorze jours, le consul Claudius rentra dans son camp d'Apulie, à l'insu d'Annibal. Sans grandeur et sans générosité, il eut la lâcheté de jeter la tête de l'infortuné Asdrubal dans le camp d'Annibal et de lui révéler, par cet acte d'une cruauté délibérée, la triste issue de la campagne. Annibal vit en ce jour néfaste crouler ses plus chères et ses dernières espérances; évacuant aussitôt tous les postes du territoire de Tarente et de la Lucanie, il se retira dans le Bruttium. Il déploya assez d'énergie et de persévérance, pour s'y maintenir encore quatre années. Ce fait atteste le profond épuisement dans lequel était tombée la confédération latine. Rome réduisit désormais ses troupes à 16 légions, infligea un châtiment sévère aux douze villes latines qui lui avaient refusé leur concours au moment du danger, et consacra ses troupes au châtiment des révoltés étrusques et gaulois.

Les consuls Livius et Claudius firent une entrée triomphale dans Rome, mais leur morgue aristocratique leur avait attiré de nombreux ennemis, et toutes les sympathies de la foule se reportèrent sur le jeune Publius Scipion, dont on venait d'apprendre les succès éclatants, et qu'on estimait appelé à mettre fin à une guerre cruelle par un coup décisif.

L'historien impartial, tout en rendant justice aux talents du jeune Scipion, ne peut s'empêcher de reconnaître la supériorité de Claudius Néron dans cette campagne.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

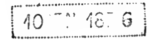


TABLE DES MATIÈRES.

CINQUIÈME SECTION.

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

JUSQU'AUX GUERRES PUNIQUES, 390-264

Pages.

1. *Guerres contre les peuples voisins.* Réforme opérée dans la tactique et ses conséquences . . . . 1 à 10
2. *Lutte des deux ordres au sujet de l'égalité politique.* Manlius Capitolinus; ses projets, sa mort tragique. Caius Licinius Stolon. Lois liciniennes . . . . 11 à 32
3. *Guerres contre les Gaulois, les Samnites et les Latins.* Dévouement de Marcus Curtius. Titus Manlius Torquatus. Défaites des Gaulois. Luttes de Rome contre le Samnium et le Latium. Supplice du jeune Manlius. Mort de Décius Mus . . . . 33 à 57
4. *Deuxième guerre contre le Samnium et ses alliés.* Lucius Papirius Cursor et Fabius Maximus Rullianus. Les fourches caudines. Guerre en Étrurie . . . . 58 à 81
5. *Troisième guerre contre le Samnium et ses alliés.* Tarente. Bataille de Sentinum . . . . 82 à 98
6. *Pyrrhus.* Pyrrhus prend les armes contre Rome. Batailles d'Héraclée et d'Asculum. Soumission des Samnites . . . . 99 à 118
7. *Civilisation de cette période.* Mœurs, arts, vie publique . . . . 119 à 141

SIXIÈME SECTION.

ROME ET CARTHAGE. — PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

1. *Les Romains en Sicile et en Afrique.* Le roi Hiéron de Syracuse. Premier débarquement des Romains en Sicile. Prise d'Agrigente.

Strasbourg, imprimerie de Veuve Berger-Levrault










BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE